

COLLECTION DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

GUY PORÉE ET ÉVELINE MASPERO

MOEURS ET COUTUMES DES KHMÉRS

ORIGINE- HISTOIRE. - RELIGIONS. - CROYANCES. - RITES. - ÉVOLUTION

PRÉFACE DE M. GEORGES COEDÈS

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

avec 1 carte et 48 photographies par Guy Porée

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1938

droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1938 by Payot, Paris.

A MONSIEUR RENE GROUSSET QUI VOULUT BIEN S'INTÉRESSER A NOTRE LIVRE

PRÉFACE

On a beaucoup écrit sur le Cambodge ancien et sur les ruines d'Angkor, la capitale du vieil empire khmèr, mais on compterait avec les doigts d'une main les ouvrages de quelque importance sur le Cambodge contemporain. Les consciencieuses études de Moura et d'Aymonier se rapportent à une époque qui est déjà révolue ; et lorsqu'on aura cité la « Saramani » de Roland Meyer, roman en partie vécu par un des meilleurs connaisseurs de l'âme cambodgienne, le « Cambodgien » de Monod, fruit d'un long contact avec l'indigène et surtout a Au coeur du pays khmèr » du Docteur Pannetier, mordante critique du protectorat, on aura à peu près épuisé la liste des livres ayant quelque valeur littéraire ou documentaire parus depuis vingt-cinq ans.

Le volume qu'Eveline Maspero et Guy Porée m'ont demandé de présenter aujourd'hui au public ne ressemble à aucun de ces devanciers, et si l'on voulait lui trouver un ancêtre, ce serait plutôt telle relation espagnole du XVIIe siècle, ou encore le fameux mémoire de Tcheou Ta-kouan, l'envoyé de Kubilaï Khan à la Cour d'Angkor. Il a en commun avec ces récits l'objectivité, l'ingénuité, la sincérité, et même un certain décousu qui n'est pas sans charme.

J'ai assisté à la naissance de cet ouvrage qui s'est développé autour d'une collection de photographies documentaires dont il devait à l'origine constituer les légendes explicatives.. Mais celles-ci se sont peu à peu étoffées et soudées jusqu'à devenir un volume de texte qui, sans prétendre être une étude complète et exhaustive, donnera cependant une vue d'ensemble des divers aspects de Cambodge.

Il est certain que la connaissance des choses et des gens d'un pays « exotique » s'acquiert le plus souvent aux dépens de l'acuité des sensations. Celles-ci s'émoussent assez vite ; telle scène qui frappe avec intensité l'Européen fraîchement débarqué finit, au bout de quelques années, par taire partie de sa vie quotidienne; la « couleur locale » s'estompe graduellement pour le colonial, et s'efface presque complètement pour les « plus de trente ans ».

C'est dans une heureuse combinaison entre la connaissance exacte du Cambodge présent et passé, et une grande fraîcheur d'impression que réside l'originalité de cette relation. L'ouvrage vaut autant par l'exactitude de l'observation que par la couleur des descriptions. De son origine, de la façon dont il avait été primitivement conçu, il a gardé quelque chose de « photographique », et telle scène de la rue, prise sur le vif, a toutes les qualités d'un bon instantané. Par ailleurs, sa documentation est très sûre, et le chapitre consacré aux siècles passés est une remarquable mise au point de l'état actuel de la recherche historique.

Ce livre fait parfois l'effet d'une peinture impressionniste dont le coloris s'appuierait cependant sur un dessin probe et solidement charpenté. Aimable et simple, avec une pointe d'ironie, comme le Cambodgien, lumineux comme le ciel du pays khmèr, il est la fidèle image d'un pays qui a eu jusqu'ici plus de fervents amis que de lucides observateurs.

G. COEDÈS.

Correspondant de l'Institut, Directeur de l'Ecole Française

MOEURS ET COUTUMES DES KHMÈRS

CHAPITRE PREMIER

Le Pays des bonzes, des génies, des bouviers. -Le Mékong, mère des eaux. -Les sauvages. -Origine des Cambodgiens. - Richesses du royaume. - Chinois et Annamites. Pêches miraculeuses. - PhnomPenh. Conseils au voyageur. Halte, la nuit, dans un monastère.

Les voyageurs pressés de voir Angkor, parcourant les routes aux heures lourdes de la sieste, ou de nuit, écrivent parfois assez justement que la traversée du Cambodge leur a paru monotone.

Séduits par les scènes campagnardes des bas-reliefs du Bàyon, ils déplorent de ne pouvoir connaître en mouvement, en couleur, ces silhouettes savoureuses. Si, tôt le matin ou tard le soir, ils s'étaient arrêtés sur la route, s'en étaient écartés seulement de cent mètres, ils auraient découvert la vivante reproduction de ces scènes, les mêmes pirogues, les mêmes charrettes, les mêmes faucilles sculptées en forme de nàga, et les mêmes personnages, porteurs de fléaux, pêcheurs, musiciens, sorciers...

Inutile toutefois de rechercher au Cambodge le joli d'une féerie cinghalaise à figurants vêtus de tons pastels. Par les pistes éloignées, c'est une écrasante exubérance végétale, un plongé en pleine nature, des kilomètres parcourus sans rencontrer trace humaine, puis, soudain, juste après un tournant, un monument qui se dresse tel un château de conte, la silhouette nue, luisante, d'un chasseur à l'arbalète. Plus près des routes, c'est un paysage très large où le ciel paraît immense. C'est une sobre symphonie de verts profonds ou-frais, et de bruns : brun gris des paillotes sur pilotis, brun gras du sol, brun luisant des peaux demi-vêtues d'étoffes sourdes. Les fleurs se remarquent à peine, les plus parfumées sont invisibles; on passe sans rien voir et, soudain, pendant trente mètres, on traverse une zone douce aux senteurs de jasmin et de chèvrefeuille... Seules notes riches : les toits brillants des pagodes, la tige tulipe jaune des bonzes, le doré des soirs.

Cette délicate rudesse symbolise tout le Cambodge et le Cambodgien.

Je dois reconnaître que les litanies des bonzes, la vie archaïque des paysans, les génies des arbres honorés de rustiques petits autels où brûlent des baguettes d'encens, incitent malencontreusement le voyageur pressé à oublier sa liste des « choses à voir » pour goûter tout sensuellement, le calme et bientôt perdre toute notion d'époque et de temps.

Récemment, une jeune femme qui venait de parcourir le Tonkin et l'Annam trouvait le Cambodge « inattendu ». Elle découvrait la luminosité de l'atmosphère plus sèche, l'abondance des palmiers à sucre, les paysans « aux yeux non bridés, aux cheveux souvent frisés », les files de charrettes à boeufs au timon orné d'une sauvage touffe de poils et relevé en défense d'éléphant... « Tout se retrousse ici, » disait-elle. De fait, tout, et même la stylisation du nàga, se retourne et s'aiguise en corne ou défense - épaulettes des danseuses aux mains incurvées, toits des pagodes, timon des charrettes, extrémités des

pirogues, à la façon des tombeaux moïses et des toits des maisons dans les îles océaniques.

Ainsi que chacun sait, le royaume de Cambodge est encerclé de l'ouest au nord par l'océan, le Siam et le Laos, à l'est par l'Annam. Bordé en ce pourtour de collines et de montagnes, c'est une vaste plaine en éventail dont le manche, au sud, se perd au bas pays de Cochinchine.

Du nord descend l'énorme Mékong ; du nord-ouest le Tonlé Sap. Ils se rejoignent à Phnom-Penh, mais, sitôt grossi, le Mékong se divise en deux branches, l'ensemble des eaux dessinant ainsi une sorte de pieuvre aux quatre tentacules, nommées « Quatre Bras » par les Européens, « Quatre Faces » par les indigènes.

Les moussons déterminent le régime de ces eaux qui enflent à la saison des pluies, envahissent la plaine et ne regagnent leur lit qu'en saison sèche. A la crue annuelle du Mékong, le Tonlé Sap, refoulé par le courant, rebrousse chemin vers un lac immense et, au contraire cette fois d'en écouler le contenu, l'augmente d'une masse liquide telle qu'après une montée de niveau de dix mètres ce bassin de cent quarante kilomètres sur trente déborde, s'étale jusqu'à tripler de surface, jusqu'à noyer des hectares de forêt où les poissons s'empressent d'aller chercher nourriture. Ils y prolifèrent si bien qu'à la baisse des eaux « le jeu des avirons est souvent gêné par leur nombre » (M. i. - les lettres inscrites au bas des pages renvoient à la bibliographie en fin de volume).

« Il me fallut trois grandes journées de navigation », écrit Mouhot, « pour traverser dans son grand diamètre la petite Méditerranée du Cambodge, vaste réservoir d'eau douce, et on pourrait dire de vie animale, tant les poissons abondent en son sein, tant les palmipèdes de toutes tailles, toutes couleurs pullulent à sa surface. A l'extrémité nord du lac, des milliers de pélicans cinglent en troupes serrées dans toutes les directions, tantôt rentrant, tantôt allongeant leur cou pour saisir quelque proie ; des nuées de cormorans fendent l'air à quelques pieds au-dessus de l'eau ; la teinte de leur sombre manteau tranche avec la couleur claire des pélicans, parmi lesquels ils se confondent, et surtout avec l'éclatante blancheur des aigrettes qui, groupées sur les branches des arbres de la rive, ressemblent à d'énormes boules de neige ».

En octobre s'arrête la crue. Le Mékong rappelle à lui le Tonlé Sap ; la nappe liquide regagne lentement son lit ; les indigènes arrêtent au passage le poisson et récupèrent peu à peu leurs champs engraisés d'une couche fraîche de limon.

La terre au long des quatre voies fluviales est, bien entendu, la plus riche. En saison sèche, les rives forment un immense bourrelet, bordant les eaux basses, dominant de l'autre côté de vastes dépressions nommées beng. Des canaux naturels ou artificiels, percés à travers les bourrelets, portent l'inondation dans les beng, ralentissent sa montée et son retrait, favorisant ainsi le dépôt d'alluvions.

C'est sur les rives que se groupent surtout les paillotes élevant sur pilotis leurs planchers de bambou tressé, leurs toits de palme sèche couleur d'oignon. La végétation les enveloppe : palmes luisantes, cocotiers ; plumeaux à long manche, aréquiers ; kapokiers portant haut leurs branches grêles horizontales ; manguiers épais ; feuilles claires, énormes, des bananiers, si appréciées de certains touristes parce qu'elles « font vraiment tropical », orangers, sapotillers, jacquiers... Dans les espaces ensoleillés se cultivent : le maïs aux grains orange, le tabac, le coton, le mûrier, l'indigo, les légumes, et, le long de hautes perches plantées en rang, le bétel aux feuilles lisses ; on y roule pour le chiquer un mélange de noix d'arec et de chaux qui rougit la bouche et le sol comme du sang.

Dans les beng, d'où lèvent les palmiers à sucre, se récoltent le paddy et le lotus, dont la graine a le goût d'une amande trop verte, mais que l'on vend comme friandise.

Sitôt qu'on s'éloigne des beng, s'étend jusqu'à l'horizon « une forêt généralement maigre, parsemée de clairières et de pauvres hameaux... monotone avec ses arbres aux branches noueuses et rares, à l'écorce grise, aux feuilles larges et dures, interrompue par de vastes savanes à herbes hautes et coupantes... ». Une faune variée s'y abrite : éléphants, gours, chevreuils, singes, panthères, tigres et lapins, ainsi qu'une multitude d'oiseaux.

Enfin, dans les zones plus accidentées en bordure du pays, la forêt dense élève, d'une couche grasse d'humus, jusqu'à la voûte épanouie à quarante mètres du sol, un enchevêtrement de feuilles, de lianes et de troncs monstrueux. « La confusion des formes étourdit d'abord comme une vapeur verte. Sur mille mètres carrés, toutes les fouilles, toutes les graines, toutes les épines, toutes les écorces, toutes les branches... ».

Avec la forêt, la montagne. Relativement peu importante à l'est où s'abaissent les derniers contreforts de la Chaîne Annamitique, au nord, marquant un mur de hauts plateaux cassés net, qui redescendent en pente douce vers le Siam, elle ne dépasse mille et mille cinq cents mètres qu'en bordure du golfe de Siam, dans la Chaîne des Cardamomes et dans celle de l'Eléphant la « montagne autour de laquelle tournent les nuages ».

Séparé du golfe par cet écran, le Cambodge « tourne le dos à sa côte et c'est par le Siam et surtout par la Cochinchine annamite qu'il entretient les relations les plus faciles avec le reste du monde ». Il doit, toutefois, aux chaînes qui lui bouchent la mer un climat relativement sec, et ce ciel lumineux dont la pureté, si remarquable les soirs de lune, séduit le sentimental Cambodgien.

Le climat du Cambodge est doux . la température moyenne ut de 28°. C'est un perpétuel été. Il arrive cependant que l'Europoort, à la longue, s'en lasse. Le thermomètre, sans doute, ne dépasse guère 33,0, mais il s'y tient avec une pénible constance pendant les trois mois chauds, lourds d'orages qui n'éclatent jamais.

La saison chaude n'est pas davantage appréciée par les Asiatiques, et seul, dit-on, le Chinois fabricant de cercueils n'a pu à s'en plaindre.

Dans les forêts et montagnes, habitent les Xongs, Stiengs, Kouys, etc... , nommés indifféremment par les Cambodgiens : « Phnongs, les sauvages. » Vêtus d'amulettes, de lourds colliers et d'un cache-sexe, portant la lance, l'arbalète et la hotte ils vivent groupés par tribus. Créant, par le feu, des clairières (*ray*), ils y cultivent un riz pauvre et du maïs, seasant sous la cendre, creusant le sol avec un bâton en place de charrue. « Après deux ou trois récoltes la terre est épuisée et il faut préparer un autre ray. D'où un certain nomadisme ; les habitations suivent les cultures et se déplacent lentement à l'intérieur des frontières de la tribu... » S'il est impos-hie d'aller contre l'antique habitude de ceux qui vivent en rongant la forêt, toutefois, l'Administration chargée de sa protection est parvenue, non sans peine, à faire la part du big. Les Ray ne sont tolérés qu'en certaines régions ; des circuits ont été prévus ; chaque famille doit entourer ses champs de plants à croissance rapide que lui fournît le service forestier ; au fur et à mesure qu'elle se déplace pour aller brûler plus avant, le ray abandonné est repris par la forêt quelques années, le temps que les sauvages, étape par étape, bouclent le circuit.

Aux produits de leurs maigres cultures, les sauvages ajoutent ceux de la chasse, de la pêche et d'un élevage rudimentaire. Ils sont friands de tortues qu'ils chassent en saison sèche. Les uns s'installent à contre vent, faisant cuire du riz, tandis que d'autres vont

mettre le feu à la brousse un peu plus loin. Le vent pousse le feu qui chasse les tortues; les chiens les dénichent; il n'y a plus qu'à les rôtir et les manger avec le riz déjà cuit.

Ces demi-nomades sont les parents pauvres des Khmèrs. Mais si les bourgeois cambodgiens s'accommodent d'être les descendants d'immigrants hindous, princiers de préférence, ils admettent avec plus de difficulté un cousinage, même lointain, avec « les sauvages ». Qu'une aristocratie cultivée, d'origine étrangère, ait recouvert d'un « brillant mais très mince vernis la masse brute de la population khmère », n'est pas en général l'avis des Cambodgiens dits « cultivés », et les travaux scientifiques au sujet de leurs origines les font sourire de pitié, la plupart n'y voyant qu'un désir de les humilier. Sans doute, s'ils fussent nés Français auraient-ils rougi des Gaulois. Telle est la faveur du merveilleux en ce pays de légendes que « l'histoire du Cambodge primitif, telle que l'a reconstituée la science européenne, n'a pas encore pu trouver créance auprès des esprits les plus distingués » et qu'il s'était déjà formé en 1914 « tout un cycle de légendes autour du roi Norodom décédé en 1904 »...

Seule une élite, dont quelques jeunes initiés aux disciplines scientifiques, s'intéresse à l'oeuvre des savants. Celle-ci a prouvé qu'à l'époque néolithique le peuplement de l'Indochine était formé d'au moins quatre éléments ethniques : une population de type indonésien ; trois populations noires de type négrito, mélanésien et australoïde. Si l'élément noir a presque entièrement disparu, si toutefois « un métissage négrito s'observe assez fréquemment chez les Annamites et les Cambodgiens » le type indonésien par contre « se retrouve presque pur chez les Khas du Laos, chez les Mois de la chaîne annamitique et chez les Phnong du Cambodge »...

Ainsi que l'écrit M. Marchal : « Il est essentiel de tenir compte de cet élément ancien qui occupait le sol de l'Indochine avant la Sinisation des Annamites et l'Hindouisation des Khmèrs, si l'on veut bien comprendre l'art et la civilisation des peuples qui l'ont remplacé. Pour ne citer qu'un exemple, on peut voir à Angkor, sur les bas-reliefs du temple du Bàyon représentant la vie du peuple à cette époque (début du xiii^e siècle), des costumes, des formes d'armes ou d'instruments, qui sont inconnus dans l'Inde et qui sont d'un usage courant à la fois chez les Mois de l'Indochine et chez certaines tribus des îles océaniques ».

En ce qui concerne le Cambodge, le métissage des aborigènes avec des Hindous s'est encore compliqué de croisements successifs avec des Malais et surtout des Chinois. Le teint présente actuellement tant de nuances que l'étranger souvent s'y perd.

Dans les campagnes, où le métissage est moins complexe qu'à la ville, les hommes sont en général bruns, grands et musclés. Leurs yeux largement fendus sont beaux et, sitôt qu'ils sont en confiance, leur sourire. Ce sourire si particulier de la sculpture khmère embellit de douceur le visage le plus ingrat, même s'il découvre chez quelques vieux une bouche édentée, saignante de bétel. Deux types restent marqués : le Cambodgien lent et lourd, comme si né sous le signe du boeuf, le Cambodgien nerveux et mince, comme si né sous le signe du chevreuil. Le fait est particulièrement sensible chez les femmes. Les unes - ce sont les plus nombreuses - lourdes paysannes, ont le visage rond, de ce même modelé sensuel que les figures du Bàyon, les épaules pleines, les chevilles épaisses; les autres sont de minces filles au long cou, souples comme des danseuses. Celles-ci, lorsqu'elles vieillissent, conservent, même desséchées, une extraordinaire élégance de silhouette.

Les enfants, petit peuple nu aux vivacités d'écureuil, sont malheureusement peu nombreux, Si l'Annamite, depuis des siècles, maigrit et « s'épuise le tempérament » à se

reproduire, le solide Cambodgien montre plus de pudeur et de réserve dans sa vie sexuelle. Le fait d'avoir de nombreux enfants ne lui paraît pas, comme au Chinois, un titre de gloire ; il accueille avec plaisir ceux qui lui viennent, mais, là encore, ne marque aucune ambition et semble accepter avec le même naturel les maladies inévitables qui, malgré la science des sorciers, réduisent sa modeste famille.

Hors les pratiques des sorciers, les tisanes, les massages et le bain sont les seuls soins qu'il connaisse. Certes, les Cambodgiens n'éprouvent aucune gêne à laisser s'encrasser pailote ou maison, mais ils se lavent. Tcheou Ta-kouan qui voyageait au pays au XIII^e siècle trouve même, en bon Chinois, qu'ils exagèrent – « Les gens sont souvent malades ce qui tient à leurs bains trop fréquents et à leurs incessants lavages de tête ».

Les paysans sont vêtus de pièces de cotonnade tissées et teintées par eux, noir, prune, olive ou sang de boeuf. Tantôt l'étoffe est taillée en vestes, courtes culottes, corsages rudimentaires ou tuniques à manches longues, tantôt seulement serrée autour des hanches en long pagne. Profitant de l'ampleur de ce dernier, glissant un pan entre les jambes, l'accrochant derrière à la taille, ils en font souvent une étrange et très orientale culotte dont les plis bouffent, en larges cassures laissant la jambe nue. Les jeunes filles ont, parfois, dès leur enfance, les chevilles cerclées de larges bracelets d'argent. Nombre d'entre elles ont une grâce un peu féline et cette lente et silencieuse souplesse de toutes les filles aux pieds nus.

Sitôt que le soleil tape dur, hommes et femmes s'improvisent de lâches turbans drapés, avec une si superbe négligence que l'on songe aux mille et une nuits. Beaucoup d'hommes, cependant, préfèrent les feutres usagés du revendeur chinois, que soleil et pluie achèvent d'amollir et qu'ils découpent en bonnets moyenâgeux.

A la ville, forts du moindre titre de fonctionnaire, les Cambodgiens sont en général, d'une irritante incurie. A la campagne, ils ne jugent utile de travailler que pour payer l'impôt et subvenir à leurs besoins qui restent modestes. Certains auteurs trouvent qu'ils poussent un peu loin l'insouciance, d'autres les envient. De fait, l'excessive lourdeur des mois chauds, la douceur du climat tout au reste de l'année, incitent à l'indolence, et l'on sait que la sagesse bouddhique n'entraîne pas à l'action.

On répète volontiers qu'ils n'ont guère à travailler pour vivre, certain riz poussant à l'état sauvage et les poissons se prenant au panier jusque dans la boue. Il n'empêche que la seule récolte du sucre des palmiers impose, soir et matin, aux grimpeurs, un rude effort et que les travaux des champs, accomplis avec des outils primitifs, exigent un assez dur labeur.

Quelle que soit son irrégularité au travail, le paysan khmèr a su nourrir, engraisser même, depuis des siècles, une masse considérable de fonctionnaires, souvent simples parasites, et c'est encore grâce à lui que les jonques chinoises peuvent s'en retourner vers Cholon la panse emplie de tonnes de paddy et de maïs.

Phnom-Penh, point de jonction de quatre voies fluviales, d'une voie ferrée, de quatre routes principales, est à la fois le grand marché où se rassemblent les richesses du pays, le port qui les écoule vers Saïgon et la mer de Chine. Cependant, une part importante de celles-ci gagnant directement la Cochinchine, tant par les canaux que par les routes, se confondant bientôt avec la production annamite, est déclarée cochinchinoise à la sortie d'Indochine. Il s'ensuit que les statistiques officielles offrent, faute de mieux, les chiffres les plus fantaisistes. Mieux vaut, utilisant et les chiffres du port de Saïgon et ceux du Service

Agricole, établir un ordre de grandeur qui, moins précis d'apparence, est cependant plus exact.

Paddy, maïs, latex, poivre, poisson sec, bétail, bois d'oeuvre, sont les principales richesses du Cambodge, pour parler comme les manuels. Et sans doute y a-t-il moyen de présenter de façon plus attrayante les renseignements qui suivent, mais j'y renonce.

Le Cambodge exporte, en gros, annuellement 400.000 tonnes de paddy et 300.000 tonnes de maïs, ces céréales représentant à elles seules une valeur de 450 millions de francs.

12.000 tonnes de latex, provenant des terres rouges des environs de Kompong-Cham. Sur 27.000 hectares de plantations, certaine Société couvre à elle seule 23.000 hectares soit à peu près la moitié du département de la Seine.

3.200 tonnes de poivre des plantations, européennes et surtout chinoises, de la région de Kampot, sur le golfe de Siam.

La pêche rapporte 130.000 tonnes de poisson. La seule production des grands lacs étant évaluée à 100.000 tonnes, soit 10 tonnes au kilomètre carré contre 4 au maximum dans la zone de pêche de la mer du Nord. Il est une grande variété d'espèces et certaines pièces pèsent jusqu'à 20 kilogs. La majeure partie du poisson pêché est séchée puis expédiée en balles vers Singapour et Hongkong.

25.000 bovidés sont dirigés vers Saïgon, le cheptel étant évalué en gros à 1.500.000 têtes.

La forêt enfin procure 500.000 mètres cubes de bois d'oeuvre et de bois de feu, un minimum de 100.000 mètres cubes étant destiné à la Cochinchine. Il s'en est fallu de peu, cependant, ces dernières années, que s'épuise cette source de richesse et que la forêt ait perdu toute valeur, à force d'être rongée par le feu des « sauvages » et, surtout, par la coupe sans méthode des gros exploitants chinois. Malgré un personnel insuffisant, lutter contre la fraude, aménager, surveiller 100.000 hectares de réserves, protéger, classer, augmenter sans cesse le réseau des pistes pour créer un domaine de 3 millions d'hectares, est une oeuvre qui ne manque pas d'être méritoire en un pays où l'incurie générale n'a rien de facile. Il semble que les Cambodgiens commencent depuis peu à découvrir l'oeuvre accomplie par quelques agents des Eaux et Forêts. Puissentils découvrir qu'il est là pour eux un métier non moins noble que celui de bureaucrate et, certes, plus utile au pays.

A ces principales richesses il faut encore ajouter le kapok, le coton, l'arachide, l'indigo, le soja, le tabac, les cardamomes, la gomme laque, les résines et les peaux de serpents, de crocodiles et de buffles.

L'abondante récolte de jus de palme, qu'une lente cuisson transforme en sucre roux, est presque entièrement absorbée par la consommation locale. Les fruits sont denrée si commune qu'il serait dispendieux de les transporter. La soie reste réservée à la confection des sampots que tissent les paysannes sur de rudimentaires métiers dressés, à l'ombre, entre les pilotis des paillotes.

L'industrie au Cambodge, mis à part le traitement des produits et sous-produits de la pêche, se réduit d'ailleurs à une dizaine de rizeries, une dizaine de distilleries, pour la plupart chinoises ; à quelques grossières poteries, aux menus objets en argent des artisans cambodgiens.

Le sous-sol reste à peu près inexploité, bien que certaine société de phosphates ait poussé jusqu'à la faillite un louable effort, que, récemment, un colon plus chanceux ait commencé de tailler dans des carrières de jais ; bien que des Birmans fouillent le sol rouge des environs de Pailin, si parsemé de saphirs qu'on en trouve, après la pluie, de petits brillant sur les routes et qu'un dicton du village traite d'imbécile qui se promène nez en l'air après l'averse ; bien qu'enfin l'une de ces peuplades dites sauvages confectionne avec le fer du Phnom Dek d'excellents outils et de solides amulettes.

Francis Garnier, dans le récit de son exploration, parle d'indigènes lavant dans les douves d'Angkor « les sables aurifères que recèle l'intérieur de l'épaisse forêt ». On dit qu'il y a de l'or près de Sisophon ; on dit qu'il y a du pétrole... on dit... Il est en tous cas certain que le sous-sol a des ressources très variées : reste à savoir si leur quantité et leur teneur sont suffisantes pour être industriellement exploitables. Le champ des recherches est encore ouvert aux Sociétés d'Etudes, si tant est qu'elles parviennent à ranimer chez les souscripteurs un enthousiasme qui, ces dernières années, semblait s'être un peu refroidi.

La population recensée au Cambodge se répartit, en chiffres ronds, de la façon suivante :

Cambodgiens et assimilés	2 600 000
Annamites	250 000
Chinois	105 000
Musulmans (Malais et Chams)	73 000
Français	1 800

Ces derniers n'ont pas exclusivement des ancêtres Gaulois. L'usage veut qu'on les divise en Français de l'Inde, Français d'Indochine, Français de France. C'est une simple habitude à prendre.

Les Chams, chassés au XVe siècle du puissant royaume de Champa par des conquérants annamites, forment avec les J Malais une petite colonie musulmane. Vêtus de sarongs à la mode malaise et portant la calotte en tronc de cône, ou le turban, suivant qu'ils sont allés, ou non, à La Mecque, ils' vivent groupés dans leurs villages, attachés à leur mosquée réservant leurs économies pour le saint pèlerinage.

Banquiers du paysan, usuriers dans les campagnes où fait défaut le précieux chetty, acheteurs intransigeants des récoltes, transporteurs, revendeurs aux grandes maisons d'exportation, les Chinois se jugent eux-mêmes les bienfaiteurs du pays, tandis que d'autres les considèrent plutôt comme « un mal nécessaire ». Quoi qu'il en soit, il est utile de distinguer tinger entre ceux qui, sitôt enrichis par le fructueux métier de revendeur, remportent en Chine leur magot, et ceux qui, de tous temps, sont venus se fixer au pays. Au xiiiie siècle, Tcheou Ta-kouan, déjà cité, constate que ses compatriotes ont découvert une sorte de paradis terrestre : « Les Chinois qui font métier de marins profitent de ce qu'ils sont dans ce pays pour ne pas mettre de vêtements. Le riz est facile à gagner, les

femmes faciles à trouver, les maisons faciles à aménager, le commerce facile à diriger, aussi y en a-t-il constamment qui se dirigent vers ce pays ».

Le Chinois jouit encore auprès de la masse des Cambodgiens de tant de considération que beaucoup trouvent presque normal d'être grugés par lui. Pour eux, il a un secret qui explique sa réussite : arriver maigre coolie sans un sou, et s'en retourner gras et riche, touche par trop au merveilleux. De tous temps les gendres chinois ont fait prime ; ainsi s'est peu à peu créé une population métisse ayant si bien réputation de réunir les seules qualités des deux races que c'est à qui, aujourd'hui, se vantera d'être « pur Sino-Cambodgien »... même si les croisements les plus divers avec Annamites, Malais, ou métis européens, sont venus, disons, « troubler la pureté des qualités premières ». Cependant les alliances entre « pur Chinois » et « pur Cambodgien » se font de plus en plus rares, les nouveaux arrivés et les jeunes n'épousant que femmes déjà métissées ou d'authentiques chinoises, et la fameuse « race Sino-Cambodgienne », faute de se renouveler, se meurt, noyée surtout dans les riches familles chinoises, dans quelques familles annamites, ou retournant à la masse des Cambodgiens.

Il n'est pas jusqu'au plus petit centre où le Chinois ne tienne boutique. Tandis que les Cambodgiens perchent sur pilotis, par groupes éparpillés dans la campagne, les Chinois et les Annamites forment au long des routes de petits îlots plus ou moins importants. Un centre est, en bordure de la grand'route, une agglomération comprenant, à l'écart, le bungalow du représentant de l'Administration Cambodgienne, puis le marché, puis une rangée de quelques paillotes ou maisons de pierre ou de bois, à un étage, avec hangarboutique dessous ; l'Annamite et le Chinois y vendent aux campagnards un peu de tout, ils y tiennent aussi gargottes grêles tabourets cernant quelques tables cirées de crasse où, sur une assiette, quatre gâteaux sont offerts aux mouches.

C'est là que viennent boire un coup les conducteurs des bicyclettes à remorques, taxis du paysan, et les chauffeurs des étonnants cars indigènes.

Les Chinois sont également les maîtres du transport par terre et par eau ; mais si les jonques, avec leurs yeux peints en proue, ont parfois l'air de gros monstres pansus, les cars rouge-pompier ou bleu canard, qu'avivent les togas des bonzes, ont encore plus étrange allure. Le nombre des passagers dépasserait toutes les prévisions d'un employé du Métro. Le moteur a quelque peu les sonorités d'un mauvais orchestre chinois, mais le chauffeur a l'oreille juste, et, dès la moindre fausse note, il donne l'alarme en cornant trois fois. Si vous êtes assis près de lui, vous voyez aussitôt apparaître, de l'autre côté du pare-brise, un pied nu, puis une jambe, puis le corps du mécanicien, qui glissant du toit tel un singe de son cocotier, s'accroupit sur l'aile, soulève le capot, en scrute l'intérieur, rajuste quelque fil subtil, et, tandis que l'engin continue d'avancer, remet de l'eau dans le radiateur à tout hasard, ce après quoi il disparaît vers les hauteurs en attendant une nouvelle alarme. De temps à autre le car s'arrête, ici ou là, pour charger un autre paquet, (et c'est assez long de trouver l'équilibre exact), parfois il s'arrête définitivement, et alors c'est une panne. Les occupants se désemmêlent, descendent, s'installent sur la route ; certains même en profitent pour dormir un peu.

J'ai fait, sans panne, 240 kilomètres en huit heures dans-. l'un de ces cars, avec, sur les pieds trois ananas, à gauche un bonze et à droite un élégant annamite qui sortit de là miraculeusement frais et non froissé.

Le nombre sans cesse accru des Annamites n'a fait qu'exaspérer l'hostilité du Cambodgien vis-à-vis de cet éternel envahisseur. Fonctionnaires, employés de commerce, boutiquiers, domestiques, pêcheurs, les Annamites en effet « continuent

instinctivement leur tâche d'absorption, rongéant les frontières, s'introduisant partout les cours d'eau ». Sans doute y sont-ils bien forcés ; ayant grande répulsion de la montagne et des forêts, leurs plaines ne leur suffisent pas, ni leurs villes. Si l'élite de ces émigrés n'a pas été inutile au Cambodge, on ne saurait en dire autant de la masse. Trop de filous, vendeurs de n'importe quoi, trop de prétentieux qui n'ont pas réussi chez eux, sont venus, se croyant en pays conquis, étaler une insolence d'autant plus remarquée que rien ne la justifie. Trop de commères hystériques et hurlantes veulent s'approprier les fontaines, voire le village et la rue. Leur souffle, en criaileries, dépasse celui de la pire matrone chinoise, et évoque, par contraste, le calme de certains villages d'Annam. C'est à croire que les judicieux Annamites se débarrassent des indésirables et des femmes calamiteuses en les expédiant au Cambodge.

Aux Annamites des villes et des centres, il faut encore ajouter toute une colonie de pêcheurs établis de longue date au pays, le long du fleuve ou sur le grand lac. Ils habitent des villages flottants qu'ils déplacent suivant la saison, remorquant les radeaux-paillotes, reformant dans un ordre établi le marché, les boutiques, les rues sillonnées de pirogues... Non loin des rives pendant l'inondation, ils en guettent le retrait qui annonce l'ouverture de la campagne de pêche. Dès que les eaux commencent à baisser, le poisson, peu à peu chassé de la forêt-vivier, gagne, en masse, rivières, fleuves et Grand Lac. Partout, déjà, l'attendent d'immenses parcs en claies de rotin, et, dans ces parcs, des branches et des troncs morts immergés, traitreusement, lui offrent gîte. Sitôt que le courant a suffisamment joué le rôle de rabatteur, on ferme les énormes pièges, puis, prudemment, lentement, on les resserre en énormes couloirs qu'on amincit encore...

« Peu à peu le couloir est réduit de moitié, puis de deux tiers... Cent bêtes - écrit Georges Groslier - s'élançant en l'air à la fois, jusqu'à deux mètres de hauteur, se tordent et retombent on se heurte dans des sauts obliques et dans des claquements contre les claies qui les pressent... - Je saute sur le premier sampan qui va recevoir cette chair... - En une demi-heure, celui-ci est plein, enfoncé dans l'eau jusqu'à son bord, sous une masse vivante qui agonise. Un autre le remplace... Et tandis que ce décharnement du fleuve se poursuit, je songe que cent pêcheries pareilles à celle-ci, en cette même heure et jusque dans les lacs à cent kilomètres d'ici, et depuis des mois, et durant des mois encore ... j e songe au pêcheur à la ligne du pont Mirabeau... »

Phnom-Penh, qui n'était, il y a 50 ans, que paillotes sur une rive marécageuse, est aujourd'hui une petite ville blanche enfouie sous beaucoup de verdure. Largement tracée par endroits, ailleurs bâtie à la diable, embellie tour à tour par des gens de bon sens ou de talent, et par d'autres, elle ne manque pas d'être marquée d'une plaisante fantaisie. Elle allonge au bord de l'eau, face aux Quatre Bras, son quartier chinois, son quartier du Palais, pays du pointu et du retroussé. Le reste, hors de campagnards faubourgs cambodgiens ou annamites, est assez confus. Presque plus de vieux bungalows des villas de banlieue, européennes ou asiatiques, sont heureusement dissimulées par la très riche végétation où éclatent, çà et là, des bougainvillias pourpres. Des avenues neuves, arroyos remblayés que recouvrent des plates-bandes fleuries, une gare moderne, bloc pâle devant lequel les « pousses » ont l'air d'insectes, une piscine assez jolie, un hôtel séduisant par sa salle-à-manger 1900, un autre plus moderne, un évêché blanc cru, sans arbres autour, qui semble se morfondre à attendre depuis dix ans « la cathédrale qui va avec », un monumental marché enfin, gâteau de ciment monté en coupole d'artillerie... mais le soleil arrange tout. Pas de grand rue, pas de grand café, pas de tramway : on entend chanter les oiseaux et, le soir, crisser les cigales. Une impression de neuf et de gai, d'aéré, une impression d'insouciance digne d'une petite ville du midi, avec même un jardin et un kiosque à musique pour le concert du jeudi. Non loin du kiosque est la cage

aux tigres, but des courses cyclistes du 14 juillet. D'autres animaux, habilement engraissés, animent le jardin dit du Phnom parce qu'il est dominé d'une butte, laquelle est coiffée d'un stupa, énorme cloche de pierre à la pointe effilée. Il y a aussi, en haut, une pagode et, autrefois, habitaient là divers génies et spectres plus ou moins bienveillants, mais la musique du kiosque et les phares des autos les ont délogés.

Il y a beaucoup d'autos, le plus souvent neuves et achetées par mensualités plus ou moins régulièrement payées. Ceux qui n'en ont pas vont en pousse, aussi est-il rare de rencontrer quelque'un d'essoufflé. L'homme d'affaires le plus occupé ne croit pas indispensable de jouer l'Américain trépidant, ce qui affoleraient ses clients chinois ; c'est tout tranquillement qu'il regagne son auto, emportant sous son bras, comme des boîtes de cigares, 50.000 \$ en coupures qu'il vient (le toucher à sa banque pour régler ses achats de maïs. Le Chinois, lui, enveloppe ça dans un grand mouchoir et porte ce petit ballot au bout des doigts, comme tel autre, en France, des choux à la crème.

Les banques sont un lieu de rendez-vous fort couru, car il y fait frais. On y frôle la tige bouton d'or d'un moine, la natte d'une proxénète chinoise, la nudité huileuse d'un coolie en caleçon court à large ceinture de cuir retenant sur les fesses un porte-monnaie. Annamite en soie blanche ou en veston cintré, planteur au feutre éculé, bourgeois colonial qui s'éponge le front, parle haut et distribue les poignées de main mieux qu'un candidat député, s'alignent au guichet. Cependant que, juste en face, le chauffeur d'une luxueuse conduite intérieure, accroupi sur le trottoir en attendant que revienne son patron, gratte les peaux mortes de ses 1 talons, toute une foule bigarrée et pieds nus déambule, tirant « pousse-pousse », suivant, comme sur un bas-relief, une charrette du temps d'Angkor, accompagnant, non sans fracas, quelque Chinois défunt, dont une vieille Ford rouillée (le capot ouvert parce qu'elle chauffe un peu) tire le rutilant dragon-corbillard.

La liste des « choses à voir » comprend en premier lieu, évidemment, le Palais. Du palais, les salles ouvertes au public présentent peu d'intérêt. A part l'épée sacrée, quelques précieuses statues du Bouddha et de splendides émeraudes, c'est un mélange hétéroclite de souvenirs et de cadeaux que le roi conserve pieusement, ou poliment : coupes d'or catement rosi et ciselé, fleurs sous globe, pendules et bro européens entre lesquels, ici ou là, brille un diamant. A dire, il ne vaut de s'attarder au palais que lors d'une des 1 dont il est parlé au chapitre IV.

La bibliothèque royale, par contre, où les bonzes se plai à compulsé livres ou textes gravés sur de longues feui de latanier, puis à rêver devant une mapemonde lumine tandis qu'un poste de T. S. F. leur apporte les vocalises quelque cantatrice européenne, ne manque pas d'une ambiance assez séduisante. Il sera infiniment plus profitable écouter de très bons disques de musique cambodgienne d'aller contempler la mare sacrée. La seule particularité de cette mare est de servir, provisoirement depuis quelqannées, de trop plein aux égouts et, de ce fait, d'empester.

Le Musée enfin, pagode rouge aux énormes portes de sombre, sculpté, contient quelques pièces remarquables. indigènes y viennent dévotement porter des bâtons d'encens aux Bouddhas, leur couvrir une épaule de soie rouge ou ja et se désaltérer aux fontaines des bassins. Un bâtiment jacent est réservé à l'École des Arts Cambodgiens, fondé temps pour sauver les traditions du tissage, de la sculpture du bois, de la fonte du bronze, de la ciselure de l'argent. forme, sous la direction de vieux maîtres indigènes, des prentis qui, chaque année plus nombreux, s'en vont à FI occasion ouvrir échoppe en leur village ou s'engager chez patron. Un office de vente, sérieusement organisé, assu ces artisans une importante exportation en même temps q contrôle, à réception des oeuvres commandées, la qualité du travail.

Si le voyageur en quête de couleur locale se borne, sel l'usage, à visiter les rues chinoises, il risque d'avoir une fausse idée du Cambodge. Errer lentement en auto car je doute qu'il prenne la peine de descendre) quelques kilomètres aux environs de la ville, de préférence le matin tôt ou quatre heures du soir, lui feront mieux goûter cette vie chaïque des Khmèrs comme alentie au pas des boeufs. fait stopper le moteur, la limpidité de l'atmosphère portera, suivant l'heure, les bruits familiers du pays : une musique lointaine le tambour de quelque monastère, une chanson, le cliquetis des métiers à tisser, et jusqu'au froissement des grands éventails des palmiers à sucre, jusqu'au piétinement rapide des enfants nus. qui gardent les boeufs ou prennent à la ligne dans la rizière des poissons minuscules. Peut-être même verra-t-il une fête de pagode, quelque mariage ou enterrement...

Bien entendu, il s'entendra dire qu'il faut parler la langue t, partir en charrette à travers la brousse pour toucher le vrai cambodge. Cette éternelle rengaine : « hélas la couleur locale se perd », n'est point particulière au Cambodge et l'on ait ce qu'elle vaut. C'est une excuse commode pour beaucoup de coloniaux: les uns ont « trop vu » pour ne pas trouver tout banal, les autres, n'ayant rien remarqué, admettent difficilement qu'il y ait quelque chose à voir, ailleurs qu'en pleine forêt où « ils n'ont pas le temps d'aller ». Leur connaissance du pays se borne, le plus souvent, à s'être surpassé de vitesse sur les routes, à s'être assis dans une tribune lors de quelque fête royale, à - bien entendu - avoir vu les danses et Angkor, qu'ils connaissent assez mal mais dont ils sont fiers - à croire qu'ils l'ont construit. Ils n'auraient pas quitté Viroflay ou leur petit coin de province si la vie coloniale ne leur permettait d'avoir domestiques et auto, et d'être cités dans les « mondantités » des journaux locaux. Cette caricature de la vie de France n'est pas le moindre pittoresque de la Colonie, mais je pense que le voyageur gagnera plus à profiter des conseils de ceux qui, par leur métier ou la chasse, ont contact avec le pays. Si l'on n'est pas plus de deux, si l'on ne joue pas au grand chef blanc, si l'européenne ne porte pas de shorts aussi courts qu'un maillot de bain, si, consciente de son infériorité, elle sait rester discrète, parler bas, ne pas s'approcher d'un bonze, ne toucher à rien par prudence, si, enfin, l'on est accompagné de quelqu'un qui connaît la langue et les usages, on passe pour gens très convenables et dignes de confiance.

Le trajet de Phnom-Penh à Kep sur le golfe de Siam donne une assez bonne idée de la variété du paysage cambodgien, et le touriste amoureux des panoramas pourra, s'il est chanceux, ceux, contempler du haut du Bokor un spectacle rare. tains grincheux prétendent en effet n'avoir jamais rien vu à cause de la brume qui enveloppe, neuf mois sur dix la montagne autour de laquelle « tournent les nuages » faut avouer en tous cas que cette fameuse station de repos pas pris : les constructions du début., la villa de la Résidence Supérieure et une petite caserne d'hôtel montés à grand frais, animent seules le paysage un peu pelé du sommet qu'il soit raisonnable, le coût de la pension à l'hôtel, la perspective d'une cure parfois trop humide, inspirent assez le colonial aux moyens modestes. Aussi bien peut-on comprendre prendre que le Résident Supérieur Baudouin ait cru bon d'ajouter que ce belvédère dans le brouillard «peut se compter par les réalisations les plus hardies effectuées au Cambodge.

Kep est un charmant rivage sous les cocotiers, d'où l'on gagne quelques petites îles assez semblables à celle de Robinson Crusoé. La route de Phnom-Penh à Angkor n'offre, par contre, aucune surprise, elle endort même plutôt par sa monotonie. Je ne m'y suis divertie qu'une fois, grâce à une panne qui me força de passer la nuit dans la salle d'une bonzerie. Chaque village important, chaque monastère au Cambodge possède une salle, abri laissé à la libre disposition du passant, sorte de kiosque sur pilotis, où riche ou pauvre peut étendre sa natte, son mince matelas ou son lit de toile. L'étranger est d'autant mieux accueilli qu'il fait diversion à la vivote journalière et que les Khmèrs sont curieux. Les

écoliers de la pagode s'empresstent d'allumer le feu, d'apporter porter de l'eau, des bananes et ces noix de coco que l'on perce d'un trou pour en boire le jus ; mais sitôt que le chef de la communauté a terminé de rendre visite à ses hôtes, la vie lente de la bonzerie, un instant troublée, reprend, avec ses litanies qui se répondent dans la nuit, avec son va-et-vient de petites lumières, et ses chiens maigres qui errent silencieux, aboyant il est vrai chaque fois que le voyageur est le point de s'endormir.

A camper ici ou là, à tanguer à dos d'éléphant, à parcourir les pistes en quelque solide torpedo, il est certes facile de connaître diverses mésaventures et menus incidents savoureux. Nous avons eu les nôtres comme chacun ; malheureusement, cela s'échelonne sur une période de quatre ans et ne saurait servir de liant à notre récit. Si nous rapportons d'assez nombreuses anecdotes, qu'il s'agisse d'un roi d'Angkor ou d'un moderne paysan, j'ai, par contre, maintes fois déploré de ne pouvoir écrire : « Sitôt les éléphants chargés nous reprîmes la route... » ou tel autre détail sur la marche du convoi, qui met le lecteur en goût d'aventure, lui donne l'impression qu'il avance, et, surtout, épargne à celui qui rédige la peine de trouver une transition.

CHAPITRE II

Le Cambodge inconnu. - Mouhot reçu par Norodom. - Arrivée de Doudart de Lagrée. - Influence à la cour d'un général siamois. Traité du Protectorat. - Mésaventures d'un couronnement. Intrigues et défaite du Général siamois. - Départ et mort de Doudart de Lagrée. - Désastreux traité franco-siamois. - Pu Kombo ; sa fin tragique. - Phnom-Penh, capitale. - Pavie, télégraphiste-explorateur. - La convention de 1884 et l'insurrection qui s'ensuivit. Incidents au Laos. - L'Inconstant et la Comète forcent les passes de la Ménam. - Trêve dans la tension franco-siamoise. - Création de l'Union Indochinoise. - Réformes au Cambodge. - L'esclavage. Triste condition des témoins. - Avènement de Sisowath. - Le Siam rend les provinces occupées. - Modernisation du Cambodge.

Lorsqu'en 1813, le géographe Malte-Brun publiait son Précis de la géographie universelle, on pouvait y lire : « Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes, l'intérieur présentant un champ de conjectures inutiles et fastidieuses. » Missionnaires et aventuriers portugais ou espagnols étaient venus au Cambodge dès le xvie; des Hollandais y avaient tenté un commerce perpétuellement interrompu par les persécutions et les massacres; des missionnaires français y vivaient depuis les dernières années du XVIIIe et pourtant le Cambodge restait pour ainsi dire inconnu.

Mais, dans la seconde moitié du XIXe, la France, pour protéger ses prêtres martyrisés, se trouvait amenée à occuper la Cochinchine. Des hommes pleins d'ardeur s'intéressent à l'arrière-pays inexploré. Mouhot, ouvrant la voie aux expéditions savantes, s'embarque avec une mission des sociétés scientifiques de Londres. Comme, en Cochinchine, les Français sont en lutte avec les Annamites, c'est par le Siam qu'il doit partir pour ces explorations au bout desquelles il trouvera la mort.

En 1859, il arrive à Oudong, alors la capitale, où, en l'absence du roi, l'obbarach (titre donné à l'héritier putatif du Trône, qui était souvent frère du roi. Comme beaucoup d'autres après lui, Mouhot le nomme : Le deuxième roi, et par allitération, le roi). Norodom, veut aussitôt le voir. Oudong, à cette époque, est une ville d'à peu près douze mille âmes. « Le grand nombre de Cambodgiens de la banlieue, des provinces, et surtout des chefs qui s'y rendent pour le commerce ou pour d'autres affaires, contribue à donner de l'animation à

cette capitale, A chaque instant je rencontrais des mandarins en litière ou en filet, suivis d'une foule d'esclaves portant chacun quelque chose : les uns le parasol de couleur écarlate ou jaune, dont la dimension plus ou moins développée indique le rang ou la qualité du personnage ; d'autres la boîte d'arec, de bétel, etc. Je rencontrais aussi des cavaliers montés sur de jolis petits chevaux vifs et légers, richement caparaçonnés, couverts de grelots et allant admirablement l'amble, tandis qu'un troupeau d'esclaves, couverts de sueur et de poussière, sefforçaient de les suivre comme une meute d'animaux. Ailleurs passaient de légères carrioles traînées chacune par deux petits baroufs trottant rapidement et non moins bruyamment. Quelques rares éléphants, s'avançant majestueusement les oreilles et la trompe en mouvement, s'arrêtaient devant de nombreuses processions se rendant aux pagodes au son d'une musique bruyante, et plus loin des talapoins suivaient à la file, quêtant leur pitance, drapés dans leur anteau jaune et la sainte marmite sur le dos.

Le troisième jour de mon arrivée à Udong, la séance de cour de justice avait été bruyamment ouverte à huit heures du matin, et les cris des juges et des avocats retenaient encore à cinq heures du soir sans avoir cessé un instant, lorsque tout à coup deux pages sortirent de la cour palais en criant : « Le roi ! » La foudre serait tombée dans la salle qu'elle n'eût pas produit un effet pareil à ces mots ; fut à l'instant un silence général. Les juges, accusés curieux s'enfuirent pêle-mêle, se cachant dans tous les coins la face contre terre et comme pétrifiés. Je n'ai encore souvenir de ces juges et de ces avocats en langoutis, de ces Chinois à longues queues, fuyant, se poussant, se culbut les uns les autres à l'approche de leur maître, lorsque le roi parut, à pied, sur le seuil de la porte, et suivi de ses pages Sa Majesté me fit un petit signe de la main, comme pour me saluer, puis m'appela près d'elle. Aussitôt deux pages apportèrent des chaises qu'ils placèrent sur le gazon en face l'une de l'autre. Sa Majesté m'en offrit une, et la conversation commença dans ce salon improvisé, tandis que toute l'escorte, ainsi que les passants, demeuraient prosternés. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre elle ne rencontrait aucun homme debout ».

L'Obbarach prend en amitié Mouhot, le reçoit à dîner, et place au dessert une boîte à musique sur sa table. « Le premier air qui en sortit me fit un plaisir d'autant plus grand que je ne m'attendais pas à l'entendre dans le palais d'un roi... régnant. C'était la Marseillaise. Le roi prit mon mouvement et mon sourire d'étonnement pour de l'admiration.

- Connaissez-vous cet air ?

- Un peu, Sire ».

Norodom lui montre ses trésors, son mobilier venu d'Europe, dans un palais où nul étranger n'avait pénétré. Le lendemain, avant de lui « faire jouer la comédie », il l'emmène en promenade : « Le roi monta dans une jolie chaise à porteurs, magnifiquement peinte et sculptée, avec de beaux pommeaux d'ivoire. Il s'y assit nonchalamment, une jambe dessus, l'autre pendante, le coude appuyé sur des coussins de maroquin. Il avait la tête et les pieds nus, les cheveux coupés à la mode siamoise, et pour vêtement un superbe langouti de soie jaune entouré d'une ceinture de pareille étoffe, mais plus claire. Le cortège se mit en marche : quatre pages portaient le palanquin sur leurs épaules; un autre soutenait un immense parasol rouge dont le manche doré avait près de quatre mètres de long ; le prince cadet, portant le sabre du roi, marchait à côté de lui, et sur la même ligne. J'étais de l'autre côté. Sa Majesté se tournait souvent de mon côté pour me faire remarquer les objets les plus frappants en traversant la rue, et pour lire aussi sur mon visage l'impression que me causait l'effet que sa présence causait sur le peuple. A l'approche du cortège, toute la population accourue pour le voir se prosternait. En tête

marchaient trois licteurs, l'un devant, les deux autres à quelques pas derrière, portant à deux mains des faisceaux de rotin, symboles de la puissance ; derrière le palanquin suivaient deux à deux les chambellans et les pages, au nombre de plus de trente, tous en langouti rouge et portant sur l'épaule des piques, des sabres et des fusils dans des étuis ».

Après des mois passés à visiter le pays, Mouhot se trouve l'année suivante à Angkor dont il fait une description enthousiaste :

« Au delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière s'élève, s'étend une immense colonnade surmontée d'un faite voûté et couronnée de cinq hautes tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres les angles de l'édifice; mais toutes sont percées, à leur base, en manières d'ares triomphaux. Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte ». Parus dans le Tour du Monde et dans une édition anglaise, les récits de Mouhot révélaient au grand public le nom d'Angkor.

Cependant, ce même Norodom qui avait reçu le voyageur devenait roi : royauté précaire, qui se reconnaissait à la fois tributaire du Siam et de l'Annam, prêts tous deux à se partager le pays. La France, s'installant en Cochinchine, avait arrêté l'expansion annamite : elle parut un secours possible contre le Siam au nouveau roi qui entreprit avec son représentant des négociations malheureusement interrompues. Un frère plus jeune, Si-Votha, prétendait au trône, arguant que Norodom n'y avait pas droit, étant né avant que ne fût couronné leur père. Norodom s'enfuit au Siam, emportant avec lui sa couronne. « Au mois de février 1862, il fut ramené dans ses Etats par les soldats du roi de Siam et rétabli à Houdon à la condition qu'il inaugurerait son règne par l'abandon des provinces de Compong-soai et de Pursat (1)... » On les lui laisserait s'ils se montraient docile" mais la couronne restait en gage à Bangkok, et le mandarin siamois Ponhea Reachea demeurait auprès de lui pour la surveiller. La lutte d'influence s'ouvrait, entre le Siam, que soutenait l'Angleterre, et la France qui ne voulait pas de main-mise étrangère si près de ses nouvelles possessions. En juin 1863, Doudart de Lagrée est envoyé au Cambod avec charge de « se mettre en relations avec Norodom, de parcourir la contrée, de sillonner les fleuves, en un mot pénétrer un peu de tous les côtés pour arriver à s'affirmer partout ». Né quarante ans plus tôt, Doudart de Lagrée avait déjà fait une belle carrière de marin et s'était distingué dans 1 guerre de Crimée. D'une grande « délicatesse de coeur mais de volonté ferme, à sa haute valeur morale il joignait une intelligence très vive. Sa culture était grande ; nour d'humanités, il s'était passionné d'archéologie grecque latine, et avait « suivi les fouilles d'Égine et des Propylées lors de sa campagne méditerranéenne.

Les missionnaires français installés près de Phnom Penh dans l'agglomération chrétienne de Pinlahu lui servirent d'interprètes, mais il eut tôt fait d'apprendre le cam, bodgien. Il avait le don des langues, et le prouva plus tard au terme de la longue exploration du Haut-Mékong dont il la était le chef. L'expédition se trouvait en Chine sans interprète. « Nous étions », dit Louis de Carné, « ... incapables saisir rien même du sens littéral des discours mandariniques et à plus forte raison de deviner ce que voulaient cacher sous leurs métaphores et leurs amplifications des hommes accoutumés à n'user de la parole que pour déguiser le pensée. M. de Lagrée lutta contre cette difficulté nouve avec l'énergie dont il avait déjà fait preuve et parvint en triompher. Caractère résolu, mais âme sympathique tendre, il avait toujours su s'attacher les jeunes gens... D les premiers jours de notre arrivée à Seumao, 'ses manière' bienveillantes attirèrent vers lui un jeune Chinois sans famille et sans ressources... ; il en fit son professeur. A force de travail, de patience

et de douceur, le maître et le disciple s'accoutumèrent l'un à l'autre et finirent par se comprendre » ~1)

Tel était l'homme qui fut chargé des intérêts de la France. En face de lui, Norodom, petit, avec « une tendance précoce à l'embonpoint » et de physionomie « expressive, intelligente et mobile (2) ». Il s'intéressait à la civilisation européenne, et s'il était naïvement « plus fier de ses assiettes en faïence anglaise à grands ramages que de ses vases et plateaux en or massif », son esprit vif s'appliquait à comprendre les nouveautés de la science.

Néanmoins, il se refusait « absolument de croire qu'il y ait eu ou qu'il puisse jamais exister au monde une grande nation sans un roi absolu. Le despotisme se retrouve chez lui dans toute sa candeur naïve, et il ne craint pas de répondre, quand on lui conseille d'ouvrir ou d'entretenir une route nécessaire au commerce : c'est inutile, puisque je n'y passe jamais (4) ».

« Le vilain côté de ce petit homme », conte de Lagrée, « c'est qu'il est jaloux comme un tigre, ce qui m'est personnellement égal, mais il en résulte des pendaisons et des décapitations constantes. Il a quarante-cinq femmes pour lui tout seul : parfois, il lui arrive des désagréments domestiques; on n'est pas à l'abri de ces choses-là. Eh bien au lieu de supporter cela pacifiquement avec les quarante-quatre autres, il se fâche tout rouge. La semaine dernière, pour un pépin de la pomme d'Eve, il a fait occire sept personnes » (5). Quelques années plus tard, Delaporte nous donne un autre aperçu de ce trait de caractère : « ... le roi, étant venu rendre visite chez le chef du protectorat français, lui demanda, comme par hasard, dans la conversation, quelques détails sur la manière dont on fusillait en Europe. M. Môura, sans y attacher plus d'importance, satisfait sur ce point la curiosité du monarque. Deux heures après(F.P37), quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre que quatre jeunes femmes du harem avaient été passées par les armes à l'européenne. En nous approchant du palais, nous pûmes même voir, raffinement de cruauté asiatique, les têtes suspendues et toutes sanglantes encore de ces malheureuses »

Dès son arrivée, Doudart de Lagrée demande audience au Roi, le prévenant que sa « mission avait pour but principal des travaux d'hydrographie et la surveillance de nos nationaux ». De Kompong-Luong, où l'avis Gia-Dinh est mouillé, il se rend en grande pompe voir Norodom:... « j'étais en grande tenue sur un bel éléphant ; douze matelo cheval et armés jusqu'aux dents me précédaient. Toute la garde royale était sous les armes... (3) » Et, tout de suite, il se rend compte de l'importance du représentant du Siam avec qui il aura si souvent à faire. « L'influence du Siam est extrême : à mon arrivée au palais, un premier fait m'a surpris. La personne chargée de m'introduire m'a demandé si je verrais le mandarin siamois avant ou après le roi. J'ai répondu que j'allais voir le roi. Pendant l'audience, celui-ci me demanda avec une sorte d'inquiétude si je n'irais pas visiter ce personnage ; je répondis que je ne désirais voir que le roi du Cambodge, et que, ne rendant de visite à aucun de ses ministres, je m'abstiendrais vis-à-vis de toute autre personne. Le roi m'a fait rencontrer le mandarin siamois dans une cérémonie à laquelle il m'a fallu assister; j'ai apporté dans l'entrevue toute la froideur possible, et le mandarin en a manifesté un certain dépit en irritant et en blessant S. M. à diverses reprises (4) ».

La lutte s'engage. Ponhea Reachea « logé aux portes d palais royal redoubla de vigilance. Il mit à remplir ses fonctions de surveillant et de tuteur une conscience farouche jamais la plus scrupuleuse des duègnes ne s'ingénia davantage pour sauver son précieux dépôt. Le roi ne disait pas u mot qui ne fût entendu, ne faisait pas un geste qui ne fût(fin P 38) surveillé, et les lettres mêmes qu'il eut à écrire au commandatit français de l'un des cercles frontières commençaient par ces mots : « Le roi et le général siamois (1) ».

Cependant, le roi et le Siamois étaient inquiets tous deux, mais pour des raisons différentes, de la popularité d'un frère de Norodom, le 1 Preach Keo Fa, plus tard couronné sous le nom de Sisowath, M. décidèrent de l'expédier à Bangkok. Ponhea Reachea l'y escortait Averti par Doudart de Lagrée, l'amiral La Grand Gouverneur de Cochinchine « arriva sur-le-champ Houdon. Le roi un peu surpris peut-être, et ne comprenne qu'avec peine le sens du mot protectorat, encore plus difficile à définir en cambodgien qu'en français, consentit facilement à revêtir de son sceau un traité en dix-neuf articles dans lequel le protectorat de la France sur le Cambodge, solennellement proclamé, était entouré de toutes les garanties que nous désirions obtenir.

Il fut entendu que jusqu'à la ratification de l'empereur des Français la convention n'avait qu'une valeur éventuelle (2) »... Assisté de Mgr Miche, il lui fit comprendre que ses intérêts étaient intimement unis aux nôtres, que la France défendrait son indépendance et sa dépendance contre le Siam, qui la niait et qui la menaçait. Il réussit à le convaincre de la nécessité d'un protectorat. Le traité fut signé, mais dans un secret si profond, que de Lagrée lui-même ne le connut pas immédiatement (3) ». Cola n'empêcha pas que la nouvelle parvint au Siam où « elle des colères dont le retentissement effraya notre nouveau protégé au point de lui faire oublier sa parole et de nous créer de véritables embarras (4) ».

En toute hâte, Ponhea Reachea revient à Oudong, porteur d'un traité qui, tout en définissant le vasselage du Cambodge, l'accentue davantage. Il accumule les menaces, réclame les deux provinces que Norodom avait promises, déclare que la couronne des rois du Cambodge restera à Bangkok, « et, en supposant qu'il conservât son trône (F.P 39), Norodom ne serait jamais un roi couronné (1) ». Profitant de ce que Norodom ignore à quel point le temps est long pour communiquer avec la France - le canal de Suez n'est pas encore ouvert à la circulation.

Ponhea Reache déclare que Napoléon a refusé de ratifier le traité franco cambodgien. Le Siamois fait tant et si bien qu'il repart le 10 décembre 1863 avec le traité signé.

Le moindre incident lui était bon. Comme des marins français, en état d'ébriété, avaient pénétré chez des cousines du roi, qui, en riant de leurs facéties, leur avaient donné bon espoir, il y eut une rixe où Norodom, « attiré par le bruit, et voulant montrer sa force musculaire » intervint lui-même. Doudart de Lagrée alla porter ses excuses, envoya une lettre d'explications et de regrets. Le roi était « plutôt disposé à atténuer qu'à aggraver le délit » qui, pour un Cambodgien, eût valu la peine de mort et les « coupables furent frappés d'une peine sévère et d'une forte amende en faveur des personnes qui avaient été battues (2) ».

Quelques jours après, « le mandarin siamois se présentait chez Mgr Miche en grand appareil et porteur de la lettre de Lagrée, il la lut, la commenta, déclare qu'on a manqué à la majesté royale que toute la responsabilité doit en retomber sur le représentant de la France, que celui-ci mérite la peine capitale qu'il va en écrire à l'amiral et envoyer à Bangkok, comme preuve accablante, la pièce dont il s'était saisi. Informé le lendemain, de Lagrée se rend sans délai chez le roi, lui fait sentir l'erreur qu'il avait commise, lui dit qu'il n'accepte jamais une ingérence étrangère entre lui et Sa Majesté le prie de réclamer et de lui renvoyer sa lettre. Le jour suivant, Norodom lui fait savoir que « Phnéa Rat (3) avait consenti à remettre la lettre et qu'on l'enverrait un peu plus tard.-» Il était facile de reconnaître une nouvelle ruse Siamois. - De Lagrée, sans perdre une minute, prend costume bourgeois, et, dépouillant tout caractère officiel il se rend seul au palais. Il reproche à Norodom sa faiblesse (fin P 40) lui dit que l'injure devient personnelle et lui signifie qu'il lui faut satisfaction le jour même. De là, il pénètre dans l'habitation du Siamois, le somme

d'avoir incontinent à rendre au roi la lettre dont il s'est indûment emparé. Phnéa Rat se retranche derrière son omnipotente dignité et montre ses soldats prêts à le protéger : d'un geste de Lagrée lui fait comprendre qu'il n'admet pas de réplique, et, son re à la main, que sa garde ne bougera pas. Le mandarin exécuta ; le soir même, Norodom faisait remettre la fameuse lettre à bord du Gia-dinh (1) ».

Quatre jours après, le premier décembre 1863, Ponhea Reachea repartait, emportant la traité signé par Norodom. ignorant de ces accords passés en grand secret, Doudart de Lagrée se fait des amis des Cambodgiens, enseigne le français, se documente sur le pays qu'il explore avec son aviso ou bien par terre, à cheval, à éléphant, en charrette, tout en attendant la ratification de Napoléon. « Ma position est souvent épineuse », écrit-il alors : « suivant le côté d'où souffle le vent, - à Paris, - le gouvernement de Saïgon m'écrit les choses les plus contradictoires : « Surtout soyez ferme 1 » me dit-il un jour.- « Surtout soyez doux », m'écrivit le lendemain ». Et quelque temps après : « Nous attendons d'un jour à l'autre des ordres de Paris pour régulariser notre position au Cambodge ;, ce maudit petit pays nous tient sur les épines plus qu'un grand royaume, parce que nous tou- par là au voisinage des Anglais, qui jettent feu et damme dans l'Inde et à Siam. Tout dépend de notre position vis-à-vis d'eux en Europe. S'ils se taisent là-bas, nous aurons fait pacifiquement une assez jolie conquête ; s'ils se fâchent, nous pouvons avoir une grosse affaire sur les bras. Je ne suis, bien entendu, pour rien dans tout cela. mais je suis seul dans ce coin isolé, et on me fait tant et tant de questions, on me demande tant et tant de rapports, que je n'ai plus un instant à moi (2) ». A Paris, en effet, le ministère des Affaires Étrangères, manoeuvre par Londres, fait traîner la ratification du traité (FP41) qu'avait obtenu la Grandière. Le Siam, lui, envoie les ratifications du sien au début de 1864. Ponhea Reachea, qui est cette fois encore délégué, prend comme prétexte de son retour, dont il veut garder secrète la vraie cause, le couronnement de Norodom qu'il prétend fixé au mois de février. Feignant d'ignorer de Lagrée, il se rend en grande pompe avec « une escorte de deux cents gardes, une suite de douze éléphants couverts de housses écarlates lamées d'or, dont l'un, le plus richement paré, le portait lui-même (1) » 'annoncer l'événement à Mgr Miche, qui en informe le commandant du Gia-dinh. Doudart de Lagrée se précipite chez le roi, tente de le ramener à la confiance, se rend compte qu'il y a anguille sous roche, et se retire très inquiet. Ponhea Reachea, s'étant bien appliqué à tout brouiller, s'empresse de rentrer dans son palais, « laissant M. de Lagrée aux prises avec des énigmes, et Norodom plus embarrassé que jamais, n'osant ni parler ni se taire, lié des deux côtés par des traités, et réduit à jouer un rôle passif entre deux adversaires plus forts que lui, avec lesquels il avait tour à tour signé des engagements contradictoires (2) ».

Le roi de Siam avait promis de venir pour le sacre; n son lieu, ce fut un simple mandarin, porteur d'une lettre qui promettait la couronne tant attendue. Qu'importe le roi de Siam s'il y a la couronne ? Norodom ne se tient pas de joie, les bonzes consultés fixent la date, le gouverneur de la Cochinchine est invité, « rien ne manquait pour le couronnement, si ce n'est la couronne. Des courriers parcouraient à toute bride la route de Campot, les bonzes redoublaient leurs prières, le roi, tout agité, prodiguait les ordres et les contre-ordres. On attendit autant qu'on put attendre, mais il fallut enfin se rendre à l'évidence. Le Siam avait simplement voulu placer Norodom dans une situation fausse vis-à-vis de nous et nous attirer nous-mêmes dans une ridicule impasse. Notre protégé s'en tira fort habilement. Il décida que, par égard pour la France, les fêtes auraient lieu, et qu'on omettrait seulement les cérémonies nécessi(FP42)tant les insignes qu'il n'avait pas. Nous ne pouvions exiger davantage. Aucun doute ne pouvait s'élever sur la bonne foi du roi, qui avait réuni autour de lui tous ses gouverneurs de provinces. L'occasion était bonne pour faire ressortir aux yeux de ceux-ci ce qu'avait d'étrange la conduite du gouvernement de Bangkok, et il fut

facile, en intéressant leur amour-propre dans la question, de détourner sur la cour de Siam, déjà impopulaire, le coup qu'elle voulait nous porter (1) »

Ponhea Reachea, cependant, était arrivé à Kampot ; il avait appris que la fête aurait lieu en présence de plusieurs officiers français; il avait pris sur lui de renvoyer la couronne. Attendant le départ de la délégation française, il arrive à Oudong avec un projet grandiose : emmener Norodom à Bangkok pour qu'il y soit réellement couronné. Toujours manoeuvrant, toujours menaçant, « il finit par arracher à Norodom son consentement et lui enleva jusqu'au courage de s'ouvrir à nous. Les préparatifs du départ furent tenus secrets jusqu'au moment où, plusieurs bâtiments siamois étant arrivés à Campot, la nouvelle éclata comme un coup de tonnerre sur la tête de M. de Lagrée. Celui-ci rencontra pour la première fois chez le roi une détermination bien arrêtée et une résistance invincible. Norodom ne voulait pas perdre sa couronne, et, puisqu'on ne voulait la lui rendre qu'à Bangkok, il irait l'y chercher. D'ailleurs les ratifications du traité du protectorat n'arrivaient point, et ce retard, -dont il ne voulait pas comprendre les causes, autorisait tous ses soupçons, légitimait toutes ses inquiétudes. Il annonça son départ pour le 3 mars (2) ». Doudart de Lagrée « lui fit savoir qu'au moment du départ de Sa Majesté, il occuperait militairement la capitale et fit prévenir en même temps l'amiral en lui demandant des renforts. Deux canonnières et cent cinquante hommes lui furent envoyés (3) ».

L'agitation était grande autour de Norodom qui restait(FP43)inébranlable. L'entourage même du souverain suppliait Doudart de Lagrée d'empêcher son départ. « Commandant », lui écrivait un ministre cambodgien, « si vous pouvez chasser les Siamois, les Cambodgiens seront très heureux ; tous, alors viendront se soumettre et le voyage du roi sera indéfiniment suspendu. Votre pouvoir, Commandant, est assez grand pour obtenir cela. Actuellement les Siamois vous craignent beaucoup ; ils ont entendu dire que vous avez envoyé chercher des troupes à Saïgon et ils en sont effrayés. Si vous avez pitié du Cambodge, venez parler seulement encore une fois et je crois que le roi renoncera à son voyage; mais il faudra le couvrir de votre puissance, et par elle vous empêcherez le roi d'aller à Siam ; car alors les Siamois n'oseront pas l'emmener (1) ».

Doudart de Lagrée envoya auprès de Norodom un missionnaire avec des instructions détaillées : il devait, si le roi persistait à partir sans plus attendre, lui déclarer qu'il irait immédiatement habiter Oudong, et lui lire une lettre écrite à cet effet. Le missionnaire parvint à inquiéter suffisamment Norodom pour l'arrêter dans son voyage. « Le roi était à peine éloigné de quelques lieues de Oudong, quand il entendit les salves d'artillerie par lesquelles « de Lagrée y faisait saluer notre pavillon, en présence des soldats siamois réduits au rôle de spectateurs ». L'idée de cette salve fut un trait de génie ; elle nous ramena la victoire. Le bruit du canon terrifia le roi. Il crut que nous allions profiter de son départ pour nous emparer du Cambodge. « Ah ! c'est assez, dit-il à ses ministres. Que m'importe la couronne, si je perds le royaume ? (2) »

« Figurez-vous », conte Lagrée à sa belle-soeur, « que mon roitelet du Cambodge a voulu s'échapper de son royaume et aller à Siam, chez nos ennemis, pour se faire couronner et endoctriner encore une fois. Je me suis tant remué, qu'il s'est arrêté à moitié chemin, et depuis deux jours il est rentré fort penaud dans sa capitale. En attendant son retour, on m'avait envoyé des soldats et des bateaux; me(FP44)voilà passé grand général. Le mal c'est qu'il réclame contre moi. Les Anglais, qui sont derrière les Siamois, vont peut-être aussi se fâcher ; et, si on se laisse effrayer, je pourrais bien avoir crié trop haut. - On n'est pas infallible (1) »

Le roi une fois rentré dans sa capitale, la ratification du traité de protectorat arrive fort à propos (Avril 1864). Ponhea Reachea, toujours retors « essaya bien de lui persuader que

tout cela avait été fabriqué à Saïgon (2) ». Mais il n'eut que le désagrément de voir le « traité apporté en grande pompe au palais » et l'échange des ratifications s'opérer solennellement.

C'en est fini de la puissance de Ponhea Reachea, il s'en retourne dans son pays. Le roi de Siam envoie la couronne par un autre mandarin qui arrive en même temps qu'une délégation française. Ponhea Reachea, revenu avec l'envoyé siamois « et confondu dans la foule, dévorait son humiliation en mâchant silencieusement son bétel. Rien ne manquait à notre triomphe. L'envoyé siamois désirait placer lui-même la couronne sur la tête de Norodom ; le chef d'état-major de l'amiral-gouverneur s'y opposa; ... il recevrait la couronne des mains du Siamois, et la présenterait au roi, qui s'en ornerait le chef de lui-même, tout comme Napoléon à Notre-Dame. Quand il sentit enfin fixée sur sa tête cette couronne qui s'était évanouie si souvent au moment où il royait la saisir, Norodom, oppressé par le bonheur, exprima le désir de saluer son puissant protecteur l'empereur Napoléon III. Il fit quelques pas vers l'Occident, et, portant la main à sa couronne pour imiter M. Desmoulin, représentant l'amiral, -qui ôta son chapeau, il répéta les inclinations profondes qu'il voyait faire devant lui. Alors Phnéa Rat, indigné, fendit la foule, réclama des saluts à l'adresse du roi de Siam, et, se précipitant la face contre terre, frappa trois fois le sol du front. Norodom l'imita par courtoisie, et chacun sourit du sentiment qui inspirait cette démarche au malheureux général, dont elle fut la dernière exigence » (Juin 1864) (FP45) Les Français l'ayant emporté, il s'agit d'impressionner le monarque par notre puissance; Doudart de Lagrée l'emmène à Saïgon. « Ce voyage, rapproché de l'échec subi par Siam (c'est-à-dire par les Anglais), il y a quatre ou cinq mois, quand on voulait l'emporter à Bang-Kok, complète notre succès. Depuis deux jours, je promène mon monarque dans Saïgon, où on lui a fait une réception extraordinaire - coups de canon, honneurs royaux, dîners, bals, etc., etc. (1) »

Rentré au Cambodge, et le Gia-dinh étant donné au roi, de Lagrée s'installe à Kompong-Luong, sur un terrain de la berge que lui a donné Norodom, et qu'ombrage un gigantesque banyan ; il construit un « palais » avec infirmerie, corps de garde, magasins. « Comme tout cela est joli, et vaste, et aéré ! Il y a des sculptures sur toute la façade, et, dans l'intérieur, des arabesques, des queues de paon, etc. Et mon parterre ! Le roi et les grands mandarins m'ont envoyé toutes les fleurs rares et belles du pays. Et mon jeu de boules, s'il vous plaît ! Et les beaux paons apprivoisés que le roi m'a promis aujourd'hui même ! (2) »... « Je suis constamment pressé par les demandes du jardin botanique de Saïgon. Il faut que j'amasse toutes les plantes, tous les arbustes, toutes les fleurs du Cambodge. Et les animaux ! En ce moment, j'ai deux cerfs, une biche, deux petits tigres, trois sangliers, trois singes, trois paons, deux grands échassiers aussi hauts que moi, une loutre, des hiboux, etc. ; et cette ménagerie est renouvelée chaque fois que je fais un envoi à Saïgon. Notez que je ne parle ni de mes oies ni de mes canards, et cependant Dieu sait que de temps ils me prennent ! (3) »

A l'abri des insectes et des reptiles qui l'ont gêné lors de son installation, il continue à prendre gaiement la chaleur, une vieille maladie de larynx qui ne le quitte pas, les accès mensuels de fièvre paludéenne. Il lui faut répondre aux demandes de renseignements : « Ainsi, au moment où je m'y attends le moins le courrier m'arrive avec des dépêches (FP46) pressées de l'Amiral: « Allez voir le roi du Cambodge. Allez ici, allez là... Tâchez de nous envoyer un chargement de bois de charpente. Où en sont vos constructions ? Répondez longuement et immédiatement ». Voilà ce qui m'est tombé sur les épaules, il y a quelques jours, et il en est presque toujours ainsi. Cette fois, j'en ai eu pour douze heures de courses et seize grandes pages de discours... J'oubliais une chose : « Envoyez-nous des échantillons de bois, et des animaux pour notre jardin et pour expédier en France. Je laisse de côté bien des questions incidentes ! (1) »

Le rôle du marin n'était pas toujours aussi pacifique. Il y a des rebelles et des pirates à poursuivre contre lesquels de Lagrée n'hésite pas à employer la manière forte. Des Annamites, chez qui s'étaient réfugiés les auteurs de vols considérables de buffles, avaient cru pouvoir lui livrer des innocents. « Indigné de cette duplicité, M. de Lagrée, qui connaissait les vrais coupables, descendit à Ta-deu et livra aux flammes leurs habitations (2) ». Une autre fois, pour avoir un coupable réfugié hors du royaume, Doudart de Lagrée se heurte au mauvais vouloir des Annamites. Voici ce qu'il écrit dans son rapport : « Après avoir épuisé, pendant une heure, toutes les raisons de justice, j'ai dû lever la séance brusquement et avec menaces. A la porte de la citadelle les mandarins sont venus me rappeler et on donné leur consentement. De nouvelles tergiversations se sont manifestées au moment où j'allais me réembarquer. Je me suis arrêté sur le quai avec quatre hommes armés qui m'accompagnaient et j'ai déclaré que, mes hommes et moi, nous ne nous retirerions qu'avec le prisonnier. Une population énorme était réunie sur ce point. Les mandarins ont délibéré assez tumultueusement pendant quelque temps, et, au bout d'une heure environ, le prisonnier m'a été livré (3). »

Il parcourt la contrée, se renseigne sur toutes les traditions qui touchent aux ruines, fait des estampages d'inscriptions, des moulages. « Je rends de grand coeur un hommage un (FP47) pou tardif au courageux explorateur, mort victime de son dévouement à la science, à qui nous devons les premiers spécimens de la littérature épigraphique du Cambodge, et même la première révélation de son existence (1) » dira l'un des premiers historiens du pays khmèr, Bergaigne. Enfin, Doudart s'attaque à l'étude de l'énorme et confuse chronique des rois du Cambodge. Le choix de commandant d'une mission d'exploration dans le Haut-Mékong devait naturellement se porter sur lui, dont on connaissait la valeur de chef, et, en juillet 1866, le capitaine de frégate Doudart de Lagrée faisait ses derniers adieux à Kompong-Luong. Il avait quarante-trois ans ; son second, Francis Garnier, en avait vingt-sept, et, des quatre autres jeunes gens qui avaient été nommés membres de la Commission, le benjamin, Louis de Carné -mort, deux ans après l'expédition, d'une maladie qu'il en avait rapportée - n'avait que vingt-deux ans.

De 1866 à 1868, la valeureuse- troupe eut à lutter contre mille difficultés, contre d'affreuses fatigues, continuant la route malgré les maladies qui n'épargnèrent aucun d'eux. En janvier 1868, presque au terme de la longue exploration, mourait Doudart de Lagrée. « L'oeuvre d'un homme ne peut être achevée que par lui-même », dit-il en demandant que fussent brûlés tous ses papiers. « A Toung-tchouen, le matelot du commandant de Lagrée, le fidèle Mouëlleo n'hésita pas. La dernière volonté de son chef était une consigne, un ordre sacré ; l'ordre fut rigoureusement exécuté . Tous les papiers personnels à de Lagrée furent jetés au feu, avec l'acquiescement unanime de Francis Garnier et des autres membres de la Commission (2) ». Mais, à Saïgon, d'autres papiers qu'il avait désiré pourtant voir disparaître; en France, des lettres furent conservées et suffirent à nous montrer la valeur de l'homme grâce auquel la France put s'installer au Cambodge.

Ce fut pendant le cours de son exploration que: Doudart de Lagrée reçut la nouvelle du désastreux traité franco-siamois de 1867. « Comment ? Nous l'ignorons : peut-être(FP48), par les indigènes qui le tenaient de Bang-kok. Mais ce que nous savons, c'est la vive émotion qu'il en ressentit, en effet, et dont il donna des signes non équivoques (1). »

Il avait étudié avec sa conscience habituelle les droits du Siam sur les provinces occupées, et avait toujours tenté de faire partager ses vues aux autorités françaises : « Siam - disait-il - sait combien ses droits sont contestables, la c'est sans doute parce que son gouvernement ne pourrait présenter aucune preuve écrite,- aucun argument sérieux, qu'il s'efforce en toutes circonstances et sans motifs apparents,

faire accepter sa conquête comme un fait accompli (2). » Mais la cohésion n'existait pas entre le Ministère de la Marine, qui s'occupait des colonies et protectorats, et les Affaires Étrangères. Une diplomatie maladroitement zélée, mm demander avis, signa à Paris le traité franco-siamois de 1867 contre des avantages illusoires : renonciation par le Sm du traité de 1863, nul de plein droit parce que signé par Norodom après le traité avec la France ; renonciation par le Siam de ses droits de suzeraineté qu'il avait abandonnés de fait depuis le couronnement de Norodom ; contre ces, avantages qui n'en étaient pas, la diplomatie française accordait au Siam la possession des provinces de Battambang et d'Angkor. Les provinces de M'lu Prei, Tonlé Repu, con- d'être occupées. Une commission de délimitation devait « dans le plus bref délai » établir les frontières: elle ne fonctionna jamais effectivement. Et la voie de pénétration de Mékong nous échappait de fait.

Dès qu'ils reçurent la nouvelle du traité, Norodom, l'amiral Je La Grandière, protestèrent ; mais les engagements étaient pris qui furent une source d'innombrables difficultés. Néanmoins, le Gouverneur de la Cochinchine obtint de signer, à Saigon cette fois-ci, un acte additionnel réglant les pêches dans la région des Grands Lacs.

La venue des Français n'avait pas arrêté les révoltes que le Cambodge connaissait depuis des siècles. Il y avait eu celle d'assou le chef de bandes musulman, du temps de Doudart (FP49)

de Lagrée. En 1865, il fallut réprimer la rébellion d'un bon' qui se faisait passer pour Pu Kombo, le frère mort en bonze âge de Norodom et prétendait avoir droit au trône. L'insurrection fit de rapides progrès. Les colonnes françaises p > habituées au climat, forcées, pour se nourrir, de train d'énormes bagages, se fatiguaient à poursuivre un ennemi à visible qui s'évanouissait à leur approche, pour se reforme ailleurs et les surprendre dans des embuscades.

Dans les toutes premières années de son règne, Norodo avait, on s'en souvient peut-être, fui devant la révolte d'un de ses frères, Si-Votha, laissant la régence des affaires

royaume a son autre frère Sisowath. Celui-ci s'était si bi acquitté de la tâche, que Norodom, y voyant un rival da gereux, l'avait fait garder en exil au Siam. Depuis peu, sowath vivait à Saïgon, où les autorités françaises sub naient à ses besoins. Sisowath, en voyant s'étendre la

bellion du prétendu Pu Kombo, proposa d'aller la combatt La permission accordée non sans hésitation, Sisowath p vint à chasser Pu Kombo jusqu'au Laos, mais celui-ci revint au Cambodge, où il fut attiré dans un guet-apens, à Kompo, Thom.

Là, sous un immense banyan où il avait établi son camp peinent, les Cambodgiens résolus à sa perte n'osèrent to d'abord l'attaquer, tant était grand son prestige. « Mais' nuit, les têtes fermentèrent de nouveau ; et, chose rem,, quable, ce furent les femmes qui dans cette circonstance ni trèrent le plus d'exaltation, et qui finirent par décider le maris et leurs frères à mettre décidément leur projet à e cution dès que le jour paraîtrait.

Le lendemain, en effet, très bonne heure, la population entière se mit en mouvement les hommes s'excitaient les uns les autres et se bousculai tumultueusement vers la pagode. Pucombo était debout pied du figuier sacré, entouré de ses hommes massés aut de lui sur plusieurs rangs et décidés à défendre leur chef juge qu'à la dernière extrémité.

La lutte s'engagea et devint de suite acharnée ; les femmes étaient, elles aussi, sur le terrain encourageant les hommes, renouvelant les munitions chargeant les armes et s'empressant auprès des blessés du (FP50)côté des rebelles, les pertes étaient plus sensibles, mais ceux qui n'étaient pas grièvement atteints serrèrent leurs rangs, de manière à former une sorte de rempart autour de leur maître et empêcher les balles et les flèches d'arriver jusqu'à lui. Ces malheureux ne lâchèrent pied que lorsqu'ils eurent épuisé leurs munitions et lorsqu'ils ne se trouvèrent plus en nombre pour faire face à la masse, relativement considérable, des ennemis qui les entouraient ; ils essayèrent de se sauver l'un après l'autre sur un seul point la ligne de leurs adversaires, qui, à leur vue de Pucombo marchant droit sur eux, ouvrirent subitement leurs rangs et lui laissèrent une issue par où il put passer, avec ce qui restait de ses fidèles serviteurs, et gagner avec eux la forêt. Pendant cette fuite, les hommes de Pucombo furent tous pris ou tués ; quant à lui, il continuait à courir bien qu'il fût environné d'ennemis, qui n'osaient plus faire usage de leurs armes de crainte de se blesser entre eux.

Enfin, un marais profond s'étant trouvé sur le chemin de cette bande de forcenés, Pucombo y pénétra jusqu'à la ceinture. Il se passa alors une scène étrange : d'abord, aucun Cambodgien n'osa entrer dans l'eau pour aller mettre la main sur le fugitif ; une sorte de crainte superstitieuse les clouait au rivage et ils se mirent tous à faire feu sur lui de loin. Mais, soit maladresse, soit que le sentiment dont nous avons vu qu'ils venons de parler aveuglât absolument les tireurs, soit, enfin, que la manœuvre du patient, qui plongeait lorsqu'on l'ajustait, réussît à le protéger, il ne reçut aucune blessure et les munitions avaient été épuisées sans aucun résultat produit. 1 les excitations du tam-tam, les cris de guerre poussés avec fureur par les chefs, les encouragements passionnés des femmes rien n'y fit, car personne ne se décidait à quitter le rivage. Pendant ce temps, et au milieu des clameurs, qui emplissaient le lieu solitaire où la scène se passait, deux Hommes, deux pauvres esclaves, s'étaient rapprochés et avaient pris une résolution extrême : on les vit s'avancer coudes à coudes, comme pour se soutenir mutuellement, sauter résolument à l'eau et aller droit à Pucombo qu'ils frappèrent de deux ou trois coups de bâtons, afin de l'étourdir et (FP 51)l'empêcher de résister, ce qu'il ne songeait à faire dans sa position, et ils le ramenèrent prisonnier à leur chef (1). »

Ces deux esclaves appartenaient à un vieux gouverneur disgrâcié, à qui le Protectorat avait promis son appui auprès de la cour s'il se décidait à agir personnellement contre Pu-Kombo, « et ils avaient puisé l'énergie qu'ils venaient de montrer dans la vive affection qu'ils avaient pour leur maître » (2) .

« ... Vers la fin du jour, Pucombo essaya de s'étrangler avec ses mains ; alors on lui attachait les poignets derrière le dos afin de le conduire vivant à Phnom-Penh et le livrer ainsi au roi. Mais une fois la nuit venue, la folle imagination des Cambodgiens se mit à travailler ; on craignit que le prisonnier, qu'on soupçonnait d'entretenir des relations avec les esprits célestes, n'échappât, bien qu'il fut lié à tout rompre, et, afin d'éviter qu'un tel miracle ne se produisît, on lui coupa décidément le cou. La tête de ce fameux aventurier fut mise dans un sac plein de sel et portée le lendemain à Phnom-Penh, où elle fut exposée en place publique au bout d'une longue perche (3). »

Cependant, le Protectorat français s'installait peu à peu. En 1866, Norodom avait transporté sa cour à Phnom-Penh. C'était à ce moment un grand centre commercial d'une dizaine de mille habitants, en majorité Chinois, et d'une population flottante du double environ. La batellerie s'y trouvait plus nombreuse que les maisons. Norodom y fit construire un palais, dont subsistent encore les enceintes crénelées et la Pagode d'Argent, ainsi qu'une série de maisons en briques louées pour le commerce. Phnom-Penh était alors bien différente de la ville actuelle, et se réduisait à peu près en une longue

rue aux deux extrémités de laquelle se trouvaient le palais et les bâtiments du Protectorat : elle formait un îlot, allongé en saison de crues, et était entourée la plus grande partie de l'année de marais souvent fétides.

On se mit à l'oeuvre, et les remblais furent commencés(FP52), la terre étant portée au panier, avec d'immenses difficultés de main-d'oeuvre. Plus tard, des decauvilles ; en 1928 une " suceuse », accélèrent cet immense apport de terres. On m'a dit que, après Chicago, Phnom-Penh est la ville du monde bâtie sur le plus grand cubage de remblai. Je donne le renseignement pour ce qu'il vaut, mais on a, en tous cas, de 1866 à 1932, apporté à l'élaboration de Phnom-Penh, 3.400.000 mètres cubes de remblai. La maison que j'habite est bâtie sur ce qui, en 1928, n'était que marais, et j'ai vu, étant enfant, un canal au lieu de la large avenue qui passe devant ma fenêtre.

Mais ce travail, dans les années 1880, n'était encore qu'une ébauche ; et la population européenne, fonctionnaires du Protectorat compris, ne se composait que d'une douzaine d'habitants.

Il fallait aussi faire de Phnom-Penh le centre effectif du royaume, la relier au reste du monde. En 1881 fut créée une ligne de navigation qui allait jusqu'à Battambang. Le réseau télégraphique, grâce à Pavie, à qui la France est redevable pour une bonne part du Laos, s'étend d'année en année. C'est, d'abord la ligne qui rejoint Phnom-Penh à Bangkok, et qui traverse la forêt noyée. « M. Pavie, télégraphiste -explorateur, la commença pendant la saison sèche, la crue le surprit à la fin de son travail ; il plaça les derniers poteaux avec de l'eau jusqu'aux aisselles... Cet intrépide explorateur partit de Phnom-Penh avec quarante Cambodgiens et Annamites ; quand il arriva à la capitale du royaume de Siam, vingt de ses compagnons étaient morts de fatigue ou du choléra.. mais la ligne fonctionnait. M. Pavie est rapôtre du télégraphe, on m'a », écrit Branda, « dit de lui fort justement : S'il lui tombait du ciel cent mille livres de mates, il n'en continuerait pas moins de planter ses poteaux (1). » Peu à peu, il couvre le pays de ses réseaux, collectant en ce faisant des spécimens zoologiques qu'il envoie au Muséum, récoltant pendant les soirées au bivouac, les légendes et les chants cambodgiens(Fp53)

Si les travaux d'aménagement se poursuivaient, les réformes administratives, elles, rencontraient les plus grandes difficultés - un plan de réformes établi par Norodom n'avait pu être mis en application par suite des oppositions des fonctionnaires cambodgiens. La question devenait de plus en plus épineuse. Le gouverneur de la Cochinchine, Thomson, résolut d'agir avec énergie. Le 17 juin 1884, à dix heures du soir, pendant qu'un piquet d'infanterie, baïonnettes au clair, se rangeait dans la cour du palais, Thomson, son chef de cabinet et le Représentant du Protectorat, demandaient à être reçus par Norodom. Sa Majesté dormait ; et l'usage voulait que réveiller le roi sans ordre préalable de sa part fût un crime de lèse-majesté. Son entourage s'agitait, Thomson s'impatientait, le monarque dormait toujours. Il finit par se réveiller au bruit de l'agitation. Lecture lui fut faite de la nouvelle convention. Le Chambellan cambodgien traduisant mal, de peur de méconter le roi, Pavie, interprète, « accusa Col de Montéro de se montrer traducteur infidèle. Le gouverneur fit appeler quatre hommes et un caporal, et l'homme de confiance de Norodom, appréhendé au collet dans son propre palais, fut planté entre quatre chandelles (1) ».

Norodom « demandait qu'on le laissât tranquille. On lui fit entendre combien il était aisé d'accepter les offres du second roi prêt à prendre la place par dévouement pour la France. D'autre part, les ministres tout dévoués la veille à Norodom, jaloux de rester du côté du

manche, se montraient fort disposés à servir le second roi avec le même dévouement. Le pauvre Norodom lâché par tous résistait encore. Le gouverneur ouvrit alors une fenêtre donnant sur la rivière et dit à l'infortuné monarque : Il faut choisir . accepter le traité ou abdiquer. Que Votre Majesté décide. Et si je ne veux ni traiter ni abdiquer.

Que votre Majesté regarde ce panache de fumée, répondit le gouverneur en montrant un avis de guerre mouillé devant le palais, l'Alouette chauffée, elle est prête à(Fp54)

Partir, refuser le traité c'est être enlevé et transporté à bord. De temps à autre, le second roi mettait le nez à la porte du conseil, comme pour dire : « Je suis là... Comptez sur moi. »

Et que ferez-vous de moi à bord de l'Alouette ?Ceci est mon secret.

Norodom courba la tête et signa » (1). Selon la convention de 1884, le roi du Cambodge acceptait 4 toutes les réformes administratives, judiciaires, financières et commerciales, auxquelles le gouvernement de la République Française jugera, à l'avenir, utile de procéder pour faciliter l'accomplissement de son Protectorat (2) ». S'il continuait « comme par le passé, à gouverner ses États et à diriger leur administration », ce n'était qu'avec les restrictions imposées par l'article premier. Perception française des impôts, des douanes... -et surtout, abolition de l'esclavage institution d'une liste civile. c'était vraiment agir trop brutalement.

Le roi s'enferma dans son palais et n'en voulut sortir qu'à la fin de 1885, lorsque revint une canonnière qui, sous la direction du lieutenant de vaisseau de Fésigny, avait passé les rapides du Mékong et, remontant au delà de Stung Treng avait, pour la première fois, établi la liaison fluviale avec le Laos. Lorsque de Fésigny revint, le « roi stupéfait se fit répéter à plusieurs reprises le nom de Stung-Treng, ne pouvant en croire ses oreilles... Il avait l'air de se dire : « Quelque beau jour, ces diables de Français escaladeront la lune. » Enfin il manifesta le désir de voir le bateau qui avait accompli ce miracle. Le représentant ne se possédait pas de joie. le roi allait sortir !! (3) ». Il sortit en effet, avec une nombreuse escorte, assis sur un palanquin d'or qu'abritait une vaste ombrelle. « A l'approche du cortège, les Cambodgiens ne prosternaient, attendant la fin du défilé pour relever la tête, prodigues des marques du respect le plus craintif envers(Fp55)ce monarque naguère omnipotent. Quant -à lui, couvert de brillants habits de soie enrichis de pierreries,, il semblait enchanté d'avoir mis fin à son emprisonnement volontaire. Du geste,, il montrait, avec une évidente satisfaction, la foule accourue sur son passage, savourant cette aveugle adoration populaire (1). »

Cette politique de réclusion du roi n'était rien ; en 1885, peut-être favorisée en sous-main par Norodom, avait éclaté une révolte qui s'étendit rapidement dans le peuple, enrôlé souvent de force, et mécontent de l'abolition de l'esclavage qu'il considérait comme une ressource dans les heures difficiles.

Cette révolte était encore une fois dirigée par Si-Votha, qui, en 1876, poussé par le Siam, avait déjà tenté une seconde rébellion. Le fanatisme religieux, comme toujours, n'y manquait pas, et les aventuriers qui savaient en profiter. Tel le sorcier qu'on nommait l'Homme aux Coquilles. Chef d'une bande de sept ou huit cents hommes, il était en relation avec les esprits par l'intermédiaire d'un certain nombre de coquilles. Il les interrogeait à la nuit tombante, et, ses lieutenants étant rassemblés autour de lui, les déposait " sur un petit autel en bambous construit de ses propres mains (2) ». Ayant prié, il approchait de l'autel pour écouter les voix des coquilles, dont il transmettait l'oracle au

sujet de la direction des opérations ; les coquilles, d'ailleurs, n'étaient pas partisans des rencontres avec les Français.

L'ennemi, mal armé de vieux fusils, de coupe-coupe, et même, paraît-il, de canons faits de troncs de palmiers cerclés, montrait parfois un courage désespéré, quoiqu'inutile. Branda conte une impressionnante rencontre avec des révoltés à douze kilomètres de Phnom-Penh :

« Guidés par le gouverneur de la province de Kien-Soai, nous avons suivi pendant quatre kilomètres une route étroite bordée de bananiers qui furent bientôt remplacés par les arbres touffus d'une forêt épaisse. Tout à coup des cris formidables éclatent devant nous ; les rebelles étaient là. Le (Fp56) colonel, pensant qu'ils allaient fuir par la plaine, y envoie ses soldats, européens, puis, il s'avance sur le chemin avec les tirailleurs annamites ; nous parcourons ainsi une centaine de mètres lorsque tout à coup, brusquement, comme à un lever de rideau, nous nous trouvons dans une jolie clairière où le spectacle le plus étrange se présente à nos yeux. A cent mètres de nous, un homme portant un parasol rouge, nous regarde fièrement, ayant à ses côtés deux individus agitant des bâtons ; un peu plus loin et d'une façon symétrique, deux parasols blancs entourés de groupes de rebelles, plus loin encore la bande presque entière disposée sur deux rangs, comme des figurants de théâtre, le bâton à la main, immobiles, ne disant, plus un mot ; et derrière eux, dans le fond, de grands arbres qui se détachent en noir sur le ciel rougeâtre du soleil couchant... Le spectacle était si imposant qu'il y eut comme un moment d'hésitation pendant lequel on ne tira pas ; il n'y avait pas à s'y tromper, cependant, les pavillons blancs, jaunes et verts plantés en terre dénonçaient clairement des rebelles ; le feu commence, pas un ne bouge ; une minute, deux minutes se passent ainsi, et c'était merveilleux et triste à la fois de voir ces hommes, véritables cibles vivantes, rester là, plantés debout, immobiles, au milieu de la fusillade et du sifflement des balles. Cependant, le feu continue, et malgré le tir détestable des tirailleurs, quatre, cinq, six, huit hommes

tombent... les autres se débandent et fuient en désordre, laissant sur le champ de bataille leurs parasols et leurs maigres visions ; si les soldats européens avaient été avec nous, la plaine eût restée couverte de cadavres... On ne peut s'empêcher de lier d'être émus, et de plaindre ces gens assez insensés survenir là, bêtement, sans armes, braver nos balles, se tuer pour une cause inconnue de la plupart d'entre eux (1) - » eux plus que l'ennemi, la dysenterie, le climat, font des [mes parmi les troupes françaises. En saison des pluies], la poursuite d'un ennemi invisible, mais partout c'est pénible car il faut avancer dans les marais, l'eau (Fp57) montant parfois jusqu'à la ceinture et, lorsque le vent disperse les nuages, le soleil est implacable, reflété par la nappe liquide épandue sur la plaine.

La lutte menaçait de s'éterniser. Sisowath, encore une fois proposa son aide. Il partit avec une interminable colonne de cavaliers, éléphants portant chacun deux ou trois soldats, charrettes à buffles, encadrés de la milice cambodgienne. Mais il sut agir avec diplomatie, et, grâce à lui, l'ordre fut rétabli, Si-Votha pourchassé dans une retraite où il finit par mourir misérablement.

Ce fut la dernière révolte en ce pays depuis tant de siècles troublés. Il fallait cependant reprendre l'œuvre de réformes malheureusement amorcée. Les fonctionnaires provinciaux étaient tout puissants et, sans solde, « mangeaient le pays suivant l'expression consacrée. Toutes les peines pouvaient se racheter : c'était une grosse source de revenus pour le haut de province qui avait le droit de condamner à mort par ses jugements sans appel, se bornant à informer le chef d'arrondissement de l'exécution des sentences. Les contrôleurs provinciaux du ministre de la justice, sans solde eux aussi n'oubliaient certes pas de tirer avantage de

leurs fonction La perception des impôts, les levées de corvées assurant service du roi, étaient soumis au même arbitraire.

En 1890, une ordonnance royale tentait d'établir la justice sur des bases plus saines. Son préambule traduit de façon éloquente les abus des fonctionnaires et agents des provinces « Il arrive parfois que ces fonctionnaires s'entendent avec les malfaiteurs pour leurs propres intérêts, après avoir arrêté des voleurs, ils en reçoivent de l'argent et les relaxent au lieu de les envoyer, pour y être incarcérés, à la prison de la capitale ; que les voleurs arrêtés et envoyés à la capitale sont mal surveillés et s'évadent ; qu'ils sont mis en liberté contre de petits cadeaux ou condamnés seulement à une amende quand ils sont passibles de peines plus graves. Parfois aussi, les envoyés des mandarins de la capitale vont dans l'intérieur pour opérer l'arrestation des voleurs sans prévenir les Gouverneurs fonctionnaires de la province intéressée ; ils reçoivent (Fp58) l'argent d'eux, les relâchent. Les voleurs mis en liberté ou évadés, loin de se corriger, se rassemblent en bandes organisées pour se livrer à des actes de vol, de piraterie et d'assassinat (1). » Par cette même ordonnance, la condamnation à mort devait être soumise avant exécution à l'approbation royale. Le rachat des peines était supprimé ; des sanctions étaient prévues contre les prévaricateurs.

Rachat par le Protectorat des immeubles royaux de Plihom-Penh, contre une rente viagère ; abandon par le roi au Protectorat de l'impôt prélevé dans les provinces sur le riz exporté contre versement au Trésor Royal d'une somme fixe ; modification des impôts des chamkar dès lors soumis au contrôle de la Résidence Supérieure contre une rente annuelle versée au Roi : tout cela aboutit en 1892, sur une proposition élaborée par de Verneville, à la création du « Trésor Unique du Royaume ». Toutes les recettes revenaient à l'administration française, contre versement au roi d'annuités fixées à un chiffre bien supérieur aux recettes cédées. Les envoyés royaux chargés de la perception des impôts étaient dorénavant contrôlés par le Protectorat auquel ils versaient les sommes reçues. On attribuait une solde fixe aux fonctionnaires provinciaux, tandis que les Résidents Français étaient multipliés.

Mais si le Cambodge devenait paisible, il n'en était pas de même pour la situation extérieure. Le Siam, respectueux tout d'abord des engagements pris en 1867, avait, encouragé par l'Angleterre qui s'efforçait d'atteindre la Chine par la Birmanie, fait des empiètements répétés en territoire laotien. En 1888, les Siamois envahissent Stung-Treng, Attopeu et, remontant en Annam, parviennent à quarante lieues seulement de Hanoï. Pendant ce temps, les mesures vexatoires se multipliaient contre les Français de Bangkok. En 1892, Pavie y était nommé consul général. Il fit savoir au prince Devavongse, frère du roi de Siam et ministre des Affaires Étrangères, que les postes siamois eussent à évacuer la rive gauche (du Mékong. La canonnière le Lutin mouilla devant Pak (Fp59) Nam, fort qui défendait l'entrée de la Ménam. Le prince Devavongse protesta, demandant un arbitrage, tandis que les Siamois étaient pacifiquement refoulés hors du Laos français. Mais en 1893 survinrent de graves incidents. Ce fut le massacre d'un poste français à Khône, et son capitaine en captivité pendant plusieurs mois ; puis l'assassinat d'un inspecteur de milice français et de ses soldats annami chargés de reconduire à la Frontière un poste siamois installé en terres françaises.

Le Myre de Villers partit de Paris, chargé de demander réparation. « En cas de refus, il devait quitter Bangkok avec les agents et les navires français et l'amiral Humann organiserait le blocus (1). » Le Siam était encouragé dans ses positions par l'attitude menaçante de l'Angleterre. « Lord Roseberry était partisan de la guerre avec la France, ainsi que Gladstone et sir E. Grey. Trois navires de guerre britannique vinrent mouiller dans les eaux siamoises et le Siam reçut des armes et des munitions (2). »

Conformément au traité de 1856 le Gouvernement français demanda la permission de renforcer le Lutin dans la Ménam Deux bâtiments furent envoyés avec l'ordre de mouiller!, nuit même à Bangkok. Lorsqu'ils se présentèrent à l'entr du fleuve, on leur rapporta des rumeurs bizarres, mais ils ne reçurent aucun contre-ordre ; le télégramme officiel leur ordonnant de rester à l'embouchure ne leur fut remis que lendemain par le gouvernement siamois, et la lettre que 1

avait envoyée Pavie passa inaperçue dans un volumin courrier qui ne put être trié, car l'heure de la marée é était exigeante. Le Commandant Bory s'engagea dans la Ménam" 1
1

Les deux bâtiments franchissaient la barre « sur la foi des traités, sans aucune arrière-pensée d'hostilité. Officieusement avisé par le Quai d'Orsay que leur mouvement était contre-mandé, le Siam pouvait, soit les laisser passer librement quitte à réclamer leur départ immédiat, soit leur envoyer une sommation régulière de s'arrêter (3) ». Mais « le gouverne(Fp60)ment siamois voulait frapper un grand coup ; c'est qu'il c royait tenir un succès assuré ». A la nuit tombante, alors que les deux bâtiments passent devant le fort de Pak-Nam, une détonation retentit, que les marins prennent d'abord pour 1 une fanfaronnade ». Mais les projectiles dissipent vite l'il- ; il n'y a plus qu'à forcer la passe. Malgré des morts et des blessés, l'Inconstant et la Comète traversent la zone dangereuse, où l'on avait accumulé les points d'attaque, et vien- mouiller auprès du Lutin. « Nous avons en tout cas, écrira le Commandant de la Comète - bien des chances d'etre écrasés ou décimés, de sauter ou de nous échouer. Nous avons joué de bonheur : comme disait un vieux marin, la Providence a tenu la barre 1. »

« Tout était préparé de longue main ; l'heure de la marée permettait de calculer celle du passage de l'Inconstant et de la Comète; on était venu de Bangkok à Paknam en pique-nique pour les voir couler. Un mot d'un prince du sang au ministre d'Allemagne peint l'état d'esprit et l'aveuglement des Siamois. Il la Prusse, disait ce grand personnage, a battu la France en 1871 ; vous verrez le Siam faire de même en 1893 (2). »

Après cet événement, un ultimatum fut envoyé par le gouvernement français, avec un délai de quarante-huit heures. Il expirait le 22 juillet à six heures du soir. « A cinq heures et quart, la réponse du gouvernement siamois arrive... Elle n'est catégorique sur aucun point : ni sur la question d'indemnité, dont elle repousse le chiffre, tout en promettant une indemnité à débattre pour chaque dommage pris séparément, ni sur la cession de territoire, qu'elle admet seulement jusqu'au dix-huitième parallèle. Visiblement le roi est ,',,branlé, veut se montrer conciliant ; mais la France, qui a, posé ses dernières conditions, ne peut pas se payer de faux- uyants. Le télégraphe de Bangkok arrête nos dépêches, tandis (lue le prince Devavongse fait passer les siennes afin d'égarer l'opinion à Paris. Il faut en finir et rompre des négociations inutiles ; les fusils partiraient tout seuls (3)Fp61... ».

Pavie, laissant le soin de nos intérêts au consul de Hollan s'embarqua sur l'un des bâtiments français qui allèrent, a du renfort, croiser dans le golfe du Siam. Le blocus fut établi. Cela gêna fort les Anglais, qui décidèrent le Sia lever la résistance. L'affaire fut terminée - ce n'était qu'à trêve dans la tension franco-siamoise - par le traité dd' d'octobre 1893. La rédaction en était défectueuse et permit à Siamois, malgré le gage que nous avons par l'occupati de Chantaboun, d'éluder la plupart des obligations que no considérons comme essentielles.

Une convention passée à Londres en 1896 tenta de s'intéresser l'Angleterre des affaires siamoises « en lui assurant ses communications avec la Chine et en lui donnant une frontière bien définie (1) ».

En 1887, l'Union Indochinoise avait été créée qui réunissait sous une même direction les différents pays de l'Indochine Française - jusqu'alors, tandis que l'Annam et Tonkin dépendaient du Ministère des Affaires Étrangères. Cochinchine et le Cambodge étaient rattachés au Ministère des Colonies. Le manque de cohésion était souvent fâcheux surtout pour les affaires extérieures. Mais l'Union Indochinoise resta plus nominative que réelle jusqu'à l'arrivée de Paul Doumer qui obtint la création de grands organismes centralisateurs permettant d'établir effectivement l'Union.

Le Cambodge y gagna pour tout ce qui put toucher à ses relations extérieures et put profiter plus tard des grandes organisations qui n'auraient pu se développer sans cette Union : Institut Pasteur, École Française d'Extrême-Orient. Il y perdit au point de vue financier, car les impôts, qui allaient au budget général ne revenaient que pour une faible partie au Cambodge, tous les efforts d'aménagement, étant portés sur les terres pauvres et surpeuplées de l'Annam et du Tonkin, ou sur la prospère Cochinchine.

Malgré les difficultés assez nombreuses, l'œuvre de réformes continuait au Cambodge, supprimant autant que possible le régime d'abus qui sévissait encore. « Norodom n'attachait d'importance dans les accords qu'à ce qui pouvait toucher à son prestige personnel ou à ses profits. L'exercice réel de sa puissance souveraine, le bien de ses sujets ne lui importaient guère ; il s'en remettait assez volontiers à nous pour les assurer (1) ».

En 1897, des Ordonnances Royales établissent de nombreux changements dans le royaume. Un conseil des Ministres est institué sous la présidence du Résident Supérieur: Il est chargé de la surveillance et de l'exécution des lois, et doit étudier les réformes nécessaires.

Tandis qu'est instituée la Sala Outor chargée de juger en appel les affaires de provinces auparavant déférées aux chefs (l'apanage), les étrangers deviennent justiciables des tribunaux français. Cette même année, l'esclavage, aboli en principe lors de la convention de 1884 commence à l'être de fait.

Un tiers de la population du Cambodge vivait en esclavage, et, parmi les esclaves, nombreux étaient les engagés pour dettes. Jamais un engagé pour dette n'arrivait à se dégager (le sa créance. « Le coût du vêtement que lui donnait son créancier était inscrit sur son billet de dette ; ce qui se brisait, ce qui se perdait dans la maison y était ajouté. Aussi non seulement l'engagé pour dette mourait-il au service de son créancier, mais encore ses enfants prenaient sa suite et n'arrivaient pas plus à se libérer que lui (2). » En 1897, les engagements pour dette étaient supprimés, les débiteurs insolubles qui entraient volontairement au service du créancier ayant droit à un salaire fixé par la loi, et les billets de dette ne devant pas donner plus de 3 0/0, d'intérêt. Ceux qui étaient engagés depuis plus de dix ans avant la date de l'ordonnance voyaient leur dette réduite de moitié, et tombaient pour le reste de leur créance sous le coup des arrangements nouveaux. Les anciens engagés étaient libérés, si le compte fait du salaire et des intérêts qu'ils auraient gagné dépassait intérêt et capital.

Au début de l'année suivante, l'esclavage était aboli par (Fp63) l'émancipation des Poles. Les Poles, prisonniers de guerre ou condamnés pour rébellion, étaient parfois attachés aux pagodes, mais pour la plupart appartenaient au Roi et à l'Obbarach. Ils avaient des

fonctions bien assignées, chaque catégorie relevant d'un mandarin spécial. « Les Pols s'entretenaient et vivaient comme des Cambodgiens libres, mais ne se mêlaient jamais à ces derniers, qui ne les admettaient ni dans leurs maisons ni dans leurs familles. Aussi formaient-ils des villages à part (1). » Seuls les enfants d'une femme pol et d'un homme libre pouvaient se racheter. Contre libération des Pols, le Protectorat versait une annuité au Roi et à l'Obbarach, tandis que les bonzeries se voyaient distribuer des « cartes gratuites d'impôt personnel destinées aux hommes libres, en nombre égal à celui des anciens Pols dont ces pagodes étaient propriétaires (2) ». Les villages des Pols devenus libres recevaient même organisation que les autres.

En 1901, les mé-srok, les chefs des villages chargés en fait de la perception de l'impôt, sont élus par les habitants et officiellement chargés de recevoir l'impôt personnel ; la même ordonnance établissait des conseils de villages également élus. Une autre ordonnance instituait une enquête sur place pour toute accusation portée contre un fonctionnaire : on espérait ainsi réduire les exactions des concussionnaires qui profitaient de la peur qu'avaient de la justice leurs administrés. Plaignants et témoins la redoutaient, en effet, pardessus tout. « Ils redoutaient surtout d'être appelés à la capitale où, indépendamment de leurs frais de déplacement, ils risquaient d'être soumis à des traitements invraisemblables. Inconnus là-bas, n'ayant jamais quitté leur province, il leur fallait tout d'abord trouver une caution.

Ministres et hauts mandarins en semaient autour des tribunaux de PhnomPenh. C'est la même situation qu'ils donnaient aux petites gens de leur clientèle » ; mais si le plaignant ou le témoin ne pouvait donner aucune garantie « il devenait le prisonnier de sa caution qui ne le gardait pas chez elle, ainsi qu'on pourrait le croire, mais le déposait au Khum, c'est-à-dire à la (Fp64) prison où elle venait le prendre pour le conduire soit aux audiences, soit au marché où il devait faire ses approvisionnements, car le témoin prisonnier devait s'entretenir à ses frais (1) ». De chaque sortie, la caution savait bien tirer quelque avantage pécuniaire. « L'usage de la cangue qu'on imposait même aux témoins se trouve ainsi expliqué. Comme on prenait la fuite, comme on aimait mieux disparaître de son village et mener quelque temps de vie errante que d'avoir affaire à la justice, même comme témoin, l'autorité faisait conduire aux tribunaux sous carcan ceux que la justice appelait à seule fin de s'éclairer (2) ». Aussi, en 1902, nulle requête judiciaire en partie civile n'est admise si elle n'est précédée d'un essai de conciliation devant le chef du village, cette première procédure étant gratuite.

En 1902 également, les ministres n'ont plus droit à des remises sur le produit des impôts et de la vente de l'opium, et reçoivent un traitement fixe.

En cette même année 1902 fut signée une convention franco-siamoise. Depuis le précédent traité, la situation des protégés français au Siam occasionnait de perpétuelles difficultés. Au Laos, la France se trouvait incessamment en conflit avec les Siamois peu respectueux de leurs engagements. La nouvelle convention de 1902 rétrocédait les provinces cambodgiennes de M'Lu Prei et Tonlé Repu, qui n'avaient jamais été effectivement occupées par le Siam ; le Laos recevait la province de Bassac, tandis que la frontière du royaume de Luang-Prabang était établie. En revanche, la France abolissait les servitudes d'une zone de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékong ; elle évacuait Chantaboun prise en gage depuis 1893.

Au mois d'avril 1904, le roi Norodom ayant rendu l'âme, le Résident Supérieur, qui avait assisté à ses derniers moments, réunit dans la salle du trône l'Obbarach, le Conseil des Ministres, le Chef des Bonzes, le Chef des Brahmes et in Chambellans et leur annonça qu'ils devaient, suivant la tume, nommer le nouveau roi. Il proposa l'Obbarach et (Fp65), la

nomination ayant été approuvée, le Résident Supérieur lui adressa ainsi la parole : « Sire, de par les us et coutumes du royaume, de par les conventions passées entre le gouvernement nement de la République Française et Sa Majesté défunte,' de par l'approbation donnée à votre choix par tous les membres bres du Conseil ici réunis, je vous proclame roi du Cambodge, sauf approbation ultérieure de M. le Gouverneur Généra et du Gouvernement de la République Française (1). » Le portes de la salle du trône furent ouvertes et les dignitaire cambodgiens de la capitale vinrent saluer le nouveau souverain.

Sisowath, qui avait pris le gouvernement de son pays lors de la première révolte de Si-Votha, qui avait par deux foie aidé les Français à combattre des rebelles, eut un long règne paisible où il eut la joie de voir son pays s'agrandir des pro-,,,, ,vinces annexées par le Siam.

En juin 1904, la convention franco-siamoise était comme, plétée et rectifiée au sujet des frontières. Le port de Kratt,' et les territoires situés au Sud étaient attribués à l'Indochine, ainsi que les îles situées à proximité de la côte à partir de" Lem-Sing.

Les sujets de discussion, et notamment à propos des protégés français au Siam, restaient nombreux. Pendant ce temps, la commission mixte de délimitation travaillait sous les ordres du Commandant Bernard, non sans difficultés car les réalités géographiques, dans un pays mal connu, ne correspondaient souvent pas aux dispositions du traité : mais le Commandant sut en profiter avec une rare diplomatie. La commission attribua à la France le district de Dansai qui devait être un gage précieux pour des négociations ultérieures il « formait une pointe vers le sud, longue de plus de 100 km lomètres, qui barrait les voies d'accès faisant communiquer le Haut Ménam et le Moyen Mékong. Le Gouvernement, siamois pouvait difficilement admettre cette situation, d'où découlait une gêne considérable pour le développement du Siam et la facilité des communications intérieures(Fp66)

La domination siamoise sur les provinces de Battambang et de Siem-Reap n'avait pas fait de progrès, et le Siam n'en cirait guère avantage. « D'autre part, les petits territoires (le Dan-Sai et de Kratt, peuplés de Siamois et nécessaires à l'unité du royaume, avaient plus de prix, à ses yeux, que ces provinces (1). » Aussi, le 23 mars 1907, un traité fut-il signé à Bangkok : en échange de Dan-Sai, de Kratt et des îles situées au Sud du cap Lem-Sing, le Siam cédait à la France les provinces de Battambang, Siem- Reap et Sisophon. La remise des territoires devait avoir lieu 28 jours après la ratification du traité qui fut signé en juin. Une nouvelle commission mixte devait délimiter les frontières.

Lorsque les travaux furent terminés, deux ans plus tard, Sa Majesté Sisowath se rendit en grande pompe à Angkor pour une prise de possession. Des offrandes au Tevodas furent faites par les danseuses royales afin de leur annoncer la nouvelle; des centaines de bonzes vinrent dans letemple d'Angkor Vat célébrer une cérémonie religieuse en l'honneur des mânes des souverains défunts ; puis les chefs des provinces rétrocedées vinrent prêter serment à leur Roi: la formule du serment est de nos jours encore à peu près la même que celle qui était en usage à Angkor neuf siècles plus tôt.

Norodom, trop souvent, s'était opposé aux réformes nécessaires. Sisowath, au contraire, était le premier à désirer et à favoriser la modernisation du pays. Lorsqu'il était Obbarach'il avait cédé un bâtiment de son habitation, pour qu'y fussent logées les collections qui devaient plus tard trouver place au Musée Albert Sarraut. Devenu roi, il donna son ancienne demeure pour l'installation de l'École du Protectorat ; il installa au palais royal, et sur les fonds de sa liste civile, une école pour les princes et les princesses. Jusqu'à

Sisowath, toutes les terres appartenait en principe à la couronne. Trois ans d'abandon, la volonté royale, la confiscation judiciaire, suffisaient à dépouiller le sujet cambodgien de son droit de propriété relative. Lors de son couronnement Sisowath déclara : « Nous sommes disposé à accorder la(Fp67)terre en friche et la terre cultivée, en toute propriété individuelle, aux habitants qui les demanderont en concession ou qui les occupent actuellement. Nous leur délivrerons des titres de propriété gratuits afin qu'ils aient sur elles un droit incontestable et qu'ils s'efforcent de les travailler et de les améliorer pour leur bénéfice personnel, pour l'accroissement des richesses du pays et pour la suppression des procès qui ont souvent lieu en matière foncière (1) ». Il tint sa promesse, et la propriété privée fut effectivement établie.

Il avait fallu, sous Norodom, parer au plus urgent, transformer les institutions. Sous le règne de Sisowath, le Cambodge acquiert peu à peu l'organisation qu'il possède de nos jours. L'état civil, le cadastre, sont institués. La machine judiciaire est établie sur des bases nouvelles : en 1911 paraissent un code pénal, un code d'instruction criminelle nouveaux, ainsi que le premier titre d'un nouveau code civil-. Dès 1922, pouvait fonctionner une organisation judiciaires cambodgienne établie suivant des principes français.

Sisowath portait un intérêt tout particulier à l'Enseignement. Une ordonnance royale, suivie de plusieurs autres, rendait l'enseignement obligatoire pour les garçons. On eut recours aux écoles de pagodes qui, dans chacun des innombrables monastères du pays, enseignaient aux enfants à lire. à et à recopier les textes sacrés. L'effort de la direction de l'enseignement a porté sur la « rénovation » de ces écoles et tenté, par des manuels, par des cartes et des tableaux muraux, par un cours normal établi à Phnom-Penh à l'usage des bonzes, d'y faire donner l'équivalent de l'enseignement primaire

Un enseignement primaire supérieur et secondaire furent peu à peu installés à Phnom-Penh. On instituait également dans cette ville des écoles spéciales : École de magistrature, et d'administration qui permit la séparation des pouvoirs École de Palice qui, en enseignant aux religieux leur langue sacrée, leur permettait de ne plus avoir à chercher au Siam la connaissance du pali. École d'application industrielle École des Arts où M. Groslier, réunissant les Cambodgiens(Fp68)détenteurs des anciennes techniques, parvint à former un artisanat dont le travail est de plus en plus apprécié.

Dans toute l'Indochine, le Service médical était né des besoins des troupes françaises, mais s'était rapidement occupé des soins à donner aux populations indigènes. Assuré en Indochine par un Service général, il était complété au Cambodge, en 1906, par des centres médicaux pourvus d'un médecin et d'infirmiers indochinois. Ces centres étaient chargés de distribuer dans chaque Résidence la quinine d'État, donnée à titre gratuit ou vendue à perte par le gouvernement, et de procéder aux vaccinations.

Dans la lutte contre la maladie, il convient de mentionner le rôle important de l'Institut Pasteur. Fondé en 1890 sur la demande de Pasteur, l'institut de Saïgon, dont se sont créées des succursales dans les différents pays de l'Union, eut des directeurs célèbres : Calmette, son fondateur, qui fut l'inventeur du sérum antivenimeux et du B. C. G. ; Yersin, qui découvrit le bacille de la peste, Simond qui démontra le rôle des puces comme propagateurs de cette maladie ; Noël Bernard qui se fit connaître par ses travaux sur les symbioses. Quelques chiffres donneront une idée de l'importance de l'oeuvre de l'Institut Pasteur en Indochine :

Il y avait, en Indochine, en 1928, 1.300 cas de variole, dont 400 décès, contre 2.500 -cas en 1926, 5.000. en 1924. Au Cambodge seul, on procéda en 1936 à près de 600.000

vaccinations antivarioliques... En 1927-28 la campagne de vaccination anticholérique nécessita 36 millions de centimètres cubes de vaccin entraînant une dépense de 200.000 S. Il est à noter qu'il y eut en 1936-37 une, grande vague de choléra au Siam, mais que, grâce aux mesures prises, le Cambodge resta indemne : en 1936 furent signalés 36 cas de choléra contre 199 en 1932 (1).

L'Institut Pasteur ne s'est pas seulement occupé des hommes : il a également fait des recherches sur les épizooties. Ainsi, dès 1898, fut trouvé un vaccin contre la peste bovine(Fp69)qui décimait les troupeaux; en 1923, « les vétérinaires américains de Manille - sceptiques - n'ont pas réussi à inoculer, malgré des doses massives, la peste à du bétail immunisé venu du Cambodge (1) ». Il y a au Cambodge un service vétérinaire.

On s'occupait aussi des questions agricoles. Le Service Forestier a surtout pour tâche de délimiter les incendies et de régler les coupes ; son personnel, malheureusement, est insuffisant. Actuellement, le service engage une campagne d'instruction des populations pour la lutte contre les incendies. Des pistes forestières permettent, de plus en plus,, une surveillance des domaines.

Pendant longtemps, le Cambodge fut singulièrement peu favorisé pour les voies de communication. En dehors des voies fluviales - et beaucoup sont inexistantes en saison sèche - on ne pouvait circuler qu'en charrettes à boeufs ou à éléphants. On commença en 1912 la création d'un réseau routier augmenté par les «pistes » carrossables en saison sèche. En 1920, par l'inauguration du tronçon Phnom-Penh-Cochinchine, le Cambodge était relié au reste de l'Indochine par la route coloniale No 1 qui, joignant la frontière du Siam à la frontière de Chine, a une longueur totale supérieure à la distance à vol d'oiseau de Paris à Moscou, de Marseille à Alexandrie.

J'eus en 1920 l'occasion de voir plusieurs fois Sisowath, soit en son palais, soit chez mes parents. J'ai gardé de lui le souvenir d'une face toujours souriante, d'un aspect paternel. Il avait un grand air de bonté, et il était réellement bon. Il avait un air heureux, et ce long règne qui touchait à sa fin - quoique Sisowath, qui entrait dans sa 81e année, eût espoir de vivre encore longtemps - fut un des règnes les plus heureux que le Cambodge eut connu depuis des siècles.

Sisowath mourut en 1928 et fut remplacé par le roi Monivong qui règne à l'heure actuelle. Les innovations ont continué, ralenties cependant par la crise. Il faut signaler parmi celles-ci la création en 1936 des accoucheuses rurales des(Fp70)tinées à jouer un grand rôle dans la lutte contre la mortalité. Par la route coloniale No 13, le Cambodge est maintenant en liaison avec le Laos.

Ainsi, depuis le traité du Protectorat de 1864, le Cambodge, au moment même où il était près de sa perte, a commencé de renaître à une vie nouvelle. Ce ne fut pas toujours sans heurts, -et l'oeuvre d'un petit nombre de Français admirables n'a pas toujours été continuée : l'avenir seul montrera ce qu'elle aura pu donner(Fp71).

CHAPITRE III

Le divin architecte, le roi lépreux et le précepteur qui élevait des arai. gnées. - Kern et l'indianisme. - L'École Française d'Extrême. Orient, Son oeuvre.

I/ Sommaire de l'histoire du Cambodge

A/ La civilisation néolithique et la civilisation austro-asiatique. - Le Poisson Divin et l'Oiseau Divin. - Le brahmane et la Nàgî. Données chinoises sur le Fou-nan. - Çivaïsme et culte phallique. - Le bouddhisme du Petit Véhicule. - Les Kambuja prennent l'hégémonie. L'art khmer primitif. - Division du Tchen-la et histoire du Maharàdja de Djàwaga. - Jayavarman II revient de Javà et installe le culte du Dieu-Roi. - Yaçovarman I et les couvents. - Sùryavarman 1, ses luttes. - Le bouddhisme du Grand Véhicule. - Sùryavarman II et Angkor Vat. - Les temples, centres importants. - Les longues attentes de Jayavarman VII, ses guerres, son oeuvre. - Récit d'un voyageur chinois au XIIIe siècle.

B/ Incertitudes historiques. - Invasions siamoises et fondation de PhnomPenh. - Prise de Lovêk. - Aventures de deux Européens au Cambodge. - Invasions siamoises et annamites, - Ang Duong appelle la France au secours.

Lorsque Mouhot vit apparaître au-dessus de la forêt les tours d'Angkor Vat, il lui sembla que se dessinaient « les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte (1) ». Ces monuments, en effet, que les premiers voyageurs retrouvaient engloutis par la végétation, semblaient garder jalousement leur secret. Les indigènes interrogés ne savaient sur eux que des légendes. Angkor Vat avait été bâtie par le dieu Indra lui-même, qui « pétrit jadis toutes les parties du monument dans l'argile et les cisela à son aise (les trous que l'on voit à la surface des pierres ne sont que les empreintes de ses doigts) ; puis il versa sur chaque pierre un certain liquide qui la solidifia et lui donna sa dureté actuelle (2) ». Et si Angkor Thom n'était que ruines désertes(Fp72), la faute en fut à certain roi lépreux.

Celui-ci ayant fait proclamer qu'il récompenserait grandement qui le guérirait., seul un brahmane illustre se présenta, disant que le roi devait se tremper dans un bain médicinal en ébullition. Le roi voulut voir faire l'expérience par le brahmane, qui accepta volontiers, si toutefois le roi jetait sur lui certaine poudre qu'il lui confia. «Le roi promit, et le malheureux médecin, trop crédule, entra dans la chaudière bouillante. Le roi lépreux la fit enlever et jeter avec celui qu'elle contenait dans le fleuve. C'est, dit-on, cette trahison qui a amené sur cette ville la décadence et la ruine. » On disait aussi que sur l'emplacement du Tonlé-Sap « s'étendait autrefois une plaine fertile, au milieu de laquelle florissait une superbe cité. Un roi, pour s'amuser, élevait de petites mouches, tandis que le gourou ou instituteur des jeunes princes, ses fils, élevait lui-même des araignées. Il arriva qu'une des araignées mangea les mouches du roi, qui entra dans une grande colère et fit mettre le précepteur à mort. Ce dernier s'envola dans les airs, maudissant le roi et sa ville. A l'instant, la plaine fut submergée par le lac (1),»,

Les chroniques cambodgiennes, elles non plus, ne disaient rien qui pût recevoir quelque créance sur ces vestiges imposants d'un passé mystérieux. Doudart de Lagrée les avait étudiées, et « avait discerné du premier coup l'insuffisance des traditions locales et la nécessité de fonder l'histoire ancienne du Cambodge sur des documents plus sûrs, au premier rang desquels il plaçait les inscriptions. Malheureusement les seules qui fussent intelligibles aux lettrés indigènes étaient modernes et peu importantes ; quant aux anciennes, personne n'était en état de les lire. Aussi de Lagrée dut, se borner à en prendre des spécimens sous forme de moulages ou d'estampages à la mine de plomb (2).

» Une note de lui « prouve que, sans en savoir l'écriture ni la langue, il avait reconnu, sur les deux faces d'une stèle de Lolei, le même texte écrit en caractères différents (3) »(Fp73).

« La connaissance du sanscrit, celle du pali et de quelques langues modernes de l'Indoustan et de l'Indochine, ainsi qu'une étude des bas-reliefs d'Angkor, comparés avec un grand nombre d'épisodes des antiques poèmes héroïques de l'Inde, pourraient seules aider à trouver l'origine de l'ancien peuple du Cambodge » avait écrit Mouhot (1). Il aurait suffi aux indianistes de prendre connaissance des reproductions publiées d'après de Lagrée par Francis Garnier, pour éclairer le mystère; mais ils ne s'intéressaient pas à ces textes qui, pour la connaissance même de l'Inde, leur devaient être si précieux

Le Dr Harmand, chargé de mission, publiait dans les "Annales de l'Extrême-Orient des estampages, en écrivant

« Tous les bonzes que j'ai interrogés m'ont avoué qu'ils n'y comprenaient absolument rien, qu'ils reconnaissaient simplement un certain nombre de caractères. Seul le chef des bonzes de Phnom-Penh m'a lu, en effet, en suivant du bout du doigt les caractères, des estampages d'inscriptions que je lui présentais. Mais il le faisait avec tant de facilité que sa naïve supercherie sautait aux yeux, d'autant plus qu'il n'avait pas l'air de se douter que les lignes qu'il lisait avec autant de désinvolture, étant estampées, étaient écrites à l'envers (2). » La chance voulut qu'un savant Hollandaise, M. Kern, eût en main la publication. Il déchiffra les facsimilés assez imparfaits qui y étaient publiés, et l'on apprit « que les inscriptions du Cambodge sont rédigées, les unes en sanskrit, d'autres dans un idiome indigène ; qu'une des formes d'écriture différait à peine de l'alphabet kawi de Java; que le bouddhisme qui régnait anciennement dans ce pays était le bouddhisme du Nord et qu'il avait pour langue sacrée le sanskrit. Enfin deux noms royaux se détachaient de ces fragments : Suryavarman et Jayavarman (3) ».

Un administrateur, Étienne Aymonier, apporta les documents aux indianistes, et fut à nouveau envoyé en mission pour recueillir les inscriptions ; il inaugura en 1883 l'interprétation du khmer ancien employé par certains des textes.(Fp74)

Quelques années après paraissait le recueil des Inscriptions sanscrites du Cam et du Cambodge qui devint la base des travaux sur l'histoire khmère.

En 1898, Paul Doumer, qui venait de créer l'Union Indochinoise, voulut la doter des organes scientifiques nécessaires ; il fit établir, sur le modèle de la Société des Arts et des Sciences de Batavia, la Mission Archéologique d'Indochine qui, deux ans plus tard, devint l'École Française d'Extrême-Orient, à qui était confiée la garde des monuments historiques. La tâche était vaste. Parallèlement à l'étude des textes gravés sur pierre, la nouvelle institution s'efforça de réunir les documents étrangers sur le Cambodge, et notamment les textes chinois, dont certains avaient été traduits dès le début du XIXe siècle. Peu à peu le passé de ce qui est le Cambodge actuel sortait des ténèbres, tandis qu'on dressait l'inventaire des innombrables monuments khmère et des inscriptions que l'on retrouvait non seulement sur le territoire du Protectorat, mais au Siam, au Laos, dans la Péninsule Malaise.

En 1907, Angkor était rendue par le Siam. Il fallut s'occuper de la conservation de ses monuments; tâche immense dont on se rendra compte lorsqu'on saura que, à lui seul, l'étage supérieur d'Angkor Vat, qui était le mieux conservé, nécessita l'enlèvement de «

plus de 50 mètres cubes de terre et deux bons wagons de racines » et que « l'extraction de certaines racines a demandé plusieurs journées d'ouvrier. Des souches de 0 m. 20 de diamètre ont dû être hachées petit à petit au moyen de ciseaux longs d'un mètre confectionnés spécialement pour cet usage (1) ».

Il fallait aussi une véritable ferveur, comme celle qui anima le premier conservateur, Commaillé, pour se donner à ce travail accablant, loin du monde civilisé, seul Européen pendant de longs mois, logé dans une misérable paillote, « entourée par la réverbération de l'éblouissante chaussée dallée, assaillie par les tourbillons des moustiques qui naissent des mares d'Angkor et (Fp75) que les feux les plus asphyxiants n'écartent jamais entièrement (1) ». Et peu à peu les ruines étaient dégagées, le Bâyon était consolidé dont Delaporte disait que « le jour n'est pas où ce temple splendide ne sera plus qu'un informe amas de ruines (2) ». Plus tard, pour certains monuments, Bantea Srey et le Mâhârosey on fit des travaux d'anastylose véritable puzzle où, chaque pierre étant numérotée, on démolit l'édifice pour le reconstruire à nouveau, cherchant dans les décombres environnants les morceaux manquants.

En même temps que l'accès d'Angkor était rendu plus facile, naissaient des difficultés nouvelles ; c'était un agent des Travaux Publics qui, de sa propre autorité, démolissait, en construisant la route, un ancien pont classé; c'était encore l'afflux des touristes qui se signalaient par des actes de vandalisme.

Le lecteur se rendra compte de la quasi-impossibilité de garder suffisamment ces monuments immenses, noyés dans là, forêt, lorsqu'il saura que la seule enceinte d'Angkor Thom à l'intérieur des douves, a 12 kilomètres de périmètre. Mais il y avait pire que les touristes, il y avait les véritables Pilleurs de ruines qui profitant de l'insuffisance des lois, faisaient; enlever et transporter par des indigènes des pièces soigneuses sement choisies.

En 1925 et 1926, de nouvelles lois rendirent plus efficace la protection des monuments historiques.

En 1927, un petit livre devait bouleverser toute la chronologie des monuments, basée sur une fausse datation du Bâyon qu'on avait établie sur une interprétation erronée de la stèle dite de Sdok Kak Thom. M. Stern, étudiant l'évolution de l'art khmèr, et principalement de la statuaire, constata « avec étonnement » que « la date attribuée au Bâyon correspondant au début de la première période angkoréenne, les sculptures dont il est orné (visages décorant les tours, bas-reliefs, statues) accusaient nettement les caractéristiques (Fp76) du second style (1) ». Il concluait que le Bâyon, jusqu'alors considéré comme le centre de la ville de Yaçodharapura, construite par le roi Yaçovarman qui vivait dans la seconde moitié du IXe siècle, était bien le centre d'une ville, mais qui n'était point la même; si, disait-il, « deux monuments ont successivement formé le centre de la cité, les changements, les nouvelles constructions qui ont fait passer du premier au second centre ont masqué le plan primitif. C'est l'aspect le plus tardif qui demeure et s'offre aux archéologues, c'est lui qui doit sauter aux yeux tout d'abord (2) ». La découverte de pierres de réemploi dans les monuments du style du Bâyon prouva que M. Stern avait vu juste en les déclarant postérieurs à Yaçovarman.

Mais un certain nombre de difficultés subsistaient quant à la date qu'il leur attribuait, difficultés que leva M. Coedès, en les plaçant à une date encore plus basse. Il montra que, dans tous ces édifices, les seuls textes gravés, à l'exception de « quelques graffiti impossibles à dater sont de la fin des grandes inscriptions du roi bouddhiste Jayavarman VII (1182-1201) ou postérieurs (3) ». Aucune inscription antérieure ne s'y trouve, et, sauf les stèles dites des hôpitaux, aucune inscription de ce roi ne se trouve ailleurs. Par une

étude serrée de stèles qui se trouvent aux quatre coins d'Angkor Thom, il démontra que Jayavarman VII avait construit là une nouvelle Yaçodharapura.

Si Angkor Thom n'était pas la capitale de Yaçovarman, où se trouvait donc cette ville dont parlaient tant d'inscriptions ? M. Goloubew eut l'idée de rechercher le centre de la première Angkor non pas en dedans, mais en dehors, de l'enceinte construite par Jayavarman VII et se demanda s'il ne correspondrait pas au Phnoin Bâkhèng, temple çivaïte du IXe siècle, voisin de la porte Sud d'Angkor Thom et qui marquait, sur la carte archéologique, le centre géométrique d'un vaste rectangle d'environ seize kilomètres carrés, encore bordé par des fossés transformés en rizières et par la rivière de Siem-Reap détournée de son cours primitif. L'aspect(Fp77) du terrain vu d'avion ne fit que confirmer ses vues. Les fouilles de 1932 à 1934, aidées par les photographies aériennes, permirent de reconstituer le plan de cette « Première Angkor » plus grande que la ville actuelle, et qui devait faire un ensemble grandiose.

Ainsi, peu à peu, le passé du royaume khmer s'est dessiné, et s'enrichit chaque jour de faits nouveaux. Je vais tâcher d'en donner ici un aperçu, non point en résumant une toire politique qui serait fastidieuse, mais en brossant grands traits le tableau d'une civilisation qui s'est avérée puissante. Toutefois, la lecture de ces pages d'histoire peut paraître assez aride. J'ai cru bon, pour plus de clarté d'établir le sommaire suivant: il permettra de rechercher facilement tel passage qui semblerait intéressant.

Les gisements préhistoriques du Cambodge appartiennent au néolithique. Puis, vers le second âge du bronze, l'Indochine semble avoir fait partie de la civilisation dite austroasiatique, basée sur un dualisme social et religieux qui opposait les montagnards aux riverains, les chefs descendant du Serpent à ceux qui descendaient de l'Oiseau. On y peut rattacher la légende qui raconte l'origine de la civilisation indienne au Cambodge, où le prince hindou Kaundinya épousa une femme-serpent, une *Nagi*, faisant souche d'une dynastie « lunaire » qui gouverna longtemps le pays.

Cette légende est contée par les chroniqueurs chinois, grâce auxquels nous avons les premiers détails (recueillis au IIIe siècle de notre ère) sur le royaume qu'ils appelaient *Fou-Nan* et qui, plus étendu vers l'ouest, occupait le territoire du Cambodge historique. On en a localisé la capitale aux environs de l'actuelle colline de Ba-Phnom (province de Prey-Vêng).

Ce royaume puissant eut de nombreux rapports avec l'Inde dont il avait pris les idées religieuses. On adore les lieux du panthéon brahmanique; à Çiva se rattache le culte phallique du *linga*. Cependant, le bouddhisme prospère, et c'est probablement celui du *Petit Véhicule*, religion et communautés.

Parmi les feudataires du Fou-nan, les *Kambuja*, qui se(Fp78) disaient issus du mariage d'un sage hindou avec une danseuse céleste, et de race « solaire », prirent une importance grandissante et, vers le milieu du VIIe siècle, firent la conquête du Fou-Nan, dont les rois émigrèrent vers le sud de leur ancienne capitale. Ici commence l'épigraphie cambodgienne, que complètent les textes chinois sur le Tchen-La, nom qu'ils donnaient au royaume des Kambuja. La conquête définitive du Fou-nan fut l'oeuvre d'Çanavarman Ier (617-627), qui étendit sa domination jusque sur le Siam actuel, et qui a laissé l'un des premiers monuments datés que nous connaissons, celui de *Sambor Prei Kuk*. On a coutume de donner à l'art de cette époque le nom d'art khmèr primitif. Les monuments, de plan simple, formés de groupes de tours isolées les unes des autres, sont de brique. Si le

bouddhisme existe, le brahmanisme semble prédominer avec le culte de Harihara, divinité mi-partie Vichnou (Hari) et Çiva (Hara). Le culte (lui linga est partout attesté.

Vers le milieu du VIII^e siècle, selon les annales chinoises, Je Tchen-la fut divisé en deux parties : Tchen-la d'eau, et Tchen-la de terre, l'un occupant probablement le Laos actuel, tandis que l'autre occupait le bas Cambodge. C'est vers cette époque, selon les écrivains arabes, que le roi Kambuja aurait été tué par le Maharàja de Jàwaga.

Selon l'épigraphie cambodgienne, Jayavarman II « vint de Javà ». Ceci se passait vers la fin du VIII^e siècle, dans un pays troublé. Jayavarman II établit le *culte du Dieu-Roi* (Devaràja), qui eut dans le Cambodge ancien une importance très grande, culte basé sur un symbolisme complexe qui unissait au mont Meru, pivot du monde, le linga et le « temple-montagne », centre religieux du royaume en même temps que centre réel de la capitale. Les monuments de cette époque marquent la transition entre l'art khmèr primitif et l'art classique : peut-être Jayavarman II apporta-t-il (le l'étranger le principe des galeries dont l'extension devint, plus tard, considérable dans l'architecture khmère.

Il faut retenir le nom de *Yaçovarman Ier* (fin du IX^e et début du Xe), qui fonda cette *Yaçodharapura* que l'on crut longtemps être l'actuelle Angkor Thom. Roi guerrier, (Fp79) Yaçovarman Ier a laissé des stèles qui donnent règlements pour les couvents : vichnouïsme, çivaïsme et bouddhisme coexistaient alors.

Rajendravarman (944-968) mena des expéditions contre le Champa, peuple hindouisé établi sur les côtes de l'Annam actuel. Jayavarman V (968-1001) fut également un roi guerrier. De son règne date le temple de Banteay Srey, bien connu des touristes qui visitent Angkor. A la mort de ce roi, après des luttes intestines dont l'histoire reste obscure ' Sùryavarman Ier (1001-1049) étendit sa domination sur les vallées du Mékong et du Ménam. Ce roi fut bouddhiste, adepte de cette doctrine du Grand Véhicule qui gagna presque toute l'Asie et l'Insulinde, et dont la principale caractéristique est l'abondance des saints. Après sa mort, les guerres civiles reprurent au Cambodge, et ne se terminèrent qu'avec le règne de Sùryavarman II (première moitié du XII^e siècle), prince vichnouïte qui lutta contre les royaumes de Champâ et du Dai-Viêt, et dont Angkor Vat est le temple funéraire, entrepris de son vivant.

De nouveau, l'histoire khmère devient obscure. Une invasion chame, en 1177, ravagea Yaçodharapura, et fut suivie de guerres civiles auxquelles Jayavarman VII mit fin. Ce prince, venu tard au pouvoir, mûrit longuement une vengeance qui fut éclatante. Bouddhiste convaincu, il multiplia les fondations religieuses, bâtit une nouvelle capitale, l'actuelle Angkor Thom, avec ses portes aux faces géantes, avec son centre du Bàyon.

Après lui, il y eut une réaction brahmaniste ; puis, sous le règne de Çrindravarman (1296-1307), nous voyons la première mention du bouddhisme du Petit Véhicule, abandonné depuis des siècles, et qui fut apporté par les Siamois. Ceux-ci avaient envahi le Cambodge peu avant l'avènement de Çrindravarman, selon l'auteur chinois Tcheou Ta-kouan dont le récit détaillé donne sur ce règne des détails précieux.

La puissance khmère diminue ; les invasions siamoises se multiplient. Dès lors, les inscriptions manquent et les documents siamois et cambodgiens sont peu sûrs. En 1434, le roi Ponhea Yeat s'installe à Phnom-Penh. La ville est (Fp80) abandonnée, dans la première moitié du XVI^e siècle, pour Lovêk qui est prise et ravagée par les Siamois en 1593. Des aventuriers espagnols et portugais jouent alors leur rôle dans le pays. Des Hollandais viennent commercer.

Au XVIII^e siècle, le Cambodge est un vaste champ d'intrigues. Réfugiés laotiens; Chams fuyant leur pays conquis par les Annamites et s'associant avec leurs coreligionnaires musulmans, les Malais : tous fomentent sans cesse des révoltes. Les Siamois d'une part, les Annamites de l'autre, soutiennent chacun leur prétendant au trône.

A la fin de ce même siècle, l'empereur d'Annam envoie des Chinois réfugiés fonder des établissements dans le Sud du Cambodge où Chey Chetta II avait autorisé les Annamites à établir des comptoirs. Les Cambodgiens seront bientôt chassés de leurs provinces qui, organisées plus tard par les Annamites, deviendront partie de la Cochinchine actuelle. Comme la peau de chagrin, le royaume de Cambodge se réduit. Vers la fin du XVIII^e siècle, un ministre traître se met sous la dépendance du Siam avec les provinces de Battambang, Siem-Réap et Sisophon. Les Annamites annexent de nouveaux territoires cambodgiens qui forment de nos jours les provinces cochinchinoises de Vinh-long, Mytho, Soctrang...

Vassaux du Siam comme de l'Annam, les rois khmèrs n'ont plus que l'ombre du pouvoir ; dans les premières années du XIX^e siècle, deux provinces encore (Mlou Prey, Tonlé Repu) sont prises par le Siam. Les populations cambodgiennes sont massacrées ou déportées en masses.

En 1854, le roi Ang Duong envoie l'un de ses ministres à Singapour demander l'aide du consul de France. Mais, par la faute de la diplomatie française, le Protectorat ne fut établi que sous le règne de Norodom.

Sur un affluent de la rive gauche du Tonlé-Sap, au lieu dit Samrong Sen, se trouvent des chauffourniers qui exploitent d'énormes masses de coquillages, restes de cuisine d'un important village lacustre néolithique. Depuis plus de (Fp81) cinquante ans connu des savants, ce gisement continue à fournir instruments de pierre polie, objets de parure en coquillages, en os, ou en terre cuite, marmites de forme simple et d'exécution médiocre, mais peu d'ossements. Ce gisement n'est d'ailleurs pas le seul, et il en a été signalé au pied de ces monts Dangrêk qui, selon la légende cambodgienne, furent jadis battus par les flots.

A la même civilisation néolithique appartiennent de nombreux centres préhistoriques d'Indochine où furent découverts quelques crânes. Des recherches faites, il semble établi que « les éléments mongoliques, dominant aujourd'hui parmi les populations indochinoises, apportant une civilisation supérieure, avaient refoulé les tribus indonésiennes » ; et que « ces Indonésiens eux-mêmes s'étaient substitués progressivement à une humanité dont on retrouverait les caractères anthropologiques en Mélanésie, en Polynésie, et jusqu'en Californie., sur l'autre rive du Pacifique (1) ».

De plus, il « semble que, pendant le second âge du bronze, l'Indochine soit entrée dans l'orbite d'une civilisation maritime comprenant le Sud-Est de l'Asie et l'Indonésie. Cette civilisation, propagée au loin par de hardis navigateurs, paraît avoir touché le sud du Japon et l'île de Madagascar. Elle se caractérise par une mythologie et des institutions imparfaitement attestées dans les monuments, les littératures et les traditions populaires.

La mythologie repose sur un dualisme cosmologique où s'opposent la montagne et la mer, la gent ailée et la gent aquatique, les hommes des hauteurs et ceux des côtes. Chez les dieux, l'Oiseau divin, s'oppose au Poisson divin. L'organisation sociale est également fondée sur ce système dualistique : chaque tribu se divise en deux fractions :

montagnards et riverains qui tirent leur subsistance principalement du haut pays ou de la mer. Les chefs et sorciers des premiers descendent de l'Oiseau divin et commandent au feu et à la foudre. Les chefs et sorciers des seconds descendent du Poisson ou du Serpent divin et commandent à l'eau des fleuves et des pluies. (Fp82) Un des traits essentiels de cette civilisation est l'importance de l'élément féminin. Les voyageurs chinois qui parcouraient les mers du Sud notaient avec surprise que, dans ces régions, la femme choisit son mari. Ce choix avait lieu dans les fêtes d'accordailles où s'affrontaient des chœurs de garçons et de filles (1). ».

De l'ancienne organisation riveraine, la légende qui raconte l'origine de la civilisation indienne au Cambodge, garde encore les traces. Cette légende du prince hindou et de la femme-serpent, la Nàgi, est contée dans les chroniques modernes, et reste si vivante que certains rites actuels du mariage la rappellent encore. Un fils du roi de Delhi, Preah Thong serait devenu le souverain du pays Khmèr. « Un soir il fut surpris par la marée sur un banc de sable et obligé d'y passer la nuit. Une jeune Nàgi sortit des vagues et vint le rejoindre. Epris de sa merveilleuse beauté, le roi s'unit à elle, et c'est ainsi que fut fondée une dynastie puissante qui gouverna pendant longtemps le pays (2). »

C'est par cette même légende que les rois d'Angkor de dynastie lunaire expliquaient leur origine. M. Coedès a démontré que « de quelque façon que nous l'envisagions, la légende cambodgienne nous ramène à la cour des Pallavas. Le fait est d'autant plus digne d'attention que cette légende est attachée en Indochine au nom de Kaundinya qu'on appelle volontiers l'indouisateur du Cambodge (3) ». Mais cette légende, M. Przyluski en a montré les rapports avec des thèmes chinois comme avec des thèmes indiens, venus probablement d'un fonds commun austro-asiatique. De son côté, M. Goloubew l'a rapprochée d'une légende contée par Hérodote et qui se rapporte à l'origine des Scythes. Ainsi, dès l'origine, nous voyons le Cambodge se rattacher à un vaste ensemble de civilisations. J'ajouterai que, si les rois Khmèrs allaient de nuit, dans une tour, s'unir avec un serpent, il se trouve actuellement aux Indes Néerlandaises une construction ronde dont le dernier étage est interdit. (Fp83) « C'est là que le susuhunan, comme jadis le roi d'Angkor, vient rejoindre la nàgi, rite qui a pour fin d'assurer aux cultures une pluie abondante. Que cette légende ait toujours la faveur du peuple, c'est ce que montre un détail dont on vient tout juste de l'enrichir. L'actuel susuhunan de Solo, lorsqu'il pénétra pour la première fois dans la chambre traditionnelle, fut saisi d'une sainte horreur. La déesse lui fit néanmoins un accueil bienveillant, mais en le nommant son fils, si bien qu'il renonça à l'essentiel du rite. Aucun désastre d'ailleurs ne s'ensuivit (1). »

L'histoire de Kaundinya nous est attestée par les historiens chinois qui, dès le iiiie siècle de notre ère, mentionnent le Fou-nan. Ce pays, M. Pelliot l'a démontré, occupait « le territoire, considérablement étendu vers l'ouest, de ce qui fut ensuite le Cambodge historique (2) ». Une version de la légende de l'indouisateur du Cambodge, attestée pour la première fois dans l'Histoire des Tsin, conte une tradition recueillie sur place vers 245-250 A. D. mais fut compilée vers la fin du vie siècle et le début du viie. D'autres historiens chinois, ensuite, content la légende avec des variantes.

Les gens du Fou-nan avaient autrefois une femme comme souverain. Elle s'appelait Lieou-ye. Dans un pays du Sud, le jeune Houen-Vien rêva qu'un génie lui donnait un arc et lui ordonnait de prendre la mer. Houen-Vien se rendit au temple du génie, trouva l'arc au pied d'un arbre, et prit la mer avec des commerçants. Quand il arriva au Fou-nan,

Lieou-ye se porta au-devant de lui avec ses troupes ; mais une flèche de l'arc magique, traversant une jonque, frappa „quelqu'un de l'escorte de la reine. Elle eut peur et se soumit. Houen-Vien la prit pour femme et gouverna le royaume, enseignant aux habitants la manière de ne pas aller nus.

Si Lieou-ye régna réellement, le fait dut se passer, au plus tard, vers le milieu du premier siècle de notre ère.

De tous les textes chinois sur le Fou-nan, il ressort que les habitants, qui étaient de peau sombre et avaient les cheveux frisés, allèrent d'abord nus et tatoués, avec la Fp84 chevelure sur le dos, mais prirent l'habitude de porter le pagne, de brocart pour les gens de bien, de toile pour le populaire ; on portait des bracelets et des bagues en or ou en argent. Les maisons, de bois, ornées et gravées, étaient entourées de palissades en bois. Les puits n'existaient pas, et plusieurs familles possédaient en commun une grande mare qui servait de réserve d'eau : la chose s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Les habitants du Fou-nan, de naturel simple et « pas du tout voleurs » s'adonnaient à l'agriculture, mais aimaient aussi « à graver des ornements et à ciseler », ayant nombre de leurs ustensiles à manger en argent. La chasse était en honneur, on montait beaucoup à éléphant. On se distrait en faisant combattre des coqs ou des pores. Il y avait de nombreux systèmes d'ordalies pour désigner les coupables, mais il n'y avait pas de prison. Les funérailles étaient de quatre sortes : on jetait les cadavres dans l'eau, on les enterrait, on les livrait aux oiseaux de proie, ou bien on les incinérât.

Après les premiers hindouisateurs du Fou-nan, les Chinois nous donnent une série de rois qui s'affaiblirent progressivement, et qui se succédaient par meurtres. Un usurpateur, Fan-man, ou Fan-che-man, fut le premier artisan de la grandeur du royaume, vers le début du ,je siècle. il soumit les états voisins qui se reconnurent ses vassaux ; il arma (les navires et conquit, semble-t-il, une grande partie de la presqu'île de Malacca.

Le Fou-nan, dont on a localisé la capitale aux environs de l'actuelle colline de Bà-Phnom, devint un centre puissant de civilisation. Les rapports étaient constants avec l'Inde, où furent envoyées plusieurs ambassades. Il « est raisonnable de supposer que le bouddhisme et ses « missionnaires » précédèrent en Indochine les Brahmanes pour qui la traversée de l' « eau noire » entraînait une souillure (1) ». Dans tous les cas, en 484, l'Empereur de Chine recevait un placet, où le roi Kaundinya Jayavarman demandait de l'aide contre Fp85 le royaume de Champà, état hindouisé qui se trouvait le long des côtes de l'Annam actuel, et ce placet était apporté par un bonze indien qui avait longtemps séjourné au Fou-nan. Plus tard, deux bonzes, originaires du Fou-nan, vinrent s'installer en Chine pour y traduire les textes bouddhiques du sanskrit au chinois.

Mais si le placet de Kaundinya Jayavarman était d'inspiration bouddhique, il mentionnait néanmoins le culte de Maheçvara (Çiva) ; et l'ambassade qui arriva en Chine en 503 A. D. décrit des idoles qui semblent çivaïtes. Ainsi donc, bouddhisme et çivaïsme -allaient de pair au Fou-nan. Ils venaient tous deux de l'Inde, dont la croyance philosophique fondamentale est « avant tout l'irréalité transcendante du monde phénoménal ; alors que pour les autres groupes humains les sens sont les témoins et les garants irréfutables, pour l'Hindou ils ne sont que des maîtres d'erreur et d'illusion... Le monde des phénomènes, mensonger et haïssable, est régi par une loi fatale, implacable : l'acte est la résultante morale d'une série incommensurable d'actes antérieurs et le point de départ d'une autre série incommensurable d'actes qui en seront les effets indéfiniment transformés... La vie, considérée sous cet aspect, apparaît comme la plus effroyable des peines, comme une éternelle perpétuité de personnalités fausses, à prendre et à quitter sans connaître jamais

le repos. Le souverain bien ne peut être dès lors que la Délivrance, l'acte sublimé d'où seront éliminées toutes les forces causatives, et qui anéantit à tout jamais pour un système donné la puissance créatrice de l'illusion (1) ».

Aux Indes, les envahisseurs aryens avaient trouvé une civilisation dont leurs religions et leur philosophie s'étaient imprégnées ; celles-ci, en s'introduisant au Cambodge et au Champà, y retrouvaient, facilitant leur assimilation, ce même fonds de culture qui, on l'a vu, comprenait le Sud-Est de l'Asie et l'Indonésie, touchant au Nord jusqu'à la pointe du Japon. « Il est, dit M. Paul Mus, des terres qui séparent, et qui n'unissent que sur nos cartes deux habitats situés Fp86 à leurs extrémités. Par contre, pour prendre un exemple illustre, certaines mers unissent, et ce ne sont pas de vains mots que ceux de civilisation méditerranéenne. Cent, deux cents, mille kilomètres de mers, surtout de celles où règnent des vents dominants, sont une distance bien moindre que cent, deux cents ou mille kilomètres de terre, coupés de montagnes, de forêts et de tribus hostiles, comme c'était le cas dans la péninsule indo-chinoise ou le Dekkan anciens. Partout où des conditions de navigabilité établissent l'unité des échanges, il n'est point paradoxal d'attendre une unité de culture et évoquer une religion de l'aire des Moussons sera plus raisonnable que de parler de religion indienne, ou chinoise, antérieurement aux civilisations qui devaient donner un sens à ces mots (1) ».

Au moment où les premiers Aryens commencèrent d'arriver dans l'Inde gangétique, ils chantaient encore ces hymnes qui ont été recueillis dans les Veda, hymnes qui célébraient l'Aurore, le Soleil, la Lune... divinisés ; mais ces hymnes ne sont déjà plus « que l'accompagnement de cérémonies dont la complicité va croître sans cesse et sans mesure (2) », et qui, fixées dans les Brahmana, assurent l'ordre et la régularité du monde ; le sacrifice est une opération magique qui produit et renforce les phénomènes cosmiques.

En arrivant dans la vallée du Gange, le védisme brahmanisant trouvait une infinité de divinités tutélaires, qui furent assimilées aux anciens dieux de la Nature - il y eut « fixation au sol » du panthéon védique, ses dieux prenant des aspects divers suivant les génies locaux ; ainsi les avatars de Vichnou.

Vichnou, protecteur de l'univers et des dieux, Vichnou qui, de ses trois pas, « franchit chaque fois un étage du monde en portant le soleil (3) », c'est aussi Krichna, le Divin Bouvier de force herculéenne, ou Ràma dont l'épouse, enlevée par le chef des démons et enfermée dans la forteresse (le Ceylan, fut reprise avec l'aide de Hanuman, roi des singes; Fp87 et d'autres avatars encore ont cristallisé autour de ce dieu les thèmes légendaires locaux.

Moins heureux, le dieu védique Indra perdit plutôt de son importance lors de l'évolution religieuse indo-aryenne, mais reste néanmoins puissant : c'est le dieu qui fend de son épée les montagnes célestes que sont les nuages, pour en faire jaillir la pluie. Il préside aux dieux des cieux inférieurs.

De la nouvelle synthèse hindouiste, se détache bientôt Çiva. « Çiva, c'est aussi Rudra, et Rudra est un dieu védique. C'était un dieu de la tempête. Non de l'orage fécondant, mais des forces destructives qui se déchaînent sur la terre. C'était un dieu terrible, et son nom signifie le Hurler', ou le Rouge ; des troupes d'êtres démoniaques l'entouraient. Comme dans d'autres mythologies ce dieu de la tempête a été de bonne heure en relation avec les profondeurs de la terre : n'est-ce pas des entrailles de celle-ci que semblent sortir les,

vents funestes ? Rudra est parfois assimilé au génie du sol ; il est en tout cas le chef des Bhuta, démons dont les hordes, peuplent les abîmes (1). »

Il existe une légende selon laquelle Çiva passa, un jour, dans la Forêt des Déodars, qu'habitaient des ascètes avec leurs femmes et leurs filles. Il allait, « nu, le corps frotté de cendre, un crâne à la main et demandant l'aumône d'une voix mélodieuse. Toutes les femmes le suivent, affolées par sa beauté. Les ascètes lui lancent une malédiction, par l'effet de laquelle le linga du dieu tombe à terre et s'enfonce jusque dans le monde souterrain. Des cataclysmes se produisent, qui menacent l'univers d'une destruction totale. Çiva, qui est lui aussi descendu dans le monde souterrain et s'y est endormi, se rend aux supplications des dieux et rétablit l'ordre cosmique en installant son linga sur la terre, où il devient l'objet d'un culte (2) ». Telle serait l'origine du culte phallique du linga que nous voyons célébrer au Cambodge.

Le mot linga est de racine apparentée à tout un groupe de mots austro-asiatiques, et le culte doit avoir son origine Fp88 dans les croyances de la vieille civilisation de l'Asie des Moussons, et particulièrement dans le culte attesté en Chine, comme aux Indes, comme en Indochine, du dieu, du sol. Celui-ci, résumant les énergies du sol, trouve son support dans un arbre, « ou dans une pierre sacrée placée sous l'arbre, et où le divin se concentrait (1) ». Le choix d'une pierre a pu être « dicté en partie par les besoins de la technique magique : la pierre présente une surface limitée qu'il est aisé d'arroser ou d'oindre, ce qui, par sympathie, assurera pluie et fécondité à toute la surface du territoire que la pierre est censée figurer en abrégé ». En face du dieu, le groupe humain ; entre les deux, « il s'agit d'interposer un chaînon touchant d'une part à l'homme et de l'autre au dieu.

Ce sera la personnification temporaire de la divinité. Tantôt une victime que l'on a sacrifiée fixera en elle, pour la durée du rite, l'entité abstraite, et lui prêtera ses yeux et ses oreilles. Tantôt, et plus commodément, le groupe délèguera un prêtre, et par excellence son chef, pour recevoir en lui le dieu et le représenter ». Que cette religion foncière ait précédé les grands systèmes hindous, la persistance des lieux saints « restant plus saints que les dieux qui s'y succèdent », démontre « la part de l'élément terrien à l'origine de ces systèmes (2) ».

De section ronde au sommet, le linga devient octogonal plus bas, il est carré. C'est l'illustration de la légende, indienne selon laquelle un linga comparable à une colonne de flamme, serait tombé sur le sol et s'y serait implanté. Vichnou et Brahmâ - cette « réplique indienne du Verbe créant le monde (3) » - l'auraient enveloppé d'une double gaine pour protéger le monde de son contact dangereux. L'octogone représenterait « le fourreau de Vichnou, le carré celui de Brahmâ. Enfin, ajoute la légende, la grande Terre, par delà Brahmâ, engaine encore le pilier sacré ». Ainsi, le geste du prêtre « répandant les liquides sacrés sur le linga, et les faisant ruisseler dans la cuve », est le même geste que celui Fp89 du sorcier « arrosant la pierre magique des anciens cultes et faisant tomber l'eau lustrale sur le sol, pour envoûter la pluie, source de toute fécondité, et l'amener sur la terre (1) ». Une autre légende veut que Vichnou et Brahmâ se fussent un jour disputé la prééminence sur le monde. Un gigantesque pilier de feu surgit entre eux, dont ils voulurent prendre mesure. Vainement, Vichnou, sous la forme d'un sanglier, voulut atteindre sa racine ; en vain, Brahmâ, sous l'aspect d'une oie sauvage, voulut en connaître la faite. Alors, raconte une stèle Chame, Çiva fit entendre sa voix : « O Vichnou et Brahmâ ! En cherchant les extrémités du Linga, qu'avez-vous donc atteint ? Rendez-moi donc hommage si vous voulez que je vous sois propice ! » Entendant son auguste parole, Vichnou et Brahmâ, pleins de respect, s'inclinèrent devant le dieu suprême. Et ils dirent, tandis que les lotus de leurs visages resplendissaient de nouveau d'un éclat surpassant

celui du Soleil: « Tu -es le Puissant, le Dieu des Dieux ; daigne nous accorder ce que nous désirons. » Alors, Çiva se manifesta, montrant son visage qui sortit du milieu du linga, resplendissant de l'éclat du Feu, de la Lune et du Soleil qui sont ses trois yeux. Aussitôt Brahmà se plaça à sa droite, Vichnou à sa gauche, et par la permission de Çiva, les deux ne firent plus qu'une seule divinité avec lui (2) ».

Les représentations de Çiva apparaissant au milieu du linga sont nombreuses ; on y voit, sculptée dans l'emblème, sous le filet, une petite face du dieu. Cette forme de linga « à triple section avec petite tête de Çiva ascète au filet » (3), comme le linga réaliste, seraient caractéristiques d'une forme d'art que M. Parmentier présume être l'art du Fou-nan. Pendant longtemps, on avait cru ne posséder aucun reste de l'art du Fou-nan : M. Parmentier a émis l'hypothèse que certains des monuments de brique les plus sobres des régions centre et sud du Cambodge actuel, comme de la Cochinchine d'à présent, en seraient les vestiges. « Mais aucune inscription Fp90 remontant sûrement à ces lointaines époques n'a été découverte sur un monument, et cette hypothèse reste ainsi toute gratuite (1). »

Parallèlement au Çivaïsme, florissait au Fou-nan le bouddhisme, religion qui reprenait à son compte les doctrines de la transmigration et de l'inexorable enchaînement des causalités. Au bouddhisme primitif, dont le fidèle aspirait à parvenir au séjour céleste par les deux véhicules des hommes et des dieux (observance des défenses ; pratique des actes excellents et de la méthode correcte), avait succédé le bouddhisme Hinayaniste, ou du Petit Véhicule : religion de communautés où « l'on pratiqua cette doctrine assez austère du salut personnel, d'après laquelle l'Église Militante est la seule héritière du Maître disparu, conservant son enseignement dans sa sobriété (2) ». L'une des seules inscriptions que nous ayons du Fou-nan, indique, semble-t-il, que ce fut cette forme du bouddhisme que l'on pratiquait dans le pays.

Parmi les feudataires du Fou-nan se trouvaient les Kambujas, princes dont les descendants se disaient de race solaire issue du mariage de Kambu avec la danseuse céleste Mera. Ils avaient progressivement accru la puissance du pays, pour finalement, vers le milieu du vie siècle, le libérer « des chaînes du tribut ». Ici, l'épigraphie cambodgienne, avec ses généalogies royales, commence à nous donner des renseignements que complètent les textes chinois. « A la mort de Rudravarman, dernier roi du Fou-nan mentionné par les historiens chinois, la succession au trône se trouva disputée, et Bhavavarman, roi des Kambujas, qui était peut-être son petit-fils, saisit cette occasion pour partir à la conquête du Fou-nan, aidé par son frère Citrasena, qui (levait lui succéder sous le nom de Mahendravarman. Cette conquête n'eut pas pour résultat la destruction du Fou-nan, dont les rois émigrèrent au sud de leur ancienne capitale : elle marque cependant la fin de cet empire qui avait joué Fp91 pendant plusieurs siècles un rôle de premier plan dans l'Indo-chine orientale et centrale (1) ».

Nous avons quelques inscriptions de Mahendravarman commémorant l'érection d'images çivaïtes en signe de victoire ; elles prouvent qu'il « poussa ses conquêtes au Nord des Dangrèk, aussi loin vers l'Ouest que son frère Bhavavarman l'avait poussé les siennes dans le bassin du Grand Lac (2) ». Son successeur, Içanavarman (616-627 A. D.), étendit sa domination fort loin, comme le prouve une inscription de Chantaboun (Siam). D'autres inscriptions mentionnent des rapports avec l'Inde. C'est de son règne que nous avons le premier monument daté du Cambodge, celui de Sambor Prei kuk, caractéristique de ce que M. Parmentier a nommé l'Art Khmèr Primitif.

De plan assez simple, les monuments de l'art khmèr primitif ne possèdent pas ces galeries dont l'extension sera de plus en plus grande dans l'art classique. Les bâtiments sont le

plus souvent des groupes de tours isolées les unes des autres et sans fenêtre. Ils sont faits de briques de bonne qualité, invisiblement jointes par « un liant, sans doute végétal, dont le secret est perdu », et si solide que le coltstructeur réalisait « un véritable monolithe ; des briques ainsi assemblées ne sont pas séparées après une chute de 15 mètres (3). » Ce ciment étant moins solide verticalement, les briques se disjoignent le plus souvent par failles perpendiculaires au sol. La pierre n'est employée que pour les encadrements de porte, les linteaux et les colonnettes ; elle n'est utilisée seule que pour de très petits édifices où se « révèlent à la fois l'économie et la maladresse (4) ».

Le plus souvent les monuments d'art khmèr primitif étaient revêtus d'un enduit dont on retrouve encore des placages sur certaines ruines, enduit qui « permettait une décoration ciselée des plus fines et sans doute polychromée (5) », mais son emploi ne fut pas constant. La brique Fp92 elle-même est sculptée, le décor ménageant de grands espaces nus, et l'enduit respectait, semble-t-il, les surfaces lisses (sans l'aspect général du bâtiment. L'une des caractéristiques de l'art de cette époque, c'est la représentation sur les murs de réductions d'édifices qui sont vraisemblablement des copies de constructions en matériaux légers et qui « donnent l'aspect primitif des constructions dont l'évolution finale fut traduite au viie siècle dans nos sanctuaires de briques (1) ». Il ne faut pas oublier que cette architecture légère - tantôt à couvertures courbes, tantôt à toits aigus et d'inspiration probablement indigène - fut de tout temps numériquement beaucoup plus importante que l'architecture en maçonnerie, soit en ensembles entièrement faits de matériaux périssables, soit en composition dans les groupes de maçonnerie.

Quant à la statuaire, elle témoigne « d'une souplesse et d'une fidélité de modelé qui manquent dans l'art classique (2) » ; les coiffures sont très différentes de celles des statues postérieures, comme cette étrange mitre cylindrique de certains dieux, ou comme le bonnet pointu des indo-scythes que portent certains personnages de Sambor. Le brahmanisme prédomine, et surtout le culte mixte de Harihara, divinité dont une partie du corps est Hari (Vichnou) et l'autre Hara (Çiva).

Selon les annales chinoises, le royaume des Kambujas, qu'elles nommaient Tchen-la, se divisa, vers le début du viie siècle, en deux parties, Tchen-la d'Eau, région de rivières et de lacs occupant le bas-Cambodge, Tchen-la de Terre, région montagneuse occupant le Laos actuel. L'époque est trouble ; les inscriptions sont rares. Ici encore, il faut avoir recours aux auteurs étrangers, des Arabes cette fois. Abû Zayd Hasan, dont on sait qu'il vivait vers 916 A. D. mentionne le premier la tradition que voici (3)

« On raconte que jadis le royaume tomba entre les mains Fp93 d'un jeune prince d'un caractère naturellement prompt" Le prince était, un jour, assis dans son palais, et le palais dominait sur une rivière d'eau douce semblable au Tigre de l'Irak ; entre le palais et la mer il y avait la distance d'une journée. Le vizir se trouvait devant le roi, et déjà il avait été question de l'empire du Maharàdja, de l'éclat qu'il jetait, du nombre de ses sujets et des îles qui lui obéissaient. Tout à coup le roi dit au vizir : Il m'est venu une envie que je voudrais bien pouvoir satisfaire. Le vizir, qui était sincèrement attaché à son maître, et qui connaissait sa légèreté, lui dit : Et quelle est cette envie, ô roi ? Le prince reprit : Je voudrais voir devant moi la tête du roi de Djàwaga exposée sur un plat. Le vizir comprit que c'était de la jalousie qui faisait ainsi parler le roi, et reprit : « Je ne verrais pas avec plaisir le roi nourrir de telles pensées. Aucun sentiment de haine ne s'est manifesté entre nous et entre ce peuple, ni en actions ni en paroles. Il ne nous a jamais fait de mal. D'ailleurs, il vit dans une île éloignée

il n'a que des rapports lointains avec nous ; et il n'a jamais montré le désir de s'emparer de notre pays. Il ne faudrait pas que personne eût connaissance de ce que le roi a dit, ni que

le roi en répétait un seul mot. » Ce langage irrita le roi ; le prince ne voulut pas avoir égard à un avis si sage, et il répéta le propos qu'il avait tenu devant ses officiers et devant les principaux personnages de sa cour. Ce propos passa de bouche en bouche, et se répandit tellement qu'il parvint aux oreilles du Maharâdja. Celui-ci était un homme d'un caractère ferme, d'un esprit vif et doué d'expérience ; il était arrivé à un âge moyen, Il manda son vizir et lui fit part de la nouvelle qui lui était parvenue ; puis il ajouta : « Il ne convient pas, après tout ce qui a été dit au sujet de cet étourdi, après les désirs insensés que font naître en lui sa jeunesse et sa présomption, et après le propos qui circule en ce moment, que nous le laissions tranquille ; car c'est une des choses qui font tort à un roi, qui le rabaisent et qui le déconsidèrent. »

Le Maharâdja fit, en conséquence, préparer en grand secret une expédition. « Le roi du Khmèr n'eut connaissance **Fp94** du danger qui le menaçait que lorsque la flotte fut entrée dans le fleuve qui conduisait à sa capitale, et que les guerriers du Maharâdja furent débarqués. Le Maharâdja saisit donc le roi du Khmèr à l'improviste ; il le prit et s'empara de son palais ; les officiers du roi du Khmèr avaient pris la fuite. Le Maharâdja fit proclamer sûreté pour, tout le monde, et s'assit sur le trône du roi du Khmèr ; puis, faisant venir le roi du Khmèr qui avait été fait prisonnier, ainsi que son vizir, il dit au roi: « Qu'est-ce qui t'a porté à former un désir qui était au-dessus de tes forces, qui, l'eusses-tu réalisé, ne t'aurait procuré aucun avantage, et que, d'ailleurs, n'aurait justifié aucun succès ? » Le roi ne répondit rien. Le Maharâdja reprit : « Si, outre le désir que tu as exprimé de voir ma tête sur un plat devant toi, tu avais manifesté l'envie de ravager mes Etats, de t'en rendre maître, ou d'y faire des dégâts quelconques, je t'aurais traité de la même manière ; mais tu n'as désiré qu'une chose en particulier ; je vais L'appliquer le même traitement, après quoi je m'en retournierai dans mes Etats, sans avoir touché à rien de ce qui t'appartient, en choses considérables ou de peu de valeur. Cela servira de leçon aux gens qui viendront après toi ; chacun saura qu'on ne doit pas entreprendre au delà de ses forces et des moyens qu'on a reçus en partage, et il s'estimera heureux d'avoir reçu la santé, quand il se portera bien. » En même temps, il fit couper la tête au roi. Ensuite le Maharâdja s'approcha du vizir et lui dit : « Tu L'es conduit en digne vizir ; sois récompensé de ta manière d'agir ; je sais que tu avais donné de bons conseils à ton maître, s'il avait voulu les agréer. Cherche maintenant un homme qui soit capable d'occuper le trône après cet insensé et mets-le à sa place. »

Sans plus attendre, le Maharâdja s'en retourna chez lui, où il convoqua les grands de l'Empire, et, la tête coupée placée dans un plat devant son trône, leur expliqua ce qui s'était passé. Puis, ayant fait laver et embaumer la tête, il l'envoya au nouveau roi khmèr, avec une lettre qui expliquait la raison de son acte envers le prince et « la nécessité de donner une leçon à ses pareils ». « A partir de ce moment, **Fp95** les rois du Khmèr, chaque matin, à leur lever, tournaient la tête vers le pays du Djàwaga et se prosternaient, adorant le Maharâdja, en signe de respect. »

Quelle que soit la 'réalité de cette histoire, la stèle de Sdok Kak Thom dit que Jayavarman II « vint de Javà ». Or, le Maharâdja des auteurs arabes était, selon les données actuelles, chef du puissant empire des Sailendra qui régnaient sur la Péninsule Malaise et le Java d'à présent. La discussion continue pour savoir si le centre des Sailendra se trouvait à Palembang (Sumatra), à Java, ou dans la Péninsule Malaise. Le « Javà » de la stèle de Sdok Kak Thom désigne très possiblement l'île actuelle de Java (toutefois le Laos actuel s'appelait alors Javà ou Sava), alors comprise dans l'Empire des Sailendra et pratiquant un culte analogue à celui que Jayavarman II établit bientôt au Cambodge.

L'arrivée de Jayavarman II se passa peut-être avant 781 A. D. L'époque devait être troublée, car la stèle énumère de nombreux changements de capitales. Pendant

,longtemps on a cru que rien ne subsistait de ces capitales, mais de récentes découvertes ont amené à voir en certains monuments, et surtout dans les ruines du Phnom Kulen, les vestiges de cette époque : ils font la transition entre l'art primitif et l'art classique, et les galeries, qui prendront un développement énorme dans l'art classique, sont peut-être une innovation due à ce souverain venu de l'étranger.

Jayavarman II fit venir un brahmane de science accomplie qu'il chargea d'établir un rituel destiné à libérer par la magie le Cambodge de sa dépendance vis-à-vis de Java. Le culte du Devarāja, ou culte du Dieu-Roi fut institué : il était représenté par un linga où résidait le « principe permanent et impérissable » de la personne royale (2).

On ne comprendra le culte du linga royal « que dans la mesure où l'on saura reconnaître en lui l'héritier de la pierre brute des cultes de terroir. Le rituel de l'offrande au génie-pierre est fait avant tout d'aspersions et d'onctions : tel demeure le rituel çivaïte du linga. Autour de celui-ci se trouve Fp96 régulièrement disposée une cuve de pierre, qui recueille les liquides sacrés. On peut proposer diverses significations de cet objet, mais je crois, dit M. Paul Mus, qu'il figure surtout, sous une forme symbolique et stylisée, le territoire même du royaume ou du district relevant du linga. Car un linga adoré dans la capitale d'un royaume grand ou petit, voire dans un simple village, n'est pas une figuration allégorique du Dieu, tel qu'il règne dans son ciel lointain. Ce n'est pas Çiva, c'est un Çiva, le Çiva du pays : la prospérité du peuple ou celle de la dynastie dépendent de lui(1).»

Les lingas archaïques représentaient souvent une tête de Çiva paraissant au-dessous du filet; les lingas de l'époque classique, de forme beaucoup plus symbolique, ne portent pas de face sculptée. Mais il existait des gaines en or dont on revêtait le linga, où apparaissaient quatre visages : ce sont les quatre manifestations du dieu aux quatre points de l'espace, et une inscription chame « compare les quatre faces d'une enveloppe de linga à quatre lampes éclairant les points cardinaux (2) ». Quand Çiva « apparaît à demi hors du linga, il est représenté à l'instant où il s'en échappe pour venir s'incarner ou se réfléchir dans son double en chair et en os, c'est-à-dire dans le corps du roi. Conception qui montre bien à quel point le culte du linga a copié les vieux rites dont il a pris la succession, et où l'idole avait été une pierre brute ou un poteau dressé, dont le dieu sortait quand on l'évoquait pour se manifester dans la personne de l'officiant (3) ».

Prenant ses racines dans un lointain passé, le culte du Devarāja eut une importance primordiale pendant toute l'époque classique et l'on trouve encore des survivances, dans le Cambodge actuel, de divinisation des énergies du territoire. Autour de chaque agglomération, on peut voir, à l'ombre de quelque grand arbre, une petite maisonnette qui abrite quelque pierre, un reste de statue, des racines de forme étrange qui sont le Neak Ta, le génie du lieu. Il Fp97 subsiste aussi des cultes provinciaux qui rappellent encore le vieux culte du linga. J'en prendrai un exemple sur lequel j'ai quelques renseignements (je tiens à remercier ici M. et Mme Allouard qui ont bien voulu se charger de les recueillir pour moi.

), celui du Neak Ta Bêng du village de Viehea-Long, province de Kompong-Chain-, qu'Aymonier décrit comme une hutte « où se dressent des bornes de bois en forme de linga » et qu'il dit s'appeler la « Tige du pays » (2). Il n'y a pas un demi siècle, lors de l'entrée en fonctions du chaufféai srok, on sacrifiait à ce génie un prisonnier condamné à mort, ou, à défaut, le prisonnier qui avait la peine la plus forte : on coupait la tête de celui-ci; et on la mettait sur un poteau qu'on présentait au Neak Ta. Ce sacrifice humain fut, il y a une trentaine d'années, remplacé par le sacrifice d'un buffle ; depuis quatre ou cinq ans, le chaufféai srok ne portant plus l'ancien titre d'Arjuna, le sacrifice du buffle a été supprimé,

mais il y a toujours un représentant du Neak Ta, chargé de surveiller les rizières et de leur porter bonheur, représentant à qui l'on fait don d'un buffle, et qui est exempté d'impôts.

Sur le culte même du Devaràja, l'on ne sait pas grand'chose. Ce culte était célébré dans un de ces « temples-montagne » si fréquents dans l'architecture khmère, et « il y a un symbolisme certain unissant au Meru, centre du monde des dieux et pivot de l'univers, le temple-montagne qui doit, autant que possible, se trouver au centre de la ville et où semble exister un puits formant axe placé sous le linga du sanctuaire central dont les inscriptions vantent la stabilité (3) ». Peut-être le culte était-il sanglant, car, des quatre traités dont se servit le brahmane qui l'établit, l'un porte le titre de « Section de la Tête » ; ce que je viens de raconter sur le culte du Neak Ta Bêng le confirmerait. Le culte comportait l'entretien d'un feu sacré, symbole du pilier de feu où se montre Çiva, que l'on portait en procession ; là aussi, la coutume a persisté jusqu'à nos jours

un feu sacré était entretenu au palais par les prêtres brahmaniques, Fp98 feu qui servait à allumer les cierges et les bûchers crématoires.

Les prêtres attachés au Devaràja, et qui le suivaient lors des déplacements de capitale, appartenaient à une véritable dynastie religieuse. Grâce à cela certaines inscriptions, telle la stèle de Sdok Kak Thom, en racontant l'histoire de la famille, ont été des sources précieuses de renseignements. La succession se faisait par les femmes, le titulaire de la charge de chapelain royal ayant « régulièrement pour successeur, le fils d'une de ses soeurs ou le fils de la fille de sa soeur, ou encore son frère cadet ».

La stèle de Sdok Kak Thom, qui permet de suivre pendant deux cents ans, et sans la moindre lacune, cette transmission en lignée féminine, n'est pas le seul exemple de ce genre de succession. « Rien n'indique d'ailleurs qu'il s'agisse ici d'une règle religieuse : ce qui pourrait le faire croire, c'est que nos documents ont pour objet des fondations de temples ; mais si nous avons conservé les archives d'un tribunal cambodgien », nous retrouverions probablement -les mêmes principes dans les procès d'héritage. « Quand le vieux général Punnàgavarman transmet sa succession à son neveu, le chef des porte-éventails du roi, qui vaquait avec un entrain égal au devoir, aux affaires et à l'amour, il est évident que la cléricature n'a rien à voir en cette affaire (1). » Le principe de filiation féminine avait peut-être une grande extension ; de nos jours encore, les termes pour les divers degrés de Cousinage n'existant pas, les cousins se disent « frères de même grand'mère » ou « frères de même bisaïeule. » Il est possible que la coutume matriarcale ait « coexisté avec le principe hindou de l'hérédité masculine : celui-ci en tout (,as régissait la succession au trône, quoique, sur ce terrain même, le principe opposé ait pu jouer un certain rôle (2) ». M. Finot en donne plusieurs exemples : Jayavarman II lui-même « semble n'avoir eu d'autre droit au trône que d'être l'arrière-petit-neveu par les femmes de Puskarâksa, raja de Çambhupura ». Fp99

Le règne d'Indravarman Ier (877-889 A.D.) est une période d'art de transformation. Une inscription dit que ce roi érigea un linga « dans une maison de pierre » ; si le fait a été inscrit, c'est qu'il méritait d'être signalé : l'archéologie montre en effet que c'était alors une innovation. Il existe plusieurs monuments datés d'Indravarman Ier appartenant tous au groupe dit de Rolôos, qui doit se trouver sur le site de la capitale d'alors, Hariharalaya. L'art de la sculpture est délicat ; le plan se complique ; mais une certaine maladresse dans la technique architecturale trahit l'emploi de matériaux nouveaux.

Yaçovarman Ier, qui vint ensuite, monta sur le trône en 889 A. D. et dut mourir vers 910. Il fut le fondateur de Yaçodharapura, sur l'emplacement d'Angkor. On sait maintenant que le « mont central », image du mont Meru, pivot du monde et support du paradis d'Indra, on

sait que ce « mont central », où fut érigé le linga royal, était l'édifice actuellement appelé Phnom Bâkhèng. On sait aussi que Yaçovarman, quatre ans après son avènement, fonda le temple de Lolei. Mais on a dû reporter à une date plus tardive la plupart des monuments que l'on avait attribués à son règne, et se rendre à l'évidence que la plupart des édifices mentionnés par ses stèles digraphiques, furent en matériaux légers et ont disparu.

Les stèles digraphiques de Yaçovarman indiquent les règles de couvents qu'il établit, au nombre d'une centaine, « à tous les points cardinaux ». Ces couvents abritaient des moines de l'une des trois sectes religieuses : vichnouïte, çivaïte et bouddhiste : les règles changeaient suivant la religion, mais il y avait, de l'une à l'autre, de nombreux points communs. Un chef dirigeait la communauté, qui était une communauté enseignante. Une cinquantaine d'esclaves étaient attachés à l'ermitage, où l'on recevait les voyageurs, suivant une préséance qui mettait en premier lieu la science - la chasteté pour les vichnouïtes - et en dernier la richesse.

Les chartes spécifient que « les gens du commun sans exception, les jeunes garçons, les vieillards, les souffreteux, les malheureux, les délaissés seront entretenus avec soin de Fp100 nourriture, de médicaments et des autres choses nécessaires ». Les femmes de la famille royale, la femme de bien, y étaient honorées comme les autres hôtes, mais ne devaient pas monter dans les cellules ; quant aux femmes « dont la coquetterie est notoire », elles n'étaient pas admises. On pratiquait le droit d'asile. « Si des innocents viennent en tremblant chercher refuge ici, on ne les livrera pas à leur persécuteur et celui-ci ne pourra pas se saisir d'eux. Ni par acte, ni par pensée, ni par parole, on ne fera périr ici personne ; on n'indiquera pas non plus à un autre celui qu'il poursuit, soit en dedans, soit en dehors de l'ermitage. De toutes les créatures inoffensives, on ne tuera aucune dans le voisinage de cet ermitage, ni sur le bord de cet étang. » Des pèlerins venaient se baigner dans l'étang sacré voisin du monastère au bord duquel, chaque mois, on offrait des gâteaux de riz aux morts, « à ceux qui, par dévouement, sont tombés sur le champ de bataille, les dévoués qui ont rendu l'âme, ceux qui sont morts sans nourriture, malheureux, délaissés, dans l'enfance ou la vieillesse (1). »

Yaçovarman fut aussi un roi guerrier ; une inscription nous dit ceci : « Le feu de son éclat ayant brûlé les ennemis comme du bois sec, l'arbre touffu de sa gloire couvre le monde entier. Dans le feu de la guerre, qui a pour fumée les glaives, et qui flamboie de la libation du sang, il offrait la gloire des ennemis en oblation à ces divinités : ses propres Gloires (2). »

Les rois qui vinrent ensuite ont laissé peu de traces : Jayavarman IV changea de capitale, et s'installa à Chok Gargyar, dont les ruines ont actuellement le nom de Kôh Ker. Seize ans plus tard, Râjendravarman (944-968) revint à Yaçodharapura qu'il restaura, et où il fit de nouvelles fondations.

L'empire Khmèr, limité à l'Est par la Chaîne Annamitique et par le royaume de Champâ, au Sud par la mer, étendait plus ou moins sa suzeraineté sur les petits états, perpétuellement en discorde, qui occupent le Laos actuel, Fp101 et probablement sur une partie des principautés de la basse Ménam. Râjendravarman fit une expédition au Champâ, et vainquit le « pays de ses ennemis, où se trouvent en foule les coraux clairs, grands, étincelants, où plongent les nâgas à l'approche de Hari, aussi inaccessible que la mer par ses forêts intérieures (1) ».

La même inscription dit que, lorsque Rajendravarman s'avancait, « la terre s'alourdissait sous le poids de ses troupes. » et que ses ennemis, « entendant de loin le son de ses instruments de musique, étaient frappés de terreur ». Elle nous dit que « la ville du roi de Champà, ayant pour fossé profond la mer, fut réduite en cendres par les guerriers obéissant à ses ordres »; de son côté, une stèle chame dit que « les Kambujas, dominés par la cupidité et les autres vices (2) » dérobèrent la statue d'or de la déesse protectrice des Chams.

Le roi qui suivit, Jayavarman V (968-1001), fit aussi des guerres : « Les flèches lancées dans le combat par les ennemis arrogants sur ce roi aux larges épaules lui causaient autant d'effroi que les abeilles avides du parfum de la chevelure d'une femme nonchalante (3). » Sous Jayavarman V, fut bâti le temple de Banteay Srey, un des joyaux de l'art khmèr.

A la mort de Jayavarman V s'ouvre une période assez obscure de compétitions. Son successeur, un descendant assez éloigné, n'eut, semble-t-il, qu'un règne d'un an. Les prétendants furent Jayaviravarman et Sùryavarman. On a longtemps cru que le nom de Jayaviravarman n'était que le premier nom de Sùryavarman : c'est dire combien l'époque est peu connue. De Jayaviravarman, il reste cependant une stèle qui donne des détails intéressants sur la machine judiciaire de l'époque. On y voit, décrites longuement, les formalités d'une donation de terre que fit le roi. Même à l'égard des décisions royales, la propriété foncière était entourée de sérieuses garanties. Seules, des terres sans propriétaire étaient concédées par le roi: des délégués de la cour judiciaire allaient **Fp102** vérifier sur place l'absence de droits antérieurs, et planter les bornes. Les témoins, anciens et notables des villages environnants, sont nommés par la stèle ; celle-ci dit qu'il y avait une enclave dans la terre donnée, et que les ayants-droit portèrent plainte. Le roi ordonna une nouvelle enquête, pour en savoir les dimensions et pour trouver une terre qui pût être donnée en échange. Le tribunal envoya sur le lieu son délégué, qui convoqua des témoins, quatre par village environnant, et leur fit prêter serment. Ceux-ci ayant indiqué une terre sans maître, il fut pris mesure de la terre litigieuse et de la terre remplaçante, les bornes furent placées devant témoin, et notification faite aux propriétaires. L'acte fut confirmé par « divers écrits consignés sur feuilles de palmier et sur une pierre de la Çâlâ des Brahmanes (1) ».

Jayavîravarman devenait roi à Angkor en 1002 A. D. Pendant ce temps, Sùryavarman s'organise dans le NordEst du royaume où il était déjà un an plus tôt. Ce prince était fils du roi de Ligor, pays faisant partie de ce puissant empire des ~ailendra que l'on voit, plusieurs siècles auparavant, jouer un rôle important dans l'histoire du Cambodge. Il lutta pendant neuf ans jusqu'au moment où il « enleva dans la bataille la royauté à un roi mêlé à d'autres rois (2) ». Plus tard, il fera remonter à 1002 son avènement au pouvoir, « ce qui ne sera pas complètement faux, puisqu'en fait il détenait dès cette année-là une partie du pays (3) ».

Sùryavarman Ier (1002-1049) poussa loin ses conquêtes, au Siam et très au Nord dans le Laos, vers ces régions qui avaient probablement profité des troubles au Cambodge pour se libérer de leur vassalité. Un texte laotien, compilé, il est vrai, à la fin du xive siècle, raconte de façon pittoresque la défaite qu'il trouva à Haripunjàya (Xien-Mai aujourd'hui):

« L'armée kamboja, ayant jeté épées, lances, javelines, cuirasses, boucliers, s'enfuit jusqu'à la capitale des Nàgas, nommée Nàgapura. Les habitants de Nàgapura sortirent et poursuivirent les Kambojas, s'emparant de leurs chevaux, **Fp103** de leurs éléphants, de leurs esclaves mâles et femelles, de leurs armes et de leurs ustensiles. Et Kambojaràja, revenant les mains vides, entra dans sa capitale, en couvrant son visage du bord de sa

tunique pour cacher sa honte. » Quant au prince vainqueur, « il fit battre le tambour et pousser par trois fois de grands cris de victoire, et entra dans la ville le visage tout épanoui (1) ».

Sûryavarman Ier, comme l'indique son nom posthume de Paramanirvànâpada, était bouddhiste : il venait, au reste, « d'un des plus anciens- foyers bouddhiques de la Péninsule Malaise (2) ». C'était alors le bouddhisme du Mahâyânisme, ou du Grand Véhicule, installé probablement au Cambodge dès la division du Tchen-la.

Depuis l'austère religion monastique du Petit Véhicule, le bouddhisme avait beaucoup évolué, et la doctrine Mahâyâniste s'était formée dans l'Inde « à une date qu'il est impossible de préciser, mais qui ne doit pas s'éloigner beaucoup des premiers temps de l'ère chrétienne (3) ». Comment elle se détacha du Hinayânisme, un texte canonique, le Lotus de la Bonne Loi, tente de l'expliquer par une légende. Pendant toute son existence, le Sage n'avait enseigné que le Hinayâna ; mais, au terme de sa vie, il enseigna la doctrine cachée.

Dès qu'il se disposa à la révéler, cinq mille disciples des deux sexes se levèrent et, après avoir salué les pieds du Bienheureux, se retirèrent car, dans leur orgueil « ils s'imaginaient avoir acquis ce qu'ils n'avaient pas acquis et compris ce qu'ils n'avaient pas compris. C'est pourquoi, se reconnaissant en faute, ils sortirent de l'assemblée (4) ». Les autres - ils sont douze cents - à ce moment n'en savaient pas plus qu'eux ; mais ils avaient confiance dans le Bouddha. Alors, toute l'assemblée est soulevée dans les airs ; elle est en dehors du temps et en dehors de l'espace : dans la prédication du Maître s'intercalent des silences longs de millions d'années. C'est une assemblée transcendante ; derrière le **Fp104** Bouddha humain paraît un Bouddha transcendant. Les disciples élus, les premiers mahâyânistes, sont des bodhisattvas. Mais il y a par-dessus eux, une Loi permanente, identique à elle-même, qu'ils -ne peuvent concevoir.

Les bodhisattvas, les saints de ce nouveau bouddhisme, qui se sont voués « à l'exercice des perfections actives pendant des périodes incalculables d'existences successives (1) » s'emploient au salut d'autrui en enseignant la Bonne Loi. Cependant, le bouddhisme Mahâyâniste a multiplié les bodhisattvas : Amitâbha, « la lumière illimitée », trône dans son paradis, « où les âmes des justes attendent, parmi des félicités angéliques, l'heure du salut définitif » ; auprès de lui, son fils spirituel, le Bodhisattva Avalokiteçvara, charitable et compatissant. Maitreya, le futur Bouddha, attend l'heure où il enseignera à son tour la loi du Salut Universel. Les noms, les idées, sont « aussi étrangers au brahmanisme ancien qu'au bouddhisme ancien » ; ils sont, par contre, « familiers à l'Iran Zoroastrien, d'où ils sont passés déjà vers l'ouest dans le judaïsme des prophètes, et de là dans la doctrine du christianisme (2) ».

Au Cambodge, la principale figure du bouddhisme mahâyâniste est celle d'Avalokiteçvara, qu'on y nomme surtout Lokeçvara, « Le Seigneur du Monde ». De lui émanent les dieux, et, « dans une des pores de son corps il y a des milliers de chantres célestes, dans une autre des millions de rsis (3) » ; selon un autre texte, « le nimbe qui entoure sa tête contient 500 buddhas, chacun assisté de 500 bodhisattvas, ceux-ci entourés d'un nombre immense de dieux (4) ». C'est un dieu plein d'une compassion infinie : il protège les hommes contre le feu, l'eau, la mer, la foudre et les bêtes sauvages, contre les sortilèges ; il guérit toutes les maladies et, de plus, accorde des enfants du sexe qu'on désire, à qui en sollicite.

La doctrine du Grand Véhicule prit une extension considérables ; **Fp105** par l'Asie Centrale, elle rayonna en Chine, en Corée, au Japon ; elle atteignit la Péninsule

Indochinoise et l'Insulinde ; mais elle avait rompu de plus en plus les attaches avec le bouddhisme historique. « Né comme un ordre monastique dans les cadres d'une société qui ne distinguait pas les croyances des institutions, le bouddhisme s'en était graduellement émancipé pour devenir une religion.. presque au sens moderne du mot, un système de dogmes et de pratiques qui visait à réunir les hommes dans une communauté indéfiniment élargie sans aucune préoccupation des formes sociales ; il ne demandait à ses adeptes que de lui confier le soin et le contrôle de ses rapports avec le transcendant et le sacré ; pour les contingences de l'ordre terrestre, il en, laissait volontiers la charge à une autorité extérieure. Le succès de sa propagande tient en grande partie à ce trait original ; il ne bouleverse pas le pays où il s'introduit ; il s'y insinue doucement, patiemment (1). »

On sait mal l'histoire des années qui suivirent la mort de Sûryavarman Ier Il est probable qu'un aventurier, profitant des troubles du pays, se tailla un royaume et que, dès 1082, il commença à régner dans le Nord du Cambodge, où il prit le nom de règne de Jayavarman (VI), tandis que la dynastie légitime, se réfugiant dans le Sud, eut une série de « rois obscurs dont l'épigraphie ne nous a pas laissé les noms ».

En 1113, Sûryavarman II s'empara « de la royauté qui était sans défense » dans « un combat qui ne dura qu'un jour (2) » ; une autre inscription nous parle de ce combat de façon plus grandiose : « Lâchant sur la terre des combats l'océan de ses armées, il livra une terrible bataille; bondissant sur la tête de l'éléphant du roi ennemi, il le tua, comme Garuda, s'abattant sur la cime d'une montagne, tue un serpent (3). » Il refit l'unité du pays. Puis il s'attaqua à ses voisins. En 1128, il envahit le royaume annamite du Dai Viêt avec vingt mille hommes, cependant qu'une flotte de sept Fp106 cents jonques, appuyée sur une armée chame, devait arriver par la côte. Mais, les Chams tardant, le chef khmèr fut tué, et les débris de l'armée battue par les Annamites se retirèrent. La flotte et l'armée chame n'arrivèrent que quelques mois plus tard, et s'en revinrent non sans avoir pillé la côte.

Deux ans plus tard, les alliés khmèrs et chams n'eurent pas plus de succès, et, le roi du Champâ se refusant à continuer ces expéditions malheureuses, Sûryavarman II les entreprit seul. Il n'eut pas plus de succès : à la seconde incursion, les armées, décimées par les fièvres au passage de la Chaîne Annamitique, arrivèrent si affaiblies en territoire ennemi qu'elles se retirèrent sans même combattre.

Se tournant alors contre la Champâ, Sûryavarman l'envahit et s'en rendit maître en 1145. Les luttes civiles commencèrent au Champâ où le souverain khmèr, en 1148, sacra un roi de son choix qui périt, d'ailleurs, l'année suivante, avec les Cambodgiens qui devaient assurer sa protection.

Mais Sûryavarman II possède un autre titre de gloire que ces guerres qui ne furent peut-être pas très heureuses : Angkor Vat. Ce vaste temple funéraire fut construit de son vivant, sauf quelques scènes de mauvais augure comme la marche du roi et de toute son armée vers le dernier jugement -les ennemis, bien entendu, étant livrés aux supplices, et les serviteurs fidèles trouvant place dans les divers paradis. Ces scènes, dangereuses à sculpter du vivant des personnages qu'elles représentaient, furent probablement exécutées par le successeur de Sûryavarman.

Bâti suivant le même parti architectural que les temples qui l'ont précédé, Angkor Vat a, comme eux, cinq tours disposées en quinconce au sommet d'une pyramide et, comme eux, représente le Meru; mais les cloîtres qui s'ordonnent autour de ce massif central prennent des dimensions considérables et l'ensemble du monument témoigne d'une

véritable maîtrise des lignes et des perspectives. La technique architecturale, cependant, ne correspond pas à l'habileté de la conception. Les architectes khmèrs, même après trois Fp107 siècles, n'ont pas su acquérir la technique de la construction en pierres : « ils ont montré la plus complète indifférence à l'égard des détails du métier » : ils ont « dû suppléer à une science qu'ils ne possédaient pas par un génie proportionné à l'immensité de leurs projets. Ils avaient aussi le feu sacré. Ils l'avaient même au point que le but final, seul, leur apparaissait, et qu'ils ont réalisé leur rêve par un prodigieux effort de volonté, au mépris du temps qui passe et sans s'occuper jamais des détails (1) ».

Si l'ensemble des lignes d'Angkor Vat est d'une grande sobriété, la pierre est partout fouillée: tapisserie des sculptures de faible épaisseur, hauts-reliefs des danseuses célestes, bas-reliefs des scènes mythiques, la pierre raconte - dans un langage, il est vrai, souvent difficile à interpréter - mille choses sur l'époque du grand bâtisseur, sur les costumes, les instruments qu'on employait alors, sur les légendes indiennes en honneur de son temps.

Lorsqu'on se promène de nos jours dans les ruines désertes, animées surtout par le frôlement des ailes de chauvesouris, il est malaisé de se représenter la vie de ces temples au temps de leur splendeur. Toutes les inscriptions les montrent comme de grands centres; un important personnel, des musiciens, des danseuses, étaient attachés au service sacré; aux temples, entourés de jardins embaumés, se rattachaient des terres de rapport, avec leurs esclaves. Une stèle, datant de Sùryavarman II, nous parle d'un monastère où « s'élevait la voix des étudiants discutant sur les textes difficiles avec la dextérité de controversistes éprouvés (2) ».

Il y avait des concours présidés par des savants - et la belle Tilaka gagna dans ces concours « des bijoux à profusion », comme son fils, plus tard, examiné par des hommes de science « avec leurs livres sous leurs yeux », trancha les objections « avec la foudre de sa pensée » comme Indra les nuages. La même stèle, qui relate l'histoire d'une famille de prêtres attachés à une fondation religieuse, nous parle de bibliothèques où se trouvaient réunis « un grand nombre de Fp108 manuscrits traitant de toutes les sciences » ; elle nous décrit le temple « entouré de bosquets de lianes fleuries », avec « la multitude des bannières flottant dans l'air, les musiques harmonieuses qui montaient jusqu'au ciel, les chants mélodieux qu'accompagnaient les instruments à cordes, les danseuses qui l'animaient (1)... »

Sùryavarman II était vichnouïte. Sauf qu'il fut protecteur du bouddhisme, on sait peu de choses de Dharanindravarman II, son successeur; on en sait encore moins des rois qui suivirent et que M. Coedès, par une patiente analyse d'inscriptions et de bas-reliefs, a sortis de l'oubli. Le roi légitime, Yaçovarman II, fut dépouillé par un usurpateur; celui-ci fut tué lors d'une invasion chame qui eut lieu par mer en 1177.

En tête de la flotte chame se trouvait un mandarin chinois qui, « faisant une promenade en mer, fut emporté par les vents jusque sur le rivage (2) » du Champâ; il avait enseigné à ses hôtes l'usage d'arbalètes et d'ares montés sur des balistes. Conduite par lui, la flotte chame surprit les khmèrs, tua le roi, et s'en alla avec un butin immense.

Au Cambodge, les troubles civils avaient suivi les épreuves de la guerre. Jayavarman VII, qui fut couronné en 1181, dut réprimer l'anarchie dans son royaume. Au dire des historiens chinois, il avait juré de tirer des Chams « une vengeance éclatante, ce qu'il parvint à exécuter après 18 ans de patiente dissimulation (3) »

Jayavarman VII avait vécu au Champà, laissant au pays sa femme qui avait cherché à apaiser son chagrin par des pratiques religieuses et ascétiques. Du Champà, le prince revint en toute hâte quand lui parvint la nouvelle de la conspiration contre le roi légitime, tandis que son fils, se portant -tu secours du roi, n'avait dû la vie qu'au dévouement de deux de ses compagnons ; mais l'usurpateur l'emporta, et le futur Jayavarman VII dut attendre quinze ans avant d'obtenir Fp109 tenir le pouvoir. Les années d'attente, les réflexions qu'il dût faire alors, ont laissé sur le monarque leurs marques profondes. Il subit aussi, probablement, l'influence de sa seconde épouse, sœur aînée de la première, et femme de grande science, « animée d'un mysticisme ardent et d'une ambition toute empreinte de soucis d'ordre moral (1) ». Jayavarman VII multiplie les fondations religieuses, les aumônes, et les temples--géants sont construits avec la hâte d'un homme qui se sent déjà sur le déclin de sa vie et veut réaliser, peut-être, le rêve de longues années tourmentées.

La capitale détruite par les Chams fut refaite - ce fut l'actuel Angkor Thorn, entourée de douze kilomètres de murailles, et marquée en son centre par le Bâyon. Ce temple, avec ses cent quatre-vingts faces géantes, devait abriter le culte du-" Devaràja. Le Bouddhisme du Grand Véhicule, dont Jayavarman VII était un adepte fervent, permettait une assimilation facile avec le Çivaïsme ; Lokeçvara est identique à Çiva, et il existe une inscription dont « une stance dédiée à Lokeçvara contient un jeu de mots qui permet de l'appliquer intégralement à Çiva (2) ». Comme le linga représentait l'essence du Dieu-Roi, la grande statue du Bouddha que l'on a retrouvée dans la tour centrale du Bâyon devait représenter l'image du Dieu-Roi, peut-être sous les traits idéalisés de Jayavarman VII ; peut-être aussi les grandes faces qui ornent les tours du Bâyon sont-elles à l'image du monarque...

A cette époque, les images divinisées de personnes vivantes sont multipliées. M. Coedès propose de reconnaître en deux de ces statues le portrait de Jayavarman VII, «homme plutôt corpulent, aux traits lourds, portant les cheveux ramenés au sommet de la tête où ils formaient un petit chignon (3) ». Sa mère, ses femmes, son fils, des hauts personnages, connurent cette apothéose ; il fallut des temples pour loger leurs images : et ceux-ci sont construits avec une hâte que traduisent la malfaçon, l'épuisement des matériaux. Néanmoins, Fp110 le génie de leur conception leur donne une place à part dans l'histoire de l'art.

M. Groslier, d'ailleurs, dans un article récemment paru (1), s'est élevé contre l'attribution à Jayavarman VII d'un tel ensemble de monuments qu'il s'étudie à montrer impossible à édifier en un si court espace de temps, ensemble groupant sous la même appellation d' « art du Bâyon » des styles qui présentent cependant des différences sensibles. Jayavarman VII aurait souvent apporté des modifications à des monuments déjà existants, et probablement édifiés sous les règnes précédents. De son règne pourtant, date la conception des tours à visages géants.

Tout un programme d'oeuvres charitables fut accompli par Jayavarman VII ; maisons de repos pour les voyageurs, jalonnant les grandes voies de pèlerinage ; _hôpitaux nombreux - il y en eut 102 - où les quatre castes étaient soignées. Pour chacun, deux médecins, un personnel nombreux, des magasins abondamment fournis.

La première stèle donnant règlement d'un hôpital fut découverte par mon père dans le nord du Laos ; comme elle semble n'avoir pas été apportée d'ailleurs, elle montre que, à cette époque, toute la vallée du Mékong, jusqu'à Viengchan au moins, était cambodgienne. D'autres stèles des hôpitaux ont été trouvées en Basse-Cochinchine, au Siam. Les historiens chinois disent que Jayavarman VII domina une partie de la Péninsule

Malaise et poussa ses conquêtes jusqu'en Birmanie : en même temps qu'un grand bâtisseur Jayavarman VII fut un grand conquérant.

Mais il n'avait pas oublié la vengeance qu'il voulait prendre sur le Champâ. En 1190, profitant d'une agression de ses vieux ennemis, il envoya au Champâ ses troupes sous la direction d'un prince cham qui était depuis longtemps à sa cour et qu'il avait pris en affection. La capitale du Champâ fut prise, son roi emmené prisonnier au Cambodge, et le beaufrère de Jayavarman installé sur le trône. Mais le jeune prince cham, traître envers son protecteur, après s'être taillé Fp111 un royaume dans le Sud du Champâ, refit l'unité du pays à à en fut chassé par son oncle paternel que soutenaient les troupes cambodgiennes.

Grand conquérant, grand bâtisseur, Jayavarman VII dut, malgré les butins et les prisonniers ramenés de ses expéditions, épuiser le pays : il « ne fondait les hôpitaux que par centaines, ne distribuait le riz que par tonnes et ne dépensait l'or que par centaines de kilogrammes (1) ». A lui seul « le service de la reine-mère mobilisait quatre-vingt mille prestataires (2) » et les ouvriers employés pour la construction de monuments ' bâtis en un temps record furent certainement innombrables.

On sait qu'après lui, il y eut une réaction brahmanique, mais les règnes qui suivent sont tellement pauvres en données épigraphiques qu'on ne sait d'eux pour ainsi dire que des noms et des dates. On en sait plus du Çrindravarman (1296-1307) car ce fut très peu de temps après son avènement que dut arriver le chinois Tcheou Ta-kouan, qui a laissé un récit circonstancié de son voyage.

Quelques inscriptions de Çrindravarman sont parvenues jusqu'à nous. Ce roi « dans son propre panégyrisme, félicite la Terre, après avoir été encombrée de ronces sous le gouvernement d'un vieux souverain, d'en être maintenant délivrée par la vigilance d'un jeune roi (3) ». Tcheou Ta-kouan raconte le fait avec plus de détails : « Le nouveau prince est le gendre de l'ancien ; il avait adopté la carrière des armes. Le beau-père aimait sa fille ; la fille lui déroba l'épée d'or et la porta à son mari. Aussi le fils dépouillé de la succession complotait-il pour lever des troupes. Le nouveau prince le sut, lui coupa les doigts de pied et le reléqua dans une chambre obscure. Le nouveau prince a le corps bardé de fer si bien que même couteaux et flèches, frappant son corps, ne pourraient le blesser (4). »

Tcheou Ta-kouan dit également que : « Dans la récente(Fp112)guerre avec les Siamois, le pays a été entièrement dévasté. » Ce fut probablement sous le règne de Jayavarman VIII, le beau-père évincé, mais les inscriptions sont muettes à ce sujet. Si Tcheou Ta-kouan dit que le pays fut dévasté, il n'en paraît cependant rien dans les descriptions qu'il en fait.

Aux environs de ce qui est probablement Baria ou le Cap Saint-Jacques actuel, « ce sont de tous côtés les épais fourrés de la forêt basse ; les larges estuaires du grand fleuve s'étendent sur des centaines de li; partout les ombrages profonds, les couverts luxuriants des vieux arbres et des longs rotins ». Mais, à mi-route dans le fleuve, « on voit pour la première fois la plaine immense sans un pouce de bois. Aussi loin qu'on regarde, ce ne sont qu'abondantes céréales. Les buffles sauvages s'y rassemblent par centaines et par milliers. » Le voyageur décrit un pays prospère ; on y vend l'ivoire, la corne de rhinocéros, la cire d'abeille, la gomme-gutte, le sticklaque. On y vend aussi les plumes de martin-pêcheur, et la façon de prendre l'animal est décrite de façon charmante : « Dans les forêts épaisses il y a des étangs, et dans les étangs des poissons. Le martin-pêcheur sort du bois pour prendre des poissons. Caché sous des feuilles, le Cambodgien se tapit au bord de l'eau. Il a dans une cage une femelle pour attirer le mâle, et à la main un petit filet. Il

attend que l'oiseau vienne, et il le prend sous le filet. Certains jours il en prend trois ou cinq, parfois pas un de toute la journée (1). »

La Cambodge achète l'or et l'argent, les soieries, les toiles fines et aussi toute une série de marchandises apportées par les Chinois qui viennent nombreux et profitent des aptitudes commerciales des femmes du pays. Tout ceci ne trahit guère un pays durement éprouvé, et Tcheou Ta-kouan, dans sa description de la capitale, ne mentionne pas l'existence de ruines. Il est, au contraire, visiblement impressionné par les splendeurs d'Angkor.

Ni les chiens, ni les « criminels qui ont eu les orteils coupés » ne peuvent pénétrer à l'intérieur des remparts aux pierres « très soigneusement et solidement jointes » où il ne « pousse(Fp113)pas d'herbes folles » ; les gardiens y veillent à chacune des cinq portes monumentales surmontées de têtes géantes et précédées de deux nagas que soutiennent chacun cinquantequatre génies. Le monument qui marque le centre de la ville et du royaume, le Bàyon sans doute, est recouvert d'or, ainsi qu'un pont situé à l'Est. Il y a vers le Nord une tour recouverte de cuivre, « dont la vue est réellement impressionnante (1) ». Plus au Nord encore c'est l'habitation du souverain. Au palais, les « tuiles des appartements privés sont en plomb; celles des autres bâtiments sont enterre et jaunes...

Le corps de bâtiments est magnifique. Les longues vérandas, les corridors couverts sont hardis et irréguliers, sans grande symétrie. La salle du conseil a des châssis de fenêtre en or; à droite et à gauche sont des colonnes carrées portant de quarante à cinquante miroirs rangés sur les côtés des fenêtres. En dessous sont représentés des éléphants. J'ai entendu dire qu'à l'intérieur du palais il y avait beaucoup d'endroits merveilleux ; mais les défenses sont très sévères et il est impossible d'y pénétrer. Dans le palais il y a une tour d'or au sommet de laquelle couche le roi. Tous les indigènes prétendent que dans la tour il y a l'âme d'un serpent à neuf têtes, maître du sol de tout le royaume. Il apparaît toutes les nuits sous la forme d'une femme. C'est avec lui que le souverain couche d'abord et s'unit. Même les premières femmes du roi n'oseraient entrer. Il sort à la deuxième veille, et peut aussitôt dormir avec ses femmes et ses concubines. Si une nuit l'âme de ce serpent n'apparaît pas, c'est que le moment de la mort du roi est venu. Si le roi manque une seule nuit à venir, il arrive quelque malheur (2) ».

Quand le roi sort « de la cavalerie est en tête d'escorte ; puis viennent les étendards, les fanions, la musique. Des filles du palais, au nombre de trois à cinq cents, en étoffes à rayures, des fleurs dans les cheveux, tiennent à la main de grands cierges et forment une troupe ; même en plein jour, leurs cierges sont allumés. Puis viennent des filles du palais portant les ustensiles royaux d'or et d'argent, et toute la(Fp114)

série des ornements, le tout de modèles très différents et dont l'usage m'est inconnu. Ensuite il y a des filles du palais tenant la lance et le bouclier, et qui sont la garde privée du prince : elles aussi forment une troupe. Suivent les voitures à chèvres, le, voitures à chevaux, toutes ornées d'or. Les ministres, les princes sont montés à éléphant, et allant en avant regardent au loin ; leurs parasols rouges sont innombrables. Après eux arrivent les épouses et concubines du roi, et palanquin, en voiture, à éléphant. Elles ont certainement plus de cent parasols garnis d'or. Derrière elles, c'est le prince, debout sur un éléphant, et tenant à la main la précieuse épée. Les défenses de l'éléphant sont enveloppées d'or. Il y a plus de vingt parasols blancs garnis d'or e et t dont les manches sont en or.

Des éléphants nombreux se pressent autour de lui, et de la cavalerie le protège. Si le roi se rend à un endroit voisin, il ne se sert que d'un palanquin d'or, porté par quatre filles du palais (1) ». Par ailleurs, Tcheou Ta-kou . an décrit le roi:~ ayant seul le droit de se vêtir

d'étoffe à ramages serrés, il porte un diadème d'or, ou sinon, enroule des guirlandes de jasmins autour de son chignon. Paré de plusieurs rangées de perles au cou, bagues aux mains, bracelets aux poignets et aux chevilles, il est pieds nus, les plantes teintes en rouge comme les paumes.

« Chaque jour, le roi tient audience deux fois pour les affaires du gouvernement. Il n'y a pas de liste arrêtée. Ceux des fonctionnaires ou du peuple qui désirent le voir s'assoient à terre pour l'attendre. Au bout de quelque temps on entend dans le palais une musique lointaine ; et au dehors on souffle dans les conques comme bienvenue au roi. J'ai entendu dire qu'il ne se servait que d'un palanquin d'or ; il ne vient pas de loin. Un instant après, on voit deux filles du palais relever le rideau de leurs doigts menus et le roi tenant en main l'épée, apparaît à la fenêtre d'or. Ministres et gens du peuple joignent les mains et frappent le sol du front ; quand le bruit des conques a cessé, ils peuvent relever la tête. Suivant le bon plaisir du roi, ils s'approchent(Fp115) aussi pour s'asseoir. Au lieu où l'on s'assied, il y a une peau de lion qu'on regarde comme un objet royal. Quand les affaires sont terminées, le prince se retourne ; les deux filles du palais laissent tomber le rideau ; tout le monde se lève (1). »

C'est le souverain qui juge. « Autrefois ils n'avaient pas le châtement de la bastonnade, mais seulement, m'a-t-on dit, des amendes pécuniaires. Dans les cas très graves, ils ne décapitent ni n'étranglent ; en dehors de la porte de l'Ouest, ils creusent une fosse, où ils mettent le criminel, et qu'ils remplissent ensuite de terre et de pierres bien tassées. Audessous vient l'ablation des doigts des pieds et des mains, ou l'amputation du bras. La débauche et le jeu ne sont pas défendus ; mais si le mari d'une femme adultère se trouve la surprendre en faute, il serre entre deux éclisses les pieds de l'amant qui ne peut supporter cette douleur, lui abandonne tout son bien, et alors recouvre sa liberté. Il y a aussi des trompeurs et des escrocs (2). » Le système des jugements par ordalies, que mentionnaient déjà plusieurs siècles auparavant les auteurs chinois et arabes, est toujours en honneur.

Les Cambodgiens sont « t ' rès noirs » ; seules les femmes des maisons nobles sont blanches « ce qui doit venir de ce qu'elles ne voient jamais les rayons du soleil (3) ». Dans le peuple, seules les femmes osent se teindre en rouge les paumes des mains. Hommes et femmes ont la poitrine nue et portent chignon ; ils s'oignent de parfums, musc, santal et autres essences. Tcheou Ta-kouan s'étonne de la fréquence avec laquelle ils se baignent, et attribue à ce fait les nombreuses maladies des indigènes. Il s'étonne également de ce que les deux sexes se baignent en commun dans les bassins. « On cache son sexe avec sa main gauche en entrant dans l'eau et voilà tout. Tous les trois ou quatre, cinq ou six jours, les femmes de la ville, par groupes de trois, de cinq, vont se baigner hors de la ville dans le fleuve.

Arrivées au bord du fleuve, elles ôtent la pièce de toile qui entoure leur corps et entrent dans l'eau. C'est par milliers qu'elles sont ainsi(Fp116) réunies dans le fleuve. Même les femmes nobles s'y plaisent et n'en conçoivent aucune honte. Tous peuvent les voir de la tête aux pieds. Dans le grand fleuve en dehors de la ville, il n'y a de jour où cela ne se passe. Les Chinois, aux jours de loisir, s'offrent souvent la distraction d'y aller voir (1) » . Les habitations du commun ne pouvaient être couvertes qu'en chaume ; le mobilier était des plus simples ; on s'asseyait, et se couchait sur des nattes ou des peaux de bêtes. Les ustensiles se composaient de quelques marmites enterrées, d'assiettes de terre ou de cuivre, et, les Cambodgiens mangeant le riz avec les doigts, de bols de terre ou d'étain pour se laver les mains ; comme louche, on se servait de noix de coco, comme saucière et comme cuiller, on employait des feuilles jetées sitôt après usage ; on buvait dans des gobelets de terre ou d'étain, d'or ou d'argent chez les riches.

Selon Tcheou Ta-kouan, il y a lors de son passage trois sortes de prêtres: les brahmanes, les Pa-sseu-wei qui devaient être des hommes versés dans les sciences magiques (2) et les bonzes, dont la transcription que donne le voyageur chinois trahit un terme siamois. C'est, en effet, probablement par le Siam que dut être introduit le Bouddhisme Hinayaniste qu'une inscription de ÇrIndravarman montre avoir gagné le Cambodge. Cette inscription bilingue comprend le premier texte pâli découvert au Cambodge et marquerait « la transition entre le vieux bouddhisme cambodgien de langue sanskrite et le nouveau bouddhisme singhalais de langue pâlie venu du Siam (3) ». Les prêtres bouddhistes sont alors tels qu'on les voit aujourd'hui : ils « se rasent la tête, portent des vêtements jaunes, se découvrent l'épaule droite ; pour le bas du corps, ils se nouent une jupe de toile jaune et vont nus pieds (4) ».

L'épigraphie a fourni le nom de deux rois qui succédèrent à ÇrIndravarman ; puis c'est le silence. Pour les années qui (Fp117) suivent la chronique cambodgienne ne donne que des faits légendaires.

« Aride, sèche et indigeste compilation, la chronique cambodgienne, où foisonnent les lacunes, les obscurités et les incohérences, alors que nombre de faits dépourvus de tout intérêt historique y sont soigneusement relatés (1) » a été fréquemment remaniée par des gens qui avaient la vérité historique comme moindre souci : Moura dit à ce sujet connaître quelqu'un, « qui a fait changer le nom qui lui fut donné à sa naissance, et qui fit aussi subir des modifications aux noms et titres de ses prédécesseurs, sous le futile prétexte qu'ils n'étaient pas assez jolis (2) »: exemple récent qui montre combien est difficile la lecture des documents cambodgiens. Ceux-ci sont de deux sortes : annales de familles ou de pagodes ; documents de caractère plus ou moins officiel. Les uns et les autres sont également susceptibles de caution.

Guère plus dignes de créance sont les annales siamoises, dont les textes cambodgiens ne sont d'ailleurs, très souvent, qu'une simple copie ; chaque fois qu'il a été possible de les comparer à des données européennes (comme par exemple les récits des ambassades françaises au Siam), on s'aperçoit que les dates sont fausses, que les confusions sont incessantes.

De toutes les données contradictoires, on a pu cependant dégager l'essentiel de l'histoire du Cambodge moderne : terrible tableau de luttes, de meurtres et de massacres, tandis que s'émiette, sous la poussée de deux peuples conquérants, l'antique puissance de l'Empire Khmèr.

Tcheou Ta-kouan avait mentionné une invasion siamoise dévastatrice ; dorénavant le fait sera continu. En 1349, c'est la fondation d'Ayuthia qui réunit sous une même domination les deux royaumes qui se partageaient la vallée de la Ménam ; les Siamois unifiés multiplieront les incursions chez leur voisin. Une invasion décide le roi Ponhea Yeat à quitter cette capitale trop proche du pays ennemi.

On s'est étonné de la façon dont, en quelques siècles seulement, cet immense ensemble de monuments s'est désagrégé. (Fp 118)

Mais qu'on se représente les luttes où les combattants entassaient les matériaux pour des retranchements hâtifs, les pillages où les voleurs, arrachant aux monuments les crampons de fer qui maintenaient entre eux les blocs de pierre, les basculant ou les cassant au besoin, renversaient les statues, fouillaient sous les fondations pour y découvrir les dépôts sacrés ; puis la forêt semant au vent ses graines, qui accrochées au hasard des failles, germent, dans le peu de terre accumulée au cœur des fissures, pour devenir des arbres

dont la lente mais formidable poussée, faisant éclater les pierres, soulevant les blocs, continue avec une force aveugle la destruction commencée par les hommes.

Ponhea Yeat, fuyant Angkor, s'établit à Phnom-Penh. Cette ville, dit la légende, avait été fondée vers la fin du xive siècle par une certaine dame Penh. Celle-ci voit, un jour, un arbre koki dérivant, emporté par la crue. Elle exhorte ses voisins à monter dans leurs pirogues pour aller chercher l'arbre et le haler sur la berge. On y trouve un Bouddha de bronze et une statue de pierre qui était probablement un Vichnou. Dame Penh fait exhausser la butte conique près de laquelle se trouvait sa demeure, et, sur cette hauteur, fut édifié un sanctuaire où les divinités manifestèrent fréquemment leur puissance. C'est tout près de là, en 1434, que Ponhea Yeat fit construire son palais, sur l'emplacement actuel des Postes et de la Banque de l'Indochine ; il fit bâtir non loin du sanctuaire, et sur le tertre de Dame Penh, le grand stupa qui domine encore Phnom-Penh. Depuis cette époque, nombreux seront les changements de capitales ; mais Phnom-Penh aura souvent la primauté, jusqu'au jour où elle deviendra le chef-lieu du Protectorat Français.

Cependant, les incursions siamoises continuent, et les luttes intestines. Dans la première moitié du XVIe siècle, le roi Ang Chan, quittant Phnom-Penh, essaie de plusieurs capitales. Mais le roi de Siam, se prétendant suzerain, et ayant demandé un éléphant blanc qui lui fut refusé, saisit ce prétexte pour envahir le Cambodge à nouveau ; cela se passa deux fois en moins de dix ans. Ang Chan choisit pour capitale Lovêk qu'il jugeait à l'abri (Fp119) des incursions. Les Annales vantent Lovêk, avec, ses fortifications, avec son immense statue de Bouddha avec son Dieu-Taureau. L'image du Bouddha « resplendissait d'un éclat incomparable et les oiseaux qui volaient au-dessus de sa tête tombaient foudroyés (1) » ; selon une prophétie, la suprématie appartiendrait à qui la posséderait. De même, pour le Dieu-Taureau, une prophétie « Promettait la royauté du monde à la ville, quelle qu'elle fût, où ce boeuf tomberait du ciel ». L'existence de ce Dieu-Taureau semble indiquer la subsistance des vieux cultes çivaïtes : le boeuf Nandin était la monture de Çiva. L'hypothèse est corroborée par des statues brahmaniques retrouvées dans les ruines de Lovêk. Néanmoins, le Cambodge était déjà profondément boudd-

Ang Chan eut à repousser par deux fois les armées siamoises ; le Cambodge connut alors quelques années de répit, car le Siam était engagé dans une lutte contre le Pégou, qui se termina, en 1567, par la prise d'Ayuthia et le sac de la ville. Le roi Khmer Sotha ler eut le tort de prêter aide aux Siamois pour chasser les Pégouans : « c'était tendre la main au plus cruel ennemi de sa race (2) ». L'entente entre les deux voisins ne dura d'ailleurs pas, et c'est au tour des Cambodgiens de porter leurs armes victorieusement dans les provinces frontières de leurs ennemis. Ils eurent, en même temps, à lutter contre le roi de Vieng-Chan qui fit une incursion en pays khmer. Selon la chronique, le fait se serait ainsi passé : « le roi du Laos envoya deux mandarins et 1.000 soldats pour conduire un éléphant haut de huit coudées et offrir de le faire combattre contre un éléphant du Roi.

Le pays de l'éléphant vaincu appartiendrait au roi de l'autre pays. Le roi du Cambodge fit combattre un éléphant haut de six coudées qui vainquit celui du Laos. Le Roi renvoya l'éléphant et garda les soldats. Le roi du Laos fut pris de colère et envoya des soldats par terre et par eau... Le roi du Cambodge partit (Fp120) pour le combattre à Preasop, le vainquit le mit en fuite, et lui prit beaucoup de monde. Puis il revint (1) ». Les Siamois, jugèrent le moment propice pour reprendre la* ville de Chantaboun qu'ils avaient perdue; ils ne *réussirent qu'à se faire prendre Petchabury, et durent demander la paix (1576).

Sotha Ier suivant une coutume fréquente qui se reproduisit souvent dans l'histoire du Cambodge, abdiqua pour entrer en religion, plaçant la couronne sur la tête d'un enfant de huit ans. Il s'ensuivit d'âpres dissensions dans la famille royale, dont les Siamois s'empressèrent de profiter. Leur roi, Prah Naret, avait juré de se venger ; mais il fallait se débarrasser des puissantes divinités gardiennes de Lovêk. Pour cela, deux bonzes siamois se rendirent auprès du roi khmer. « Ils lui firent prendre des médecines qui le rendirent fou. Se sentant malade, le roi demanda l'explication de ses souffrances aux deux bonzes qui en attribuèrent la cause à la présence du Bouddha... Le monarque aussitôt s'empressa de faire venir des ouvriers qui détruisirent en partie l'image vénérée du Bouddha, et les bonzes se hâtèrent de porter à Siam la nouvelle de cette profanation (2). »

Le roi du Siam dut s'y prendre à deux fois pour s'emparer de Lovêk. Les versions cambodgiennes disent que, au second siège, le roi siamois « revint et fit tirer des canons chargés de pièces d'argent que les Cambodgiens s'amusèrent à ramasser. Pendant qu'ils étaient occupés à satisfaire leur cupidité, il pénétra dans la ville avec ses troupes. Suivant les autres, celle-ci était à cette époque entourée d'un rideau de bambous épais et favorable aux embuscades. A la première attaque, rencontrant de grandes difficultés à en déloger l'ennemi, l'envahisseur aurait fait lancer par son artillerie des pièces de monnaie dans ce fourré, puis il aurait levé le siège. Les Cambodgiens se seraient alors empressés de raser les bois de bambous pour y chercher l'argent siamois, et Prea Norès en revenant trouva libres les abords des remparts qu'il enleva dès lors facilement (3)(Fp121) ».

Il est probable que les Cambodgiens ont modestement copié les versions de leurs vainqueurs, car Christobal de Jaque, qui tenait le récit des aventuriers Blas Ruiz et Diego Belloso, témoins des événements, dit que, dans sa fuite pour gagner le Laos, le roi cambodgien « avait été pourchassé de si près par les Siamois, qu'il avait semé de l'argent sur les bords du fleuve pour gagner de l'avance pendant qu'ils les ramasseraient (1) ». L'auteur européen contredit par là, également, la version locale selon laquelle le monarque siamois aurait fait trancher la tête de Sotha Ier et se serait, afin de s'en laver les pieds, « fait présenter son sang dans une coupe d'or pendant que les trompes de guerre sonnaient dans le palais »

L'exemple est net de l'incertitude des chroniques cambodgiennes ; presque toutes, et les siamoises aussi, donnent des dates fausses pour cette prise de Lovêk qui eut lieu, suivant l'auteur européen, en 1593. Lovêk prise, le souverain et son père, ayant fui au Laos, un de leurs parents se proclame Roi. C'est alors qu'apparaissent dans l'histoire du pays le Portugais Diego Belloso et l'Espagnol Blas Ruiz de Hernan Gouzalez.

Après de nombreuses aventures qui avaient suivi pour eux la prise de Lovêk, ils avaient débarqué à Manille, où ils avaient eu promesse d'une expédition au Cambodge. Eux-mêmes, prenant les devants, arrivèrent non sans peine en pays khmèr avec une petite troupe d'Espagnols et de Japonais chrétiens. Ils y trouvèrent l'usurpateur qui, leur diton, voulait leur perte: ils résolurent « de vendre chèrement leur vie ». Les Espagnols « passèrent deux rivières et ayant mis en déroute les gardes qui étaient sur le pont d'une des rivières, arrivèrent au palais à deux heures de la nuit et l'attaquèrent comme s'ils eussent été des lions.

Ils renversèrent les murs, abattirent les cloisons, assaillirent les tours, enfoncèrent les portes, tuèrent les hommes et allaient semblables à la foudre du ciel. Le roi s'enfuit avec ses femmes, une balle l'atteignit et il perdit la vie. Il se livra un tel combat que (Fp122) la terre foulée par les Castilas en trembla, épouvantée de ce qui arrivait. Le soleil parut et l'on vit le mal causé : les palais détruits, la terre jonchée de morts, les rues rougies de

sang, les femmes poussant des clameurs, les unes pour leurs maris, les autres pour leurs fils, d'autres encore pour leurs frères et la ville était telle qu'il semblait que ce fût Rome brûlant, Troie anéantie ou Carthage détruite. Ce ne sont pas là des exagérations : ce sont des vérités pures et simples ; et ce n'est pas encore tout ce que les quarante et un Castilas firent de plus fort ». Les Espagnols eurent alors à subir l'assaut d'ennemis « en si grand nombre qu'ils semblaient être des nuées de sauterelles couvrant la terre. On ne voyait autre chose en l'air que des arcs, des flèches et des traits, plus drus que la grêle (1) ». La petite troupe parvint à passer le Mékong avec les ennemis à sa trousse. « Les Cambodgiens avaient à leur tête un Indien très courageux ; il portait un bracelet d'or qui ressemblait à un serpent enroulé, garni d'os de caïman et d'autres animaux. Il était superstitieux et, croyant que grâce à ce bracelet il ne pouvait mourir, il se précipitait tel un lion, mais les Castilas le désabusèrent vite car l'un d'eux avec une hallebarde l'ouvrit par le milieu. Les Cambodgiens en demeurèrent -si décontenancés qu'ils s'enfuirent tous, et bien que volant plutôt qu'ils ne marchaient, il leur semblait qu'ils demeuraient sur place. Les Castilas restèrent maîtres du terrain et regagnèrent leurs bateaux (2). »

L'expédition espagnole arriva sur ces entrefaites, mais son chef força les aventuriers à rendre le butin et s'en alla avec eux, déposant au Tonkin Diego Beloso et Blas Ruiz. Tous deux rejoignirent par terre le Laos, « ayant souffert maintes difficultés (3) » dans ce long voyage ; ils ne trouvèrent plus que le fils cadet du roi fugitif, prince qu'ils ramenèrent au Cambodge et établirent sur le trône. Le nouveau roi leur donna, à chacun, une province en apanage. Les deux favoris, haïs pour des causes diverses, demandèrent bientôt à Ma(Fp123)nille une nouvelle expédition espagnole, qu'ils attendirent avec une anxiété croissante. L'expédition arriva, mais les vaisseaux furent brûlés, les hommes - et les deux aventuriers avec eux - furent tués par les Malais.

Ainsi, au xv^e siècle, Portugais et Espagnols, prêtres et aventuriers, intriguent au Cambodge. Les Portugais y revinrent assez nombreux pour que l'on trouve encore des familles cambodgiennes qui portent le nom de leurs lointains aïeux.

D'autres étrangers jouent vers ce moment un rôle important dans la politique du pays : les Chams ; ils fuient leur patrie agonisant sous la poussée des Annamites venus du Nord, et ces réfugiés qui arrivent nombreux au Cambodge y fomentent fréquemment des révoltes avec l'aide de leurs coreligionnaires musulmans, les Malais.

Les Annamites, voisins maintenant par la conquête du Champà, commencent au début du xviii^e siècle d'intervenir au Cambodge. Le roi Chey Chetta II épousa solennellement une princesse annamite et s'appuya sur les compatriotes de sa femme pour résister contre les Siamois, Dès lors, les Siamois couronnant des rois, les Annamites soutenant des prétendants au trône, prendront le malheureux pays khmèr comme champ de batailles.

Sous l'influence de sa femme, Chey Chetta II permit aux Annamites de fonder des comptoirs dans le Sud, dans la région de Saïgon actuel : c'était le début des empiètements annamites, et ceux-ci eurent tôt fait d'évincer les Cambodgiens du territoire si imprudemment accordé.

A la mort de Chetta II, les luttes intestines reprirent. Les Hollandais avaient apparu au Cambodge pour y commercer, et les renseignements qu'ils ont laissés donnent quelques bases solides pour l'historique de la période. Période trouble de meurtres, où les histoires de femmes se mêlent aux rivalités pour le pouvoir; exécutions à coups de fusils, étouffade entre deux coussins, ce qui est plus conforme à la tradition qui veut que ne soit point versé le sang royal : tout est bon.

Au milieu du xviii^e siècle règne Rama l'Apostat qui, sous l'influence d'une chame, se fit circonci et favorisa les Mu(Fp124)sulmans chams et malais. Il persécuta les Hollandais, et en fit assassiner un grand nombre, avec leur commissaire Pierre de Regemortes (1643). La lutte s'engagea avec les Néerlandais, que termina, en 1650, un traité de paix et de commerce.

Des soulèvements furent provoqués par les princes évincés. Battus malgré l'aide siamoise, ils reçurent de la veuve annamite de Chetta II le conseil de solliciter l'aide de l'Annam. Son prince, trop content du prétexte, envahit le Cambodge. Il avait, semble-t-il, l'habitude de mettre en cages de fer ses illustres prisonniers ; l'ayant fait pour le roi du Champa qu'il avait vaincu, il recommença cette pratique si commode pour Rama l'Apostat, qu'il emmena en Cochinchine avec la reine et un butin immense (1659).

Les rois se succèdent alors avec rapidité au Cambodge, leurs règnes étant tôt finis par des assassinats, et les Annamites, comme les Siamois, interviennent fréquemment dans ces interminables dissensions.

En 1675 monte sur le trône Chey Chetta IV. Il lutte contre le « second roi » Ang Non qui, avec les Annamites, avait fait tuer le monarque précédent, et, avec l'aide des Siamois, le chassa en Cochinchine.

En 1680, parurent à Tourane, montés sur une cinquantaine de jonques, des Chinois, partisans des Ming, qui fuyaient les Mandchous. L'empereur d'Annam s'en débarrassa hâtivement en les expédiant dans les provinces du Cambodge Sud, les régions actuelles de Saïgon, Bien-Hoa, Mytho, où Chetta II avait permis l'établissement de comptoirs annamites ; et leur aide fut précieuse pour l'éviction des Cambodgiens. Doudart de Lagrée commente ainsi cet événement: « L'empereur réalisa du même coup trois excellentes opérations : la conquête d'une partie du Cambodge, l'expulsion de ses habitants, et enfin il se débarrassait de ces inquiétants Chinois (1). » D'autres émigrés chinois allèrent s'installer sur les bords du golfe du Siam, ayant à leur tête, un nommé Mac-cuu, « aussi rusé qu'habile », qui « s'empara du littoral pour écumer la mer, amassa des richesses par ses rapines, et(Fp125)se fortifia dans Hattien d'où il rendit hommage à la cour de Hué, en 1715. Celle-ci le nomma en retour gouverneur et général en chef, et prit ainsi pied indirectement au coeur du Cambodge (1) ». A sa mort, cet aventurier transmettait à son fils Mac-tong « une puissance absolue sur le pays de Hattien devenu très-prospère grâce à des déprédations de toute nature. Car ces gouverneurs chinois paraissent avoir été de vrais pirates, pillant sur terre et sur mer pour le compte de Hué (2). »

Un siècle plus tard, Mouhot conte comment, dans la même région, un autre aventurier chinois vivait de piraterie, et comment le Roi d'alors, « soit par crainte, soit pour se l'attacher et être protégé des Annamites en cas de besoin, le nomma garde-côtes (3) ».

Quant aux Chinois envoyés dans l'actuelle Cochinchine, ils aidèrent le rebelle Ang Non à s'emparer des provinces actuelles de Soc-Trang et Tra-Vinh. Ang Non, montant sur Oudong, fut battu, et se réfugia au Nord-Ouest de PhnomPenh, à Srey-Santhor, où il éleva une citadelle.

Une nouvelle attaque contre Phnom-Penh ne valut guère mieux à Ang-Non ; il s'en alla quérir de l'aide auprès de l'Empereur d'Annam qui lui donna vingt mille hommes, et revint une troisième fois attaquer Phnom-Penh. L'abbé de Choisy, attaché à l'ambassade de Louis XIV au Siam, note dans son journal, en date du 19 novembre 1685 : « J'ai appris de M. Constance que la guerre de Cambodge ne va pas bien. Il y a deux Rois, l'un soutenu par le Roi de Siam, l'autre par le Roi de Cochinchine. Les Siamois ont été battus ; il y en a

cinq cens assiégés, qui mangent la terre, ne veulent point se rendre. On a envoyé ordre sur là frontière de faire tout marcher à leur secours. Les armées de ce pais-ci ne sont pas autrement bien disciplinées (4). » Néanmoins, Ang Non fut à nouveau battu; abandonné par les Annamites, il mourut quelques années plus tard dans la citadelle qu'il avait construite.(Fp126)

Pendant les années qui suivirent, Chey Chetta IV abdiqua plusieurs fois ; son premier successeur, Ang Em, renonçant à un métier si périlleux, lui rendit la couronne. Chey Chetta IV monté à nouveau sur le trône eut à lutter contre de nouvelles armées annamites qu'il battit mais les Annamites se cantonnèrent à Bien-Hoa et Saïgon dont ils ne délogèrent plus : « cette région fut, peu après, divisée en districts placés sous l'autorité d'un général annamite, établi à Saïgon (1). »

Abdiquant en faveur de son fils, âgé de douze ans, Chey Chetta IV dut bientôt remonter sur le trône, car le nouveau roi était trop jeune. Quand celui-ci eut seize ans, Chey Chetta IV put enfin vivre dans la retraite monastique à laquelle il aspirait depuis si longtemps et où il vécut « étranger à toutes les querelles et rivalités qui suivirent ». Ang Em, que nous avons vu renoncer à la royauté, le regrettant, voulut reprendre le pouvoir, et profita d'une révolte fomentée par des Laotiens. Vers 1704, la famille royale du Laos avait dû s'expatrier, suivie de 5.000 personnes ; on leur avait attribué des terres de la province de Bati, où ils se rendirent vite insupportables ; ils se révoltèrent lorsque le roi du Cambodge voulut les reléguer dans une île. Ang Em, en profitant, appelle les Annamites, et, avec l'aide des « sauvages » Kouys et Samrès marcha contre le roi qui dut fuir au Siam. Ang Em, s'installant à sa place, battit les Siamois qui voulaient ramener le monarque détrôné. Une flotte siamoise fut également battue par le Chinois Mac-Cuu, mais, une deuxième armée s'avançant sur Oudong, Ang Em signa un traité de soumission, que le Siam accepta, abandonnant à son sort le souverain détrôné. A partir de ce moment, les rois du Cambodge ont envoyé au Siam des fleurs d'or en signe de soumission. « Ceux qui ont voulu s'en dispenser ont vu les armées siamoises venir les rappeler à la raison (2). »

Ang Em abdiqua en faveur de son fils, Sotha III. Sous le règne de celui-ci, en 1730, « un laotien se disant inspiré, réunit autour de lui une bande de fanatiques et fit, au nom du Bouddha, un horrible massacre de tous les annamites(Fp127)qu'il rencontrait au Cambodge. Le roi dut envoyer une troupe armée pour disperser cette horde de furieux et rassurer la population annamite. » L'empereur d'Annam n'en saisit pas moins prétexte pour marcher sur Phnom-Penh. Battu, il revient avec une armée plus puissante mais, battu encore-, se cantonne à Vinh-Long et Mytho qu'il annexe, « en paiement, dit-il, des annamites massacrés parle fou laotien » (1).

Les luttes continuant dans la famille royale, les Annamites revinrent une nouvelle fois, au milieu du XIIIe siècle et s'emparèrent de Bassac (province actuelle de Soc-Trang), qu'ils annexèrent. Quelques années plus tard, le roi Outey II, pour « remercier » les Annamites qui l'avaient aidé à monter sur le trône, leur céda définitivement ces provinces.

Cependant, les Siamois connaissaient des moments difficiles ; en 1767, les Birmans prennent Ayuthia, qu'ils pillent et brûlent. Un métis sino-siamois s'empare du trône, installe la capitale à Bangkok et, comme le roi khmèr ne veut pas le reconnaître, le Cambodge est envahi par les troupes siamoises.

Pas plus que des malheurs siamois, le Cambodge ne sut profiter de la terrible révolte qui, depuis 1774, ensanglantait l'Annam. Outey II avait abdiqué en faveur de Préah Réam, un prince « de caractère entier et dur et d'humeur batailleuse (2) » qui haïssait fort les Annamites et que l'opinion rendait pour une bonne part responsable des discordes de

Cochinchine. Là s'était réfugié l'Empereur d'Annam, chassé de Hué par les rebelles ; au refus du roi khmèr de lui prêter aide, il marche sur Phnom-Penh, où il subit un échec désastreux (1776). Préah Réam poursuit la lutte sur Mytho et Vinh-Long, s'allie au Siam pour marcher sur le Laos. Mais le nombre des mécontents augmentait de jour en jour, et la révolte était imminente.

En 1778, Préah Réam avait fait tuer l'un de ses frères, Ang Than. Doudart de Lagrée conte ainsi le fait : « Ang Than était venu en visite chez le roi. Il faisait nuit et la chambre où ils se trouvaient n'était éclairée que par un(Fp128)cierge. Le roi fit examiner longuement à son frère le sabre d'un Malais qui était auprès de lui. Celui-ci retira la lame du fourreau pour,la lui montrer. Puis, subitement, la lumière fut éteinte, le roi se leva comme pour aller la rallumer,

et le Malais plongea son arme dans le ventre de Ang Than (1) ». Cet acte sanguinaire ne profita pas à son instigateur. Il dut revenir à la hâte de son expédition vers le Laos, mais les rebelles le prirent et le noyèrent. Ils placèrent sur le trône un enfant de six ans, Ang Eng. Les luttes pour la Régence s'engagèrent, et le Siam en profita pour envahir le Cambodge encore une fois. Ce malheureux pays ne dut son salut qu'à la folie du roi de Siam ; les généraux siamois en terre cambodgienne se hâtèrent de retourner chez eux pour avoir leur part du pouvoir.

Les mandarins khmèrs, eux, « se massacraient à tour de rôle. L'un d'eux, Béng, Régent et Premier Ministre, dut, vers 1790, s'enfuir avec le jeune roi Ang Eng, à Siam dont le monarque » lui fit couper un bout de l'oreille pour n'avoir pas entendu assez tôt le bruit de' la conjuration (2) ». Le roi de Siam fit ondoyer Ang Eng, « qui avait été élevé au trône quinze ans auparavant et qui n'avait jamais été qu'un instrument aux mains de ses ambitieux ministres. Une armée siamoise le ramena ensuite dans son royaume. Le premier ministre cambodgien, Bèn, mis à la tête de cette armée devait garder le gouvernement de Battambang, d'Angkor et des autres provinces à l'Ouest du Grand Lac, et relever dès lors du roi de Siam. Les provinces de Battambang et d'Angkor appartinrent ainsi au Siam et furent administrées par la descendance du traître (3) ».

Doudart de Lagrée commente ainsi le fait : « La cour de Bangkok affirme que, à cette époque, le roi Ang Eng lui offrit, en reconnaissance, Angkor, Battambang, et les petites provinces qui en dépendent. Le bon sens dit assez que si l'offre a été faite, elle a été forcée. Mais il est certain qu'aucun traité n'a été signé : le roi actuel et ses mandarins, la femme(Fp129) de Ang Eng (Ros, encore vivante), les vieillards consultés, tous l'attestent (1). »

Ang Chan, qui régna ensuite, n'avait que quatre ans à la mort de son père. Le Régent, lorsqu'il eut atteint sa majorité, l'emmena couronner à Bangkok (1806). « Ang Chan n'en demanda pas moins une sorte d'investiture à son puissant voisin de l'Est, Gia-Long, qui régnait en paix sur toute la race annamite, enfin unifiée pour la première fois après tant de luttes intestines. En 1807, le roi du Cambodge accepta de payer annuellement à l'empereur d'Annam un tribut d'éléphants, ivoire, cire, cardamome, etc. Fidèle à la politique de bascule que lui imposaient les circonstances et sa situation, il se crut de même tenu d'envoyer à-Bangkok, vers 1810, ses deux jeunes frères âgés d'une quinzaine d'années, avec une députation de grands mandarins et les cadeaux d'usage, pour assister aux funérailles du premier roi de la dynastie siamoise actuelle (2) ».

Le roi de Siam ayant alors conféré à ces jeunes princes des apanages cambodgiens vacants, Ang Chan se sentit atteint dans son autorité, et sévit énergiquement. Les luttes reprirent, entre Annamites aidant Ang Chan, et Siamois se portant au secours de

l'opposition ; deux fois, Ang Chan dut fuir chercher la protection annamite. Les Siamois prirent les provinces de Tonlé Repu et M'lu Prei, qu'ils gardèrent. Siamois et Annamites « négocient, affectent de déplorer les divisions qui troublent la famille royale du Cambodge et acceptent tacitement le 'rétablissement de l'autorité d'Ang Chan (3) », ramené dans sa capitale d'Oudong par les troupes annamites qui restent cantonnées à PhnomPenh.

Quand Ang Chan mourut, l'empereur d'Annam, voulant garder son influence, fit écarter du trône les princes trop dévoués aux Siamois, et le général annamite qui le représentait fit élire par le Grand Conseil la jeune princesse Ang Mey, qui « vécut dans une dépendance humiliante du man-(Fp130)darin annamite... et régna quelques années sous sa tutelle absolue (1). » Le dignitaire annamite mécontenta tous les fonctionnaires « en ordonnant de porter des pantalons, des robes longues, de tordre les cheveux en chignon, d'embrasser la religion des Annamites et d'aller chaque jour à son audience. Il donnait aux Khmers des titres annamites... ; faisait lever le peuple khmer des provinces pour l'enregistrer au corps de milice ; l'obligeait à cultiver des rizières et des jardins ; d'autres étaient organisés en satellites.

Tout le peuple cambodgien était vivement irrité de voir nommer (les phu, des huyen à côté de chaque gouverneur de province, ce qui visait à réduire tout le Cambodge sous la domination de l'Annam ». Le mandarin annamite avait, par ses manœuvres, opposé entre eux les princes évincés. Cela s'était terminé par la capture de l'un d'eux, mis en cage et expédié à Hué par l'Annamites qui l'y fit rejoindre bientôt « par la plupart des princesses et ministres du Cambodge (2) », tandis que le prince Ang Duong fuyait à Bangkok.

Les Khmers demandèrent au roi de Siam de leur renvoyer Ang Duong qui fut expédié avec le général siamois Bodin, et une flotte qui le débarqua à Kampot.

Ang Duong ayant finalement la victoire, prit le titre de roi. Les Annamites revinrent à la charge. «Le sort des armes fut assez longtemps indécis. A Baren, près de Lovêk, eut lieu la bataille des éléphants. Soixante de ces animaux de guerre, d'abord effrayés par les coups de feu, mais ramenés à la charge par les Siamois, se précipitèrent sur les Annamites et en firent périr deux cents. Ils enlevaient les hommes avec leur trompe, les frappaient de leurs défenses, et marchaient sur ceux qui étaient à terre. Les Cambodgiens ne perdirent personne (3). » Les négociations, « coupées d'escarmouches sanglantes (4) » furent longues entre Annamites et Siamois. Mais enfin, les princesses et ministres prisonniers furent solennellement ramenés avec le Glaive sacré et les attributs(Fp131)royaux tandis que les Siamois ramenaient les Annamites qu'ils avaient faits prisonniers.

Ang Duong fut couronné en 1847 par les représentants du Siam et de l'Annam. En 1854, il envoya l'un de ses ministres, métis portugais, auprès du Consul de France à Singapour pour demander aide et assistance, et pour obtenir l'envoi d'un ministre plénipotentiaire qui signerait un traité d'alliance ; mais ce ne fut que sous le règne de son successeur Norodom, monté sur le trône en 1860, que fut établi le Protectorat.

Le Cambodge était alors considérablement réduit, et le peuple khmer épuisé par les déportations et les massacres. Dans un de ses rapports Doudart de Lagrée écrivait : « Des deux côtés du Lac les populations ont presque disparu aujourd'hui par suite des discordes civiles et des invasions siamoises. Kompong-svai a moins souffert étant plus éloigné des centres de guerre. Mais Pursat, route habituelle de l'invasion, a été complètement épuisée et cette malheureuse province, quoique fort étendue, renferme à peine quelques milliers d'âmes. Par la violence ou par la ruse, les peuples ont été transportés à Battambang, et plus loin, sur la route de Bangkok... A Kompong-svai comme

à Pursat et à tous les points de la route, j'ai interrogé des témoins oculaires de ces invasions siamoises, véritables fléaux périodiques de ces contrées. Tout était ravagé et dévasté, les villages pillés et brûlés. Le mandarin de Kompong-svai, me montrant les arbres fruitiers des plaines, m'affirmait que pas un d'eux n'était plus ancien que la dernière invasion (1) ».

Plus frappant encore est un proverbe populaire où le Cambodgien décrit sa misérable situation : « Il meurt comme un serpent, il vit comme une grenouille. »...**Fin Premier Partie.**

Note

France le 02.06.2001

Mœurs et Coutumes des Khmers

LA MÊME LIBRAIRIE

H. HABIB AYROUT S. J Moeurs et Coutumes des Fellahs. Préface d'André Allix, professeur à l'Université de Lyon. 25 fr.

PAUL BRUNTON L'Inde secrète. Préface de sir Francis Youngliusband, ancien général de brigade de l'Armée des Indes, ancien président de la Société royale de Géographie de Londres

MARTIN BLOCK Moeurs et Coutumes des Tziganes. Traduction française par Jacques Marty, diplômé de l'École des Hautes Études 27 fr

B.-H. CHAMBERLAIN professeur retraité de l'Université impériale(le Tokio. - Moeurs et Coutumes du Japon 45 fr.

Capitaine H. DETZNER Moeurs et Coutumes des Papous. Quatre ans chez les Cannibales de la Nouvelle-Guinée, 1914-1918 Prix 22 fr

W. ROBERT FURAN La Vie en Malaisie. Singapour. Malacca. Bangkok. Sumatra. Java. Bal-27 fr.

E. F. GAUTIER professeur honoraire de l'Université d'Alger. : Moeurs et Coutumes des Musulmans. Ouvrage couronné par l'Académie française 30 fr.-

DAVID MACDONALD agent commercial britannique au Thibet pen dant 15 ans. - Moeurs et Coutumes des Thibétains. Préface du - comte de Ronaldshay, ancien gouverneur du Bengale, président de la Société royale de géographie 30 fr.

Général GEORGE MAC MUNN Moeurs et Coutumes des basses classes de l'Inde -27fr

Tempête sur l'Inde. Les Activités Secrètes et l'Intelligence Service aux Indes depuis la Guerre Mondiale 22 fr.

B. MALINOWSKI professeur d'anthropologie à l'Université de Londres. Moeurs et Coutumes des Mélanésiens. Trois essais su la vie sociale des indigènes trobriandais 27fr

HERMANN NORDEN A travers l'Indochine 27 fr.

Dr A. PANNETIER Notes cambodgiennes. Au coeur du Pays Khmèr 6 fr. 60

- CARL R. RASWAN Au Pays des Tentés noires. Moeurs et Coutumes des Bédouins 22
fr.
- ARTHUR-H SMITH Moeurs curieuses des Chinois. Chinese characteristics 0 fr.
La vie des paysans chinois 36 fr.
- C. WALSH ancien juge à la Haute Cour d'Allahabad. – Mœurs criminelles de l'Inde 22
fr.

CHAPITRE III

Organisation du Palais. - Les Brahmanes et l'Épée Sacrée. - Arme du Roi du Feu et ivoires des Nuages-amoncelés au - Astrologues et devins. - Baptême d'un prince et Tonte de la Houppes. Cérémonie du mariage. - Le Sacre. - Mort du roi ; fêtes des funérailles. - Anniversaires. - L'eau du Serment. - Exorcismes de fin d'année. - Les dieux portent la Sainte Tête autour du Mont Meru ; les humains tournent autour des tas de sable. - Les premiers labours et le roi d'occasion. - La retraite de Vichnou. - Étude de la Fête des Eaux.

Avant de commencer ce chapitre, je ne crois pas inutile de dire que je n'ai presque rien vu de ce qui y est décrit. Sous le règne de Sisowath, j'ai eu toutes facilités pour assister aux cérémonies, mais je ne suis, à cette époque, restée que peu de temps au Cambodge, et j'étais trop jeune alors pour faire les observations nécessaires. Depuis ' je n'ai jamais pu obtenir l'autorisation de voir des fêtes autre chose que ce que tout le monde peut en voir. C'est donc à la très grande obligeance de L. L. A. R. les princesses Yukanthor, fille et petite-fille de Norodom, que je dois les renseignements inédits qui se trouvent ici.

Il existe au Palais des cérémonies qui remontent peut-être au temps de la splendeur d'Angkor ; mais beaucoup sont empruntées à la cour siamoise qui les avait elle-même imitées des rites khmèrs ; il est pour ainsi dire impossible de faire la démarcation entre ce qui a été transmis directement et ce qui est revenu par voie d'emprunts.

On se tromperait en imaginant la cour cambodgienne comme une cour européenne. Ici, il n'y a pas de noblesse : il y a les descendants de roi jusqu'à la cinquième génération; il y a les fils et filles, petits-enfants, cousins du souverain régnant ; et fort nombreux sont les princes de sang, étant donnée l'importance des harems royaux. En dehors de cela, il n'y a que la roture, et beaucoup de personnages importants ont encore des attaches paysannes récentes.

Enfin, il y a toute une famille de prêtres reconnaissables à ce qu'ils portent chignon, et ad descendant, selon la tradition, des brahmanes qui furent chapelains royaux : les (Fp132) Bakou. Ceux-ci peu-vent épouser des princesses de sang, et si, par extraordinaire, il n'y avait plus d'héritier au trône, l'un des leurs serait nommé roi. Ils reçoivent l'enseignement des bonzes dans leur jeunesse, mais restent les servants des anciennes divinités çivaïtes ; ce sont eux qui président aux cérémonies royales ; ce sont eux qui ont la garde du Trésor royal.

De ce Trésor, l'objet le plus important est l'Épée Sacrée, le palladium du royaume. Une tache de rouille sur la lame serait indice d'événements graves ; sortir entièrement l'Épée de son fourreau, sans rites propitiatoires, amènerait des catastrophes ; mais les bakous la sortent régulièrement chaque mois, un mardi et un samedi - jours des planètes Mars et Saturne - pour l'examiner et la nettoyer.

L'Épée Sacrée est mentionnée dans l'histoire. Tchou Ta-kouan dit que Çrindravarman obtint le pouvoir parce que sa femme, fille du roi régnant, lui apporta l'épée d'or. M. Coedès pense que l'Épée Sacrée serait d'origine siamoise. J'avoue humblement ne pas être convaincue et surtout par l'un de ses arguments selon lequel, sur un bas-relief d'Angkor Vat, le roi et les princes portent le poignard tandis que, seul, un dignitaire qui ne semble pas avoir un rang particulièrement éminent, tient une épée (1) ; de nos jours, lorsque le roi sort avec l'Épée, c'est un fonctionnaire qui la porte, et le fait qu'il n'y a sur le bas-relief qu'une seule épée représentée me semble digne d'intérêt. Quoi qu'il en soit, chez les Moïs, le Roi du Feu possède une arme sacrée qui aurait, selon les Cambodgiens et les Chams, « appartenu à leurs anciens rois », et les Moïs possèdent encore des

trésors que leur ont confiés les rois Chams en fuite devant les Annamites. L'arme du Roi du Feu est symbole du Feu; des calamités innombrables s'abattaient sur le monde si elle était mise à nu. Elle est aussi la foudre, comme paraît l'être le Glaive-des - Nuages-amoncelés -au-Ciel, l'un des trois Trésors des Empereurs du Japon. Le glaive « aurait été trouvé par le frère de la déesse du Soleil, le turbulent Susa-no-o, dieu(Fp134)de la tempête, dans la queue d'un serpent immense qui dévorait chaque année l'un des enfants d'un couple de deux vieillards (1). »

En dehors des bakous, certains personnages jouent un rôle important dans les cérémonies. Ce sont les Hora, les astrologues, qui, au nombre de quatre actuellement, établissent le calendrier et décident des jours et heures fastes pour l'accomplissement de certains actes importants, comme, par exemple, le départ d'un prince pour l'étranger. Il y a également les Achar, versés dans les rites, et plus particulièrement dans la science des exorcismes ; j'y verrais assez volontiers les successeurs d'une ancienne religion préhindoue, subsistant auprès des autres prêtres comme les Brahmes ont subsisté auprès des ministres du Bouddha.

Naguère tout-puissant, ayant droit de vie et de mort sur mes sujets, le roi était l'objet de nombreux tabous. On a peine, en le voyant de nos jours choisir bourgeoisement une nouvelle auto dans un garage, à imaginer qu'il y a si peu de temps, quiconque touchait le roi, même pour lui porter secours, était passible de mort. Les pieds nus de Sa Majesté ne devaient pas toucher le sol ; le sang royal ne devait pas être versé - on exécutait les princes de sang en les assomant avec des bûches de santal - par crainte, pense M. Coedès, que « les pieds du roi-soleil, et à plus forte raison son sang, ne brûlent la terre et causent toutes sortes de calamités. »

Nombreuses sont les cérémonies à la cour; puisqu'il me faut bien suivre un ordre, je vais d'abord décrire les célébrations occasionnelles qui marquent la vie d'un roi, puis dépeindre les rites annuels.

Trois jours après la naissance d'un prince, la sage-femme invoque les dieux - les Tevoda - et la mère remercie son accoucheuse. Un mois après la naissance, c'est une grande fête de baptême et de relevailles tout à la fois, où sont(Fp135)conviés parents et amis. Des bonzes commencent par des prières. L'un d'eux asperge ensuite l'enfant tenu par une gouvernante, et enfin la mère, l'assistance. Il se sert pour cela d'une feuille de cassia nommée phnau en cambodgien, feuille qu'il trempe dans une eau aromatisée de quelques tranches de citron et contenue dans un vase de bronze. Puis un bakou récite les prières brahmaniques tandis que sonnent les conques. Il ondoie l'enfant au front et aux paumes avec une eau lustrale mêlée d'huile, de santal, d'eau de roses et de poudre d'une pierre dite Yî-hun. Ceci fait, il place une feuille de phnau derrière l'oreille du bébé, une feuille derrière l'oreille de la mère. C'est alors qu'il donne son nom à l'enfant. Le roi, s'il honore la réunion de sa présence, place sur la poitrine du petit prince une plaque d'or sur laquelle est inscrit le nom donné. La fête a toujours lieu après la tombée de la nuit ; elle se termine par un festin et des spectacles.

Lorsqu'un prince arrive à l'âge de neuf à dix ans, on lui coupe solennellement la petite houppe de cheveux ménagée au sommet de son crâne, tout le reste étant tondu depuis la naissance. L'établissement de la date de cette fête est compliqué - il y a des âges, des jours, des mois, des heures néfastes. La solennité débute par une grande procession autour de la ville, le périple étant renouvelé trois jours de suite. Le jeune héros du moment est promené sur une litière d'or que des hommes tiennent sur leurs épaules ; il est vêtu du costume traditionnel tout brodé d'or, et d'un sampot lamé, de la couleur de la planète dominante. J'ai gardé un délicieux souvenir de la petite princesse Monikessan, immobile,

la peau poudrée de safran, ce qui lui faisait un teint d'or pâle - couleur des dieux -, la riche dalmatique d'or laissant à nu l'épaule droite et les bras chargés de lourds bracelets., sa jupe de brocard à fond mandarine, - couleur de la planète Mercure qui dominait ce jour là - découvrant les chevilles ceintes d'épais anneaux d'or et les pieds chaussés de mules pointues. Consciente de sa dignité, elle ne détournait pas sa tête couronnée d'un diadème, et, seul, un imperceptible sourire marquait son amusement de nous voir(Fp136)toujours au premier rang de la foule à prendre des photographies.

Au début de la procession viennent des personnages déguisés ; je pense qu'ils devaient autrefois être chargés d'attirer sur eux les malheurs. Ceux que j'ai vus étaient les acteurs de l'une des troupes de Phnom-penh , il y avait un roi nègre, des sauvages tatoués et vêtus de raphia, des moukères... ; il y avait, dans une cage, un singe blanc, qui était un enfant recouvert de kapok. Puis, à l'intérieur de la double file d'hommes vêtus de rouge et portant des étendards reliés par une longue corde, la musique royale, la garde royale - uniforme blanc, béret, ceinture et molletières bouton-d'or -, des délégations chinoises et malaises avec leurs orchestres, des- hommes jouant de tambours semblables à d'immenses vases à long col. Venaient ensuite des fonctionnaires du palais portant chacun le triple faisceau de rotin, symbole d'autorité, les ministres et fonctionnaires du palais revêtus de la traditionnelle tunique de gaze aux galons d'or. Précédant la litière de la princesse, marchaient d'autres fonctionnaires, avec un justaucorps vermillon ou bleu électrique, et coiffés de cet étrange bonnet, tel un blanc calice de fleur, tige en l'air ; tous tenaient en main une fleur de lotus, comme une tulipe en papier rouge. La litière était entourée d'écrans haut-levés qui protégeaient la princesse des rayons, et dominée par d'immenses parasols. Ensuite, venaient des femmes du palais, la dalmatique lourdement brodée découvrant une épaule, et chacune portait un ustensile d'or. La procession se terminait par des fillettes, le buste ceint d'une écharpe de coton blanc plissé, ayant, au sommet du crâne rasé, un petit chignon entouré d'une couronne de jasmins ; très sages, ces enfants, dont la plus jeune ne devait avoir guère plus de cinq ans, tenaient entre les paumes de leurs mains allongées l'une contre l'autre, un lotus de papier rouge.

Ayant ainsi lentement défilé dans la grand rue chinoise et le long des quais, la procession revint au palais, où la néophyte fut reçue par huit danseuses tenant en main des fleurs d'or ou d'argent. Sa Majesté introduisit sa fille-dans(Fp137)la salle du trône où priaient des bonzes. Le soir, illuminations et spectacles furent offerts à la foule.

Le mercredi et le jeudi après-midi, le cérémonial fut identique; le vendredi, troisième jour de la fête, la procession eut lieu le matin ; elle se termina par la coupe des cheveux.

En rentrant de sa troisième promenade au travers de la foule l'enfant échange son riche costume contre le vêtement blanc des récipiendaires ; il se rend à la salle du trône, précédé du roi, et suivi de deux servantes qui portent l'une un sabre, l'autre une boîte de bétel et un éventail. Je n'ai pu, à mon grand regret, assister aux rites qui eurent lieu et ne puis en parler que par ce que j'ai lu à ce sujet, ou ce qui m'en a été dit.

Le néophyte est installé sur une natte préparée à cet usage, en face des bonzes. Il salue le roi, les religieux, l'autel de Çiva, ainsi qu'un tronc de bananier enveloppé de soie et couronné en son sommet d'un anneau d'or enrichi d'un diamant. Cet objet représente, dit-on, le Mont Meru, pivot du monde (1). Alors, un bakou allume les cierges de la salle,(1- Etant donné le symbolisme complexe lié à l'idée du pilier cosmique, axe du monde, ce tronc de bananier pourrait être également la représentation du linga : voici un fait qui pourrait confirmer cette interprétation. A Ba-Phnom, site présumé de la capitale de l'ancien Fou-nan, et peut-être le mont Mo-tan où, selon les Chinois, descendait Çiva, se célèbre annuellement une cérémonie en vue d'avoir de bonnes récoltes, cérémonie qui fut

accompagnée de sacrifices humains comme celle du Neak-Ta Bêng, et comporta ensuite, et jusqu'à il y a peu d'années, le sacrifice d'un buffle blanc à la Dame Blanche. Les trois génies du lieu, la Neak-Ta Mesar (Dame Blanche) et ses deux acolytes les Neak-Ta Krâham-Kar (Gorge Rouge) et Sap Than (Tous-les-Cieux) y sont chacun représentés par des cônes recouverts respectivement de soie blanche, rouge et verte. Je sais bien que la présence de la Dame Blanche n'est pas pour infirmer cette interprétation -, mais il se peut que, seul, primitivement, un des génies ait été représenté par un cône, et que, par contagion, on ait donné semblable symbole à ses suivants.

Dans ce cas, Gorge Rouge, dont le nom rappelle étrangement celui de Gorge Bleue, un des surnoms de Çiva, représenterait ce dieu, tandis que la Dame Blanche serait Uma, son épouse qui vainquit le démon-buffle, et que Tous-les-Cieux, suivant la trinité hindoue, représenterait Ganeça. Le fait est d'autant plus curieux que les trois jours de célébration de la cérémonie doivent se passer les jeudi, vendredi et samedi, dont les couleurs sont le vert, le bleu et le noir, le troisième jour étant celui de la Dame Blanche; un autre nom d'Uma, l'épouse de Çiva, était celui de Kali, la déesse(Fp139)noir en relation avec les morts. J'avoue ne pas comprendre pourquoi les couleurs furent changées, sauf peut-être pour la Dame Blanche, le blanc étant la couleur des funérailles. Peu à peu, le culte d'Uma serait plus important que celui de Çiva -, au Cbampà, à Po-Nâgar le d'Uma qui y est appelé la Dame du Royaume, a évincé le culte du linga (Bj- XNIII-281). Au Cambodge, au Prasat Neang Khi au, il est possible (lue le culte de Yama, dieu des enfers, ait été remplacé par celui de Kali (Ad-184)

1 (enseignements sur la cérémonie donnés par M. Rouen, -administrateur de Prey-Veng.)

un achar prie les bonzes de réciter leurs prières, puis, en pâli, implore les dieux de bien vouloir assister à l'Exposition de la Loi que font ensuite les religieux, en tenant en main l'extrémité du fil de coton vierge qui ento% la salle et l'isole des influences mauvaises. Pendant que récitent les prêtres bouddhistes, un bakou s'approche du néophyte, défait le petit chignon placé au sommet de sa tête, divise les cheveux en trois mèches qu'il glisse chacune dans un anneau d'or. Les bonzes, à la demande de l'Achar, récitent les stances (le, bons souhaits, et le roi donne le 'premier coup de ciseaux A chacune des trois mèches, déposant les cheveux sur un plateau d'or, tandis que sonnent les conques ; le% cheveux qui ont été épargnés sont imbibés d'eau lustrale, puis la coupe est achevée par un simple coiffeur. Au Siam, les cheveux étaient solennellement jetés au fleuve ; au Cambodge, autrefois, les mèches étaient jointes aux insignes royaux ; "Il me dit qu'actuellement les cheveux sont jetés dans la fosse du sema central d'une pagode (voir chapitre 'V, p,177).

La cérémonie se continue ensuite dans la cour du palais, au sommet du Mont Meru, ou Kailasa, qui est %présenté par une construction en carton-pâte recouverte de plantes, agrémentée de quelques animaux en terre cuite. C'est sur ce mont, dit la légende, que Çiva coupa les cheveux de son fils Ganeça. Un bakou y conduit le prince, le menant au bout d'une longue canne. Le roi, qui représente Çiva, arrose le néophyte sous un dais blanc. Au Siam, le prince était installé sur une représentation du lac Anotatta, qui, sur le sommet du Meru, est la source des quatre grands fleuves terrestres et l'eau de la douche, comme celle de ces quatre fleuves majeurs, se déversait par les bouches d'un cheval,(Fp139)d'un éléphant, d'un boeuf et d'un lion ; au Cambodge, le roi se sert de l'eau de quatre aiguières qui représentent chacune un des grands fleuves. Pendant ce temps, le canon tonne et le Résident Supérieur, monté lui aussi sur le sommet de la montagne, assiste au rite. Un bakou essuie la face du baptisé avec une serviette blanche et met sur son crâne rasé une épaisse couronne de coton blanc destinée à éloigner les influences mauvaises ; elle devra être gardée durant trois jours. On lave les pieds de l'enfant à sa descente du mont.

Après avoir revêtu un costume d'apparat, le prince retourne dans la salle du trône où il n'y a plus à présent de bonzes. Il se place sur la même natte qu'il occupait lors de la tonte de la houppe et, s'appuyant sur un coussin, tient entre ses bras le trône de bananier habillé de soie. L'heure propice étant arrivée, les brahmes encerclent l'enfant et son père. Ils accomplissent le rite du Tour des Disques, rite pratiqué dans la plupart des cérémonies. Les disques à poignée, nommés popil, sont au nombre de sept, comme les planètes. On y fiche une bougie allumée et les assistants se les repassent de main en main, de droite à gauche, et en commençant par l'Est, en ayant soin de rabattre la flamme vers les personnages honorés. Ce tour se répète trois fois, d'après Leclère, dix-neuf fois, selon Moura qui ajoute que « les Khmèrs prétendent que chaque tour est un hommage rendu à chacune des âmes du néophyte, qui est censé en avoir, d'après ce compte, dix-neuf (1). » Alors retentissent les conques tandis que l'enfant boit une eau de riz mêlée au suc d'une noix de coco.

Un bakou plante les sept popil dans un bol de riz grillé ; un autre couvre d'onguent trois feuilles de bétel qu'il enflamme puis éteint ; avec l'onguent carbonisé de l'une, il dessine entre les deux yeux une sorte de point d'interrogation renversé, dont la boucle est à droite pour un garçon, à gauche pour une fille : Çiva, lui, avait un troisième oeil au milieu du front. Puis, avec l'onguent de chacune des deux autres feuilles de bétel, le bakou dessine (Fp140) sur les paumes une circonférence entourant un point. Alors le héros de la fête salue son père, et, tandis que résonnent à nouveau les conques, le roi le bénit, et l'oint au front et aux mains avec de l'huile consacrée. L'orchestre brahmanique joue cependant que l'assistance s'incline.

Le mariage d'un prince est une cérémonie rare car les rites ne s'accomplissent que pour l'union de deux personnes tic sang royal. Les unions avec la cour siamoise ayant cessé, il n'y a que des mariages consanguins assez peu fréquents, la plupart des princesses restant vierges et les princes prenant (let; concubines. Lorsqu'un mariage est célébré, le premier jour se passe en exorcismes, le second en cérémonies bouddhisme au troisième, tandis que les bakous soufflent des conques les mariés prennent place sous un dais placé au-dessus d'une estrade, et le roi les arrose d'eau lustrale.

On l'a vu, sitôt le roi mort, un Conseil des Grands nomme son successeur. Mais les cérémonies du couronnement ne prennent lieu qu'après l'incinération du défunt. Elles débutent par l'introduction solennelle du souverain dans les appartements royaux. Le Bouddha est porté en tête de la procession ; suivent des fonctionnaires tenant deux défenses d'éléphant et deux défenses de rhinocéros ; puis des filles d'honneur vierges, dont l'une porte l'Épée Sacrée, et dont quatre représentent les points cardinaux ; ces dernières ont le buste ceint d'une écharpe jaune, celle du Midi ayant seule une écharpe blanche « couleur de diamant », et, tandis que Levant et Midi tiennent des fleurs d'or, Occident et Septentrion ont en main des fleurs d'argent. Viennent des demoiselles d'honneur tenant chacune un plateau ; sur l'un d'eux, un sac d'argent figure le Trésor Royal ; sur l'autre, un morceau de marbre est symbole de la stabilité de la de ; sur le troisième plateau se trouve une citrouille, fruit dont les graines servent au Cambodge contre la fièvre et (lui est emblème de fraîcheur, tandis que sur le quatrième l'ait placé un sac de laque dorée représentant la vertu royale. la dernière jeune fille tient une chatte, servante de la maison.(Fp141)

Douze filles encore portent les ustensiles d'or du palais, précédant les princesses et les femmes de dignitaires, les fonctionnaires et les bakous. On offre des sucreries et deux têtes de porc aux géants gardiens de l'escalier, tandis que retentissent les conques et la musique brahmanique. Le ministre du Palais introduit le roi dans les appartements où

viennent le saluer les membres de la famille et les dignitaires. Puis le roi va honorer les urnes funéraires de ses ancêtres.

Des pavillons légers, construits pour l'occasion autour de la salle du trône, contiennent des offrandes aux Tévodas. Dans le pavillon du Sud-Ouest, au deuxième jour, le chef des Horas, de blanc vêtu, monte invoquer les dieux et leur demander de bénir le nouveau souverain. Celui-ci, vêtu de la couleur du jour, escorté de huit filles portant les unes des fleurs d'or ou d'argent, les autres les attributs royaux, se rend dans la salle du trône pour allumer le cierge dit « Cierge de la Victoire », qui ne peut être allumé que par le feu du ciel (foudre ou feu obtenu par une lentille) et qui devra brûler pendant un mois sans s'éteindre. Le roi fait ensuite une distribution de vêtements aux bonzes qui récitent des prières de bons souhaits, tandis que l'on frappe gongs et tambours.

Ces prières se renouvellent les jours suivants et les bakous consacrent l'eau qui servira au Sacre. Enfin, le cinquième jour est celui du couronnement.

Le souverain, vêtu de blanc - huit femmes à sa droite, huit femmes à sa gauche tiennent chacune un bouton de lotus - se dirige vers le pavillon de l'ondoïement dressé devant la salle du trône. Un bakou lui présente les statues çivaïtes que le chef des Horas prie d'assister à la fête. Dans le pavillon, le roi s'installe au centre d'une plaque d'or posée sur des feuilles de ficus, où les bakous l'arrosent au son des conques et du canon.

Cet ondoïement, l'abhicheka des textes sanscrits, est représenté sur un fronton du temple de Vat Eng Khnà VIIe siècle). On y voit le souverain aspergé avec de l'eau contenue dans une conque. Sur le registre supérieur du(Fp142)linteau est représentée une manifestation de Çiva dans le linga On peut supposer que, « de même que, sur le registre supérieur, Çiva se manifeste, rayonnant, dans toute sa gloire, aux yeux de Brahmâ et de Vichnou, ainsi, probablement sur le registre inférieur, le roi, comme lieutenant de Çiva sur la terre, est supposé briller par sa puissance et sa sagesse parmi ses sujets. Et comme, pendant le culte, le pilier ardent qu'est le linga est arrosé par les eaux rafraîchissantes du Gange, ainsi le souverain, pendant l'abhicheka, subit la même cérémonie des mains des principaux brahmanes (1)» Aux Indes, le principe de l'onction multiple qui consacre le roi « est que toutes les eaux célestes et terrestres, réunies dans quatre vases, sont répandues sur lui (2). » De même, a au Siam, l'eau du sacre doit provenir des principales rivières, des grandes mares sacrées, et de chacune des dix-sept provinces.

Une fois le monarque baigné, un bakou lui présente une branche de l'arbre Chey pruk « symbole du pouvoir suprême et du bonheur éternel (3). » On lave les pieds du roi avec de l'eau de coco mêlée à des essences aromatiques, puis le souverain pénètre dans le palais pour changer de vêtements. Il réapparaît, précédé de seize femmes et du Grand-Prêtre, pour recevoir les fonctionnaires européens, honorer les divinités, faire aux bonzes l'aumône du riz. Ensuite, il prend place sur un tapis recouvert de cotonnade blanche. Il est entouré de huit bakous placés aux points cardinaux et intercardinaux. Le tam-tam bat sur un rythme consacré ; le Grand-Prêtre place dans la main droite du roi une statue de Çiva, dans sa gauche une statue de Vichnou. Chacun des bakous, en commençant par celui de l'Est, et dans le sens des positions du soleil dans le ciel, s'avance et récite une formule dite de préservation ; chaque fois, le roi se tourne vers le récitant et fait ainsi face successivement aux points cardinaux. Au Siam, pour cette cérémonie, le souverain est(Fp143) assis sur un trône octogonal, et chaque fois qu'il se tourne vers l'un des points cardinaux, il s'oingt avec l'eau lustrale contenue dans une conque placée de ce côté.

Ensuite, lecture est faite des titres royaux inscrits sur une feuille d'or et le chef du protocole remet au roi, qui les touche, les insignes de la puissance. Ce sont le trône, le parasol à sept étages : celui-ci représente les étages du monde autour du pivot central ; il est habité par un génie puissant que les légendes cambodgiennes représentent comme guidant le souverain de ses conseils, et la salle du trône où se trouve le parasol s'appelle « la salle où le deva conseille ». Les autres insignes sont l'Epée Sacrée, le sceau royal, la tiare pointue, le chapeau à larges bords, semblable à un feutre mexicain et qui rappelle, dit-on, la légende du Vieillard-aux-Concombres, le jardinier qui devint roi (1 Au sujet de la légende du Vieillard-aux-Concombres,) - et les mules.

Alors s'avance le chef des bakous, et, levant ses mains au-dessus de sa tête, puis au-dessus de la tête du roi, il salue les points cardinaux et présente le royaume à son Maître qui l'accepte solennellement. A ce moment, le roi boit de l'eau lustrale dans une conque, et les ministres posent sur ses épaules un manteau rouge brodé d'or. Dans l'Inde ancienne, le Grand-Prêtre posait un manteau qui, avec sa doublure, représentait l'arnion et le chorion, faisant ainsi naître le souverain « de ce qui est la matrice de la royauté (2)».

Le Gouverneur Général pose alors sur la tête du roi la tiare pointue, et le souverain gravit les marches du trône, au son des instruments rituels que couvre le bruit du canon. Il reçoit des dignitaires les sceaux dont les investit son prédécesseur, sceaux qu'il rend après les avoir touchés. Ceci fait, le Gouverneur Général lui remet l'Epée Sacrée : les innovations du Protectorat font ainsi que le chef de l'Indochine Française remplace le prêtre des vieux rituels indous qui « remettait le sabre au roi en lui disant : « Tu es le foudre d'Indra (3) ».

Un peu plus tard, le roi reçoit l'hommage des femmes(Fp144) dans ses appartements. - Puis, l'après-midi, on -fait autour de sa Majesté circuler sept popils, chacun faisant dix-neuf cercles.

Enfin, le sixième et dernier jour, le souverain accomplit la marche royale qui est une prise de possession du royaume, et qui est citée dans les plus anciens textes de l'Inde. Partant de son palais, situé à l'Est du périple qu'il accomplira, comme toutes les circumambulations sacrées ou pradakchina, en ayant l'épaule droite tournée vers le centre, le roi, couronné de la tiare pointue, est porté en palanquin, dans une escorte immense, jusqu'à une première station au Sud. Le chef des bakous l'y attend et lui présente de l'eau lustrale, dont il se lave la face, en versant quelques gouttes à terre pour en prendre possession. Sa Majesté met alors une coiffure à cinq pointes et monte sur un char trainé par six chevaux et conduit par deux cochers portant une sorte de casque moyenâgeux. A l'arrêt Ouest, la même cérémonie d'ablution et d'aspersion se renouvelle. Cette fois le souverain se coiffe du chapeau à larges bords et monte un cheval. A l'arrêt Nord, une fois l'eau bue et répandue, le monarque, portant un casque d'or à pointe, monte sur un éléphant pour faire sa rentrée au Palais. Il marque la fin des solennités en éteignant le Cierge de la Victoire.

Je pense avoir assez montré de ressemblances entre les cérémonies du Sacre cambodgien et celles de l'Inde ancienne. Le rituel de la mort semble beaucoup plus complexe: il est aussi beaucoup plus facilement imprégné des coutumes locales : tout le monde meurt, s'il y a peu de couronnés, et les règles pour les funérailles d'un souverain devaient nécessairement se ressentir de celles qu'on observait pour son entourage.

Le roi mourant doit être transporté dans une salle spéciale attenante à la salle du trône : il y est placé face à l'Est, sous le parasol à étages. Le lit est entouré et surmonté d'images bouddhiques, en obéissance à la croyance qui veut que « les hommes qui ont fait du mal, jusqu'à cent ans, s'ils pensent au Bouddha au moment de mourir, obtiendront tous(fp145)

de naître en haut du ciel (1) ». Huit bonzes récitent des prières, tandis que deux achars surveillent les derniers souffles ; lorsqu'ils ont reconnu l'avant-dernier souffle, ils allument un cierge, dont le feu est communiqué à une lampe qui servira à allumer le bûcher funéraire. Cette lampe est placée avec divers objets sur une coupe en argent ou une corbeille à paddy contenant un bol de riz blanc. Les objets de cette coupe ou de cette corbeille seront distribués à ceux qui participeront à la cérémonie pour qu'ils les portent à la procession funèbre, sauf une pièce d'étoffe de coton blanc qui servira à la confection d'oriflammes qu'on déposera au pied d'un figuier sacré ou sur un stupa. « Le paddy servira de semence, comme symbole du samsara, c'est-à-dire de la succession -des naissances et des morts (2) ».

Lorsque l'agonie a cessé, les achars placent entre les mains du mort les offrandes que celui-ci présentera aux Saintes Reliques du Bouddha. Puis, tandis que, dans la salle du trône, on nomme le nouveau roi, les achars posent sur les neuf ouvertures du corps des morceaux d'or ou d'argent ayant la forme de la feuille dit figuier sacré et portant chacune une courte invocation en pâli. Plus tard, le nouveau souverain procède, au son des conques marines, à la toilette du cadavre placé sur un lit spécial. Les princes, les ministres, l'arrosent d'eau parfumée, cependant que les huit bonzes récitent la victoire du Bouddha sur le Mal, chant où l'illumination du Sage est comparée à l'abhicheka. Les assistants prennent « cinq cierges de cire d'abeille et cinq bâtonnets odoriférants qu'ils allument en demandant pardon des fautes et des offenses qui purent être faites au mort pendant qu'il était encore en vie (3). » Le nouveau roi pose un masque d'or sur la face du défunt et le couronne de la tiare pointue. Le soir, on apportera au cadavre son repas et deux dames du palais agiteront des éventails au-dessus de lui pendant tout le temps de ce funèbre repas. Il y a des pleureuses et un orchestre. Douze bonzes se relayent la nuit pour prier.(fp146)

Le lendemain, neuf oriflammes sont placées autour de la salle mortuaire. Les bakous ont sonné par trois fois des conques, et l'on procède une nouvelle fois au lavage du corps. On introduit dans la bouche du mercure et une pièce d'or, et l'on remet en place le masque. Puis, avant d'intro(Mire le corps dans la grande urne mortuaire, on le ficelle a dans la position agenouillée de la prière comme s'il implorait le Bouddha (1). »

Je crois plutôt que cette façon de faire vient d'un passé reculé : le corps n'a que bien vaguement, avec ses genoux à hauteur du menton sous les mains jointes devant la figure, la position d'un Cambodgien en prière, tandis que nombreuses sont, en Asie, les urnes préhistoire où les cadavres étaient enfermés ainsi. Des fonctionnaires, qui jouent également un rôle dans l'abhicheka, mettent le corps dans l'urne. M. Quaritch Wales, dans son étude sur les cérémonies siamoises, s'est attaché à démontrer que les rites de la mort - comme ceux de la Tonte de la Houppes et du Couronnement - sont aussi des rites de renaissance.

De fait, l'on s'est demandé si la pose des cadavres dans les urnes préhistoriques ne copiait pas celle du fœtus dans la matrice, de même que les shintoïstes japonais font prendre aux morts qu'ils enterrent la position de l'embryon. Ainsi ficelé, le cadavre est enveloppé d'un linceul avant d'être placé dans l'urne. Le roi place le masque d'or à hauteur du visage, couronne la tête de la 1 tiare pointue dont il brise la cime, et l'on verse dans l'espace libre (les liquides désinfectants. Cette urne d'argent doré, une fois fermée et placée dans une autre urne de bois, restera de longs mois - presque deux ans pour Norodom sui, un catafalque spécialement dressé à cet usage, où le souverain régnant, plusieurs semaines après le décès, ayant fait connaître son nom posthume à l'esprit du mort, lui demandera de bien vouloir prendre place.

Pendant tous les mois que l'urne repose dans la chapelle ardente la veillée funèbre est accomplie sans interruption. Les princes de sang se succèdent à tour de rôle; des membres (fp147) de la famille doivent chaque jour participer aux prières que seize religieux de chacun des grands monastères de Phnompenh viennent réciter en tenant les trois longues bandes d'étoffes qui sortent de l'urne ; seize gardes se partagent une veille pendant laquelle ils ne doivent pas un seul instant quitter le catafalque. Quatre fois par jour arrivent autant de pleureuses que le défunt avait d'années. Un orchestre est attaché au service sacré, et des repas sont apportés aux heures où le mort avait coutume de les prendre.

Trois fois par jour, on enlève les sanies évacuées par le côté Ouest pour les transporter en grande pompe vers, la berge d'où une jonque va les jeter au centre des Quatre Bras.

Dans l'enclos réservé aux crémations s'élèvent pendant ce temps les constructions destinées à la dernière cérémonie. Elles forment comme un petit temple : au centre, le Môn, qui représente le mont Meru, est fait de très hautes colonnes de bois d'essences spéciales, recouvertes de mousseline blanche ornée d'or ; aux angles extérieurs de cet édifice en croix, se trouvent des « sortes de dioramas avec cartonnages et poupées animées par des mouvements de mécanique, mélange disparate autant qu'anachronique de jouets européens et de peintures cambodgiennes représentant les scènes religieuses et légendaires (1). »

Le terrain est enclos en son pourtour de galeries ouvertes à l'intérieur et percées, au milieu des quatre côtés correspondant exactement à l'un des points cardinaux, d'une porte gardée par deux statues géantes ; aux angles de cet enclos, quatre tourelles représentent les « quatre fleurs » de l'illumination et sont surmontées d'une plate-forme d'où l'on jette au peuple, journallement, des citrons renfermant une pièce commémorative, et des boulettes de vernis contenant un billet en étoffe avec l'indication du don qui doit être remis par le Trésor à qui l'apportera. Citrons et boules imitent les fruits de certain arbre magique, qui satisfait tous les désirs. (fp148)

L'urne royale est emmenée de la chapelle ardente au Môn en une immense procession. Des orchestres siamois, malais et Chinois ; une musique militaire européenne ; des soldats ; des porteurs d'étendards à pied et des porteurs d'étendards à cheval ; des porteurs de parasols ; des fonctionnaires cambodgiens vêtus de la tunique de gaze et coiffés du chapeau blanc en calice renversé ; des palanquins avec des reliques : le défilé s'allonge interminablement. On y voit aussi d'énormes animaux en carton-pâte, autant que le mort comptait d'années (le calendrier cambodgien est formé de cycles à noms d'animaux), et chacun porte des robes de bonze pliées, qui seront distribuées pour acquérir des mérites au défunt.

Il y a aussi une effigie de rhinocéros, qui porte le feu sacré brûlant dans une petite lampe d'or enfermée dans une lanterne d'or : à Angkor, déjà, le rhinocéros est porteur du feu sacré. Il y a des palanquins où les chefs des bonzes tiennent les textes sacrés ; une litière où se trouve un fils du disparu ayant attaché à sa tête l'extrémité d'une longue bande de toile qui sort de l'urne ; dans une autre litière se trouve encore un enfant du défunt qui jette du riz grillé dans la foule. Le char funéraire, attelé de six chevaux, tiré en outre par cent hommes vêtus et coiffés de rouge, est une construction géante formée de cinq étages comme une superposition de pirogues de tailles décroissantes, masse dorée sur laquelle sont assises seize danseuses coiffées de la tiare poin

Tout en haut, dans un petit pavillon aux mousselines blanches lamées d'argent que des embrasses retiennent aux angles, deux fils du mort se tiennent près de la grande urne ait

sommet effilé. Viennent encore des cavaliers, des porteurs de pavois, de parasols, des chambellans portant les services royaux, et puis, de blanc vêtues, tête rasée, les femmes suivent à pied...

La procession fait le pradakchina autour de la ville en sens inverse du pradakchina ordinaire, et donc en allant (le l'Est vers le Nord et en ayant l'épaule gauche tournée vers le centre. Elle s'arrête à chacun des quatre points cardinaux, où prient autant de bonzes que le roi disparu avait d'années ; un autre pradakchina recommence autour du(fp149)même dans le bruit du canon, des conques, des tambourins, des trois « Hou 1 » rituels poussés par la foule.

L'urne, hissée en grande pompe au sommet du catafalque érigé au centre du môn, demeure plusieurs jours pendant lesquels les pleureuses viennent régulièrement chanter, à l'accompagnement d'un orchestre brahmanique. Aux quatre tourelles de l'enclos, des bonzes, en nombres multiples des points cardinaux - seize dans chaque tour pour les funérailles de Norodom, huit pour celles de Siso wath - prient nuit et jour. Le soir tombé, s'allument des fusées, « des fleurs scintillantes qui se balancent quelques instants sur leurs tiges flexibles (1) », et des ballons lumineux s'envolent « en offrande au Bouddha pour le mérite du Iroi défunt (2) ». Des spectacles : danses, cinéma, luttes, théâtres d'ombres sont offerts à la foule.

Des lectures de sermons sont faites dans l'enclos. Puis, à minuit, les pleureuses reviennent, on fait évacuer l'intérieur des bâtiments. « Alors », dit M. Marchal à propos des solennités en l'honneur de Sisowath, « dans le silence impressionnant de la nuit, s'élève le chant des pleureuses groupées dans la branche Ouest du Môn. L'eff et est grandiose : l'intérieur du Môn avec l'urne qui se profile dans le ruissellement de lumières, sous les plis de longues draperies blanches constellées d'étoiles d'or encadrant le piédestal, forme un décor qui s'harmonise avec les lamentations funèbres des femmes scandées par le rythme bref d'un tambour qu'accompagnent les modulations d'un flageolet plaintif (3) ».

Lorsqu'arrive le jour de l'incinération, le souverain régnant invite respectueusement son prédécesseur à descendre du catafalque. L'urne est transportée dans le petit « pavillon des parfums » situé à l'angle sud-ouest de l'enclos. Ce qui reste du corps est lavé à l'eau de coco mêlée de parfums, les bijoux sont enlevés et, fondus, ils serviront à faire une statue du Bouddha qui sera consacrée dans le Môn et sera enfermée dans le même stupa que les cendres. Puis les ossements sont replacés dans une urne de santal.(fp150)

J'ai déjà dit que les rites de la mort, comme ceux de la Tonte de la Houpe et du Sacre, sont très probablement des rites de renaissance. On n'a pas, à ma connaissance, fait état pour cette hypothèse de l'emploi de l'eau de coco. Celle-ci, en se solidifiant dans le fruit, se transforme en un germe qui, perçant la coque dure, devient arbre : c'est, comme l'oeuf, un symbole facile de naissance. On en fait boire au néophyte, lorsque, cheveux coupés, nouveau nom donné, il va être marqué au front et aux paumes pour entrer dans une vie nouvelle. Le souverain, une fois baigné par les eaux lustrales a les pieds lavés d'eau de coco, avant la cérémonie où lui sera conférée la puissance et où, par le manteau, il naîtra « de ce qui est la matrice de la royauté ». De même, dans les funérailles, on lave les restes avec de l'eau de coco avant le dernier acte de la cérémonie avant l'incinération...

Pendant ce temps, au sommet du catafalque diminué de hauteur, on a préparé le bûcher sur une couche de terre isolante. Quand l'urne y est placée, les assistants déposent sur le bois ' des fleurs en copeaux de santal aux teintes pâlies (le feuilles d'automne. Tandis que le canon tonne un nombre (le fois égal au nombre des années du mort, le Roi, de la flamme allumée au moment du dernier souffle, met le feu à la mèche soufrée qui traverse

en sa longueur un dragon de bois doré. « Le feu se propage dans une traînée éblouissant au milieu de la fumée et des crépitements des pétards jusqu'au bûcher (1) » d'où partent des fusées imitant les cris d'animaux.

Toute la nuit le bûcher brûle, attisé par les gardes vigilants. Le lendemain, après que les ministres ont fait tourner les popils autour du foyer éteint, se célèbre le rite de « retourner l'image » : une figurine d'homme, face à l'Est est faite avec les cendres, effacée, puis refaite, mais tournée face à l'Ouest. Puis les proches du roi séparent avec des tamis les ossements des cendres, les arrosent avec de l'eau parfumée. Les bonzes, encore une fois, récitent les prières (fp151) en tenant la longue bande d'étoffe blanche qui repose alors sur les derniers restes. Les résidus du bûcher sont immergés en pompe au milieu du fleuve, tandis que l'urne contenant les cendres royales est solennellement transportée au palais, en attendant d'être enfermée dans un stupa.

Dès lors, chaque année, le roi célébrera l'anniversaire de la mort de son prédécesseur, des prières étant dites par les bakous, et par des bonzes aussi nombreux que le disparu avait d'années.

Une autre cérémonie dont la date change à chaque règne est celle de l'anniversaire du roi. Celui-ci reçoit une douche purificatoire, et des bonzes, autant qu'il a d'années plus une, récitent des prières. Depuis le règne de Sisowath, a lieu par la même occasion la prestation de serment des fonctionnaires qui, auparavant, se renouvelait deux fois l'an. Les fonctionnaires, à jeun, et ne portant aucun bijou, doivent boire une eau consacrée par les bakous qui y trempent solennellement diverses armes, à commencer par l'Épée Sacrée et la Lance du Vieillard -aux-Conco mbres, et en finissant par des engins plus modernes : les dieux pris à témoins retourneront contre les parjures la puissance de ces armes. Les prestataires, par groupes de huit, écoutent, avant de boire, la formule du Serment, presque semblable à celle qui fut inscrite sous le règne de Sūryavarman Ier. dont elle ne semble être qu'une adaptation aux exigences créées par la conversion du Cambodge au bouddhisme. La formule est répétée mot par mot et chaque fonctionnaire doit avaler sans hésitation le contenu de la coupe qui lui a été présentée, et se mouiller la tête avec les quelques gouttes restantes.

La même cérémonie est répétée pour les princes, pour les femmes du Palais. De l'eau consacrée est envoyée en province aux fonctionnaires qui n'ont pu se rendre à PhnomPenh, et qui doivent la boire devant leur gouverneur. .

Une année, bientôt, va s'achever. Il faut, avant de se (fp152) préparer à célébrer l'année nouvelle, exorciser le palais des influences néfastes qu'il aura pu recevoir. Cette cérémonie a lieu quelques semaines avant le nouvel an. Le palais est entouré de cordons isolateurs en chaume et en coton vierge.

Des prières sont dites. Au premier jour est allumé le Cierge (le la Victoire ; au troisième jour, tous les assistants sont Munis d'un " sceptre précieux » fait d'une pointe de palme nouée au tiers sur laquelle est écrite une formule de protection ; tous sont coiffés d'une couronne de coton. . Le roi donne le signal en tirant un coup de revolver, et les gens autour de lui font le plus de bruit qu'il leur est possible tandis que le canon commence à tonner : il tonnera toute la nuit'

Puis voici le Nouvel An. Au ciel, chaque année,, un fils de dieu différent* entraîne à sa suite la multitude céleste. Leclère donne, selon le calendrier dressé par les Hora8, la description du dieu qui fut chef en 1910 « Il sera vêtu de noir, orné de pierres précieuses, de fleurs de lotus qu'il portera derrière l'oreille ; il mangera du sang. De sa main droite il

tiendra l'arc et de sa main gauche il tiendra le trident. Il montera sur le cochon et sera le grand chef de la route. Il entraînera toute la multitude des dieux du ciel qui sont cent mille fois dix millions, tous splendidement vêtus, le corps oint de parfums, d'onguents, parés, ornés, purifiés, jolis, tous divers (1) ».

Chaque année cette multitude se rend dans la caverne de cristal du mont Kailasa prendre « la sainte tête de Kapila (2) le Maha-Brahma, déposée sur un plateau (l'or (3) ». Elle lui fait faire autour du mont Meru le même périple que le soleil, puis la Sainte Tête est déposée à nouveau dans sa caverne de cristal. Alors, les divinités s'en vont se baigner dans le lac Anotatta, qui est parfaitement rond, gardé par un roi des Nagas ; quatre fleuves en sortent par les bouches de quatre têtes de cristal, celles du lion, du taureau, du cheval, de l'éléphant. Puis, dans un pavillon édifié tout spécialement par l'architecte du Paradis d'Indra, let, d eux vont tous « observer les préceptes afin d'être heureux, .(fp153) sans péchés, prospères, et d'atteindre la vieillesse ». De même, sur terre, on fera la circumambulation autour de tas de sable qui représentent le mont Meru, on se purifiera, et l'on écoutera les saints préceptes.

Les réjouissances commencent trois jours avant le nouvel an par un grand nettoyage. On prépare dans la cour de la Pagode d'Argent huit monticules de sable. Au soir, les lampes sont toutes allumées, afin que dieux et ancêtres puissent visiter la terre. Le lendemain, les gens dans leurs beaux atours, vont faire le pradakchina autour des tas de sable auxquels ils ajoutent quelques poignées ; ils font aussi le tour du rocher artificiel qui s'élève dans la cour. Des bonzes ' nuit et jour, viennent prier et dire les paroles du Sage. Au sixième jour des fêtes, le roi baigne solennellement les statues de Vichnou et Çiva, puis il est lavé par les femmes. Au septième jour, les femmes baignent les chefs des monastères qui sont venus dans l'enceinte du palais.

Quelques semaines après le nouvel an, a lieu la cérémonie du Premier Sillon. Ce fut par une fête semblable que jadis le roi de Mithila découvrit, dans la terre qu'il avait entr'ouverte, Sita, qui devint l'épouse de Ràma. Ce fut également par une telle fête que les nourrices abandonnèrent, pour aller voir ce qui se passait, le jeune Çakyamuni au pied d'un arbre ; elles l'oublièrent longtemps, mais, lorsqu'elles revinrent, elles s'aperçurent que l'ombre de l'arbre était restée stationnaire afin de protéger le bébé du soleil.

En Chine également, le premier labour donnait lieu à une grande cérémonie, précédée de sacrifices, que célébrait le Fils du Ciel dans un champ consacré ; « guidé par le Grand Scribe qui criait à haute voix les mouvements à accomplir, il conduisait lui-même la charrue, et traçait trois sillons, les ministres en faisaient neuf, les grands -officiers, les nobles et enfin les paysans complétaient le labourage des mille arpents... La cérémonie du labourage était répétée partout, par les princes dans leurs fiefs où ils avaient un champ de cent arpents, par les vassaux dans leurs domaines, et,(fp154)

jusque dans les cantons et les villages, le rite de « remuer la terre » s'accomplissait (1) ».

Au Cambodge, le rite se passa it dans une rizière sacrée, et nul dans le royaume ne pouvait faire pénétrer le soc dans lit terre avant qu'il n'eût été accompli ; mais, de même qu'aujourd'hui, la rizière sacrée n'existant plus, on répète les anciens gestes dans le terrain des incinérations princières, de môme le paysan n'attend plus qu'ils aient été faits pour remuer son champ.

Ce premier labour dut pourtant être d'importance grave il est exécuté par le même personnage qui jouerait le rôle de Roi Temporaire si la coutume existait encore. Roi pen-trois jours, ce personnage devait alors accomplir la Dangereuse cérémonie du Brûlage du

Paddy 'pendant que le véritable roi demeurait enfermé dans son palais ; mais le sens de cette coutume étant depuis longtemps oubliée a été supprimée depuis l'installation de la Cour à Phnom-pehn.

Dans toute l'Indochine, les rites marquent le danger du geste qui désacralise la terre. En Annam, les Chams ont encore la coutume des « champs de furtifs labours » ; il y aurait, dit Aymonier, « une idée de crime de déchirer et d'ensemencer la terre » ; aussi, dès le premier chant du Coq, des amis vont-ils, au jour propice, tracer en secret, dans le plus grand silence, trois sillons autour du champ consacré par chaque paysan aux divinités. A l'aube, le propriétaire (les terrains « va flâner de ce côté, comme par le plus grand des hasards. A la vue des sillons, il s'arrête, feint une vive surprise, et s'écrie : « Qui donc est venu labourer furtivement mon champ cette nuit ? (2) » Il se hâte de faire des offrandes aux dieux, leur demandant de pardonner aux inconnus qui sont venus furtivement labourer, et de lui donner bonnes récoltes ; ensuite, il pourra remuer sa terre sans crainte.

A Phnom-Penh, quelques jours avant la célébration de la fête, on élève de petites maisons sur pilotis pour les divinités, (fp155) ces maisonnettes sont cinq, non plus, comme autrefois, aux quatre points cardinaux et au centre, mais aux quatre angles, la plus grande étant près de l'entrée du terrain situé devant le musée. Pendant deux jours, huit bonzes récitent des prières près de ces édifices.

Au matin du jour fixé, une lente mélodie où dominant les flûtes annonce l'arrivée du cortège. Le remplaçant du roi, le buste recouvert d'un justaucorps broché d'or, casqué d'une sorte de haume d'or, s'avance en palanquin ; derrière lui, sa femme est assise, jambes croisées, dans un hamac aux mailles très larges suspendu à un énorme fléau que portent deux hommes. Les parasols ouverts au-dessus de leur tête, les vestes de soie et les haumes dorés des personnages de la suite, mettent des notes éclatantes dans le terrain que domine la masse rouge-sang du Musée, tandis qu'ils font deux fois, dans le sens du soleil, le tour la « rizière ». Le « roi », ayant la « reine » à sa droite salue ensuite le plus grand des édifices, cependant que la longue plainte des conques retentit. Ayant salué, le roi prend en main la charrue que traînent de superbes boeufs richement caparaçonnés de rouge. Les porteurs de parasols, quelques fonctionnaires aux vêtements de couleurs vives, le suivent tandis qu'il fait mine de labourer, - le geste n'est plus, depuis longtemps, qu'un simulacre. Derrière eux, marche la reine » avec ses 'suivantes

d'un panier placé sur sa hanche, elle jette à la volée la semence. Trois sillons étant fictivement tracés autour de la « rizière », on dételle les beaufs près d'une natte où sont posées des coupes à pied, en argent, contenant riz, maïs, haricot, sésame, herbe, eau et alcool. Il faut que les boeufs mangent ou boivent ; s'ils s'attaquent d'abord au paddy, sa récolte sera abondante ; il en sera de même pour le maïs, mais si les beaufs prennent d'abord de l'herbe, il y aura des épizooties

l'eau, évidemment, est signe d'inondations ; quant à l'alcool, il indique qu'il y aura de la piraterie dans le royaume...

Les mois des plus fortes pluies sont une période de retraite, le Vassa, où les bonzes se retirent dans leurs couvents. La coutume n'est cependant pas uniquement bouddhiste ; les(fp156)

Brahmes la pratiquent, en imitation, disent-ils, de Vichnou qui, du temps qu'il était ici-bas, passait trois mois de repos, jeûnes et méditation, sur le dos du serpent Ananta flottant sur la surface des eaux. Ce thème mythologique est fréquemment représenté sur les ruines khmères. Au Palais, les bakous se réunissent pour l'ouverture de la période de repos au

piéd de l'autel des divinités brahmaniques ; huit prêtres invitent les idoles à entrer en retraite, les aspergent d'eau lustrale et leur présentent des offrandes.

La fin de la saison des pluies est marquée par la plu. importante des célébrations annuelles au Cambodge, la Fête des Eaux.

Le roi, sur un palanquin d'or et d'émail, protégé par des ombrelles à la couleur de la planète dominante, se rend à sa maison flottante qu'il ne quittera pas durant les trois journées de la fête. Devant lui, chaque après-midi de ces trois jours, une centaine (1 Le nombre de pirogues risque singulièrement de diminuer. Nous avons souvent vu, près des pagodes riveraines, d'anciennes pirogues, le course qui pourrissaient et n'étaient pas remplacées. Il serait facile, si l'on veut conserver son intérêt au spectacle, d'encourager les villageois à en faire de nouvelles.) de longues pirogues à proue et à poupe relevées, montées chacune par une quarantaine (le rameurs, vont lutter de vitesse sur le fleuve. Le but est marqué par deux barges ancrées à la jonction du Mékong et du Tonlé-Sap.

Sitôt massées en aval de la maison flottante, au bord des Quatre Bras, les pirogues remontent le courant pour aller prendre le départ un kilomètre plus haut, et, lorsqu'elles passent devant le souverain, du milieu de chacune d'elles, un bouffon salue le roi par des chants et des contorsions. Puis les pirogues redescendent deux par deux - leurs quarante hommes forçant l'allure, ceux de l'avant assis, ceux de l'arrière debout - telles de gigantesques mille-pattes qui se hâlent.

Le troisième jour, les pirogues étant réunies en amont, une courroie est tendue entre les deux barges. Un brahmane(fp157) se détache de la rive et s'avance vers la corde tendue. Par deux fois, sabre levé, il se dirige vers la lanière, en invoquant les dieux ; par deux fois il recule, comme effrayé de son audace, mais une troisième fois se décide et coupe la courroie. Alors, dans une ruée sauvage, toutes les pirogues se précipitent derrière lui, au moment où la lune ronde se lève à l'horizon. Cependant le Roi, à l'intérieur de la maison flottante, salue la Lune tandis que retentissent les conques. Un prêtre lui présente l'eau lustrale dans une conque incrustée d'or émaillé vert, blanc et rouge, et posée sur une petite coupe en or massif émaillé des mêmes couleurs. Le roi se mouille les paumes qu'il élève vers la lune, puis s'humecte le visage ; il asperge enfin, avec des feuilles de phnau, les enfants prosternés autour de lui.

Comme les autres soirs, dans la nuit qui tombe, des bateaux illuminés se détachent des berges et se promènent de long en large. Quelques familles encore envoient à ce moment de petits radeaux lumineux filer au gré du courant.

Telle est, en résumé, la plus spectaculaire des fêtes annuelles du Cambodge, celle que les Européens ont nommée la Fête des Eaux. Adhémar Leclère prétend qu'avant 1902, il y avait deux fêtes identiques, l'une précédant d'un mois celle que nous connaissons. Doudart de Lagrée, observateur consciencieux, n'en mentionne qu'une ; une également selon Moura, une selon Branda... S. A. R. la princesse Malika Yukanthor me dit qu'il y avait une cérémonie précédant l'autre lorsqu'il y avait de très fortes inondations. Il se peut aussi que la réplique de la Fête des Eaux qui se fit quelques années fut un essai sans lendemain pour solenniser la sortie du Vassa.

Moura dit que « les habitants ne savent rien sur l'origine et la signification de cette fête (1) ». Leclère, « s'efforçant d'en déterminer le sens par une enquête auprès des habitants, et par l'étude des raisons qu'on en donne ou qu'on en peut admettre » conclut « que ces raisons sont difficiles à découvrir et quelles se perdent dans la nuit des temps ». Les gens du(fp158) peuple, écrit-il, « prétendent que cette fête a pour but de témoigner aux déesses

de la Terre et des Eaux... notre reconnaissance pour les bienfaits dont elles nous comblent et de leur marquer notre regret de les polluer de nos ordures. Mais cela, me dit un prince n'est pas l'opinion des lettrés. Ceux-ci prétendent que cette fête des régates, y compris la coupe de la sainte courroie, a pour but, comme la fête du commencement de l'année... d'empêcher les génies mauvais de la terre et des eaux de dévaster le royaume (1) ».

De significations diverses, la cérémonie est si complexe qu'une étude un peu poussée, non seulement ne serait guère dans le ton de notre livre, mais en dépasserait le cadre : je me réserve de publier ultérieurement une telle étude, et ne veux ici que permettre au lecteur de donner un sens aux gestes accomplis et de découvrir en des faits simples d'apparence les survivances d'un très lointain passé.

A l'époque où la Fête des Eaux se célèbre, les premières moissons commencent dans les parties hautes. Les eaux à leur maximum, déjà, commencent à se retirer et, des marais qu'elles laissent derrière elles, montent des miasmes mauvais. Obtenir que les eaux emportent avec elles les germes de maladies, mais qu'elles reviennent néanmoins en temps utile pour amener les futures moissons, tels sont les buts que, tout naturellement, on peut avoir cherché à atteindre.

Que la fête ait un rapport avec les moissons, la chose est certaine. La nuit même où le roi salue la Lune, dans tout le Cambodge, les paysans se réunissent pour la saluer : ensuite, par le nombre de gouttes de cire qui se sont étalées sur des feuilles de bananier, ils tirent des présages sur les moissons (le l'année suivante : le rite de divination peut être aussi un rite de magie sympathique. Par ailleurs, lors de la fête de moissons que célèbre une tribu Thai du Tonkin, tous sorciers étant présents, le sacrifice aux ancêtres ayant été accompli, les assistants ayant participé à un festin au cours duquel ils se sont couverts d'une espèce de fruit dont les piquants s'attachent partout, l'assemblée sort de la maison du chef où a (fp159) eu lieu la réunion. « Au pied de l'escalier on a apporté une vieille pirogue dans laquelle prennent place face à face un homme et une femme. Tous deux, armés d'un long bâton, commencent un jeu qui consiste à choquer le haut puis le bas des bâtons, suivant une cadence qui est fixée par les assistants. Celui qui se trompe est éliminé. Les vieillards commencent et cela dure trois nuits (1). »

Ce rapport établi entre moissons et pirogues, nous pouvons aller plus loin. On a découvert au Laos un de ces tambours de bronze dits « tambours de pluie » qui proviennent probablement d'un centre situé dans l'actuel Tonkin, et qui datent du premier siècle de l'ère chrétienne. Ce tambour est orné d'images de pirogues dont la ligne générale rappelle étonnamment celle des pirogues cambodgiennes et qui ont, elles aussi, des rameurs assis et des rameurs debout ; parmi les divers motifs, d'ordre magique probablement, dont s'orne le tambour, se trouve une frise de margouillats. Le 5 du 5e mois, selon une croyance populaire d'Annam, si l'on parvient à attraper, à midi juste, un margouillat, on aura là un talisman, un remède merveilleux. La croyance peut s'expliquer ainsi : le 5 du 5e mois, en Chine antique, c'était l'apogée du principe Mâle et Chaud, et midi son moment culminant. Le margouillat, animal de sang froid, ami de l'ombre, donc animal appartenant au principe Femelle, ne peut que se réfugier en ce moment dans les retraites les plus obscures ; et celui qui aura pu vivre au dehors en cet instant critique pour lui, ne pourra être que très efficace à protéger contre les dangereuses émanations du principe Mâle.

Or, le 5 du 5e mois, il y a de nombreuses cérémonies à faire selon le King Tch'ou souei cheki, calendrier du Sud de la Chine qui date du vie siècle de notre ère. Ce calendrier dit que, le 5 du 5e mois, on fait des courses nautiques pour rechercher le poète Kiu-Yuan qui se jeta dans la rivière Mi-Lo. De nos jours encore, le 5 du 5e mois l'on offre à K'iu-Yuan

des gâteaux triangulaires et ce jour, qui est aussi le jour du sacrifice à la terre, ont lieu les fêtes des(fp160)

bateaux-dragons. Ainsi, il y a une trentaine d'années, Dartige de Fournet notait, en juin, dans son journal : « Dès l'aube la fête du Dragon a commencé emplissant le fleuve d'un affreux tapage. D'immenses pirogues pavoisées circulant en tous sens, poussées par soixante ou "quatre-vingts rameurs, semblent fouiller tous les coins des berges. A l'avant, un homme agite un drapeau rouge ; au centre, des gongs, des cymbales, des tambours, marquent la cadence des avirons ; l'équipage entier contribue à ce concert assourdissant en poussant des cris de bêtes fauves. Cette cérémonie a un sens symbolique assez nébuleux ; elle figure, dit-on, la recherche du corps d'un prince illustre noyé autrefois dans la rivière des Perles (1). »

Le thème est plus facile à saisir dans certain village du Tonkin qui célèbre le culte de deux serpents guérisseurs des épidémies et pourvoyeurs de pluie ; le culte terminé, il fallait construire des bateaux ; durant trois jours dont le premier était le 7 du 7^e mois, quatre pirogues, de deux rangs de vingt pagayeurs, avec un chef en proue et un chef en poupe, chaque pirogue représentant un hameau, joutaient de vitesse « en suivant tous les endroits où les serpents furent lâchés autrefois, se donnant le plaisir de la lutte dans la traversée du fleuve (2) ». Ces joutes furent supprimées en 1862.

Voilà donc un rapport qui me semble nettement établi entre les courses de pirogues et les Dragons, Serpents,, ou Poissons - car les gens du Fou-nan avaient des bateaux à tête et à queue de poisson - dispensateurs de pluie.

Mais à Phnom-Penh, les joutes terminées, un brahmane s'avance et coupe une courroie tendue au travers du fleuve : opération dangereuse, car il s'y prend à trois fois avant de la trancher (3.Selon Moura, le bakou tenait un sabre dans chaque main et coupait la corde en trois tronçons.), et, ce faisant, invoque la protection des dieux. Au Siam, disent les Français du XVIII^e siècle qui purent encore voir la Fête des Eaux avant qu'elle ne fût supprimée, le Chef Religieux frappait l'eau de son épée. Je crois que la(fp161) cérémonie de la coupe de la courroie est un transfert de rite, et que nous avons au Siam la coutume primitive, j e, dirai tout -à l'heure pourquoi.

Que l'on se rapporte à ce qui a été dit au début du chapitre ii à propos d'une antique civilisation océanienne basée sur une opposition entre montagnards et riverains, les premiers ayant pour chefs des descendants de l'Oiseau Divin et commandant au feu et à la foudre ; les seconds descendant du Poisson-ou du Serpent divin, et commandant à l'eau des fleuves et des pluies. Ce dualisme existe encore chez les Djarai habitant les montagnes du Laos : au Roi de l'Eau s'oppose le Roi du Feu, dont l'emblème est un sabre. Dans la cérémonie cambodgienne, nous avons déjà le clan du Serpent et de l'Eau ; en face, le brahmane qui, selon Branda, portait une calotte rouge - le rouge, couleur du Feu - devrait représenter le clan de l'Oiseau. Peut-être autrefois, sa pirogue avait-elle une tête et une queue d'oiseau ; dans tous les dessins anciens montrant des pirogues de courses au Siam, on en voit certaines dont la proue s'avance en une gigantesque tête d'échassier, et la poupe s'ef file en longue queue. A Poulou Canton (île de la côte d'An nam), les deux villages de l'île se disputent en des courses nautiques lors d'une fête annuelle, et leurs pirogues ont, soit une tête et une queue de dragon, soit une tête et une queue de phénix.

Dans la Chine ancienne, « les joutes sexuelles se tiennent en temps de crues près des confluents où (symbole d'exogamie) deux rivières mêlent leurs eaux... près de leur confluent se trouve le Lieu-Saint où, à l'époque des grandes eaux, se font des sacrifices

qui sont des mariages sacrés; on dit que deux rivières joutent ensemble quand elles mêlent leurs eaux débordées (1) ». A Phnom-Penh, la Fête se passe à l'endroit où le Tonlé-Sap rejoint le Mékong ; lorsque la Cour se trouvait à Oudong les courses avaient lieu soit près. de la jonction du Krang Banteay et du Tonlé-Sap, à Kompong-Luong, soit dans un étang de Oudong où se réunis(fp162) saient les eaux de divers canaux au moment des crues... D'autre part, qu'il y ait une idée d'union sexuelle dans la Fête des Eaux, je n'en doute pas ; les unions sexuelles ont, dans toutes les civilisations, facilité par magie sympathique l'abondance des moissons. Lors de la Fête des Eaux, le roi s'en vient vivre sur l'eau avec ses femmes ; autrefois, sur le fleuve, se promenaient à ce moment des barques pleines de chanteuses, et des pirogues où se trouvaient les fonctionnaires. Moura, Leclère, ont rapporté des chants de bouffons dans les pirogues de courses ; ils sont pleins d'allusions sexuelles :

« Le tonnerre gronde fort... Dans'le beau temps de Chau- on avait dix filles pour un sol et cinq veuves pour une noix d'arec pourrie. »

« J'ai le corps difforme, les cheveux crépus, les traits (lu visage bien laids, et cependant j'ai cinq femmes autour (le moi qui m'aiment à en perdre la tête (1). »

« ... Il a plu beaucoup cette année, le fleuve a débordé il y aura beaucoup de riz et de joie. Toutes les femmes seront grosses du fait de leur mari ou du fait de leurs amants, peu importe... Les Cambodgiennes sont amoureuses toute la nuit, les Annamites sont amoureuses toute la journée. On dit que les Françaises ne sont amoureuses que dans la soirée. () filles, retirez vos sampots, afin que je voie celle d'entre vous qui me plaît le mieux... O femmes vous êtes rusées, mais je suis amoureux... vous êtes rusées, mais vous devien- grosses et vous allaiterez mes enfants (2). »

Lors des salutations à la Lune, dans les campagnes, ce sont les femmes qui viennent saluer le Seigneur-Lune ; et nia servante cambodgienne m'a raconté à ce sujet une version d'une légende que j'avais déjà lue dans Moura. C'est à l'une de ces fêtes qu'une fille de la terre tomba amoureuse " (le la lune ronde » et se languit ; son père lui dit que, jamais, on n'avait épousé le Seigneur-Lune ; mais elle apporta un ,soir de pleine lune des bougies et des baguettes d'encens, (lisant : « Venez me prendre, Seigneur, pour que je monte(fp163) aussi là-haut. » Et le Seigneur-Lune descendit, apportant de l'or, beaucoup d'or, à la mère de la jeune fille ; avec cet or, il en fit un mannequin, qu'il recouvrit d'une couverture ; puis il emmena la belle au ciel, où il l'épousa. L'union se termina d'ailleurs par un accident : Seigneur-Lune ayant emmené avec lui son épouse terrestre dans sa tournée au travers des espaces célestes, la tête de la jeune femme fut enlevée par la violence des vents qui y règnent, et tomba sur la terre. L'histoire, il va sans dire, ne se termine pas là ; mais elle est hors de mon sujet.

Si, dans les campagnes, le sens d'un rite d'union semble être conservé pour les Salutations à la Lune, il paraît avoir été perdu pour les Salutations à la Lune faites par le roi, sans doute parce que, au Cambodge, la lune n'est pas femelle, comme en Chine. Pourtant, la Nâgî qu'épousa Kaundinya avait nom Soma, ce qui veut dire Lune en sanskrit. Seule est restée, dans cette cérémonie, l'idée de fécondité : le roi asperge d'eau ses enfants.

Au Siam, la pirogue du roi joutait avec la pirogue de la reine : si la reine gagnait, c'était signe de bonne récolte. Au Siam encore, je l'ai dit, le Prêtre frappait l'eau de son épée : et j'y veux encore voir un mariage : le sabre, qui est aussi la Foudre ou le Feu, principe Mâle, pénétrant dans l'Eau, principe Femelle.

Au Cambodge, cependant, le sabre ne frappe pas l'eau, mais une corde, qui était autrefois une lanière de cuir de buffle, et qui était si pleine de puissance magique que l'on n'y pouvait toucher sans danger. Dès la corde coupée, les pirogues se ruent toutes ensemble, comme si elles voulaient chasser quelque chose devant elles. Mouhot nous rapporte une légende selon laquelle, lors de la première épidémie de choléra, épidémie venue de Javelles bonzes siamois voulurent reconduire à la mer l'épidémie: en rangs serrés, sur le fleuve, les bonzes armés d'éventails « descendirent en chantant, objurguant et anathématisant avec un zèle ardent, digne d'un meilleur sort que celui qu'éprouva plus de la moitié d'entre eux, foudroyée dans un court trajet de huit lieues, par l'invisible ennemi qu'ils pourchassaient. Néanmoins, comme.(fp164) au bout d'un certain temps, le choléra, suivant sa marche habituelle, perdit de sa virulence, et finit par disparaître, les survivants de cette héroïque équipée ne manquèrent pas (le s'attribuer la victoire (1) ».

Ainsi donc, la course finale des pirogues serait une chasse aux esprits. Revenons en Chine antique. Il y avait aussi une fête de l'Expulsion des Pestilences, mais elle avait lieu le 10^e mois: c'était le grand Nô hivernal. Dans la salle du trône à, e où se tenaient des gardes et des fonctionnaires coiffés de rouge, une troupe de jeunes gens, portant des torches allumées, faisaient trois tours en poussant de grands cris ; sortant du palais, ils passaient leurs torches à une troupe de cavaliers, qui la passaient à d'autres cavaliers, encore, et les flambeaux transmis de cohorte en cohorte étaient finalement jetés dans la rivière ; l'expulsion terminée, on disposait les images des génies des portes, qui attachent les mauvais esprits avec des cordes de joncs ; mais, avant d'avoir ainsi reconduit les pestilences, on faisait des danses masquées, dont le chef était chargé de « chercher partout les esprits : et le caractère em- ployé, est le même qui signifie corde, enchaîner (2) ».

Je crois donc que la cérémonie de la coupe de la corde peut s'expliquer par une conception analogue. La lanière en cuir de buffle, qui sert à la capture des éléphants, sert aussi contre les mauvais esprits : lorsqu'une débutante est reçue danseuse, on place devant son lit de camp une lanière en peau de buffle, une entrave en liane, et un aiguillon de cornac « pour conjurer les sorts funestes (3) ». Grâce à sa puissance magique, la sainte courroie a fixé derrière, ou sur elle, toutes les pestilences ; la corde coupée, on chasse les esprits 1 ainsi amassés. Et, pour plus de sûreté, on lance, la nuit venue, de petits esquifs lumineux qui emportent au loin les esprits dangereux. Ces esquifs étaient, autrefois, en forme de lotus ; en novembre, en Chine du Sud, Dartige du Fournet raconte avoir vu de petites lanternes roses, en papier huilé, par lesquelles les Chinois se proposent, en les abandonnant au fil(fp165) de l'eau « d'apaiser ainsi et d'éloigner les diables qui apportent les maladies (1) ». Le calendrier ancien que j'ai déjà cité dit qu'au 7 du 7^e mois, on envoyait sur l'eau des lotus dans lesquels on avait fixé une bougie, afin de renvoyer les âmes des morts.

Leclère, parlant des radeaux abandonnés au courant, donne une invocation identique à celle qui est faite lorsqu'on renvoie, par de petits bateaux en bananier, les âmes aux lieux dont ils viennent assister à la Sortie du Vassa. Ce que me dit la princesse Yukanthor, qui a pratiqué le rite jusqu'à ces dernières années, est bien différent. Le radeau était lancé, au troisième jour de la Fête des Eaux, au moment où la lune se lève. Sur le radeau, se trouvaient cinq baguettes d'encens, cinq cierges, et des fleurs. S'y trouvaient en outre, dans une corbeille, de petits plats en feuille de bananier contenant riz, paddy, sésame, arachide, haricot, coton, et tout ce que l'on peut obtenir par la culture des chamkar. En lançant le radeau, la princesse faisait une invocation à la lune, pour que les chamkar rapportent davantage l'année suivante, et pour obtenir protection contre les guerres, les ennemis, les maladies, les malheurs... Que ce soit Leclère qui ait fait la confusion, ou que des Cambodgiens l'aient faite pour lui, de toutes façons, la chose est facile. Je ne pense donc pas osé de dire que la coupe de la courroie est un transfert de rite: à un moment

donné, on a fondu en une seule deux cérémonies qui se passaient à deux moments différents, et le rite de frapper l'eau avec une épée a été oublié.166

CHAPITRE V

Bouddhisme ancien. - Grand et Petit Véhicules. - Livres sacrés. Le Bouddha, sa légende, sa doctrine. - Les Bonzes. - Le monastère. - Inauguration d'un temple. - Charlie Chaplin, gardien de porte. - Ordination. - Vie monotone de la Communauté. - Écoles de pagodes.

Le bouddhisme ancien était essentiellement « une confrérie de moines isolés dans de pieuses retraites, à l'écart des activités humaines, appliqués à la pratique d'une discipline purement, ecclésiastique qui visait à former des «Arhat », des saints purifiés de toutes les souillures sortis à jamais de l'océan des transmigrations ; leur culte se concentrait sur le souvenir du Bouddha Sâkyamuni, ses reliques, ses lieux saints. Puis, brusquement, à une date qu'il est impossible de prévoir, mais qui ne doit pas s'éloigner beaucoup des premiers temps de l'ère chrétienne, tout change: l'activité, auparavant Condamnée, est alors glorifiée, sanctifiée, sous la condition d'être dégagée des intérêts personnels et d'être employée au samut d'autrui ; la Bodhi, la connaissance suprême qui fait les 1 Bouddhas, est accessible à tous les êtres; plutôt même, ils la portent en eux de toute éternité, mais méconnue par l'effet des impuretés contractées, comme le miroir sous la poussière qui le ternit... l'univers grandi à l'infini se remplit d'une multitude infinie de Bouddhas... des légions de Bodhisattvas -galemment imaginaires se groupent autour d'eux (1) ».

Au Bouddhisme du Petit Véhicule (Hinayàna) de tradition pâlie, vient se substituer le Bouddhisme du Grand véhicule (Màhayàna) de tradition sanscrite, « qui va conquérir l'Iran oriental, l'Asie centrale, la Chine, la Corée, le Japon, lit presque l'île indo-chinoise et les grandes îles de l'archipel indien (2) ».

Dans l'ancien Cambodge, brahmanisme et bouddhisme et développent côte à côte, jouissant « successivement et même simultanément de la faveur de la Cour (3) », mais, 167 arrivé à l'apogée de sa puissance, le royaume « épuisé par le fardeau écrasant de sa gloire » succombe à l'attaque des Siamois. Les vainqueurs étouffent brusquement la civilisation'. dès vaincus ; ils leur apportent en compensation une religion douce, aux doctrines de résignation, « dont les ministres voués à la pauvreté se contentaient d'un toit de paille et d'une poignée de riz », dont les préceptes « assuraient la paix,, de l'âme et la tranquillité sociale (1) ». Le peuple khmèr, « resté primitif et rude sous le vernis d'une brillante civilisation », adopte la doctrine simpliste du Petit Véhicule qui par « sa tendance à l'ataraxie », son « dédain des arts » le reposait, peut-on croire, de l'effort surhumain exigé par les rois constructeurs. Il se tiendra désormais à cette doctrine" mieux appropriée à son caractère que les spéculations méta, physiques du Grand Véhicule.

Le Bouddhisme du Petit Véhicule repose avant tout sur l'autorité de communautés de moines, fortement organisée et hiérarchisées, chargées de conserver dans sa sobriété l'enseignement du maître disparu. « Les textes sacrés sont rédigés dans un dialecte détaché du fonds indoeuropéen de l'Inde continentale, le pâli, qui ne subsiste que dans ces écritures, communes aux églises Cinghalaise, Birmane, Siamoise-, Laotienne et Cambodgienne. Le canon consiste en trois classes de textes, les « trois corbeilles » (Tri-pitaka) : les Sutta ou « les Enseignements », instructions familières données> par le Bouddha à ses disciples au cours de sa vie errante ; 1 Vinaya ou « la discipline », le recueil des règles de conduite qu'il énonça à l'usage des moines et des fidèles laïques, enfin l'Abhidhamma qui correspondrait à notre métaphysique ou qui, du moins, témoigne d'une

philosophie plus systématique que les Sutta. Chaque texte est enrobé de longs commentaires, dont les plus célèbres sont traditionnellement attribués à Buddhaghosa, un grand docteur qui aurait vécu à Ceylan au ve siècle de notre ère.

En fait une élite a seule accès au Tripitaka pâli : en dehors de son cercle on ne connaît guère que quelques extraits du 168 recueil des vies antérieures du Bouddha (les Jâtaka), la légende de sa dernière existence et de son nirvâna, en quelques pages d'une cosmologie (1) ».

Dans l'imagination des humbles, le Bouddha est devenu l'égal des dieux, commandant à la multitude des génies et (les hommes. Pour l'identifier aux rois légendaires, on le fait naître dans un palais au milieu du luxe et des plaisirs. D'autres esprits -plus sévères ont imaginé de préférence « un Bouddha « forestier », un mouni vêtu de haillons, s'appliquant à la méditation dans la solitude et le silence. La légende du Bouddha est un compromis entre ces tendances contradictoires (2) ». Le Bouddha vécut probablement au ve siècle avant J.-C. « Il naquit dans une famille noble chez les Çakyas, c'est-à-dire dans une petite principauté aristocratique située près de la frontière du Népal (3). » Selon la légende, jeune homme riche et de qualité, il menait une vie luxueuse. Il n'avait pas trente ans lorsqu'au cours de trois promenades, le spectacle d'un vieillard abandonné, puis d'un malade qui geignait, puis d'un cadavre, successivement l'impressionna, lui révélant soudain la fragilité de la vie terrestre.

Peu après, tandis qu'il passait en voiture, la vue d'un moine sur la route le décide à tout quitter pour se faire ermite. C'est alors qu'on lui annonce la naissance d'un fils. Il dit : « voilà une chaîne qui m'est forgée ». Il rentre soucieux ; des servantes s'efforcent de le distraire par des chants et des danses, mais il n'écoute ni ne regarde et s'endort. Il se réveille au milieu de la nuit : les suivantes qui sommeillent, vautrées à terre, ont perdu comme un masque leur charme apprêté. « Tout n'est qu'illusion », s'écrie-t-il, « il me faut tout quitter et partir ». Il va à la chambre de sa femme : elle dort, la main sur la tête de son enfant. Alors il songe : « Si j'écarte sa main de la tête de mon enfant pour le connaître, elle s'éveillera ; quand je serai Bouddha, je reviendrai et je m'inquiéterai de mon fils » - et il part sans les éveiller. Il va par les forêts, jeûnant, retenant son souffle « fixant, pressurant, torturant¹⁶⁹ fortement sa pensée (1) » attendant que lui vienne l'illumination surnaturelle. Mais, bientôt, il doit reconnaître que ce n'est point là la bonne voie : il renonce aux macérations. Une nuit qu'il était assis, méditant sous un ficus que l'on nomma depuis « l'arbre de la Science », soudain, son esprit s'illumina et tout lui fut révélé. Il était devenu le Bouddha - l'éveillé, celui qui sait - ainsi que dirent ses disciples. Alors était venu le temps de la prédication.

Toute l'action du Bouddha s'est exercée en paroles ; il n'a rien écrit. Il parlait la langue populaire de l'Hindoustan oriental assez analogue au pâli. Dans ces discours religieux les phrases se lient sur un mode solennel et hiératique, les attitudes mêmes de l'orateur ne sont pas indifférentes : un strict cérémonial règle sa pose et ses gestes... « Aucun mouvement dans les périodes de ces discours; on n'y voit que raideur et monotonie... chaque pensée a le même droit d'être entendue et sans abréviation aucune à la place qui lui revient c'est ainsi que s'accumulent ces répétitions interminables que les disciples du Bouddha ne se lassaient pas d'écouter et de vénérer toujours à nouveau : c'était là pour eux le revêtement nécessaire à la pensée sainte (2). »

« Qui a cent sortes d'amours a cent sortes de douleurs

« Qui a quatre-vingt-dix sortes d'amours a quatre-vingt-dix sortes de douleurs...

« Qui a quatre vingts sortes d'amours a une douleur

« Qui n'a pas d'amour n'a pas de douleur. »

« Ça et là, entre des exposés dogmatiques et des exhortations morales, s'intercalent, comme dans nos Évangiles, des paraboles.

Des paraboles aux fables et aux contes, il n'y a qu'un pas. Les textes sacrés mettent donc des fables dans la bouche du Bouddha (3) ». Ainsi s'est créée la collection des Jatakas ou 170 récits des vies antérieures du Bouddha. Des stances, enfin, ont chanté la doctrine du Sage : le Dhammapada semble réunir les plus belles.

Ceux qui se plaisent aux spéculations métaphysiques sont comme des aveugles cherchant à définir un éléphant : l'un a touché la tête, l'autre la trompe, un troisième la queue, et chacun d'affirmer comment est l'éléphant et de se disputer jusqu'à en venir à se battre.

Dans « le Bouddhisme au Cambodge » Adhémar Leclère, qui semble ignorer l'histoire de l'éléphant, nous conte avec tristesse les difficultés d'un reportage chez les Bonzes. Il se désespère et s'irrite à la fin de ne pouvoir obtenir de réponses claires et nettes à ses questions. Le Nippéan (Nirvana) surtout l'inquiète, il voudrait quelques précisions :

« Mais alors vous ne savez rien ?

« Nous ne savons que ce que le Bouddha a dit, que ce qu'il a jugé utile que nous sachions pour faire notre salut. - « Mais pourquoi le Bouddha n'a-t-il pas voulu parler davantage sur le Nippéan ?

« Parce que personne n'aurait compris ce qu'il eut dit et que ceux auxquels il se serait adressé seraient morts -i't,i)iiisement en l'écoutant ; leur tête aurait éclaté en sept morceaux, car les choses que le Bouddha leur eut dites étaient 1) grandes, trop puissantes, trop belles, pour que leur tête leur coeur puissent les saisir. »

Qu'importe en effet, au disciple du Bouddha les théories sur la nature finie ou infinie du monde.

« Ce qu'est la douleur, ô disciples voilà ce que je vous ai annoncé 1 Ce qu'est l'origine de la douleur, ô disciples voilà ce que je vous ai annoncé 1 Ce qu'est l'abolition de la douleur... Ce qu'est le chemin qui mène à l'abolition de la douleur... » Du corps provient le contact, du contact les sensations, de la sensation la soif, (le la soif l'attachement aux choses terrestres, (le cet attachement l'existence, hi naissance, la vieillesse, la mort..)171 puis de nouveau, de renaissances en renaissances, un autre corps assoiffé de vie, attaché, malgré tout à ce monde de douleurs...

Pour entrer dans le chemin qui mène à la délivrance, il faut pratiquer Droiture, Méditation et Sagesse.

*Ne tuer ni homme ni bête

*Ne prendre ce qui est à autrui

*Ne toucher à la femme d'un autre

*Ne dire ce qui n'est pas vérité

*Ne boire ce qui peut enivrer telle est la Quintuple Droiture.

« Au témoignage des voyageurs les moins prévenus, les peuples bouddhistes donnent une impression toute particulière de bonheur. Pour une religion si souvent taxée de pessimisme, l'observation est singulière. Cependant elle nous aide à saisir un des traits réels et profonds de la civilisation bouddhique. Une civilisation, c'est une conception de la vie humaine traduite du langage philosophique dans toutes les -activités d'une société organisée. Le bouddhisme ne fait pas de l'existence un drame tragique, un point entre deux infinis où se joue une éternité de salut et de damnation ; ce n'est qu'un accident éphémère d'ans une série de longueur incommensurable ; la nature n'est pas un décor, un simple cadre ; animaux, plantes et jusqu'à la matière brute, ne sont, tout comme l'homme lui-même, que des stages temporaires dans l'universelle métamorphose de la vie; une immense communion rapproche tous les êtres, depuis les hauteurs du ciel jusqu'aux profondeurs des enfers, soumis tous à la même loi du karman qui développe à l'infini les conséquences morales des actes une fois commis, loi qui serait implacable, s'il n'était donné aux vertus cardinales, sagesse, douceur, pitié, d'annuler cette force aveugle et d'assurer à jamais la béatitude dans la paix du Nirvana (1). »

Un disciple du Bouddha voit en ce monde un séjour de perpétuelles douleurs, « mais cette douleur n'éveille en lui qu'un sentiment de compassion pour ceux qui sont encore 172 dans le monde, il ne ressent pour lui-même ni tristesse ni pitié, car il se sait proche du but, glorieux entre tous, qui l'attend... Il tend au Nirvâna avec la même allégresse victorieuse que le chrétien à son but, la vie éternelle (1) ».

« S'ils t'injurient que penses-tu ?

« Je penserai qu'ils sont bons et doux puisqu'ils ne me frappent pas.

« Et s'ils te frappent de la main ?

« Qu'ils sont bons et doux puisqu'ils ne me frappent pas avec un bâton.

« Et s'ils te frappent avec un bâton ?

« Qu'ils sont bons et doux puisqu'ils ne m'ôtent pas la vie.

« Et s'ils te tuent ?

« Qu'ils sont bons et doux puisqu'ils me délivreront ce corps rempli d'ordures. »

Aimer tous les êtres sans distinction, telle est la charité bouddhique. Aimer tous les êtres c'est ne s'attacher à aucun, c'est éviter joies et douleurs que l'attachement peut procurer.

« En parfaite joie nous vivons sans ennemis dans le monde de l'inimitié.

« En parfaite joie nous vivons

« Nous à qui rien n'appartient.

« La gaieté est notre nourriture

« Comme aux dieux rayonnants... »

DHAMAPADA

Le Bouddhisme se distingue de la plupart des autres religions par deux caractères essentiels. Il ne comporte aucun sacrement, aucune formule conférant la qualité ouddhiste... C'est une religion sans dieu (2)... » Le Bouddhe ne prie pas une puissance surnaturelle, il se recueille devant l'image du Bouddha, il s'hypnotise sur l'image de la suprême sagesse pour mieux s'en imprégner et s'encourage à devenir un sage à son tour. Ainsi font du moins les gens instruits car la majorité des fidèles, imbus de croyances animistes, prêtent à telle image, à telle formule, vertu magique et pensent surtout, en faisant offrande au Bouddha, s'attirer sa bienveillance.

Le Bouddhisme au Cambodge est fondé sur l'existence d'une confrérie de moines, nommés « bonzes » par les Européens.

Ces bonzes se distinguent des laïcs par leur tête entièrement rasée - même les sourcils - et leur costume composé de trois pièces de cotonnade jaune vif. La première est nouée à la ceinture en long pagne, la deuxième tendue en écharpe sur une épaule, la troisième drapée en toge sur la même épaule tandis que l'autre épaule reste nue.

Un éventail à la ceinture, une ombrelle (la même que celle des explorateurs de Jules Verne) teintant de vert pâle leur tête lisse qui semble de bronze, ils vont pieds nus par les routes, silencieux, en file indienne, même s'ils ne sont que deux.

Si les plus vieux ont choisi de rester moine jusqu'à la mort, la plupart n'ont pris l'habit que pour un temps plus ou moins long : de tradition, tout Cambodgien, prince ou paysan, se doit de porter la robe jaune au moins quelques mois. Il s'ensuit que l'on compte au Cambodge environ 3.000 monastères et plus de 100.000 bonzes, dont 60.000 moines ; soit un moine pour quarante laïcs, femmes et enfants compris. Il serait difficile de supposer que ces 60.000 moines sont tous des lettrés et des savants. Si l'on met à part une élite qui s'adonne à l'étude des textes en langue sacrée, et quelques bons maîtres d'école, la majorité reste formée d'honnêtes campagnards « qui ont de l'instruction »

Pour ce qui est des bonzes temporaires, l'échelle des valeurs vaut à peu près celle du régiment. Il y a un peu de tout : des princes, des fonctionnaires grands et petits, des paysans, des plantons et des coolies ; il y en a qui sont munis de titres et de diplômes européens, d'autres qui ne lisent pas sans peine les paroles du Maître. Il y en a qui s'efforcent d'observer rigoureusement la règle, d'autres qui se contentent de ne pas enfreindre les grandes défenses. Il y a même de doux rêveurs 'qui, dans les régions riches, se tournent les pouces en attendant qu'on les nourrisse. Le monastère est parfois le refuge de pauvres campagnards qui n'ont même pas un lopin terre - et il n'est pas d'usage en ce pays que le paysan loue - il sert aussi d'abri au citadin chômeur. Nourri, logé, payant pas l'impôt, celui-ci attend, pour quitter la robe, trouver un emploi de gratte-papier ou de planton. S'il a possibilité de travailler la terre, il croirait déchoir en le faisant ; il attend une place de bureaucrate, poussant à l'extrême la patience bouddhique, satisfait s'il mange à sa faim. Quant au nombre accru des monastères et leur encombrement depuis quelques années, il en est, en effet, beaucoup où, malgré la générosité des fidèles, le bonze se serre un peu à la ceinture.

Il s'agit donc, en ce qui concerne les bonzes, de savoir distinguer non seulement moines et bonzes temporaires mais bonzes volontaires et bonzes par nécessité.

Le clergé est fortement hiérarchisé. « Chaque monastère est sous l'autorité d'un supérieur, qui relève d'un chef provincial, lequel relève à son tour d'un des grands dignitaires de la Capitale. » Ces derniers qui reçoivent leurs titres du roi, sont les maîtres de « ce petit État dans l'État qu'est le Sangha communauté des bonzes (1) ».

Il existe, au Cambodge, deux sectes distinctes : la grande de Mohânikây et la petite secte Thommayut. Cette dernière, d'origine siamoise et aristocratique, qui prétend renier à la lettre des vieux textes sacrés au détriment des spéculations métaphysiques, se distingue surtout par une adoration sans borne pour tout ce qui vient du Siam, une grande vénération de quiconque porte un titre de noblesse et parfait mépris de la secte traditionnelle Mohânikây, « le and tas », la secte du vulgaire, celle du peuple.

Chacune des deux sectes a un grand maître résidant à Phnom-Penh mais le titre de « Chef suprême du Sangha » n'a pas été conféré depuis la mort du dernier titulaire en 1914, 175 ans plus tard, que, fort chrétiennement, les Européens s'entêtèrent à baptiser « Pape des bonzes » avec autant d'obstination qu'ils en mettent à nommer pagodes les Vat ou monastères.

Situé au milieu d'un bosquet de grands arbres, de préférence près d'un étang, un monastère comprend, à l'intérieur d'une enceinte figurée par quelques pieux espacés, d'une part une petite agglomération de cases sur pilotis où logent à l'écart moines et novices, d'autre part les bâtiments ouverts aux laïques : le temple (Vihara) et quelques grandes cases - une seule si c'est un pauvre monastère - la sala des élèves, la sala des fêtes, où les fidèles dressent le repas des bonzes, et, proche de la route, la sala du passant, ouverte au voyageur qui veut se reposer ou s'abriter pour la nuit.

Le temple est un édifice rectangulaire, orienté à l'Est, de taille variable mais rarement plus grand qu'une petite église de campagne. Débordant sur les grandes faces, un immense toit de tuiles, corné et retroussé, coiffe les murs crépis à la chaux. Ceux-ci sont percés, sur la longueur, de fenêtres aux lourds volets, et, à chaque extrémité, deux portes de bois plein, sculpté, ou orné de dessins dorés sur fond noir. Le fronton qui les domine, grand triangle de bois finement découpé, incrusté de verre, plaqué d'or, fait étinceler au soleil quelques scènes mythologiques. Généralement le Génieoiseau Garuda soutient les angles du toit ; au bord sont suspendues des clochettes minuscules qu'un gros battant en forme de pétale de lotus fait tinter au moindre souffle. Vu de l'intérieur, le temple n'est qu'une longue salle demi obscure où luisent des colonnes rondes, peintes ou grossièrement laquées or et noir. Au fond sur l'autel, s'élève une monumentale statue dorée du Bouddha, abritée de parasols étagés, encadrée de longues et étroites bannières (bandes d'étoffes multicolores découpées). Devant, sont alignés des statues plus petites et les riches cadeaux reçus par la Communauté - chandeliers, vases, réveils-matin, - et les offrandes: fleurs qui se fanent, petits oriflammes, petits parasols en papier, bâtons d'encens fichés dans de petit tas de sable... Les cierges sont piqués sur un long cadre de bois, sculpté, comme les jougs des charues, 176 en forme de nâga. Également sculpté et doré est le siège à prêcher, soutenu par des personnages mythologiques, ou, parfois encore, par un seul gros animal, chevreuil ou lion, sur le dos duquel le prédicant s'assied jambes croisées.

Placées symétriquement autour du temple, huit bornes (Sema) délimitent l'emplacement sacré ; une neuvième pierre (le Sema central) est enfouie devant l'autel. L'enterrement de cette pierre donne lieu à une importante cérémonie (dans le Cambodge ancien, on égorgeait, dit-on, des esclaves, voire des passants, pour les enterrer sur le seuil des portes du temple afin d'en mieux garder l'entrée. On verra au chapitre VI les rites encore observés pour la construction des maisons sur pilotis). Pendant trois jours, la pierre,

attachée à deux poutres en croix, reste suspendue au-dessus du trou creusé. Les bonzes viennent réciter des prières et les fidèles font des vœux, en même temps que jettent dans la fosse

*Un bijou, celui qui voudrait être riche

*Un violon, celui qui rêve d'être habile musicien

*Une boucle de cheveux, celui qui regrette d'avoir cheveux plats

*Des rognures d'ongles ou des gouttes de sang,

« celui qui veut être fort », - me dit un paysan.

« Le troisième jour, à l'heure indiquée par le devin, neuf hommes porteurs de coupe-coupe se rangent autour de la fosse. Au signal donné par le devin, qui frappe sur un gong, ils tranchent la corde en poussant un long cri, trois fois. On comble alors la fosse et l'on procède à la pose des huit Sema de l'enceinte...

« A l'entrée du temple, sur un terre-plein, se dressent deux Mâts qui portent en certaines occasions une longue flamme d'étoffe à bandes multicolores. Le mât se termine par un personnage, l'oiseau sacré ou la roue de la loi, qui, quelquefois, est une roue de bicyclette. Plus ou moins éloignés de l'avant du temple s'élèvent les monuments funéraires, cônes de pierre, moulurés, sculptés, ornés de mosaïques abritant les cendres des morts.

« Au centre du monastère, à mi-chemin des cases des moines et du temple, est suspendu le tambour qui rythme la vie de la Communauté. C'est un tronc creusé, tendu aux deux extrémités d'une peau de buffle. Parfois, le tambour est remplacé par une cloche que l'on frappe également avec un bâton.

Dans les campagnes, sinon à la ville, les bonzes, aidés par quelques villageois, construisent eux-mêmes les bâtiments du monastère ; c'est une distraction pour les novices et les paysans qui n'ont pris la robe que pour quelques mois. Gâcher du plâtre ou couper du bois sans que rien presse, peindre de couleurs vives une balustrade, délasse les jeunes d'avoir anonné les textes sacrés. Les moines marquent plus de sagesse et se gardent de tels divertissements ; les plus cultivés étudient, enseignent ou méditent, les autres s'efforcent à la méditation. Il s'ensuit que, par le peu de hâte des uns et la pieuse indifférence des autres, la construction d'une pagode est un travail de longue haleine. Parfois d'ailleurs, faute d'argent, les travaux sont abandonnés et remis à des temps meilleurs. Les réparations sont effectuées avec encore plus de lenteur; en général on préfère attendre que le vieux temple de bois soit peu à peu pourri par la pluie : on le rebâtira en ciment, qui est solide à durer plusieurs vies.

Ainsi, ayant délaissé l'élégance traditionnelle des vieux temples construits de briques et de bois, les bonzes construisent, ou font construire, des bâtisses d'une solide laideur. Leur religion leur interdit de s'émouvoir, de s'attacher à des choses aussi futiles que l'art, mais, qu'on leur offre la même solidité sous une forme moins offensante, ils n'y verront pas plus d'inconvénient qu'à orner l'entrée du temple d'un Charlie Chaplin de plâtre. Certes, Chaplin ne dépare nullement la mythologie, mais il serait alors décent que son image soit mieux sculptée. Il serait également préférable de ne pas laisser croire que l'architecture actuelle des pagodes est un résultat de l'influence française ou, pis encore, une exemple d'art franco-cambodgien. J'ai vu des voyageurs s'y tromper.

La plupart des colonaux et des Cambodgiens cultivés (hors, bien entendu, les marchands de ciment et leurs intermédiaires chinois) s'inquiètent peu de tels détails. Ils admettent, toutefois, qu'une des réussites françaises au Cambodge est d'avoir, non seulement sauvé à temps l'artisanat indigène, mais de l'avoir fait renaître, à tel point que divers 178 techniciens étrangers vinrent en référer à l'expérience du „„fondateur de l'École des Arts et des Corporations Cambodgiennes pour adapter, en leur pays, une organisation analogue

Or, depuis l'abandon du vieux style des pagodes, les doreurs, les laqueurs, les sculpteurs de motifs en bois, faute de travail, disparaissent, et, avec eux, cet art traditionnel dont le Cambodgien, précisément, se montre orgueilleux. Il existe au Siam, cependant, de fort belles pagodes modernes en brique. Il serait possible, au Cambodge, d'en construire,

au moins quelques-unes. La double consultation d'un spécialiste d'art khmère et d'un bon architecte serait souhaitable, si, bien entendu (il ne faut ruiner personne), cela ne va pas à l'encontre des intérêts d'un petit cartel d'entrepreneurs. En attendant, puisque l'Office du Tourisme semble

désirer que les étrangers ne bornent pas leur séjour, au Cambodge, à la seule visite d'Angkor, je pense qu'il ne faut pas laisser passer cette occasion de réclamer : « Visitez nos campagnes, pagodes, avant qu'il ne soit trop tard 1 Les plus belles s'écroulent (photographie) et bientôt vous ne verrez plus que des débris semblables à celle-ci (photographie). »

Quiconque le désire peut se faire bonze. Les seules conditions requises sont : être majeur, savoir lire, écrire et réciter un certain nombre de prières, n'être affligé d'aucune maladie répugnante, avoir l'autorisation de ses parents, du si l'on est fonctionnaire, de sa femme si l'on est marié. On a vu que l'ordination ne nécessitait pas de vœux éternels.

De tradition, un Cambodgien fait à l'âge de douze ans, en qualité de novice, un stage de quelques mois à la pagode pour reconnaître les bienfaits de sa mère ». A sa majorité, il fait un nouveau stage, d'un an le plus souvent, en qualité de moine « pour reconnaître les bienfaits de son père ».

Le matin du jour de l'ordination, le néophyte, la tête déjà rasée mais vêtu de ses plus riches vêtements, parfois d'une robe de cérémonie brodée d'or, se rend à la pagode accompagné d'un cortège de musiciens, de parents et voisins 179 en habits de fête, portant parasols et, sur la tête, des pièces d'étoffe jaune, des fleurs, des cierges, des fleurs et des fruits destinés aux bonzes. Cette foule colorée fait trois fois le tour du temple, le long de l'épaule droite, puis pénètre à l'intérieur, s'assoient, les hommes d'un côté derrière les bonzes, les femmes de l'autre, chacun jambes repliées à gauche, levant les mains jointes à hauteur des lèvres, attitude traditionnelle du Cambodgien pour prier ou pour rendre hommage à un supérieur.

Le chef du monastère, assisté de deux bonzes récitant, entouré de vingt et un religieux, pose au néophyte les questions rituelles : « Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ? Quel maître choisissez-vous ?... N'avez-vous commis aucune faute qui vous pousse à venir chercher refuge ? Avez-vous l'autorisation nécessaire ?... Etes-vous bien homme ? N'avez-vous pas d'hémorroïdes ? ou quelque plaie sur le corps ?.. »

L'interrogatoire terminé, le néophyte est invité à se vêtir en moine. Sitôt qu'il rentre en robe jaune, le chef du monastère le déclare admis en la communauté. Vient ensuite, la lecture des dix défenses. Les cinq premières ont été citées plus haut, les cinq autres sont : ne

rien manger après midi, fuir les réunions mondaines, renoncer aux parures et aux parfums, n'user d'un siège ou d'une couche élevée, s'abstenir de recevoir de l'or ou de l'argent. La cérémonie se termine., par la récitation des de ux- cent-vingt -,sept préceptes du Bouddha:

« Vous ne toucherez les femmes - pas même leurs mains', ni leurs cheveux. Si vous y êtes obligé, parlez-leur, mais sans dire plus de six mots. Ne prêchez devant un laïque ayant en main arme, canne ou ombrelle. Si l'un de vos frères se conduit mal, sermonnez-le trois fois, sans plus... »

Les exigences de la vie moderne, la confortable paresse et la rustique ignorance de certains bonzes, ne vont pas sans assouplir la rigueur de la discipline idéale, mais il est exceptionnel que soient enfreintes les grandes défenses. De temps à autre quelque solide paysan ne peut oublier qu'il est un., homme, mais la robe jaune est sacrée (on doit l'ôter pour 180 mourir). Elle place le moine en marge de la vie courante et, le rendant tabou, préserve en partie sa vertu. D'ailleurs, n'ayant pas prononcé de vœux éternels, il est libre de rentrer dans le monde quand il lui plaira.

Chaque matin, sitôt qu'ils se sont douchés, les bonzes s'en -vont quêter. En longues files, ou deux par deux, mais l'un derrière l'autre suivant la préséance, ils vont, s'arrêtant, silencieux, au seuil des maisons, attendant que l'on dépose, dans le gros bol à couvercle qu'ils portent en bandoulière, quelques cuillerées de riz, un fruit, un poisson sec. Au retour, le produit de la quête est réuni, on y ajoute les plats que quelques dévotes ont apportés en offrande et les écoliers de la pagode dressent le couvert sur la natte de la salle. Les jours (le fête et les jours saints, les villageoises elles-mêmes viennent préparer le repas.

L'étude de la méditation, l'enseignement des élèves, n'étant pratiqués que par quelques-uns, les autres occupent l'après-midi à se rendre chez les fidèles qui ont réclamé lecture de la vie du Bouddha ou prières destinées à éloigner la maladie, le malheur, ou à sanctifier certaines fêtes domestiques. En dehors de ces visites, le temps se passe à psalmodier des textes ,sacrés, à accomplir lentement quelque travail ménager que les écoliers ou les novices n'ont pu faire.

Deux fois par mois, le jour de la nouvelle lune et le jour de la pleine lune, les moines se réunissent pour la confession publique, ou lecture du catalogue des fautes et manquements à la discipline ; aux quatre jours saints du mois, la loi du Maître est enseignée aux laïques : à ces occasions et à celle de quelques fêtes, la pagode s'anime du va-et-vient des moines et des fidèles; mais sitôt après, dans l'ombre des volets clos, des portes demi-fermées, plus ne s'entend que frôlements de pieds nus : fantômes jaunes qui errent.

La saison des pluies vient encore ralentir la vie de la communauté, marquant un temps de retraite, le Vassa dont l'entrée, puis la sortie, sont célébrées par les fidèles. Ils apportent en procession l'énorme cierge, au creux duquel une mèche trempant dans l'huile devra brûler, jour et nuit, trois mois durant. Dans les régions pauvres, le cierge monumental 181 est remplacé par une petite lampe à essence achetée chez le Chinois. Ils font, à la sortie du Vassa, nouvelle procession, portant, cette fois, coupons de coton jaune, pour que soient vêtus de neuf les moines qui vont, à nouveau, parcourir routes et chemins.

« La principale oeuvre méritoire des laïcs consiste dans l'entretien des bonzes. Le culte proprement dit se réduit à l'offrande de fleurs, de cierges et d'encens devant la statue du

Bouddha, ou telle autre image évoquant son souvenir, telle que l'empreinte de son pied (1)... »

L'apport plus ou moins solennel de cadeaux aux moines, la préparation d'un grand repas, quelques récitaions, le mélancolique concert de rustiques musiciens, forment l'essentiel de toutes les fêtes, et c'est sans doute cette familière monotonie qui fait leur charme. Pas de culte mystérieux, des gestes simples, connus de tous, accomplis par tous. Pas de ministres gardiens d'un sanctuaire redoutable : le villageois, à la pagode, entre et sort un peu comme chez lui. Le temple est à chacun, c'est le centre d'un village ou de plusieurs, la maison commune des fêtes. Le cérémonial est si simple, l'attitude de chacun si naturelle, que l'étranger lui-même, mis à part celui qui se croit au spectacle, ne tarde pas à subir l'ambiance.

Hors les cérémonies périodiques du Vassa et de l'ordination et les antiques rites saisonniers que les laïcs viennent célébrer au monastère, hors ceux de l'inauguration d'un

temple, il est encore quelques fêtes occasionnelles. C'est un dévot qui fait don à la pagode d'une statue du Bouddha, et le chef de la Communauté procède alors solennellement à « l'ouverture des yeux », faisant geste de les percer d'une aiguille ; c'est un fidèle qui, pour remercier le Bouddha de telle guérison, s'en vient, accompagné de quelques musiciens, lui offrir un air de musique...

Avant la venue des Français, les bonzes seuls enseignaient le peuple ; en même temps qu'ils serinaient aux petits villageois les préceptes de politesse et de morale, ils leur apprenaient à lire en chantant la parole du Sage.

Le Protectorat pensa, dès le début, à profiter de ces maîtres bénévoles pour dégrossir le paysan arriéré de plusieurs siècles, en utilisant à des fins scolaires laïques ces écoles, jusqu'alors exclusivement religieuses. Au bout de quelques années, les bonzes les plus instruits ayant fini par adopter, d'eux-mêmes, les manuels des écoles laïques ouvertes dans les grands centres, manuels édités en langue cambodgienne par la Direction de l'Instruction Publique à Hanoï, on en vint à créer un « Enseignement rénové des pagodes » dont le programme correspond à celui de notre enseignement primaire élémentaire.

Le jeune paysan des rizières pauvres et éloignées peut, après trois ans d'école en langue cambodgienne, obtenir, à l'âge de neuf ans, un certificat élémentaire qui lui permet, le cas échéant, de poursuivre ses études primaires à l'école laïque en y apprenant le français.

Des 2.400 écoles de pagodes, plus de 800 ont été déjà rénovées. On estime nécessaire de porter ce chiffre à 1.200, à raison de 100 écoles nouvelles par an.

Dans chaque province, des instituteurs cambodgiens ont été spécialement détachés pour initier les maîtres religieux au programme des écoles laïques.

Les écoles rénovées ont prêté, ces dernières années, à des discussions assez vaines.

Après une longue période où, chez la plupart des Khmèrs, le désir de s'instruire à la culture européenne fut si tiède que l'administration se crut autorisée à paresseusement négliger l'enseignement, il semble que, depuis quelques années, les Cambodgiens, découvrant soudain leur retard et tous les désagréments qu'il comporte, aient été pris d'un fiévreux besoin de s'instruire et de vouloir rattraper, d'un seul coup, le temps perdu. Les citadins les moins heureusement évolués voudraient candidement que, du jour au lendemain, les écoles laïques soient multipliées jusque dans les campagnes, que tout petit paysan soit, dès sa naissance, initié au français, et qu'à la ville un deuxième lycée, soit

ouvert, qui 183 recueillerait les élèves incapables de suivre les classes du premier, etc... Passer de la torpeur à la plus vive excitation est très cambodgien, et surtout, faire de beaux projets, fussent ils enfantins, séduit infiniment plus ces doux rêveurs que la réalité et l'action.

Dans le désordre de leurs réclamations, dont quelques-unes sont raisonnables, ils mélangent enseignement supérieur, rudiments, besoins du citadin et du paysan et, bien entendu, ne tiennent nul compte des possibilités du budget. Un principe les surprend désagréablement : la nécessité de faire un tri par examens de passage, afin de ne pousser que ceux qui peuvent en tirer bénéfice. Qu'un instituteur ait renvoyé à ses boeufs un élève de 21 ans, au bout de plusieurs échecs au premier certificat ; qu'au cours d'inspections les meilleurs élèves des écoles de pagodes puissent être distingués, dirigés même, sans plus attendre, vers l'école loque, leur semble révoltante injustice.

Il faut reconnaître qu'étant donné l'engouement actuel des Khmèrs pour l'étude, à la ville et dans les centres les écoles sont actuellement en nombre insuffisant. L'Administration, sortie, elle aussi, de sa somnolence, a beau s'efforcer, dans la mesure des ressources du budget, de remédier à cette insuffisance, il faut subir encore un ou deux ans les inconvénients d'une trop grande insouciance. Faute de place, on doit se montrer plus sévère pour les incapables, et, faute de pouvoir réagir d'un seul coup contre une très antique tradition, accepter certains passe-droits obtenus par les plus riches. Il est surtout plus urgent, avant de bâtir de nouvelles écoles, de songer à relever le traitement des instituteurs cambodgiens, ne serait-ce que pour voir grossir leur nombre, jusqu'ici des plus restreint.

En ce qui concerne les campagnes, si l'on peut souhaiter qu'au fur et à mesure du développement du pays, soient menées de front l'étude du cambodgien et celle du français, il n'en reste pas moins vrai qu'il n'est pas indispensable d'augmenter, au détriment du travail des champs, le troupeau des incapables dits instruits, et qu'un jeune paysan des régions éloignées, déjà bien dégrossi à l'âge de neuf ans, peut, s'il est doué, pousser ses études. 184 Ce résultat est dû aux bonzes. On a dit tour à tour (Cambodgiens aussi bien que Français), que tous les bonzes aient de fins lettrés, que tous apportaient le plus grand le à leur tâche, puis le contraire ; on a dit que d'avoir fonction d'instituteur bénévole nuisait à leur prestige: autant d'exagérations. Si le bonzes campagnard risque de décevoir laïques un peu instruits, il semble qu'au contraire le moine initié aux choses modernes ne puisse que gagner plus and respect des fidèles ; il n'est qu'à voir la vénération dont ains moines savants, ou lettrés, sont l'objet. 185

CHAPITRE VI

Caractère du paysan. - Le génie Camion. - L'origine du monde racontée par mon cuisinier. - De différents usages. - La maison sur pilotis, abri contre les esprits. - Rites dangereux de l'accouchement. - Coupe du toupet, retraite dans l'ombre. - Accordailles et noces. - Rites de la mort. - Incinération d'un paysan. - Amulettes, sorciers, goules et revenants. - Rites et travaux qu'ordonne le régime saisonnier des vents. - Rites des tas de sable et du bain. - Festin des ancêtres. - Salutations à la lune. - Courses de pirogues. - Cerfs volants musicaux. - Caravanes de charrettes. - Les nouvelles. Les procès, le jeu. - Chants alternés. - La danse, la musique. Comédiens ambulants ; le sorcier de la troupe ; offrandes aux masques. - Le bouffon et la grenouille. - La princesse et le filou. -

Littérature. - Histoire du tresseur de paniers. - Comment le corbeau fit perdre au python son venin et ce qu'il s'ensuivit.

Le Cambodgien le plus pur est paysan, ou de souche paysanne. Ses ancêtres proches ont travaillé la terre, ou l'ont fait travailler, et l'ouverture du premier sillon et la rentrée des moissons ont été célébrés par des fêtes royales.

Comme tout paysan, le Cambodgien est susceptible, chicaneur, procédurier, et presque toujours orgueilleux sitôt qu'un titre d'ancien, de sorcier ou de chef de village lui confère quelque prestige. S'il se fâche, il donne du coupe-coupe, comme tel autre, en Europe, de la hache ou de la faux, mais il n'a pas cette cruauté stupide du rustre, illustrée par Maupassant. De naturel paisible et sentimental, il se complait à la douceur, au calme bouddhique. Il n'est pas plus pressé que ses boeufs ; il doit d'ailleurs traverser un si grand nombre de vies qu'il juge inutile de compter les heures. Sa frugalité de campagnard et d'Asiatique, la parole du Bouddha énonçant la vanité de toute ambition, l'autorisent à ne s'inquiéter du lendemain. A quelques exceptions près, il vit au jour le jour, pauvre et satisfait. « On sait qu'autrefois il avait intérêt pour désarmer la rapacité proverbiale de son mandarin à se faire le plus pauvre possible. Il n'a pas changé (1) », il en a pris l'habitude et s'il gagne quelque argent en vendant 186 sa récolte au Chinois, il en perd à plaisir la plus grande part au jeu, que lui propose clandestinement ce même Chinois.

Le peu de densité de la population permet que, massés dans les riches régions, les paysans profitent des bienfaits du Mékong, Mère des Eaux, qui apporte poissons en abondance, engraisse les champs de couches fraîches de limon... ainsi que l'ont répété divers auteurs tout en s'étonnant que le Cambodgien n'ait pas cru nécessaire de glorifier le travail et de chanter la saine joie que l'on éprouve, en un climat aussi chaud, à gagner son riz à la sueur de son front.

A vrai dire, les Cambodgiens sont beaucoup moins paresseux qu'ils n'ont l'amour des loisirs. Un ingénieur, parlant de coolies employés à la tâche sur une voie ferrée, me disait : "une fois qu'ils furent assurés qu'on leur donnait le prix d'une journée, même s'ils ne mettaient que quelques heures à effectuer le travail, j'ai pu les voir courir, un rail sur le dos, quatre heures de suite »... Mais en général, ils répugnent „à tout travail régulier. A besogner en équipe « tel un prisonnier » sur une plantation, le Cambodgien préfère la construction d'une pirogue, d'une charrette ou d'une maison; il peut s'arrêter, reprendre quand bon lui semble... Absorbé par l'ouvrage il n'en lève pas le nez ; puis, soudain, il pose son outil, traverse le village d'un air préoccupé : il s'est souvenu qu'un voisin se construisait un violon ; il va voir où ça en "est, essaye l'instrument et, sur l'unique corde, improvise un air qui n'en finit plus.

Les paysans sont tous plus ou moins musiciens. Un jour, à déjeuner, tandis que nous commencions à désespérer de voir jamais paraître le second plat, un petit concert s'éleva des environs de la cuisine : un luthier campagnard m'apportait une guitare ; notre boy, respectueux du repas comme tout Cambodgien, l'avait prié d'attendre, mais, tout aussi naturellement, oubliant de porter le rôti, grattait habilement les cordes, non peu fier de montrer un talent que le luthier et le cuisinier, accroupis, appréciaient en connaisseurs.

Un des plus gros défauts du Cambodgien, une de ses plus charmantes qualités, est sa mobilité. Il passe sans transition de la torpeur à l'action la plus vive, de la mélancolie au chahut. 187

Tel un enfant, il marque autant de plaisir à réentendre les histoires qu'il connaît par coeur, qu'il montre de fantaisie dans les chansons que sans cesse il improvise. Il aime surtout ce

qui lui donne occasion de s'exciter : le jeu, le théâtre, les., fêtes, il aime aussi le silence, la lune, et la musique qui fait pleurer.

Sensible, émotif, nourri de merveilleux, « toute son existence reste embuée d'une atmosphère de légendes (1) ». Sans doute il suit les enseignements du Bouddha, mais perpétuellement en contact avec la nature, il tient à s'en ménager les Esprits. Il fréquente avant tout la pagode, mais il dresse de ci de là de rustiques petits autels aux génies des chemins, des arbres et des eaux, et, prudemment, leur offre du riz et des bâtonnets d'encens. Comme tout campagnard, il redoute le cri des oiseaux de mauvais augure, les goules, les dames blanches, révère fort sorciers et sorcières qui savent invoquer les revenants et conjurer le mauvais sort, tient enfin en grand respect tout ce qui semble mystérieux.

La paysanne qui garde mon fils m'a conté ceci :

« Avant, sur la colline près de Kompong-Speu, il y avait une pierre noire, et, dedans, un Neak-Ta puissant qui n'avait encore jamais vu d'automobile. Un soir - c'était peut-être neuf heures - un camion est monté sur la colline. Le moteur faisait un gros bruit et les phares beaucoup de lumière. Alors, le Neak-Ta eut peur. Il dit : « Je ne peux pas rester ici c'est dangereux. » Pour se cacher, il se changea en vieux bonhomme, mais quelques-uns le reconnurent ; il disait : « J'ai peur du génie aux gros yeux, j'ai peur du Génie Camion, j'aime mieux m'en aller avec ma pierre. » Le matin suivant, la pierre noire était partie. »

L'intérêt de ces légendes, n'en déplaît au citadin qui se dit instruit, n'est pas de ridiculiser la crédulité du peuple Khmèr, mais bien de marquer sa puissance d'imagination, de création poétique. Les vieux Cambodgiens qui ont aidé les premiers Français dans leurs recherches sur le pays, l'avaient compris, comme le comprennent actuellement 188 quelques-uns qui ont assimilé la culture européenne, mais ils sont rares. Il me plaît de penser que ceux-ci, et quelques Jeunes élèves du Lycée, saisiront l'intention des pages qui vont suivre. Au contraire d'une majorité moins évoluée, ils savent qu'en Europe et même en Asie, les pays les plus modernes, fiers de leur folklore, se sont efforcés, surtout depuis quelques années, de l'étudier et de le faire connaître à l'étranger, en même temps qu'ils y trouvaient une source d'inspiration dramatique et musicale.

De nos quatre serviteurs cambodgiens (nombre qui peut sembler royal mais n'est aux yeux des indigènes que décent) le cuisinier est le plus important personnage. « Celui qui fait boy », « celle qui fait congai » et le coolie, l'appellent respectueusement « le vieux », car il a cinquante ans. Il règne d'ailleurs, aux environs de la cuisine, une atmosphère toute patriarcale: les quatre ayant adopté la maison depuis quelques années font tout naturellement partie du foyer. Maigre, distingué, s'efforçant, malgré que son vocabulaire français soit restreint, de choisir ses expressions, le cuisinier - même lorsqu'il découpe une côtelette, ses lunettes sur le nez - ne se départit jamais d'une lente dignité de maître d'école. 9

Au reste, il a de l'instruction et, souvent, à la sieste, accroupis, béats, les autres l'écoutent lire la vie du Bouddha. « Lui savoir choses », dit le boy «, maintenant plus personne apprendre ».

Voici, selon mon cuisinier, comment on expliquait autrefois l'origine du monde. Cette version orale, curieux amalgame de diverses traditions, m'a semblé plus rigoureusement populaire que celles que l'on trouve dans quelques livres. Je la résume, plutôt que d'en gâcher la saveur, redoutant ce procédé qui consiste à rapporter, soi-disant textuellement,

les paroles du conteur. Au surplus, le récit fut fait sans ordre et coupé de tant de questions, explications, digressions, qu'il nous fallut plusieurs soirées pour en venir à bout.

On dit, mais cela seul le Bouddha peut le comprendre, qu'il n'y a pas un monde, mais plusieurs mondes. Chaque monde est comme trois assiettes de terre qui flottent, se touchant chacune par un bord, sur une eau immense. 189

Le petit espace que laissent entre elles les trois assiettes en se touchant marque l'entrée de l'enfer réservé aux paricides, aux meurtriers d'un bonze, aux suicidés. C'est un gouffre ayant pour fond l'eau de dessous les mondes. Là dans le noir, le silence et le froid, les damnés se tiennent agrippés aux parois par leurs ongles, la tête en bas comme les chauves-souris.

Chaque assiette de terre est semblable. Au milieu, se dresse, immense, le mont Meru. Sept ceintures de montagnes et sept ceintures de mers font autour de lui quatorze cercles. Après quoi s'étend jusqu'aux bords de l'assiette un immense océan.

Dans cet océan, qu'aucun homme ne peut traverser, flottent quatre continents. Celui de l'Est est rond, celui du Nord est carré, celui de l'Ouest a l'air d'une voiture, celui du Sud, le nôtre, a la forme d'un croissant. Dans ce dernier, est une grande forêt habitée par des ermites et des animaux tels que les Garuda, qui sont moitié génie, moitié oiseau. Il y a aussi des géants et des spectres mauvais. Les arbres sont d'une hauteur fantastique ; quelques-uns ont des fleurs-femmes qui, après sept jours, deviennent des poissons et vont nager « dans un lac qui est là mais que j'avais oublié ».

Le soleil, la lune et les planètes tournent autour du mont Meru. C'est l'ombre du mont Meru qui fait la nuit lorsque le soleil tourne.

Le soleil et la lune (qui est aussi un garçon) ont pour frère un astre sombre, énorme, affreux qui les épouvante : c'est Râhu. Avant d'être changés en astres, c'étaient de jeunes princes. Ils étaient pieux. Chaque jour ils portaient régulièrement du riz aux moines, le premier dans une écuelle d'or, le deuxième dans une écuelle d'argent, le troisième dans une grosse marmite d'étain. Et voici pourquoi Râhu devint si énorme et ne fut pas brillant comme ses frères. « Il y en a qui disent qu'il est jaloux d'eux et cherche à les dévorer, mais ça c'est faux. » Il les aime et ne les poursuit pas, car il sait qu'il fait peur. S'il les rencontre, toutefois, il ne peut s'empêcher de vouloir les embrasser, oubliant que sa bouche est si vaste qu'il manque à chaque fois les avaler. Il les recrache, d'ailleurs aussitôt. Et voilà pourquoi les femmes enceintes lui demandent un bon accouchement.

Dans l'épaisseur énorme de l'assiette de terre, les uns sous les autres, carrés, sont creusés les huit grands enfers qui contiennent chacun seize petits enfers. Le dernier, le plus terrible, n'est pas très loin de l'eau immense qui supporte les mondes. Là, les supplices sont si horribles que ce n'est même pas la peine de chercher à les imaginer.

Dans les enfers comme dans les paradis, on peut rester des millions d'années humaines, mais toujours après on doit renaître sur la terre, tant qu'on n'a pas atteint le Nirvâna.

A mi-hauteur du mont Meru, tourne le cercle du premier paradis ; les autres s'élèvent par dessus. Leurs cercles sont de plus en plus petits. Au-dessus du vingt-sixième et dernier c'est le Nirvâna où seul est encore arrivé le Bouddha.

Dans les premiers paradis habitent les Tevodas qui gardent le monde. Plus haut ce sont les Prhoms qui, eux, n'ont même pas de sexe.

Depuis le temps que les mondes existent, ils ont été détruits plus de fois qu'on ne saurait dire, et après se sont reconstruits « ça, je ne sais pas pourquoi ».

Quand les Tevodas trouvent les hommes trop méchants, ils ont détruit le monde, par le vent, par le feu, ou par l'eau. Seuls, les plus hauts paradis ne sont pas détruits.

La dernière fois, ce fut le feu qui détruisit notre monde. D'abord, la pluie ne tomba plus, et le soleil dessécha tout.; puis un autre soleil apparut, et encore un autre, jusqu'à sept. Et, tout fut grillé et réduit en poussière, même la terre, même les premiers paradis. Ceux qui y habitaient durent monter 1) 1 us haut, de sorte qu'ils étaient trop nombreux et très serrés. Enfin la pluie se mit à tomber tant que cela fit une mer immense Le vent souffla et la fit mousser, et cette mousse durcit, et bientôt ce fut la terre, et tout reprit sa forme d'avant avant.

Ce furent les Prhom qui repeuplèrent la terre. Voici comment. Tandis que le vent soufflait, eux, légers et lumineux, se promenaient dans les airs. Mais, en voyant mousser la mer(fp191)

ils eurent envie de goûter cette mousse. Ils en mangèrent, et aussitôt ils furent lourds, et leur corps s'éteignit.

Alors, le soleil revint et se mit à tourner autour du mont Meru. Quand la mousse eut durci, les Prhoms mangèrent de la terre, puis des plantes, puis un riz extraordinaire qui poussait tout cuit. Le riz était bon, ils s'en emplirent le ventre, et après, eurent la colique. Et un anus leur poussa pour qu'ils puissent se soulager, et par la même occasion un sexe aussi. Alors il y eut des hommes et des femmes et ils copulèrent.

Mais le riz qui poussait tout cuit se mit à sécher, et ils durent faire du feu pour le griller car ils ne savaient pas encore le cuire dans l'eau, n'ayant pas de marmites. Ils durent se construire des ' maisons et tous les objets dont les hommes ont besoin. Et il y eut des voleurs, et ils se battirent. Enfin ils eurent l'idée de nommer un chef pour arriver à s'entendre.

Ce fut le premier roi. Il vivait à l'écart, comme un sage, à si bien méditer- qu'il avait retrouvé le moyen de se transporter dans les airs. Il apprit à le faire à ses quatre fils et, avant de mourir, les nomma chacun roi d'un des quatre continents en leur recommandant de se rendre régulièrement visite.

Mais au bout de quelques années, ils n'y pensèrent plus et ils oublièrent aussi le moyen de se transporter dans les airs. Chacun des quatre rois eut dix fils, et, avant de mourir, partagea son royaume entre ses dix fils, en leur recommandant de s'écrire régulièrement. Mais au bout de quelques années, ils oublièrent.

Chacun des dix rois, avant de mourir, partagea à son tour son royaume entre ses propres fils. Ceux-ci firent de même, ainsi que leurs descendants, sans plus songer à visites ou messages.

Les quatre continents furent ainsi divisés en une quantité de petits pays qui, vivant chacun sans se soucier du voisin, devinrent étrangers l'un à l'autrement. »(fp192)

Enfin, comme je lui demande si les enfants savent ces histoires : « Il y en a 'qui demandent, alors on dit. Si pas savoir, on ne dit rien. Les histoires, c'est beaucoup, mais les enfants, c'est encore bête. Il y en a peut-être pas beaucoup qui déjà connaît Râhu. »

La vie du paysan khmèr est un perpétuel contraste de simplicité et d'extrêmes complications. La langue marque déjà ce contraste. La syntaxe est des plus simple :

« Pousser tout seul - pourquoi planter ?

« Tigre dévorer - pourquoi aller forêt ? » mais il est autant de mots pour « porter » qu'il est de manières de tenir la charge

* sur la tête sur la nuque.

* sur l'épaule sur un fléau.

* sur l'épaule sur le dos dans les bras.

* sur les avant-bras, sous un bras à la main contre la hanche

« Manger fini alors venir », dit le paysan peu prolix, mais il a huit façons d'exprimer l'acte de manger : le mot diffère selon qu'il s'agit de lui-même, d'un marmot, d'un inférieur, d'un plus jeune, d'un plus âgé, d'un supérieur, d'un bonze, ou enfin du roi. Les nuances de la courtoisie ne sont pas, comme en d'autres pays, le seul art des lettrés ; celui qui parle « le langage du peuple » ne va pas sans connaître quelques mots du « langage distingué », quelques termes du « langage royal » et tous ceux que l'on doit employer sitôt que l'on s'adresse à un bonze.

Si la tradition orale est, évidemment, la plus répandue, les paysans absolument illettrés sont toutefois une minorité, la plupart ayant appris à lire au monastère, et à tracer plus ou moins gauchement ces signes « que le Bouddha inventa »(fp193).

Le campagnard a pour l'écriture un très grand respect, tant à cause de son origine sacrée que parce qu'elle a vertu magique : c'est par elle qu'on commande aux génies. Les caractères sont, de plus, très décoratifs, et le paysan, tout fruste qu'il est, se complaît, comme autrefois les Grecs, comme les Chinois, à l'ordonnance de signes bien tracés. J'ai vu dans une pauvre paillote, épinglé précieusement près d'une image du Bouddha, un petit papier jaune qui n'était que la version cambodgienne d'une réclame de savon. J'ai retrouvé dans notre cuisine, piqué au mur, au-dessus des casseroles, certain modèle d'écriture que j'avais négligé de brûler...

Il va de soi que les olles et les livres sont l'objet d'une grande vénération, la plupart contenant, d'ailleurs, la doctrine du Sage. A la bibliothèque royale, lors de l'inventaire, un vieux paysan revint plusieurs jours de suite aider à déplacer les volumes: il tenait à s'acquérir des mérites en portant la parole du Bouddha.

Vénérer le Bouddha en toute occasion, vénérer ses parents, faire l'aumône aux bonzes, sont actes méritoires indispensables si l'on veut obtenir, après la mort, une bonne réincarnation. Tandis qu'à l'école de la pagode, les garçons apprennent les versets du Code de Civilité et ceux de la Morale des Hommes, à la maison, les petites campagnardes reçoivent de la mère un enseignement oral tiré de la Morale des Filles, Code attribué au roi Ang Duong. « Nourris dès leur plus tendre jeunesse de ces formules dans- lesquelles les préceptes du Bouddhisme voisinent avec les prescriptions du formalisme cambodgien, ils y trouvent des règles de conduite s'appliquant aux diverses circonstances de la vie (1). »

La volonté des parents est sacrée. L'autorité de la mère et du père, absolue de tradition, n'a donc nullement à se forcer, surtout lorsque les enfants sont jeunes. Il est de fait que je

n'ai jamais vu un gosse recevoir la moindre taloche. Lâchés en liberté, sauf la nuit, ils ont une indépendance presque totale, courant par la campagne, tout nus, ou perdant à chaque instant un trop vaste pantalon. Certaine dame qui(fp194)

« a beau être toujours sur le dos de ses enfants en pure perte » me dit trouver injuste qu'après une telle absence d'éducation, les parents cambodgiens jouissent d'autant d'autorité sur leurs enfants. Cette dame oublie la religieuse déférence que tout Cambodgien, quel que soit son âge, marque toujours à un aîné : les gosses suivent le mouvement, c'est normal, comme il est normal qu'en Europe il en aille un peu autrement.

La famille cambodgienne est fort étendue ; les liens de parenté étaient mentionnés dans l'ancienne loi jusqu'au septième degré ; l'usage des mots « frères » et « soeur » est, bien entendu, commun ; pour désigner les cousins on précise « frère de même grand-mère », « de même bisaïeule... » la langue conservant " une très forte empreinte d'une constitution matriarcale primitive (1) ».

La politesse exige qu'on ne prononce un nom propre sans le faire précéder d'un terme approprié à l'âge, au rang, au sexe, de la personne à qui l'on s'adresse ou dont on parle. Ainsi fait-on précéder le nom des enfants mâles de ce A familier, terme de mépris aussitôt qu'appliqué à un adulte, mais qui redevient bienveillant quand un maître l'applique paternellement à ses serviteurs...

L'enfant devant ses parents, l'inférieur devant son supérieur, doit s'incliner, s'asseoir les jambes repliées à gauche, les mains jointes, les portant à son front pour répondre sitôt qu'il est interrogé. Le salut cambodgien - une inclination (lu corps, un balancement des mains jointes à hauteur des lèvres - est d'une élégance qui contraste avec l'excédents Poignée de main, de mode à la colonie. Les commerçants chinois, les Annamites et nombre d'Européens, voient en la politesse cambodgienne un aveu d'infériorité, une excessive humilité Pour ma part, la marche sur les genoux, pratiquée tant par les danseuses devant le Prince, que par les fidèles dans la pagode, me paraît une tradition fort respectable. Il semble, par contre, plus surprenant de voir, en Quelque province, un petit fonctionnaire, attifé à l'européenne niais resté de mentalité féodale, exiger qu'un villageois se(fp95) découvre en passant devant sa maison, et s'agenouille pour lui parler. Il est vrai que le même fonctionnaire montre moins de morgue vis-à-vis du boutiquier chinois, qu'il lui serre même volontiers la main, d'autant plus volontiers qu'elle n'est pas toujours vide.

Le code de politesse comprend encore diverses interdictions d'origine magique ou sacrée. Le geste européen qui consiste à tapoter affectueusement la tête d'un enfant - ce qui, d'ailleurs, ne fait au gosse qu'un plaisir très relatif - est plus qu'impoli, puisque néfaste. Autrefois, seule la mort de celui qui avait touché la tête de l'enfant pouvait conjurer le sort ainsi jeté. « En principe, il faut toujours respecter la tête du Cambodgien. Celle du bonze est sacrée (1). » Enjamber dans une foule, un Cambodgien accroupi ou étendu est également un acte répréhensible « envisagé avec gravité ». Le repas est un rite que l'on doit se garder d'interrompre : « le tonnerre lui-même respecte celui qui mange (2) ».

Il est enfin des mots tabou. Dans telle région, dans telle famille, on nomme le lièvre « buffle sauvage », et même aux environs de Phnom-Penh, il est encore des mots que l'on ne prononce pas la nuit. Ainsi, pour réclamer au voisin de la chaux à bétel, doit-on demander des « fleurs blanches », faute de quoi le malheur peut tomber sur les deux maisons.

Malgré que l'Européen (qui ne marche pas pieds nus) bénéficie d'une certaine immunité contre les Esprits malfaisants, on a vu des colons s'aliéner tout un village pour avoir voulu méconnaître ce qu'ils estimaient préjugés extravagants... Comme partout, mais très particulièrement au Cambodge, le folklore est des plus complexes. Aux génies des ancêtres aborigènes vinrent se mêler dieux et héros mythiques des colonisateurs hindous, vivaïstes et bouddhistes, et le peuple n'eut pas le cœur de s'en séparer, tandis qu'adoptant le Petit Véhicule, il se devait de vénérer le seul ascète Gautama. On peut croire également que, dans les nombreux malheurs qui ne cessèrent d'accabler le Cambodge vaincu, le merveilleux(p196)

et le surnaturel furent d'un grand secours au paysan misérable. « On imaginerait difficilement condition plus navrante que celle de ces pauvres populations au cours des siècles derniers, éternellement spoliées, terrorisées, vaincues, fuyant en saison sèche devant les incursions siamoises, à la merci, en saison des pluies, d'une surprise nocturne des flottilles annamites, les premiers cherchant des esclaves et déportant en masse les habitants pour coloniser leurs terres de la Ménam, les seconds refoulant ou exterminant sur place le peuple conquis pour lui ravir son sol (1)... »

La misère et la peur excitèrent l'imagination, on broda sur les vieilles légendes, on vit paraître des héros nouveaux ; les sorciers dévoilèrent l'origine des maux, reconnurent les signes néfastes, les esprits malfaisants responsables, et les recettes pour les chasser et les tabous pour les ménager se multiplièrent...

J'ai paresseusement déploré plus d'une fois, en rédigeant ce livre, que les ruines khmères aient accaparé les savants au détriment du folklore. A part quelques contes assez mal transposés, quelques pages du vieux livre de Moura, il semble prudent de ne retenir qu'une courte notice d'Aymonier, les proverbes recueillis par le Dr Pannetier... Ce n'est pas énorme. L'oeuvre touffue d'A. Leclère donne, sans doute, de précieuses indications, - utilisées avantageusement, car tacitement, par divers compilateurs - mais l'exactitude et l'erreur s'y mêlent si étroitement qu'il est préférable de ne rien accepter sans contrôle. Je m'en tiendrai donc, faute de mieux, aux seules notes que j'ai pu prendre. Nos fiches sont toutefois trop incomplètes pour que je puisse me payer le jeu des judicieuses suppositions, des rapprochements inattendus. Il n'est pas encore, cela va sans dire chez les Cambodgiens, l'équivalent de nos curés de campagne férus de folklore, il n'est pas, au pays même, de missionnaire s'y étant spécialisé comme en Annam. Nous avons eu beau, au cours de mes tournées photographiques, multiplier les observations, étonner les paysans par nos questions inattendues, recouper(fp197)

les renseignements, souvent contradictoires mais fournis avec autorité par divers Achar, il manque bien des morceaux à notre mosaïque. Je m'excuse d'en savoir parfois juste assez pour ne pas partager l'assurance de certains.

Perchés sur leurs pilotis, tels leurs ancêtres forestiers, les Cambodgiens vivent groupés par petits villages, éparpillés plus ou moins loin, alentour d'un bosquet de grands arbres où se dresse la pagode.

Sa maison, sa charrette à boeufs sa pirogue, sont les préoccupations essentielles du paysan. Tour à tour, en effet, selon la saison, les mêmes voies de communications, sèches, feront cahoter les roues de bois de sa charrette, inondées, porteront sa barque effilée.

D'un seul tronc, il fait sa pirogue, qu'il creuse par le feu et la hache ; sa charrette est un ajustage si précis de pièces de bois taillées et polies qu'il n'utilise pas un seul clou pour la

monter. Il tire, d'ailleurs, quelque vanité à raffiner l'élégance d'une charrette. Exactes reproductions de celles des bas-reliefs d'Angkor, certaines sont vraiment un merveilleux travail, tant par la légèreté de la forme que par la délicatesse des détails : vannerie fine du toit arrondi, joug sculpté en queue de nàga, souvent enjolivé de plaques de cuivre ciselées, timon relevé en défense d'éléphant, orne d'une longue touffe de poils... dont le style sauvage (n'en déplaise au Cambodgien-qui-sait) n'a rien de très hindou.

Pirogues et charrettes, de tradition, doivent être en bois de koki, ce roi des arbres qui, dit la légende, ne peut être planté que par un prince ou par un bonze. Autrefois, le paysan n'aurait jamais attelé ses baroufs sans brûler un bâton d'encens au timon ; lorsqu'il voyage, il en allume au moins un au toit de sa charrette ou à l'avant de sa pirogue, à la tombée du jour, pour éloigner les esprits mauvais. La doctrine du Bouddha, l'influence européenne ont simplifié les gestes (ainsi l'acte de trancher n'importe quoi avec une lame ne nécessite plus d'être conjuré) mais, même aux portes de Phnom-Penh, les rites magiques sont plus respectés que (fp198)

beaucoup ne pensent. Certes, en toutes occasions, les prières des bonzes sont précieuses, mais il n'en faut pas moins recourir au devin, à l'Achar, l'homme qui connaît les rites et les formules, et parfois, pour plus de sûreté, au sorcier. t'Achar préside à toutes les cérémonies : coryphée du chœur des fidèles à la pagode, grand connaisseur du faste et du néfaste, sa science des signes du zodiaque et des dessins magiques le rend un personnage indispensable. S'il n'est plus obligatoire de le déranger pour la mise à l'eau d'une pirogue neuve, on ne saurait par contre, sans malheur, se passer de le consulter lors de la construction d'une maison.

Bâtir sa maison reste un acte grave : c'est s'abriter contre les éléments, les bêtes et les hommes, mais, avant tout, contre les dangers invisibles. Percher sur pilotis préserve sans doute des bêtes et de l'eau, mais surtout, cela évite un contact direct avec le sol et les Esprits qui vont dessus le sol et dessous. Aussi bien, pour se garder complètement de ceux-ci, sera-t-il prudent de couper la moindre branche d'arbre qui toucherait le toit, et toute racine qui menacerait de s'étendre sous -la maison. Chez notre couturière, c'est grâce à une racine qu'un esprit est entré, provoquant une maladie et plusieurs disputes ; une sorcière a dû l'expulser.

De l'apport du bois sur le terrain jusqu'à l'emménagement dans la maison neuve, il y a lieu de se défendre contre Génies et Revenants, et telle est la force de la tradition chez le peuple cambodgien, qu'il répète inconsciemment, même encore en plein faubourg de Phnom-Penh, les rites à peine déformés de ses ancêtres les plus lointains, ces mêmes rites que l'on retrouve chez les peuplades de Bornéo et des îles avoisinantes où les cases sont aussi sur pilotis.

Sitôt que le bois, coupé dans la forêt ou acheté chez le Chinois, est assemblé en tas sur un côté du terrain, le propriétaire s'en va trouver un devin, ou Achar. Celui-ci, s'étant enquis du signe sous lequel est né l'homme qui va bâtir, consulte un carré d'étoffe blanche où sont tracées grossièrement les figures du zodiaque et un bananier dont chaque feuille porte un chiffre ; il fait un long calcul, fixe, parmi les (fp199)trois jours de la semaine propices à la, construction, celui où il'sera bon de commencer les Travaux, et annonce qu'il viendra la veille de ce jour-là.

La ville du jour faste, au lever du soleil, il se rend sur le terrain, et, tout d'abord, dépose au centre sur un plateau, un carré d'étoffe rouge couvert par lui de dessins magiques. On accrochera ce drapeau rouge sous le toit, sitôt la maison terminée.

Muni d'une longue ficelle, le devin commence alors à tracer sur le sol le rectangle de la maison, autant de fois qu'il peut tenir autour du centre laissé vide. Ayant enfin choisi l'emplacement favorable, il remet au soir le reste de la cérémonie.

Au coucher du soleil a lieu l'offrande aux Esprits, ou ce qu'en d'autres pays l'on nomme l'achat du terrain aux Esprits, la compensation de l'offense faite au dieu du sol. Une natte est étendue près des billes de bois ; le devin y dépose un régime de bananes, un bol contenant du riz, un bol contenant de la viande, un bol rempli d'alcool; puis il invite à ce festin, suivant ses convictions, le ou les génies de la terre. Prenant ensuite un panier plein de riz, il appelle Goules et Revenants, jetant les grains à poignées par tout le terrain, sauf, bien entendu, dans le rectangle réservé. Des baguettes d'encens marquant la place des pilotis délimitent, d'ailleurs, ce rectangle et en interdisent l'accès aux Esprits mauvais (1.L'accès d'une maison en construction est également interdit aux femmes).

Plaçant alors, en porte à faux sur le tas de bois, la poutre maîtresse, le devin lie à son sommet une section de canne à sucre noire et une ombrelle qui reste fermée. Le lien - est formé d'un sampot et d'une écharpe noués à une bague et à quelques fils de coton. La poutre une fois habillée, il faut attendre le lendemain. Le devin passe la nuit sous un petit abri dressé près des pièces de bois.

Au jour faste, avant que le soleil ne paraisse, il se met à creuser la fosse de la poutre, rejetant la terre dans un sens déterminé. Au lever du soleil, il noue un bracelet de coton écru au poignet du propriétaire ; il noue également un fil de (fp200)coton autour de la poutre, il ouvre l'ombrelle et donne l'ordre de dresser ce mât. C'est un instant des plus graves car si la poutre chavire c'est le malheur sur la maison. Sitôt qu'elle, tient solidement dans le sol, le devin donne le signal des travaux, creusant lui-même la fosse d'un des piliers de la façade, ce après quoi il déshabille la poutre. La canne à sucre est plantée au fond du terrain, et, devant elle, trois bâtons d'encens et une bougie de cire Si la canne reprend vie au bout de sept jours, c'est grand bonheur pour la maison.

Le rôle de l'homme qui connaît les rites est ici terminé. Il s'en va, emportant les offrandes que le matin même le propriétaire avait déposées : cinq baguettes d'encens, cinq feuilles de bétel, cinq bougies et une piastre.

Les chiffres impairs sont naturellement fastes. La hauteur des pilotis doit être de cinq ou de sept mètres, le mètre ayant remplacé l'ancienne coudée. Les nombres pairs sont réservés à la mort, comme la direction à gauche et l'orientation vers l'ouest. Le nombre deux toutefois, symbole du couple, se retrouvera au mariage dans les cadeaux. Si la règle du pair et de l'impair ne joue pas pour les mois, qui sont alternativement de vingt-neuf et de trente jours, c'est que vingt-neuf laisse le mois boîeux trente rend le mois plein et propice, entre autres, au mariage et à l'entrée dans la maison neuve.

L'entrée dans la maison neuve exige également une heure faste ; il appartient au devin de l'indiquer approximativement et de prévenir au moment opportun. Quand le devin indique « vers 5 heures », cela peut être aussi bien 3 h. 1 /2 que 6 h. 3 /4, et l'attente de l'heure faste fut cha que fois, pour nous, un excellent entraînement à la patience. Hors la ville, j'ai renoncé à porter une montre: « Tout à l'heure, tout de suite », dit le Cambodgien, et l'on peut attendre 60 ou 90 minutes, aussi bien que, s'il affirme « au moins une heure », il suffit de s'éloigner 20 minutes pour apprendre au retour que tout est terminé.

La cérémonie commence par une invocation au Bouddha et aux Tevodas gardiens du monde, tandis que, fichées sur un morceau de tronc de bananier qui représente le mont(fp201)

Meru, des baguettes offrent aux quatre directions de l'espace, chacune, trois feuilles de bétel... L'invocation terminée, le propriétaire, sa famille, ses amis, portant coffre à vêtements, nattes, ustensiles de cuisine, et, en tête de la procession, le service à chiquer le bétel, font trois fois le tour des pilotis de la maison. Puis ils s'arrêtent près de l'échelle où un homme les attend.

« Nous venons de Ceylan », disent-ils, « nous avons fait naufrage. Cette maison est-elle libre? « Pouvez-vous nous y abriter ?« Vous pouvez », dit l'homme (1. Certains disent plus simplement: « Pour qui cette maison neuve ? » « Pour un tel », répond l'homme, et le nom du propriétaire ayant été ainsi proclamé, celui-ci peut, sans crainte, entrer dans la maison.).

Alors ils montent les degrés de l'échelle, pénètrent dans la pièce centrale et, s'étant assis, comme toujours, les jambes repliées à gauche, récitent en chœur une prière devant un petit autel où se dresse la statue du Bouddha.

La maison du paysan comprend : s'il est pauvre, une seule pièce ; s'il est riche, une pièce principale, une ou deux petites chambres séparées par des cloisons de palmes sèches, et, en annexe, derrière, un hangar-cuisine qu'une passerelle joint à la maison.

Le mobilier consiste en quelques nattes, quelques coussins pour la tête, et un ou deux coffres à vêtements. Hors les étoffes de soie, de modestes bijoux, une statuette du Bouddha, des images représentant divers épisodes de ses vies, le luxe est marqué par un plateau de fête (sorte de compotier, en bois incrusté de nacre, en cuivre ou en argent, qui sert à présenter les offrandes), par un bol, également en cuivre ou argent, et, enfin, par un service à chiquer : plateau pour les feuilles de bétel et les noix d'arec, sécateur à couper l'arec, petites boîtes de formes variées contenant de l'arec haché, de la chaux rosie...

Les ustensiles de cuisine se réduisent à un fourneau portatif en terre cuite, quelques marmites, une grosse jarre eau, une cruche, quelques bols, la grande cuillère à riz...

Le riz se mange avec les doigts de la main droite, car c'est (fp202) avec la gauche qu'on se lave à l'étang après avoir été aux lieux, ainsi que l'observe Tcheou Ta-kouan dans sa très Précise Relation.

Sous la maison, entre les pilotis, est installé le métier à tisser ; c'est là que l'on range également charrette et pirogue. Les pilotis, la poutre maîtresse et, surtout, l'échelle sont les points importants de la maison : ce sont eux qui mettent en communication avec le sol, c'est par eux que le danger visible ou invisible peut pénétrer. Tracer des signes sur les pilotis et l'échelle, les frotter de farine ou d'huile, tels sont les rites pour purifier la maison. Si, lors de la célébration du mariage, un barreau de l'échelle cède à la montée du marié, celui-ci, la nuit venue, se gardera de toucher sa femme, sinon la mort d'un des conjoints s'ensuivrait.

Dans les villages éloignés où l'échelle est encore mobile, il faut, lorsqu'on la relève à la nuit, laisser dépasser dans le vide le dernier échelon : sur ce perchoir, le génie protecteur de la maison montera la garde contre vampires et revenants.

Après cela, nombre d'écrivains vont s'étonner que le Cambodgien ait « conception plutôt farouche du respect de son intérieur ». Le Dr Pannetier, qui est peut-être l'Européen ayant le mieux connu et compris le paysan khmer, avoue toutefois s'être « souvent demandé si cette conception, profonde, traditionnelle n'était pas d'essence religieuse et n'avait pas ses

racines dans une croyance primitive », ajoutant aussitôt, d'ailleurs : «L'interdiction sacrée (tam, tronâm) est en effet une institution encore très vigoureuse dans la campagne et sa violation - comme le tabou des polynésiens auquel elle ressemble étrangement - entraîne toujours des châtements surnaturels » (1).

L'événement le plus dangereux pour la maison est un accouchement. La femme qui meurt en couches devient Revenant d'autant plus mauvais que sa méchanceté s'augmente de celle du fœtus furieux de n'avoir pu naître.(fp203)

Aussi bien, si la femme ne meurt pas, si l'enfant vient au monde, s'agit-il de le préserver des fantômes errants et de tout génie malfaisant. Dès que l'enfant sera né, seuls la sage-femme et les habitants de la maison auront droit de franchir le seuil. Pour plus de sûreté, l'Achar marquera l'interdit, pour trois jours, sur la maison (1.Dans l'ancien temps un pavillon spécial était construit pour l'accouchement; on le brûlait ensuite.).

Sitôt que la délivrance est proche, la mère ou quelque parente emplit de paddy un petit panier, y dépose également un régime de bananes, cinq bougies de cire, cinq baguettes d'encens, cinq brins de coton écreu et douze sous. Si c'est le premier enfant, on ajoute un couteau et une paire de ciseaux. Aux relevailles, ce panier sera porté en présent à l'accoucheuse ; jusque-là, il n'y faut toucher ; on le place au pied du lit, sorte de claie surélevée sous laquelle un feu de bois est préparé.

Sitôt que commencent les grandes douleurs, la patiente s'étend sur la claie recouverte d'une natte. La sage-femme, ayant aidé à la délivrance par des massages, coupe et lie le cordon, secoue le bébé par les pieds, le lave, « enlève ce qu'il a dans la bouche », demande enfin à quelque vieille parente : « Pour qui le bébé ? » - « Pour moi », répond la vieille, et elle le prend, tandis que l'accoucheuse allume le feu sous la claie, puis appelle l'Achar. C'est l'instant, pour les parents et voisines, de vider la place. Déjà l'Achar a commencé de faire à la chaux une croix à chacun des angles de la maison et marque l'interdit en plaçant une feuille d'ananas de chaque côté de la porte.

Dans les cases pauvres, l'accouchée est étendue sur une natte posée à même le plancher de bambou : le feu est allumé juste dessous, entre les pilotis. Ce feu du dehors est dangereux - des goules en pourraient profiter pour s'introduire sous forme de chaleur ou fumée et venir sucer le sang de l'accouchée. L'Achar ordonne donc au père d'entourer le feu de branches épineuses ou de ronces qui arrêteront goules et revenants.

Pendant trois jours, l'accouchée ne doit avoir aucune relation(fp204)avec l'extérieur, pas même un simple échange de paroles. Kim, la paysanne qui garde mon fils, avait oublié la recommandation du devin. Vers trois heures, le deuxième jour, ayant très chaud sur son lit « comme si des bêtes tout le long du dos la piquaient », elle s'en plaignit à une voisine qui passait sous sa fenêtre. Le soir même, tandis que, ne pouvant dormir, elle se retournait sur sa rôtissoire, elle vit tout à coup :

Quelqu'un très noir, très grand - affreux, Venir tout près. Lui dire « donne bébé moi. » Moi crier « Non et non... » Alors lui faire beaucoup gros et beaucoup méchant et vouloir battre moi. Mais moi foute coup de pied lui et crier grand cri pour réveiller mari. Mais, avant moi dire rien mari déjà crier : « Attention. Attention. Quelqu'un noir entré dans la maison. » et venir vite avec un bâton mais « kmoch » déjà parti.

Les trois soirs, on a allumé près du lit une bougie et une baguette d'encens. Le matin du quatrième jour, l'interdit étant levé, quelques parentes et voisines viennent préparer les accessoires pour la cérémonie des relevailles. L'une d'elles place sur le plateau de fête le

plus riche sampot de l'accouchée, une bague, un paquet de bâtonnets d'encens et cinq brins de fil de coton écru. Puis chacun s'assied à terre, attendant que la sage-femme officie. Tout d'abord, elle étale près du feu une grande feuille de bananier, y dépose un peu de riz, un peu de viande, un peu de poisson, un morceau de banane, quelques sucreries et allume trois baguettes d'encens. Alors elle dit : « Les trois jours sont écoulés, je viens vous annoncer que c'est terminé », et, tout en prononçant une longue invocation, elle retire du feu un à un, les brandons, les éteignant en les plongeant dans l'eau d'une grande marmite.

Si l'état de l'accouchée nécessite rôtiage prolongé, l'accoucheuse prononce la même invocation, mais sans éteindre le feu. « Plus rester dessus », dit Kim, « plus c'est bon; ça fait partir le mauvais sang. Il y en a des femmes qui rester sept jours, mais les Chames, elles, coucher près le feu, pas dessus comme ça, après, toujours le ventre fatigué ».

Mais, qu'elle reste étendue ou se lève, la mère doit obtenir le pardon de celle qui l'a délivrée, sinon elle irait en enfer. En général, étant levée, elle s'assied à terre en face de l'accoucheuse, s'incline, tenant entre ses mains jointes trois minces bambous enroulés dans une feuille de bétel, et dit : « Ne me veux pas de mal, ni à moi ni à l'enfant, parce que je t'ai donné fatigue et tracas, parce que je t'ai fait toucher le sang... » Et l'accoucheuse ayant répondu : « Je n e te veux nul mal », la mère lui noue au poignet droit un brin de coton écru en lui souhaitant bonne santé. Puis elle tend à son tour ses poignets, pour qu'on les lie du brin de fil qui purifie. La sage-femme lie le poignet droit, le père de l'enfant lie le gauche ; les deux derniers liens sont noués aux poignets du bébé. En les nouant l'accoucheuse lui dit : « Reste longtemps près de ta mère. Que rien ne vienne t'effrayer, ni te donner maladie, ni la mort. »

La cérémonie est achevée. L'accoucheuse retire de sous le lit la petite terrine où repose, dans du sel, ce qui fut coupé lors de l'accouchement : le père ira l'enterrer à une croisée de chemins.

Tels sont les rites les plus communément observés. Certains, sitôt l'accoucheuse partie, invitent les bonzes à venir sanctifier l'événement ; comme toujours, cela consiste pour les bonzes à réciter quelques prières, à recevoir quelque offrande et à manger le repas préparé.

Parfois, on prie un bonze qui s'y connaît dans les astres, de choisir le nom de l'enfant, mais, le plus souvent, le père propose quelques noms à la mère, qui choisit. Le choix ne sera, d'ailleurs, officiel que le septième jour, lors de l'enregistrement de la naissance. D'ici là, si quelque curieux demande le nom de l'enfant, les parents répondent évasivement : « Peut-être bien qu'il s'appellera ainsi... ». Il y a des enfants qu'on appelle d'un nom qui ne veut rien dire, mais que parfois « on a rêvé ». Il y en a qu'on nomme : « bracelet » ou « lotus » ; mais les parents prudents préfèrent un nom très

commun qui n'excite pas la curiosité des mauvais génies, par exemple : « marmite » ou même « chien, cochon », qui les dégoûte, alors, définitivement.

Ce qui importe bien plus que le nom, est le signe sous lequel l'enfant est né. Il en sera tenu compte en nombre d'occasions, sitôt surtout qu'il sera question de mariage, et seul, alors, le devin saura déclarer si les signes des futurs conjoints peuvent être croisés sans malheur, et fixer la date propice à ce croisement.

Le cérémonial des Noces ne va pas sans présenter de multiples variantes. Encore une fois, et ceci pour toutes les cérémonies, je préfère, délaissant les usages particuliers à telle ou telle région, me contenter d'indiquer au lecteur les pratiques les plus courantes qui, par le seul fait qu'elles subsistent un peu partout, donnent une idée plus vivante du Cambodge (lue ne sauraient le faire de confus commentaires sur une théorique tradition. Aussi bien, n'ai-je pas jugé indispensable de m'étendre sur les cérémonies de la Coupe du Toupet et de la Retraite dans l'Ombre, de plus en plus délaissées par le peuple.

On rencontre encore, par les campagnes, des enfants dont le crâne est tout rasé, sauf, juste au centre, une mèche. On la floue, chez les filles, en un minuscule chignon ; chez les garçons, elle voltige tandis qu'ils courent, et leur balaye la Figure à tout instant. Garçons et filles seront solennellement débarrassés de ce toupet vers l'âge de douze ans. Les rites campagnards de la Coupe du Toupet sont la réplique populaire de cette Tonte de la Houpe des princes et des riches relatée au chapitre IV.

L'usage de la Retraite dans l'Ombre semble ne subsister chez les paysans que dans les villages très éloignés des routes. On dit, par contre, que de riches familles continuent même à la ville, à faire subir à leurs filles cette claustration. J e n'ai pu le contrôler. Il serait aussi incorrect de se montrer curieux de la vie privée d'un riche Cambodgien, que sacrilège (le vouloir étudier les rites célébrés en l'enceinte du palais.(fp207)

Aussi bien, du reste, la tradition aristocratique, principalement brahmanique, m'int éresse-t-elle médiocrement étant le plus souvent fort différente de celle du peuple.

De la Retraite dans l'Ombre, je ne saurais parler que par ouï-dire. Sans doute, ceux qui font profession de connaître les rites ne manquent pas de réciter ce qu'exige la tradition, chacun y apportant, d'ailleurs, avec une égale assurance, quelques variantes

Sitôt que le soleil l'a touchée une fille doit entrer dans l'ombre. Six mois au moins elle restera enfermée à l'abri du soleil et du regard des hommes. Elle ne mangera ni viande, ni poisson, ni oeufs Sur la porte de sa chambre on marquera l'interdit...

Une paysanne « qui n'a pas fait ça, mais qui sait comment on fait » me dit plus simplement :

« La première fois qu'une fille a ses règles, il faut tout de suite qu'elle le dise à sa mère. Sa mère, alors, l'emmène à l'escalier ou à l'échelle de la maison, lui dit de s'asseoir, de serrer de ses mains ses genoux levés, et, comme ça, de descendre trois marches sur le derrière. Après, elle la conduit dans la chambre du fond et ferme la lucarne et la porte. Il y en a qui restent dedans six mois. La fille n'est pas tout à fait dans le noir, elle y voit assez pour coudre. Elle ne doit pas parler trop, jamais se mettre en colère, et pas du tout faire de bruit.

Il ne faut pas qu'un homme puisse la voir -et que le soleil entre dans sa chambre.

Quand elle sort, elle est pâle avec une peau vraiment magnifique... »

Dans l'ancien temps, sitôt la fille enfermée, on plantait un rejet de bananier, et le premier fruit qu'il donnait marquait la fin de la Retraite.

La Sortie de l'Ombre doit être, bien entendu, célébrée. Sur une natte, le devin doit mesurer du riz, puis l'étaler de façon déterminée, puis le rassembler en tas et y enfouir quelques objets, dont une navette. La jeune fille s'assiéra sur ce tas et, le soir, y posera la tête pour dormir. Le lendemain, elle en devra retirer au hasard un des objets enfouis ;

objet(fp208)d'argent présage riche mari ; cuillère : beaucoup de travail bouteille : mari ivrogne... La jeune fille accomplit également quelques rites du mariage, le mari étant figuré par un sabre. Pour elle, on pile la laque dans le mortier en dansant et en chantant, et elle s'en noircit les dents. Une farce mimée et dansée termine la fête, en fin de laquelle la jeune fille sort saluer le soleil levant, ainsi que fera plus tard son mari le matin du jour des noces.

Quand une mère décide de marier son fils, il arrive que celui-ci soit amoureux de la jeune fille, mais le plus souvent il ne la connaît pas. Il se peut qu'il trouve la fille charmante ou juge qu'à la longue il s'y fera, mais en tous cas, respectueux de la volonté maternelle, il n'a qu'à s'exécuter. Si, au bout d'un an, décidément, il n'a pu s'y faire, il a droit de choisir une femme de deuxième rang, gardant la première - ce qui est assez mal vu - ou divorçant si celle-ci le préfère. Ce n'est en Cnide compte qu'une mauvaise année à passer, si la chance veut que les fiançailles n'aient pas traîné en longueur.

Le protocole des accordailles exige un lent, prudent, compliqué, va et vient de marieurs.

Les messagers de la mère du garçon sont, le plus souvent, parents ou voisins, un homme marié et une femme mariée. Ils vont tâter le terrain chez la mère de la jeune fille en lui portant quelques fruits. La première fois, ils se contentent de demander si la jeune fille n'est promise à personne, puis ils parlent de la récolte ou de la pêche et s'en retournent sans plus. C'est une simple visite de politesse, ils reviendront. Entre temps, la mère de la jeune fille fait prendre des renseignements. S'ils sont mauvais, lorsque les marieurs reviennent porteurs de présents plus importants, la mère déclare sa fille trop jeune, décidément ; s'ils sont bons, on aborde un peu mieux la question.

La troisième fois, les marieurs, accompagnés de toute la famille du garçon, apportent solennellement sur des plateaux le bétel et l'arec qui fixera la parole. Un vénérable personnage faisant fonction de Meba ou « mère-père » de la jeune fille, les reçoit. Les parents sont assis derrière lui, silencieux.(fp209)

Une dernière discussion sur le prix s'engage entre le Meba et l'un des deux marieurs assis en face de lui. De temps en temps, les intermédiaires se retournent vers les parents pour

fixer à voix basse le dernier prix. Sitôt les marieurs d'accorde sur la somme réclamée par le Meba, sur le nombre de piculs de paddy, de volailles, de plats, qui seront, en outre, apportés par la famille du garçon le jour du mariage, on chique lé. bétel : les fiançailles sont conclues. Il ne reste plus qu'à consulter le devin pour connaître la date du mariage. Suivant,* les signes de naissance des futurs époux, le devin fixe la cérémonie à deux mois, à trois mois, mais parfois, décide qu'il faut attendre deux ans. En ce cas, c'est pendant deux ans que, deux fois par mois, la famille du jeune homme devra porter quelques présents aux parents de la jeune fille.

C'est alors que, dans l'ancien temps, et encore maintenant dans certaines campagnes, le fiancé s'en va servir chez ses futurs beaux-parents qui éprouvent ses qualités de travailleur. Il arrive, assez rarement toutefois, que le fiancé pousse le zèle jusqu'à faire un enfant à sa promise. Cela ne va pas sans indisposer fort la belle-mère, mais le mariage ne pouvant être rompu, la chose est peu grave en définitive, et, pour venir un peu trop tôt, l'enfant n'en est pas moins légitime. Le plus souvent, d'ailleurs, le paysan khmèr, très formaliste, attend l'heure faste pour consommer son mariage,.

Quelques jours avant la date fixée pour les noces, le jeune homme construit, près de la maison de sa fiancée, un vaste pavillon qu'il orne de guirlandes et de banderolles ; il élève, également, un petit hangar où se fera la cuisine.

Les noces durent trois jours, le troisième étant celui fixé par le devin.

Le soir du premier jour, le fiancé se rend au pavillon, accompagné de ses parents et invités portant des corbeilles et des plateaux emplis de fruits et victuailles. On range les provisions dans le hangar et la plus grande part de la nuit se passe à plaisanter, à chanter, à entendre les musiciens.

Le deuxième jour, au matin, tandis que quelques femmes s'occupent déjà de la cuisine, les marieurs, portant chacun, sur un plateau de fête, ce qu'il faut pour chiquer le bétel, se rendent en grand cortège à la maison de la jeune fille. Ils annoncent au Meba que les présents commandés aux flanchaillies, ont été apportés et lui remettent l'argent réclamé au nom des parents, ou le solde de la somme si, comme il arrive souvent, un acompte a déjà été versé. Ce après quoi les plateaux de bétel circulent parmi l'assemblée ; mais, tandis que chacun mastique, crache, plaisante, la jeune fille reste enfermée dans sa chambre, d'où elle ne sortira que le soir pour saluer les bonzes.

La matinée se termine par un grand repas, et l'on digère à l'ombre, somnolant ou bavardant, jusqu'à ce que les coiffeurs entrent en scène. Une femme mariée, armée de ciseaux, pénètre dans la chambre de la jeune fille tandis que, dehors, un homme également marié s'avance vers le garçon ; les musiciens attaquent les airs rituels ; le coiffeur chante et danse en faisant claquer ses ciseaux, puis sur l'air de « couper les feuilles », l'homme et la femme commencent à tailler.

Un peu plus tard, un cortège se forme qui va en musique cueillir des fleurs d'aréquier. A la nuit, toujours en musique, on les piquera sur trois morceaux de tronc de bananier (ou dans trois pots) que présentera, au Meba le marié, lors de son entrée solennelle chez la jeune fille.

Avant dîner, a lieu l'offrande à Krong Peali. Un Achar s'en va déposer un plateau couvert d'offrandes dans une petite fosse creusée, suivant ses indications, en un coin du jardin. Sur le plateau, parmi les offrandes, est une grossière figurine en riz gluant représentant un homme. Ayant récité une dernière invocation, l'Achar comble la fosse. A la tombée de la nuit, les bonzes viennent sanctifier la maison de quelques prières, et s'en retournent, après avoir bu une tasse de thé et reçu quelques menus présents. Sitôt qu'ils sont partis l'Achar commence à piler au mortier de la gomme-laque et divers ingrédients, fait chauffer la mixture puis la porte dans la chambre de la jeune fille, qui, d'un doigt, s'en frotte les dents. C'est alors que, dans la salle, quatre musiciens jouent l'air de « piler la laque » tandis qu'un cinquième chante et danse armé d'un pilon, frappant un invisible mortier.(fp211)

En quittant la jeune fille l'Achar lui a noué, en forme des souhaits, un fil de coton écru au poignet. Il se rend au pavillon des noces et noue également le poignet du garçon.

Le troisième jour, avant l'aube, les marieurs portent musique au Meba «le prix du lait tété par la fille », primitive ment une barre d'argent d'un poids déterminé, actuellement cinq ou sept piastres en papier.

Cependant, le marié sort, à son tour, du pavillon de,' noces. Il est vêtu de ses plus riches vêtements que recouvre une tunique brodée d'or, rouge de tradition. Parfois, en encore maintenant, la tunique rouge est prêtée par l'Achar : elle alors ornée de dessins magiques.

Dans la cour, face au levant, est étalée une natte pr de laquelle sont placés un mortier retourné, une écuelle pleine d'eau et un plateau d'offrande contenant du riz gon et de la tête de cochon. Le marié s'enva s'asseoir sur le mortier retourné. Derrière lui, se place l'Achar qui tient un gong. surveille l'apparition du soleil et l'annonce en frappant gong. Aussitôt, le marié lève ses mains jointes et touche 1 natte de son front, puis, allongeant les bras, retourne le paumes ; et cela trois fois. L'Achar lui verse ensuite un peu,' d'eau dans les mains, en récitant une invocation. Le travail. de l'Achar terminé, le marié se dirige, enfin, vers la maison de la jeune fille. Au bas de l'échelle, un enfant lui lave les pieds. Il reçoit pour sa peine une pièce de monnaie et introduit le visiteur. Le marié offre alors, au Meba, les trois troncs de bananier ou les trois pots où sont fichés les fleurs d'aréquier cueillies la veille en musique, va s'asseoir sur une natte au centre de la pièce et salue trois fois l'assistance en retournant les mains. Devant lui, est un petit coussin où, tout à l'heure, il devra poser les bras; un coussin pareil, symétrique, marque la place de la jeune fille. Un peu plus en avant, sont placés' trois plateaux contenant, le premier des fils de coton écru,,', le second des fleurs d'aréquier et un couteau ou hachoir pour l'arec. Parfois, le hachoir est remis au mari, qui doit le garder dans ses mains jointes. Le troisième plateau est vide: les invités l'empriront, chacun, de quelques piastres en cadeau.

Les musiciens se mettent à jouer et celui qui va faire la (fp212) dans commence. Il est agenouillé; devant lui sont posés un sabre et, de chaque côté, deux bols de métal à couvercles. Croisant les bras, il saisit les couvercles, les agite comme des symboles, mais sans les frapper, et il se lève et il chante. Prenant enfin le sabre, il le brandit en dansant et en chantant. Il s'approche, enfin, de la chambre de la jeune fille et écarte le rideau.

Les musiciens jouent l'air de Dame Neak, la fille du roi des Nagas qui épousa le premier roi khmer. La jeune fille paraît, suivie de femmes. Elle porte une sorte de tiare en ailes de scarabées et un chignon postiche. Silencieuse, elle va s'asseoir à sa place sur la natte. Les mariés sont, pour la première fois, réunis. Inclonnés en avant, les jambes repliées à gauche, mains jointes, appuyant leurs coudes sur le coussin, ils ne doivent tourner la tête. La fille, si elle est rusée, prendra soin toutefois de tenir la tête un peu plus haut que celle de son mari: ainsi, après, c'est elle qui, dans le ménage, commandera.

Les musiciens jouent l'air des « Nàgas enlacés ». L'assisLance est rangée en cercle autour du couple. L'Achar donne au Moba une pelote de coton qui passe de mains en mains et dont le fil déroulé, tenu par ceux du premier rang, finit par encercler les mariés. Puis l'Achar donne au Meba trois bougies, chacune fixée sur la pointe d'un pétal de lotus en métal, le popil, autour duquel on a noué deux feuilles de bétel (1. Déformation bouddhique du popil brahmanique dont il est parlé au chapitre IV.). Les popil passent de mains en mains au-dessus du fil tendu, jusqu'à faire trois tours, chaque personne, au passage du popil, éventant la flamme vers le couple.

La cérémonie terminée, les mariés se redressent et tendent leurs poignets à l'Achar. Il y noue, cette fois, deux bracelets de coton, en formant des souhaits, puis, prenant dans l'un des plateaux des fleurs d'aréquier, les répand sur le couple. La musique s'accroît. Parents et amis viennent nouer à leur tour les poignets des mariés, en formant des souhaits, et leur jeter des fleurs d'aréquier. Dans le plateau vide ils déposent une somme variable dont un comptable improvisé (fp213) prend soigneusement note. Les mariés devront, si l'un des d nateurs les invite, un jour, à quelque cérémonie de famille' donner au moins somme équivalente à celle qu'ils ont reçue

La musique est devenue de plus en plus sonore et le rythme du tam-tam s'accélère. Un homme, en dansant, enroule avec le pied la natte où le couple s'est étendu. Sitôt roulée, il porte sur une épaule et crie : « Pour qui la natte ? Qui l'achète sera devienra riche ? qui l'achète ? » et le marié achète natte.

C'est enfin la sortie des mariés. Courbés, ils vont vers la chambre du fond, le mari tenant le bout de l'écharpe de sa femme qui marche la première. Ainsi le premier prince cam, bodgien suivit-il la fille du roi des Nâgas qui lui donna son royaume.

Dans la chambre, la mariée ôte écharpe et coiffure marié retire son habit de cérémonie. Agenouillée, sa femme lui présente respectueusement d'autres vêtements, mais elle est parfois si intimidée qu'elle oublie la simple politesse et, tend d'une main, sans même regarder.

On leur apporte, alors, une assiette contenant deux bananes et deux gâteaux. La femme épluche une banane et la fait manger à son mari ; le mari, en retour, agit de même avec sa femme. Ils se font aussi manger mutuellement un gâteau, après quoi ils rentrent dans la salle servir les invités.

Des trois principaux événements de la vie de famille, seul le mariage ne met pas la maison en danger. La mort, par contre, comme l'accouchement, nécessite diverses précautions contre les Esprits malfaisants. Pour être moins dangereuse qu'une femme morte en couches, tout cadavre est cependant, à redouter ; de la chair, du sang, des os, de la crasse qui décomposent, naissent les oiseaux de mauvais augure les goules, les fantômes méchants. Le souffle vital lui-même, devant qu'il n'aille, entre deux existences, faire un séjour en l'un des enfers ou l'un des paradis, peut, s'il n'est satisfait, revenir, invisible, parmi les siens, les tourmenter de plaintes ou de vengeances.(fp214)

Les vivants ne sauraient donc s'entourer de trop de précautions et ne pourraient sans malheur omettre un seul des gestes ordonnés par l'Achar. A ces pratiques de pure défense, il faut ajouter tout le cérémonial coûteux qui, par amour et respect, est dû au défunt.

Faute de pouvoir m'étendre sur ce sujet je ne relaterai que les rites essentiels qui accompagnent la mort, tels qu'ils sont accomplis le plus communément dans la campagne.

Lorsqu'un homme est sur le point de mourir, son fils ou, à défaut, son plus proche parent, place sur une table, juste en face du lit, tout ce dont le malade usait jusqu'alors une marmite pleine de riz une marmite pleine de sel une provision de poisson sec une natte et coussin pour la tête une pièce d'étoffe des bols, etc...puis il dit : « Voici tout ce que j'ai préparé pour vous (1 Le jour de l'incinération, ces objets seront portés au monastère comme la dernière offrande du défunt.. » Il faut ensuite aider le mourant à se détacher de la terre. Afin qu'il oublie sa maison, on lui en cache les poutres, tendant au-dessus de sa tête un ciel de lit en cotonnade blanche, accrochant à portée de ses regards des images du Bouddha et des Paradis. Si le moribond porte au cou, au poignet ou à la ceinture quelque amulette, l'Achar la lui retire et la remet à la famille. On fait alors appeler les bonzes, dont le nombre varie selon les moyens de la famille, « et tous les assistants se joignent à eux pour répéter arahan 1 arahan 1 (le Saint, le Saint 1) afin d'emplir l'esprit du mourant de saintes impressions et pour détourner son âme des pensées mauvaises qui l'enverraient renaître en enfer ou dans le corps d'un animal, selon l'inflexible loi de la Retribution (2) ». Enfin, avant que l'agonisant ne rende le dernier souffle, on lui met entre

les doigts une fleur d'aréquier et l'on pose sur ses lèvres une feuille de figuier sacré sur laquelle l'Achar a tracé un verset.(fp215)

A la tête d 'lit est un gros cierge ; au pied du lit : un panier rempli de paddy sur lequel reposent une lampe, un bol de riz, des feuilles de bétel roulées, et 4 sous ; un petit drapeau fiché dans le paddy domine le panier de sa longue flamme blanche. Sitôt la mort venue, l'Achar allume le cierge et la lampe qui portera le feu au bûcher.

En même temps que sont fermés les yeux du mort, une pièce d'argent est glissée entre ses dents et, comme précédemment sur ses lèvres, des feuilles de figuier sacré sont posées sur ses yeux, sur ses narines, sur ses oreilles, sur sa poitrine, sur ses mains, pour les purifier.

On lave ensuite le mort, on l'enveloppe de cotonnade blanche, et, après avoir poudré son visage de farine de riz mêlée de safran, on le voile. Dans ses mains jointes, on place un cornet en feuilles de bananier empli d'arec et de bétel.

Deux par deux, ou quatre par quatre, les bonzes se relayent pour veiller le mort. Dehors, deux bambous plus hauts que la maison ont été dressés qui portent chacun une longue bannière blanche.

Un vieillard, s'il est sage, choisit lui-même d'avance les planches de son cercueil ; parfois, son fils lui fait-cadeau d'un cercueil en bois de koki, que l'on garde en réserve dans le fond de la maison. Les cercueils ont une assez jolie forme évasée vers le haut qui rappelle celle des berceaux bretons les plus riches, ceux des bonzes et des notables, surmontés de trois tours pointues, sont sculptés et laqués or ; plombés, ils permettent de garder le défunt plusieurs mois en une chambre, avant que de le mener au bûcher. Le grossier cercueil des pauvres est seulement recouvert de papier chinois découpé, ou de papier de tenture européen, de préférence blanc et bleu.

Le mort a les jambes liées comme une momie, un fil de coton faisant office de bandelettes. Un autre fil cerce le cou d'un collier ; à ce collier l'on attache un très long cordon qui, tournant autour du corps, passant sous les pieds, remontant jusqu'au-dessus de la tête, doit pendre hors du cercueil. De temps à autre, les bonzes qui veillent le défunt réciteront des prières en tenant le bout de ce cordon. Le couvercle du cercueil n'est que posé, car il faudra plusieurs fois le lever lors de l'incinération.

Le matin du jour de l'incinération, les parents du mort-, s'étant rasé la tête, mettent leurs blancs vêtements de deuil. Sur le cercueil, ils placent les pièces d'étoffe blanche : un bonze récite une invocation, en tenant le coin d'une pièce, puis la tire à lui et la garde comme la suprême offrande que lui fait le défunt. C'est le bangskôl.

On descend ensuite le cercueil, et le cortège se forme pour gagner le bûcher. A l'instant où le mort quitte la maison, pour éviter qu'il ne revienne la hanter, l'Achar jette à terre, du haut des pilotis, trois cruches emplies d'eau, et une pierre.

Près des Centres et à la ville, le cérémonial est relativement fastueux, les plus riches s'efforçant de copier la munificence aristocratique, l'agrémentant même de variantes chinoises ou européennes : marche funèbre de Chopin pleurée par des saxophones, corbillard -dragon tiré par une vieille torpédo, ou corbillard européen traîne par de frétilants poneys que conduit un cocher en pyjama de soie blanche. Sur le corbillard, sont accroupis des bonzes, dont la toge bouton d'or rehausse encore le clinquant du dragon, ou égaye agréablement le carrosse noir à plumets.

Plus la famille du défunt est riche, plus elle invite de bonzes à l'accompagner au bûcher. Chaque bonze suit en « pousse » ; le « coolie-pousse » a mis son meilleur vêtement, si tant est qu'il en ait deux, et fort souvent, pour la fête, un petit bouquet de fleurs au bout des brancards de son véhicule. Il me souvient de certain qui voulait absolument que je le photographie : sans souci de son vénérable passager et de l'ordonnance du cortège, il s'arrêtait, prenait des poses, souriait, montrant à ses brancards un moulin en papier, jolie rosace rouge vif à laquelle il donnait des pichenettes lorsque le vent ne la faisait plus tourner. Pour le bouddhiste, conduire un mort au bûcher n'a rien de mélancolique, et les cortèges funèbres qui traversent la ville ne sont attristants que par leur ressemblance, parfois, à quelque défilé de carnaval. Aux sobres couleurs traditionnelles, nombre de citoyens semblent préférer les oripeaux gueulards du théâtre chinois, et, aux délicates harmonies des vieux instruments, la valse pour trombone à coulisse.

Il ne m'a été donné qu'une seule fois de voir à PhnomPenh une sobre conduite au bûcher. C'était à l'heure la plus chaude, dans une avenue déserte ; sans bruit, pieds nus, un maigre cortège sortait de la ville. Le fils du défunt, un gosse de cinq ans, à cheval sur les épaules d'un parent, allait en tête ; tirée par un homme, une charrette noire et or portait le cercueil blanc et bleu. Pas même de musiciens, tous marchaient silencieux, à grandes foulées, comme s'ils avaient un long chemin à parcourir.

Cette archaïque simplicité, je l'ai retrouvée souvent dans les champs, au hasard de nos tournées, et c'est la très simple crémation d'un pauvre paysan que je veux ici relater, me contentant, le plus que je pourrai, de reproduire, telles quelles, nos notes.

Dans la rizière desséchée, roussie, le Môn a été dressé dans de cotonnade blanche, levé haut, par de longs bambous, au-dessus d'un petit bûcher. Aux quatre côtés, posée à terre, une noix de coco ; un peu à l'écart, deux grandes jarres d'eau, et, pour la verser plus tard sur le feu, des vases en tronçons de bambou.

Dans l'étendue plate des champs, à cinq cents mètres, un bosquet dissimule le hameau ; le monastère, invisible, est à deux kilomètres derrière. De petits talus, bornes des rizières, ondulent au loin, et, seuls, çà et là, des palmiers à sucre coupent l'immensité du ciel. Près du bûcher, quatre paysans attendent en fumant, surveillant des yeux le bosquet d'où sortira le cortège. Un air de musique l'annonce ' musique en gouttes d'eau des vieux orchestres cambodgiens. Une sorte d'échelle, soutenue horizontalement par deux hommes, porte les instruments ; entre les montants, les musiciens avancent à pas lents, frappant xylophones et tambours en peau de buffle. Sur une charrette découverte, vivante statue drapée de jaune, le chef du monastère, jambes croisées à la manière du Bouddha, est tiré par deux paysans.²¹⁸

Derrière lui, vient l'Achar tenant une pelle et la bannière du mort : longue croix de bambou encapuchonnée d'étoffe blanche qui, resserrée vers le bas, tendue en haut par les bras de bambou, semble figurer un grossier mannequin ; à cette bannière est accrochée une minuscule marmite. Derrière encore, une vieille femme porte le panier de paddy et la lampe qui furent placés au pied du lit du mort. Le mort n'était pas vieux, il n'a qu'un fils âgé de huit ans ; c'est lui qui conduit le corps vers le feu. Comme les autres, il est vêtu de blanc : un long pagne et, serrée à la taille, une écharpe qui lui laisse une épaule nue. Il tient à la main des baguettes d'encens et un petit arc ; sa tête rasée est cerclée d'un cordon de coton qui, derrière lui, s'allonge jusqu'à se nouer à celui qui sort du cercueil. Une charrette décorée de guirlandes de feuilles, d'arceaux en tiges de bananier, et de cotonnade blanche étoilée de papier d'or, porte, enfin, le mort. Quatre bonzes entourent la charrette. Une petite fille les suit, qui jette, au long du chemin, du paddy pilé et gonflé. Derrière enfin, entourée de quelques voisines, marche la veuve.

La procession fait trois fois le tour du Môn, le longeant de l'épaule gauche (sens contraire de la marche du soleil) puis les quatre servants du feu placent le mort sur le bûcher, face vers l'Est. Les quatre bonzes de la charrette font encore sur lui le bangskôl. L'Achar lève ensuite le couvercle du cercueil, ôte le voile du défunt, verse sur son visage de l'eau de coco, puis, reprenant la bannière, fait, de nouveau, trois fois, le tour du Mên. Il allume une torche à la flamme de la lampe apportée, met le feu au bûcher à l'Est et, laissant aux quatre hommes le soin de faire flamber le reste, jette sur le cadavre des fleurs en bois parfumé.

Cependant, le jeune fils du défunt s'en va s'incliner, mains jointes, devant le chef du monastère ; il demande à être reçu novice ; il répond aux questions rituelles, récite les formules consacrées, reçoit le paquet d'étoffes jaunes, et s'en va derrière un buisson revêtir la robe des moines. Il passera la nuit à la pagode et ne reprendra ses habits blancs que le lendemain, car quel que soit son âge, le con219

ducteur au feu doit porter la robe jaune un jour et une nuit. La cérémonie terminée, le chef du monastère s'en retourne, suivi des quatre moines ; en file indienne, ombrelles ouvertes, ils s'éloignent par la rizière.

Le cercueil est maintenant léché de longues flammes les quatre hommes jettent de l'eau sur les parois, appuient contre elles des pieux, pour éviter qu'elles croulent ; ainsi maintenu sur les côtés, le cadavre grille, la fumée monte haut. Derrière, une planche a cédé : les intestins glissent au long des bûches enflammées. Je vais m'accroupir près de l'Achar et du novice à l'Est du Mên ; je change de pellicule ; mon travail les intéresse ; ils sont flattés que j'aie pris tant d'images. L'Achar me dit que l'un des bonzes me connaît : je l'ai, paraît-il, transporté une fois dans ma voiture ; il espère que son portrait sera réussi. Le fils du mort m'indique au loin le hameau : sa maison est facile à trouver, c'est la troisième et il y en a sept.

Face à nous, à l'Ouest du Môn, quelques femmes également accroupies parlent à voix basse, tandis que la veuve attend, le regard perdu. Dans l'air léger, monte le crépitement du feu et, à chaque souffle de brise, au-dessus de nos têtes, le froissement des grands éventails d'un palmier à sucre. On entend aussi des oiseaux.

C'est bientôt la fin ; par-dessus le bûcher, deux des hommes se lancent, noué en boule, le voile du mort, puis le remettent à la veuve. Elle reste là, debout, comme si ne sachant que faire, serrant à deux mains le bout de soie ; elle pleure doucement. Les musiciens jouent un dernier morceau, puis s'en vont à travers champs, portant sur le dos leurs lourds instruments.

Lorsque tout est brûlé, les quatre hommes jettent de l'eau sur les cendres. Avec sa pelle, l'Achar en fait un petit tas qu'il modèle jusqu'à former l'image d'un homme étendu, la tête tournée vers l'Ouest. « Est-ce bien ainsi ? » « Non pas », dit l'assistance. Alors, il refait l'image la tête tournée vers l'Est. Et tous, ayant approuvé, se mettent à chercher les os non brûlés, jusqu'à en emplir un plateau. L'Achar lave les220

os avec de l'eau de coco parfumée, puis chacun s'en retourne au village, le fils portant le plateau aux os purifiés.

Le lendemain, devant ce plateau, des bonzes réciteront des prières et recevront en retour l'offrande du riz. L'Achar mettra la moitié des os dans une urne ou, si la famille est pauvre, dans un bol à couvercle. Le reste des os sera jeté dans un étang ou une rivière.

Si la maison a un solide plancher, l'urne sera placée à côté de la statuette du Bouddha ; si le plancher est fait de lattes de bambou et que le va et vient des occupants l'ébranle continuellement, on construira dehors une minuscule cabane pour abriter les cendres.

Chaque année, les bonzes seront invités à venir prier devant l'urne. Enfin, lorsque la famille aura pu réunir assez d'argent pour la cérémonie, l'urne sera transportée solennellement dans l'un de ces cônes de pierre à la pointe effilée, nommés stupa ou chetdey. Les riches familles ont un stupa particulier ; pour les pauvres, le plus souvent, le chetdey est commun au hameau.

Les morts sont généralement incinérés ; il arrive cependant que la volonté du défunt soit d'être enterré. Le cadavre est alors d'autant plus dangereux qu'il se décompose lentement, donnant naissance, jusqu'à complet dessèchement, à spectres divers et sinistres animaux.

On a vu que la méchanceté d'une femme morte en couches s'augmentait de celle du fœtus irrité de n'avoir pu naître ; on a vu que les os de femme enceinte étaient un redoutable talisman. Autrefois, les mauvais garçons (et encore maintenant certains bandits, dit-on), recherchaient les fœtus dans le ventre des mortes pour s'en faire de sinistres amulettes, le Kaun Krak rendant puissant et chanceux et préservant son maître des maladies et dangers. L'homme qui désire se procurer un Kaun Krak doit, trois jours après l'enterrement d'une femme morte en couches (elle et l'enfant ayant été tués par les Preay entre le 7^e et le 9^e mois) aller, la nuit, réclamer le fœtus à la mère. Voici, selon Aymonier et un vieux paysan de mes amis, comment il faut faire: disposer sur la tombe un tronc de bananier taillé à triple étage, chacun contenant du riz blanc, du riz rougi au sucre, du riz grillé

et un peu de farine moulée en preay à huit têtes ; entourer le tout d'une enceinte de sept fils de coton ; se tenir dans l'enceinte ; placer sept autres fils sur la tombe, les retirer peu à peu en invoquant la morte. Elle sortira sous la forme d'un monstre hideux ; si l'homme a peur, il mourra sur le champ, sinon, elle ôtera elle-même le fœtus de son sein et le lui donnera. L'homme devra le faire griller sur un feu devant lequel sera placé un tréteau à quatre étages, chacun portant un peu de riz et un œuf de poule ; le fœtus carbonisé, l'homme l'enduirra de vernis, le coudra dans un petit sac, et le conservera désormais sur lui. S'il prend soin de lui présenter à chaque repas un peu de riz, le Kaun Krak le mettra en garde contre tout danger et, le conseillant, le fera gagner au jeu. Il est un Kaun Krak plus sinistre, plus puissant, mais plus compliqué à se procurer. Il faut être marié depuis peu, engrosser sa femme, attendre le 5^e mois et l'entraîner faire une promenade en forêt ; là, tout en badinant, il faut l'amener à dire « mais tu sais bien qu'il est à toi cet enfant 1 » ; alors on peut la tuer, lui ouvrir le ventre, et procéder au rôtiage du fœtus.

Ces pratiques, qui ne furent jamais courantes, semblent aujourd'hui abandonnées ; les paysans prétendent, toutefois, que certains bandits sont encore amateurs de ce genre d'amulettes.

Il est des amulettes plus banales que le Kru, « celui qui sait », confectionne, soit pour hâter une guérison, soit à titre préventif. On les porte au bout d'un collier ou à un cordon qui, faisant le tour de la taille, retient le bijou magique au-dessus du pubis. C'est, le plus souvent, un cylindre de métal (ou plusieurs) fondu de certaine façon et sur lequel sont gravés quelques mots pâli ; c'est encore un morceau d'écorce, ou un sachet contenant des signes cabalistiques, ou une pièce de monnaie consacrée par le Kru ou bénie au contact de la robe d'un moine. Porter au cou un bout de corne de boeuf sauvage, mangeur de serpents²²² immunise, bien entendu, contre la morsure de ceux-ci ; les

griffes, les dents, de tigre, les dents de chien et de crocodile éloignent les Esprits malfaisants.

Les Esprits malfaisants ont des formes diverses. Les Mesa, dames blanches, sont souvent de belles filles. Un Cambodgien, ex-agent cycliste, m'a raconté l'histoire suivante. Une nuit, au cours d'une ronde, il rencontra dans une avenue une jolie fille accablée de fatigue ; ému, il la prit sur son porte-bagage pour la ramener à certaine maison qu'elle avait indiquée. Tandis qu'il pédalait, elle se tenait contre lui, l'encerclant de ses bras; ce fut agréable jusqu'au moment où elle se prit à serrer, serrer tant, qu'elle l'étranglait. Heureusement, le matin était presque venu et la Mesa dut s'enfuir avant d'avoir achevé son homme, le laissant seulement évanoui sur le bord de la route.

Les Beisac, démons affamés ou, damnés errants, sont longs et maigres, avec une bouche pas plus grande que le chas d'une aiguille. Ils se nourrissent d'excréments mais aussi du riz que les vivants leur jettent en pâture, à même la terre, ou déposent dans une écuelle près d'un buisson.

Les Kmoch Long (le mot Kmoch signifie également cadavre) sont de simples revenants ; les Kmoch Preay, des porteurs de pestilences. Se changeant en lumières qui reculent toujours, déplaçant les sentiers et croisées de chemins, ils égarent les voyageurs ; ils ont voix humaine, appellent et gémissent. Ils se changent aussi en animaux, le plus souvent en oiseaux de nuit, et leur cri est alors menace de mort ou de maladie. Il est, parmi les Kmoch Preay, des mâles et des femelles ; certains sorciers les emprisonnent dans une fiole.

Il va de soi que sorciers, sorcières et esprits malfaisants sont nombreux au Cambodge. L'Achar, le devin, peut, sans doute, interdire l'accès de certains lieux aux Esprits, mais, sitôt qu'il faut les chasser, le Kru, « celui qui sait » est alors indispensable. Si l'on est inquiet sur le sort d'un parent en voyage, si l'on a perdu un objet, si l'on a été volé, il sait voir l'absent, indiquer où se trouve l'objet ou le voleur ; il connaît les tisanes, les massages et les incantations qui guérissent ; il sait faire sortir du ventre d'un malade un esprit malfaisant, il peut même, s'il est puissant, détruire l'en- d'un sorcier mauvais.

Moins puissant que le Kru mais fort utile également est le Bangbot, qui parfois est une femme. Les voleurs le craignent, car il peut provoquer par tout le corps des brûlures, tant que n'est pas restitué l'objet volé. Il sait lire les présages et connaît les bons moyens d'écarter les mauvais sorts et de déjouer les Esprits errants. Comme le Kru, il confectionne d'excellentes amulettes, mais il est plutôt spécialisé dans les philtres. Il y a les philtres qui rendent invulnérables : il suffit de s'en oindre la tête ou le corps ; il y a ceux qui rendent amoureux : il suffit d'en verser quelques gouttes sur les vêtements de la personne visée pour qu'elle soit prise de passion. Ces philtres sont, bien entendu, dangereux ; la femme, entre autre, qui boirait un philtre qui ne lui est pas destiné, ne manquerait pas de s'enfuir dans la forêt, de grimper aux arbres, de courir les sentiers, nue, guettant les hommes, criant et mimant des obscénités. Si, avant sept jours, le propriétaire du philtre, ou un Kru, ne l'a pas rattrapée et frappée avec un fléau, elle devient seinblable à une bête, du poil lui pousse sur le corps, elle rugit...

Je déplore qu'aussi brièvement résumées, ces croyances perdent tout sens et toute logique, mais l'étude du moindre détail m'entraînerait trop loin, et d'ailleurs, nos notes sont encore par trop insuffisantes pour que je puisse guider le lecteur dans ce monde de légendes et de magie.

Il n'est pas - on s'en doute - que de bons sorciers. Ap, la sorcière-goule, parfois est née sorcière, parfois le devient en étudiant les pratiques qui rendent les hommes amoureux; elle peut envoûter de terrible façon jusqu'à ce que mort s'ensuive. Elle a d'ailleurs un regard particulier et, presque toujours, ses yeux sont injectés de sang. On dit que, la nuit, elle sort de sa peau et s'envole avec seulement la tête et les intestins, qui font dans l'air une traînée bleuâtre. Elle se pose ici ou là pour se gaver d'excréments, qu'elle s'en va sucer jusqu'au cul des dormeurs. Autrefois, il y avait beaucoup de goules mais, de nos jours, elles se cachent et il est très rare d'en rencontrer.

Le plus redoutable des sorciers est encore le Thmup, d'autant plus à craindre que rien en son aspect ne le distingue d'un homme ordinaire. Il peut faire mourir à distance qui bon lui semble, il dispose pour ce faire de nombreux moyens : Aymonier en-compte six. Tantôt il frappe, en récitant des conjurations, une peau de buffle entière, qui se réduit jusqu'à n'être plus qu'un scarabée noir; tenant à la main des noix d'arec, il ordonne au scarabée de s'envoler, de pénétrer clans le ventre de telle ou tel; ceci fait, la peau, lentement, se met à gonfler, étouffant la victime (1Un de mes amis, rentrant pour dîner, se vit apporter dans un papier une espèce de beefsteak trop cuit. « Trouvé ça », lui dit son boy annamite, « dans ventre femme moi, morte hier; sûrement sorcier faire. Monsieur penser moyen montrer police ? »

Une Cambodgienne qui fut une fois en relation avec un Thmup prétend qu'il avait sept couteaux fichés sur une planche et qu'elle a vu l'un des couteaux disparaître pour aller, sur ordre du Thmup, frapper quelqu'un, puis revenir, une demi-heure après, ficher sur la planche sa lame sanglante.). Tantôt, pour étouffer de la même façon, le Thmup choisit un tube empli de grains de riz, ou certaine écorce, ou des copeaux de bois. Les aiguilles et pointes diverses, piquées dans une figure de cire, sont également un bon moyen de faire souffrir et mourir de mort lente ; mais rien ne vaut encore la tête de mort (de morte de préférence) emplie de divers ingrédients, puis enveloppée et ficelée de coton. « Un indigène de ma connaissance » écrivait Aymonier en 1883 « m'affirmait qu'étant à deux doigts de la mort il avait trouvé semblable paquet sous son lit (2) ». La même aventure arriva au père de notre servante, et une sienne cousine fut envoûtée au moyen d'une bouteille emplie d'os humains que le Kru parvint, non sans peine, à déterrer dans un coin du jardin.

C'était des os de femme annamite et la possédée se prenait à réclamer en annamite du thé, du nuoc-mam, avec des cris qui faisaient trembler de peur l'assistance. L'Esprit entré en elle, gémissait, hurlait, la forçait à trépigner et à sauter. « OÙ es-tu ? » disait le Kru. « Dans le genou, » répondait l'Esprit, et le Kru de frotter aussitôt, avec de l'huile de coco, le genou de la malade, puis de masser la jambe, jusqu'à chasser l'Esprit vers le gros orteil ; coincé là, l'Esprit était perdu ; il tâchait cependant de s'en tirer en détournant les questions, en prétendant qu'il venait de la montagne, mais le Kru finit quand même par lui faire avouer où se trouvait la bouteille.

Il ne faut pas confondre les exorcismes pratiqués par le Kru et la conjuration des Araks. Les Araks ne sont pas des Esprits mauvais, mais des Génies protecteurs, assez susceptibles, il est vrai, et fort jaloux de leurs droits. Ils se vengent en rendant malade quiconque manque de prévenances envers eux. Les Araks, mâles ou femelles, sont nombreux ; chaque famille possède le sien, qui est le plus souvent un ancêtre éloigné. Dans chaque famille, celui, ou celle, que l'Arak semble préférer est nommé Rup-Arak; généralement, c'est une femme. La Rup-Arak se charge de tous les rapports avec les génies ; c'est en elle qu'ils s'incarnent pour faire connaître leurs volontés, et, elle seule a pouvoir de les appeler ' 'ce qu'elle ne manque pas de faire si quelqu'un dans la famille tombe malade et que la maladie, se prolongeant, semble marquer vengeance de génie.

On doit alors procéder à la cérémonie du Lieng Arak. Outre les offrandes habituelles, il faut cinq musiciens : deux chanteurs et frappeurs de tambours en peau de serpent, un violoniste, un joueur de guitare, un joueur de musette. Sitôt que la Rup-Arak s'est assise, les mains posées sur un plateau à pied, au centre duquel brûle un petit cierge, chanteurs et musiciens attaquent l'air de l'invocation des Araks. Faisant tourner son plateau, la Rup-Arak s'agite et, bientôt, un Arak est en elle. Une vieille femme, qui joue le rôle d'assistante, l'interroge alors, et la Rup-Arak de répondre : « Je suis un tel, de telle région, ce n'est pas moi qui ai provoqué cette maladie ». Ainsi de suite sont invoqués vingt ou quarante Araks, et la musique, de plus en plus bruyante, enchaîne les airs rituels, et la Rup-Arak, sur la demande des Génies, ne cesse de boire de l'alcool et d'en vaporiser avec sa bouche le malade et l'assis-226

Certain mécanicien, qui nous accompagna plusieurs fois dans nos tournées, emporta- it régulièrement avec lui un paque de baguettes odoriférantes ; il en allumait une devant toute cabane de Neak Ta non loin de laquelle nous nous arrêtions. L'eau d'une cruche, déposée toute une nuit près de l'autel d'un Neak -fa, a vertu curative, il suffit parfois de s'en frotter la partie malade pour guérir. Il va sans dire, que, tout comme les Araks, les Neak Ta sont fort irascibles. L'un d'eux, qui résidait dans la statue d'un personnage gri- maçant armé d'un bâton, avait la fâcheuse habitude, à la tombée du soir, de s'en aller, invisible, par le village, écouter les conversations. Un imprudent manquait-il de déférence à l'égard du Génie, que e celui-ci l'assommait à demi d'un coup de son bâton. Parfois, variant ses vengeances, il entraînait les beufs de tel ou tel, au loin dans la forêt. Un jour un paysan qui avait ainsi perdu sa bufflesse résolut de se venger. Il promit au Neak Ta de lui offrir son bufflon, s'il 1111 en retrouvait la mère- L'ayant retrouvée, il vint attacher., très dévotement, et solidement, la corde du bofflon à la statue, puis s'éloigna avec la bufflesse. Le bufflon voulant rejoindre sa mère, tira tant sur la corde que la statue de plâtre, arrachée, traînée sur la route, fut réduite en poussière, ce après quoi, faute d'enveloppe, le Neak Ta fut contraint' de vider les lieux.

Le régime saisonnier des vents ordonne la vie du paysan, et la saison sèche et la saison des pluies sont marquées d'antiques coutumes dont - compte tenu des apports brahma- niques, bouddhistes ou simplement régionaux - on retrouve l'équivalent en divers pays de l'Asie des Moussons.

Les Cambodgiens divisent l'année en trois saisons

Trois mois secs et frais sous la mousson du nord-est de la nouvelle lune de décembre à celle de février.

Trois mois secs et très chauds, orageux, sous la mousson du sud, de la nouvelle lune de mars à celle de mai.

Six mois de grosses averses et d'inondation sous la mousson de l'Ouest, de la nouvelle lune de juin à celle de novembre228.

Je ne juge pas utile de transcrire ici les noms des mois cambodgiens, assez difficiles à prononcer : les personnes désireuses de s'y évertuer pourront, tout aussi bien, feuilleter un dictionnaire. Sur les douze lunaisons, sept sont néfastes, cinq sont fastes, mais la règle ne joue pas pour les cérémonies bouddhiques. La coupure entre deux années s'opère la saison chaude ; un hōrà est chargé d'en préciser la date.

Le début de la saison chaude, sous la mousson du sud, devrait être consacré à la chasse aux esprits malfaisants, mais la coutume ne s'est conservée qu'au palais où, durant toute une nuit, on les met en fuite à coups de canon.

Le peuple ne se prépare à l'année nouvelle que trois jours avant. De tradition, pendant ces trois jours, on doit observer la chasteté la plus rigoureuse, délaissier toute querelle, ne vendre ni acheter, ne tuer aucun animal.

Le premier jour, il faut balayer à fond sa maison, y brûler des bâtonnets d'encens, puis inviter les bonzes à venir prier sur les cendres des parents en tenant le bout d'un long fil de coton noué à l'urne, ou au stupa dans lequel elle est enfermée.

Les dévots pourront acquérir des mérites à nettoyer la pagode, à débarrasser l'autel des vieilles offrandes desséchées, poussiéreuses, à chercher, enfin, du sable pour élever dans l'enceinte du monastère, en l'honneur des nouveaux Tevodas, gardiens de notre monde, les neuf monticules, le premier au centre, les autres aux huit directions de l'espace comme les bornes sacrées du temple. En chacun seront piquées de petites oriflammes de papier. Parfois il n'y a que cinq monticules : on dit alors que celui du centre est « toujours le mont Meru » et que les autres représentent les quatre continents dont il est parlé aux premières pages de ce chapitre.

Un fil de coton écru courant sur quelques piquets doit cerner l'ensemble des monticules ; l'entrée de l'enclos est marquée par une petite porte. Le deuxième jour, sitôt que le chef du monastère a récité quelques prières en tenant le bout du fil de coton, les fidèles pénètrent dans l'enclos et, longeant le fil, l'épaule droite vers le mont central, font le 229

tour trois fois, jetant sur chaque élévation quelques pincées de safran, de poudre de riz, ou quelques gouttes de parfum. Ceux qui n'ont pu aider la veille à la confection des monts ajoutent parfois un peu de sable, car chaque grain soulage d'une faute commise, si l'on en croit l'histoire de certain Tevoda.

Cette histoire a de multiples variantes. L'une des plus prisées des campagnards semble celle-ci. Un Tevoda avait commis sur terre la faute de tuer des animaux. Leurs spectres s'en furent au premier paradis réclamer qu'on leur livre le Tevoda. La femme de celui-ci leur répondit : « Je vous le livrerai si vous pouvez compter les grains de sable des monticules que voici ». Ils dirent : « Bon, c'est facile » mais s'embrouillèrent et ne purent jamais y arriver ; ils repartirent, confus.

D'autres racontent l'histoire ainsi. La femme du roi dei; Tevodas était malade ; c'était à n'y rien comprendre. On consulta le devin. Il dit : « La cause en est à des fautes très anciennes, commises en l'une de ses premières vies, et non expiées. Qu'on donne une fête, qu'on élève cinq monticules de sable, que chaque grain paye une année d'enfer, et la maladie sera guérie ». Et voici pourquoi, sur notre terre, nous faisons de même pour toutes les fautes commises dans l'année

Le rite du sable terminé, les fidèles s'en vont orner l'autel du Bouddha de fleurs fraîches, de bâtons d'encens, de cierges, ~ de petits parasols ou bannières en papier neuf, multicolores.

Le troisième jour au matin, tandis que des femmes préparent un grand repas pour les bonzes, ceux-ci, assis à terre dans la pagode, se cachant le visage d'un éventail, récitent de longues invocations, et le chœur des fidèles et leur coryphée l'Achar psalmodient versets et répons.

L'après-midi, les moines lavent solennellement la statue du Bouddha, puis vont à leur tour se baigner, revêtus de pagnes neufs qui leur ont été apportés en offrande. Autrefois, cette cérémonie se passait au village ; dans chaque maison, le chef de la famille lavait lui-même quelques bonzes. Aujourd'hui encore, on acquiert des mérites à laver parents ou voisins, les vieux. Il faut au moins en laver un. On pré230

pare tout, puis on l'appelle ; on le savonne, on le douche, on le parfume, on lui donne enfin une chique de bétel. Alors, il remercie et forme des vœux de bonheur pour celui qui l'a baigné.

Tels sont les rites à observer pour bien commencer Pannée. Les plus dévots y ajoutent la mise en liberté de quelque animal, lièvre, tortue ou oiseaux, qu'ils achètent au marché et s'en vont lâcher ensuite dans la campagne. La fin de la saison chaude se passe, pour ceux des riches régions basses, à égrener, à sécher le maïs de la petite récolte, à semer celui de la grande récolte, et, pour ceux des pauvres régions, à attendre que la mousson de l'Ouest ramène la pluie.

Quelques paysans voisins de la capitale vont assister à la fête de l'ouverture du Sillon, décrite au chapitre iii, et l'hésitation des boeufs de la charrue royale devant les sept plats offerts, et leur choix faste ou néfaste pour le paddy de l'année, sont un sujet de conversation lentement reporté de villages en villages.

La mousson de l'Ouest, en la pleine lune de juin, ouvre pour six mois la saison des pluies. Les trois premiers mois, au fur et à mesure que le sol se détrempe, que les mares gonflent, c'est la saison des labours, des semailles, puis du repiquage du paddy. C'est aussi la saison de la grande récolte de maïs.

En juin, les monastères ont accueilli les nouveaux bonzes en juillet commence, pour tous les moines, la retraite du Vasa dont l'entrée et la sortie, trois mois après, sont célébrées par une fête, ainsi qu'il est écrit au chapitre V Enfin, vers la fin du mois d'août, a lieu la réunion des gâteaux des ancêtres.

La confection de ces sortes de bûches enroulées dans une feuille de bananier, met tout un jour. Le matin de la fête, on les porte, en cortège, au monastère, ainsi que tous les mets d'un riche repas pour les bonzes. Les ancêtres, prévenue la veille par une invocation du devin, quittent le lieu de leur résidence provisoire (enfer ou paradis) et viennent, invisibles, prendre part au festin. L'après-midi, les bonzes donnent231

lecture de la vie du Bouddha. Le soir, on reconduit les ancêtres. Pour eux l'on a construit de petites pirogues en tronc de bananier ; on y met quelques provisions, on y allume une bougie et trois bâtons d'encens, - puis on pousse à l'eau la minuscule embarcation, invitant les ancêtres à retourner aux lieux qu'ils habitent, en attendant qu'on les Convie l'année suivante à un nouveau festin. Dans certaines régions où la rivi ère est loin, c'est une petite charrette en feuille et tronc de bananier qui portera les provisions, la bougie et les bâtons d'encens.

Cependant, l'inondation a peu à peu gagné toute la plaine. Dans les contrées hautes, - déjà, commence la pêche, qui, au fur et à mesure du lent retrait des eaux, prendra plus d'importance.

C'est l'époque où les rouets des vieilles sont dorés de soie jaune, où chaque village résonne du cliquetis sec des métiers à tisser ; c'est l'époque où l'on teint les étoffes que

l'on étend à sécher, entre deux averses ; et le sol est rayé de longues bandes bouton d'or, noir, prune, rose vif.

A la nouvelle lune de septembre, pour solenniser la sortie du Vassa, des cadeaux et des robes sont portés en cortèges au monastère ; la pleine lune de novembre, enfin, annonce la fête des salutations à la lune.

Bien que cette fête se célèbre dans l'enceinte du monastère et que l'invocation récitée par les fidèles, lorsque la lune est juste à la verticale, invite assez vaguement tous les Esprits du ciel, c'est en tous cas le Seigneur Lune que les femmes saluent et c'est à lui, ainsi qu'aux génies qui font la pluie, qu'on offre sur une natte, cocos, bananes et paddy bouilli et pilé, pour obtenir une bonne récolte. Les campagnards s'efforcent d'ailleurs, aussitôt, de deviner le résultat de leur invocation par l'épreuve des gouttes de cire.

Une perche a été tendue entre deux poteaux, à hauteur de la tête d'un homme. Chacun des deux poteaux porte à son sommet deux cornets en feuille de bananier emplis de riz cuit. Aux extrémités de la perche sont attachés cinq feuilles de bétel, cinq fleurs d'aréquier, cinq bâtonnets d'encens et sur toute sa longueur, de petites bougies de cire sont fichées en rang par groupes de cinq. L'Achar les allume, fait tourner la perche comme une rôtissoire, puis les éteint, les décolle et, profite de ce que la chaleur les a molliées pour les tordre cinq par cinq. Ayant ainsi formé de gros cierges - un par village dépendant de la pagode il les allume, les fixe sur la perche, et, la faisant à nouveau tourner, les laisse goutter leur cire sur de grandes feuilles de bananier posées à terre. Plus les gouttes tombent rapides et nombreuses sur la feuille d'un village, plus la récolte y sera abondante. La forme de la cire coulée (mortier, tige de paddy, animal ...) est enfin longuement étudiée, chacun s'efforçant d'en tirer le meilleur présage.

Dans les régions en bordure du fleuve et peu éloignées de Phnom-Penh, la plupart des hommes n'assistent pas aux salutations à la lune : ils sont allés à la ville participer aux courses de pirogues.

C'est alors, en effet, qu'on célèbre en la Capitale le retrait des eaux. Au cours de trois jours de fête, alternent ou s'entremêlent des rites d'origines diverses, quelques-uns bouddhiques, la plupart brahmaniques, greffés sur d'antiques coutumes animistes.

Les rites royaux accomplis par les Bakous intéressent fort peu le paysan qui n'y comprend goutte. Tout ce qu'il sait, c'est que le roi a quitté son palais pour sa maison flottante sur le fleuve, que, devant lui, les grandes pirogues de tous les villages des environs, deux par deux, vont faire la course, qu'il y aura des prix et qu'il faut gagner.

Chaque monastère des environs de la Capitale possède une ou, le plus souvent, deux de ces longues pirogues de course à dix-huit ou quarante pagayeurs. Remisées sur des supports de bois, depuis la dernière fête, depuis un an, les pirogues reposent. Allongées, toutes deux, à l'ombre des arbres immenses de la bonzerie, avec leurs proues relevées aux dessins dorés, elles ressemblent assez aux énormes Nàgas des légendes.

Une femme n'y saurait toucher, ni même passer devant, sans risquer la mort elle aurait en tous cas des douleurs d'entrailles et, si elle est enceinte, l'enfant ne verrait pas le jour. Le génie protecteur de la pirogue se vengerait également en ralentissant celle-ci lors des courses, ou en la faisant verser.

Aux Génies, aux Esprits des arbres et des eaux, aux bons et aux mauvais, il ne faut omettre, la veille de la mise à l'eau, de présenter des offrandes. Ce soir là, on placera au

centre de chaque pirogue un petit radeau carré en tronc d bananier portant riz noir, riz blanc et cinq baguettes d'encens ; à la poupe, sur des feuilles de bananier, un peu de riz, du bétel, des baguettes d'encens et deux bougies ; à 1 proue, les mêmes offrandes, mais une seule bougie et, e plus, un régime de bananes, des fleurs, et une écharpe nouées' On placera également la bannière de proue, conservée à la pagode. C'est un rectangle d'étoffe différemment brodé, perlé, frangé. La frange est, souvent encore, une touffe de", crin de cheval ou de poils de queue de boeuf, comme celle,' qui orne le timon recourbé des charrettes.

Le lendemain, à l'heure fixée pour la cérémonie, les pagayeurs s'assemblent, vêtus de blouses courtes de même teinte vive distribuées par le palais. Les deux pirogues dont j'ai photographié la mise à l'eau portaient, peint en or sur la proue, l'une un tigre, l'autre un aigle tenant quatre flèches. L'équipe du Tigre avait blouse orange, celle de l'Aigle blouse rose. Cependant qu'elles s'assemblaient sans hâte, un révé- rend en toge jaune (je- précise car il est des Européens qui ne voient pas de couleurs au Cambodge) un bonze donc, apporta les longs yeux doré& des pirogues, dont il avait la garde. Sitôt les yeux cloués, deux musiciens accroupis près des proues se mirent à jouer, l'un d'un violon monocorde, l'autre d'un nasillard flageolet. Un troisième musicien leur succéda 'qui, se plaçant à droite de la proue du Tigre et, embouchant une grosse et sonore musette, déroula une courte mélodie. Sur la dernière note, les quarante hommes de l'équipe du Tigre poussèrent trois longs cris, puis, en cadence, soulevèrent la pirogue et s'en furent la lancer à l'eau. L'air de musette fut joué, également, à droite de la proue de l'Aigle et, à son tour, l'équipe en rose, ayant crié trois fois, porta au fleuve sa pirogue.²³⁴

Alors on ôta des pirogues les petits radeaux aux Esprits que l'on laissa filer au gré du courant.

Tout ce cérémonial n'avait pas été sans prendre du temps, et les chefs d'équipe durent constater qu'ils seraient en retard de deux heures, remonter le fleuve jusqu'à Phnom-Penh ne demandant pas moins. Question d'habitude, ils s'en seraient peu soucié, n'eut été la nécessité de certain contrôle avant que la liste des courses ne fût close. Je crois, de plus, que l'occasion d'une petite promenade en auto les tentait. J'eus donc l'honneur de transporter, pendant douze kilomètres, deux chefs pagayeurs (malheureusement sans leur rame dorée) et l'un des bouffons qui, se jugeant en noble posture, salua d'une strophe improvisée le démarrage de ma vieille Chevrolet, mais se tût dès les premiers cahots pour se cramponner, inquiet. Il n'est pas impossible toutefois que, gesticulant les soirs de course au centre de sa pirogue, il se soit pris à chanter un couplet de ce style :

- Sur la route comme le vent
- Sur l'eau Hop et Ho
- Donnez-moi du paddy que je le pile avec mon cul...

A supposer qu'il se trouve là quelque fervent de folklore et qu'on lui traduise la strophe, il me plaît de rêver à ses judicieuses suppositions.

Les courses ont lieu de trois heures à six heures pendant trois jours. Déambulant ensuite par les rues, s'accroupissant ici ou là pour siroter les boissons multicolores des petits marchands ambulants, ces quatre mille pagayeurs aux tuniques vives semblent avoir conquis la ville. Ceux qui ont gagné ont eu loisir de perdre au jeu l'argent des prix. Tous ont d'ailleurs passé la nuit à gueuletonner, à regarder les baladins, puis ont campé en

quelque coin. Les plus économes sont allés en la rue chinoise acheter un cadeau pour leur femme, ou se payer un feutre d'occasion, fastueux complément à leur tunique de fête.

Le soir du troisième jour, la dernière course, unique espoir des vaincus, porte l'excitation des équipes à son comble.²³⁵

Les pagayeurs descendent le fleuve, fouaillant l'eau à coups précipités, hurlant, tandis que les héraults rouges des deux barques-but frappent le tambour à leur passage. Massés bientôt près de la maison flottante, ils attendent leurs prix, gueulant, s'interpellant, gesticulant, vidant à la main l'eau embarquée pendant la course, puis, une dernière fois, ils remontent le courant pour la ruée finale.

Le soleil tombe derrière la ville, l'eau noircit, une lumière frissante et fausse découpe en ombre chinoise, ou éclaire, leurs silhouettes ; les verts et les bleus s'assourdissent ; rouges et roses tournent au violine ; les oranges éclatent, et les proues dorées des pirogues, tandis que, sur la rive, la masse des grappes humaines s'assombrit. C'est l'heure où photographes et cinéastes amateurs se découvrent une âme de peintre, où des mètres de pellicule s'impressionnent d'images assez confuses mais où le ciel (et même un nuage parfois) est nettement reconnaissable.

C'est l'heure où la lune ronde commence à se montrer, où l'on barre le fleuve d'une corde tendue qu'un brahmane tranche solennellement d'un coup de sabre. Sitôt qu'il a tranché, des pirogues en amont, qui s'élancent alors, monte une immense clameur. Elle ne cesse d'enfler tandis qu'avancent à toute vitesse les pagayeurs, saouls de fatigue, ruisselants de sueur, fouettés par l'eau qui les éclabousse de toutes parts, la bouche ouverte pour mieux lancer leur cri. Sans plus comprendre très bien ce qu'ils font, ces hommes n'en continuent pas moins à chasser les démons, ainsi qu'il est dit au chapitre iv.

Le retrait des eaux à la mousson du Nord-Est marque la saison des moissons dans les rizières. Les champs que l'inondation a quittés, déjà sont nus et secs ; ici ou là, on bat les gerbes de paddy en les frappant sur une planche, ou, en d'autres régions, en les faisant fouler aux pieds par les buffles.

Les palmiers à sucre, qui, au long des talus de boue sèche, dressent haut la gerbe de leurs éventails, ont recommencé à fleurir. Matin et soir, un homme y grimpe²³⁶ avec son couteau et, crochés à la ceinture comme un pagne, des tubes de gros bambou. Disparaissant dans le buisson des palmes, il incise les tiges des fleurs mâles qu'il avait au préalable pincées, accroche les tubes vides là où doit goutter le sue, et remporte ceux déjà pleins. Le métier est dur et souvent dangereux ; aussi bien, dans le temps, les monteurs de Tnot, comme les cornacs, étaient-ils dispensés de redevance au roi. Une partie du jus récolté se vend en boisson, mais l'on en fait surtout du sucre. On le cuit en de grandes bassines, on verse le sirop dans une petite soucoupe en feuille, et, sitôt sec, on emballe par dix les soucoupes en un cylindre de palmes tressées. On entasse les cylindres dans la charrette et l'on porte au Chinois du Centre le plus proche. Il y a, toutefois, avantage à faire marcher les boeufs un ou deux jours pour vendre au marché au sucre de la ville.

Cependant, par les champs, par les forêts, quelques bonzes vont faire une courte retraite, s'efforçant de méditer et de réciter des prières sans relâche, sans sommeil. Autrefois, « le roi et les mandarins leur portaient des vivres, de l'eau, des bougies, des baguettes odoriférantes, de l'arec, du bétel ». Cette pratique est encore observée au Laos, mais ajoute Aymonier . « dans ce pays aux moeurs dissolues ce sont les jeunes filles qui portent des présents aux solitaires (1) ». Autrefois également, les paysans invitaient les

révérends à venir bénir un petit tas de paddy à côté duquel était allumé un feu de bois odorant ; ils les baignaient ensuite près d'une rivière, d'une mare, ou d'un arbre, versant sur eux des jarres emplies d'eau parfumée, les ramenant solennellement vers le feu se sécher, allant enfin offrir au monastère le petit tas de paddy.

Le souffle frais, régulier, de la Mousson du Nord-Est porte la nuit le chant des cerfs-volants. Une sorte de petit orgue à trois notes y est adapté qui, selon la brise, change de ton, chante, soudain se tait, puis de nouveau enfle sa plainte... Il n'y a pas cent ans, le jour de la pleine lune « les bonzes étaient invités à venir prendre leur repas dans la salle du Trône et, à la nuit, le roi et ses mandarins lançaient leurs cerfs-volants offerts aux esprits célestes (1) ». Pour être moins solennellement pratiqué qu'en divers pays de l'Asie des Moussons, le lancer du cerf-volant reste de tradition chez les paysans, et, s'ils ne le font plus que par jeu, l'étrangeté, selon le caprice du vent, de cette céleste musique ne va pas sans leur laisser l'impression d'accomplir quelque rite magique.

La saison fraîche marque enfin le temps du voyage des charrettes. Les paysans des régions éloignées du fleuve, leur récolte terminée, lentement, par les chemins asséchés, gagnent les routes, les encombrant d'un interminable défilé de grinçantes caravanes. Par dix, par trente, les charrettes d'un village succèdent à celles d'un autre village. Par étapes, campant à l'ombre de quelque bosquet, elles viennent vers la ville et les rives du fleuve troquer du paddy contre du poisson sec ou en pâte. Deux ou trois jours après, elles s'en retournent ; les caravanes, alors, se croisent, et le piétinement des boeufs ferait croire à la pluie si le grincement des roues, et l'odeur, ne détruisaient l'illusion. Muets et d'autant plus silencieux que pieds nus, derrière chaque charrette, famille par famille, les paysans suivent à grandes foulées, se relayant à la place du conducteur.

La nuit, de petites lanternes et des torches fumeuses signalent au loin l'approche de la caravane, ou, étrangement, sous les arbres, en éclairent le campement.

Cette vie demi-nomade plait au paysan. Il aime les routes où l'on marche bien à plat et au sec ; comme dit la chanson, « Français tirant un câble », transcrite par M. Tricon.

«...nous avons des chaussées pour nous promener Les vieux même sont heureux et les jeunes aussi nous avons des routes pour nous promener sans avoir la peine de marcher dans l'eau.»³⁸

Il aime, prudemment, en caravane, se rapprocher des centres et de la ville où le soir il y a beaucoup de lumière. Voir et entendre des choses nouvelles l'emplit d'une agréable hébétude. Chez les plus dégourdis, de retour au village, cela ressort par bribes, cela se colporte, se commente, se dramatise, s'embellit, et l'imagination des vieux, trouvant explication des points obscurs, brode lentement de nouvelles légendes...

On raconte qu'une pluie de sang (signe de guerre) est tombée le mois précédent sur le palais du roi. Il est en effet arrivé que le vent ait porté, en même temps que la pluie, une poussière de terre rouge et qu'en un quartier les gouttes aient marqué le sol de taches étranges, fait longuement commenté par les citadins chinois, annamites et cambodgiens.

On raconte que les Français ont construit une énorme pagode ronde, que les imbéciles disent que c'est un marché, comme si jamais, pour un marché, on allait dépenser tant d'argent...

Quelques rares se sont payés le Cinéma, et - ceci n'est pas particulier au Cambodge - c'est très difficile d'arriver à comprendre ce qu'ils racontent.

On relate avec crainte les dangers qu'il y a à s'étendre sur une route pour dormir : un homme, pour l'avoir fait, a eu la tête coupée par une auto sans avoir eu même le temps de crier.

On raconte - mais cela, de tous temps c'est arrivé que ceux de tel village ont été victimes de bandits. Ce qui reste extraordinaire c'est que les villageois se sont défendus,

qu'ils en ont tué un et fait prisonnier deux. Ces nombres, bien entendu, varient, mais l'histoire est déjà suffisamment étonnante ; en général, personne ne se risquerait même à trop exactement signaler les bandits : à l'Administration de se débrouiller pour aller les dénicher ensuite dans la brousse.

On rapporte avec laconisme tel ou tel fait-divers moins exceptionnel ; vol de boeufs, noyade, viol, rixe, meurtre d'un homme à coups de bâton ou de coupe-coupe... Car, pour être de nature pacifique, le Cambodgien, très susceptible^{239a} des colères violentes ; s'il ne peut s'en soulager aussitôt, cela couve dangereusement et le pousse parfois au crime.

On colporte, enfin, les méfaits plus ou moins graves des animaux sauvages. Dans telle région, des éléphants se sont pris à détruire les cultures ; les habitants ont demandé du secours à Phnom-Penh car ils ne peuvent labourer en arrière de la berge, les éléphants menaçant de charger sitôt qu'on approche ; pour avoir voulu essayer, un homme a été tué.

Dans tel autre village, une femme a été emportée par un tigre. La page cambodgienne de la « Presse Indochinoise » relate assez souvent de ces drames. Cet entrefilet en date du 25 janvier 1938 me semble un assez bon exemple du genre d'aventure que risque, sinon le touriste ou le citadin, du moins le paysan :

« Le 18 janvier, un habitant de Samrong (Siem-réap) qui était allé couper des rotins dans la forêt, a été surpris par un ours de grande taille et cruellement mordu à la face. Le blessé, atteint depuis les yeux jusqu'à la mâchoire inférieure, a été transporté d'urgence à Siemréap par les soins de la Résidence (auto -ambulance) et évacué le 19 au soir sur Phnom-Penh également par l'auto-ambulance. Il n'a pas les globes oculaires touchés et conserve l'usage de la parole.

« Cet incident survient trois jours après celui dont a été victime, dans la même région, le lieutenant Donzé, Délégué administratif à Samrong, gravement blessé, par une panthère. »

Il est enfin de menues nouvelles, d'intérêt inégal, qui méritent d'être reportées. On dit qu'un tel a gagné son procès. On dit qu'on a construit sur la route une porte en palme pour que le Résident passe dessous - avec des drapeaux. On dit qu'il va y avoir une foire aux boeufs au centre de S., mais qu'il sera défendu même de jouer au toton...

Le « doux et indolent Cambodgien » a la passion des procès et du jeu. Parvenir à se faire rendre justice, parvenir à tomber sur le bon numéro, c'est pour lui, d'ailleurs, un peu du même ordre : ça coûte cher et c'est chanceux ; et que ce soit le re¹⁴⁰nouvellement de la mise ou divers frais, dont pots de vin, le proverbe a raison qui dit :

*C'est la bouche de la cloche qui s'use C'est la panse-du buffle qui s'emplit.

*Celui-ci n'a peut-être pas tort non plus, que traduit le Dr Pannetier :

*L'écureuil a mangé la figue C'est au gosier du canard qu'on la trouve C'est au derrière du chevreuil qu'il en cuit.

Tranchant sur l'ordinaire chicane (Audience du 9 février 1937: le nommé Chea Sabon du village de Kompong-Phnom porte plainte contre inconnu pour vol de son pantalon) il est des procès compliqués, fort longs, dont on suit le cours avec intérêt. Chacun des adversaires finit par avoir un clan, des paris sont ouverts...

Il va de soi que l'astucieux Chinois, qui se faufile un peu partout, sait assez bien tirer parti de ces heureuses dispositions, et que l'Administration, fort en peine de protéger malgré lui le paysan, n'y parvient qu'à demi. Ainsi dans les foires, innovées depuis peu avec succès, le paysan, pour fêter la vente avantageuse de son boeuf, jouait aussitôt l'argent touché, quitte à rentrer au village, et sans un sou, et sans son boeuf.

Il n'est pas, toutefois, indispensable au plaisir du paysan de risquer tout l'argent d'un boeuf ou de la récolte. Il se paye aussi bien, misant sou par sou, des soirées agréables, le plus souvent à la roulette. A terre, au centre, une mauvaise lampe, un papier crasseux où sont tracés au charbon les numéros, une sébile où tourne le toton, une moitié de noix de coco pour le recouvrir tandis qu'on mise, et ils sont là des heures, accroupis par petits cercles de six ou huit, immobiles, presque silencieux, tels des sorcières autour du chaudron.

A la roulette, à la pêche de piécettes dans une cruche, à certain poker, voire aux combats de coqs, de vieux raffinés préfèrent risquer un enjeu aux échecs.

Quant aux jeunes, tout leur est bon -: tenter la chance ou jouer d'adresse, chanter ou gratter de quelque instrument.²⁴¹

Le jeu du volant que l'on lance et rattrape, avec une brusque flexion de la jambe, sur le côté du talon, se pratique un peu partout. En quelques régions, la nuit, deux équipes armées de bâtons cherchent à pousser vers le camp adverse un morceau de bois incandescent ; près de la ville et des grands centres on s'entraîne au ballon, qui n'est souvent qu'une pelote en vieux chiffons.

Le divertissement préféré reste cependant la musique et la chanson. Il est de très vieilles chansons que chacun sait par coeur, bouffonnes ou extrêmement mélancoliques. Il en est surtout que l'on invente, paraphrasant un air connu et improvisant les paroles. Le garçon qui rentre ses buffles, Penfant qui flâne sur la route, le pêcheur en pirogue qui revient vers la rive, chantent comme tel autre penserait 'tout haut. Les improvisateurs réputés, certains soirs, donnent concert, et l'assistance rythme le chant en claquant des mains. Parfois quelques instruments s'en mêlent, violons monocordes, musettes, ou longue guitare sculptée en forme de crocodile, et cela dure, alors, jusque très tard dans la nuit.

En quelques régions encore s'observe, enfin, à certaines fêtes, l'antique tradition de ces chants alternés où filles et garçons font assaut de réparties rimées. Invite pressante du garçon, coquetterie de la fille, les adversaires se répondent, alternant devinettes, citations, poésie, enchaînant chacun sur la dernière rime de l'autre, se renvoyant tour à tour une écharpe roulée en boule.

La fille : Et moi, je te dis grand savant, que l'homme n'a jamais eu que trente-deux dents...

Le garçon Dommage vraiment dommage pour lui, mais moi, j'en ai quarante-six.

O trop maline, si tu tiens tant à m'éprouver, montre toi curieuse, d'autre chose que de mes dents...Tu auras plaisir à connaître la solidité - la solidité de mon raisonnement.242

Il est vraisemblable que la morale bouddhique a peu à peu condamné cet usage en refusant à filles et garçons le naturel aboutissement de leur excitation, ainsi qu'il est encore admis en d'autres pays où sont pratiqués les chants alternés.

Au Cambodge, ce sont maintenant, le plus souvent, des équipes de spécialistes qui se lancent l'écharpe, ou même les danseuses-comédiennes des troupes ambulantes.

Il ne m'appartient pas de m'étendre ici sur les fameuses danses ; elles ont fait l'objet de descriptions fort poétiques, et même d'études sérieuses. Si, comme chacun, j'ai pu admirer à loisir les riches costumes de nombre de douces et consciencieuses ballerines, j'en ai plus rarement rencontré qui savaient encore, non pas docilement répéter une suite fastidieuse de mouvements compliqués, mais, le visage impassible, vivre de tout leur corps l'histoire que la danse raconte, exécuter comme en improvisant ces gestes précis, traditionnels, qu'elles ont mis des années à apprendre.

Ces gestes, quelques chants, les explications psalmodiées, rythmées à coups de baguettes, du chœur, l'orchestre enfin, expriment seuls le drame, divertissement raffiné qui, bien que donné au peuple à l'occasion de certaines fêtes, resta toujours plaisir du roi et de ses courtisans. Aussi les gens distingués méprisent-ils fort le théâtre populaire, ne voulant y voir qu'une caricature des danses royales en même temps qu'une récente adaptation du Liké ou Yiké siamois « de tradition javanaise et musulmane ». Là encore, je pense qu'ils se trompent : de tous temps les paysans durent avoir leur théâtre et, vraisemblablement, le dialogue des antiques chants alternés devait, ici comme en d'autres pays, aboutir à la comédie, si grossière fut-elle.

Que dans la longue période de malheurs qu'il traversa, le peuple ait un peu perdu le goût des divertissements, que, par la suite, les Siamois aient réintroduit au Cambodge ce qu'ils y avaient autrefois emprunté, est également vraisemblable. « L'action exercée par le Siam sur le Cambodge dans les temps modernes, et particulièrement dans la première moitié du XIX^e siècle, n'a souvent consisté qu'à rendre, au Cambodge, évolué, transformé, ce qu'il en avait reçu au XIII^e siècle (1). »

On a cru moderne ce théâtre improvisé, où musique, chant et dialogue, farce et poésie s'entremêlent, parce qu'au contraire, traire de se figer en une immuable tradition, il n'a cessé d'évoluer suivant le goût du public. Ainsi, les campagnards proches, des Centres admirant fort le « modernisme » des Chinois et des Annamites, il est normal que les comédies soient actuellement un ahurissant mélange des éléments les plus disparates (2 Il en va de même dans la vie courante ; il n'est qu'à voir le bazar doré et crasseux des maisons de nombre de riches citadins, et la mode Sino-Siamoise de certaines « élégantes » Cambodgiennes : avec leurs souliers à talons, leur sampot maladroitement drapé en couche-culotte, leur blouse « tonneau » à volants, avec leur écharpe « bonbon Anglais »,

leur ombrelle à fleurs, leur face plâtrée, elles tiennent à la fois du sac de riz et de la réclame de Cirque. Ce carnaval ne manque pas de donner assez mauvaise idée de la grâce des Cambodgiennes aux étrangers qui n'ont pas occasion de connaître les campagnardes, ou, à la ville, quelques vieilles familles dans lesquelles se transmet de tradition le goût très sûr des Khmèrs pour l'assemblage des couleurs.)

Il faut attendre que cela se tasse, s'absorbe, et que ce qui n'est que lourde copie se transpose selon la fantaisie de nouveaux comédiens. Le fait suivant me donne de l'espoir comme je félicitais certain bouffon d'une scène si spécifiquement cambodgienne qu'elle semblait tirée d'un conte, il m'avoua qu'il l'avait vue au cinéma. A ses explications je dus, en effet, reconnaître qu'il avait transposé un gag de Laurel et Hardy.

C'est, toutefois, pour avoir évolué trop tard au gré du public las des personnages traditionnels, que les comédiens cambodgiens, tandis qu'ils devaient passer la saison des pluies à la ville, n'ont su résister à la concurrence de ces troupes très sinisées, misérables troupes de lourdes filles de pitres et de cabots à la voix éraillée.

Le campagnard, lui évidemment, se contente de peu : son imagination enjolive la plus piètre parade ; la crudité de l'éclairage, le bariolé des oripeaux l'abrutit agréablement tandis qu'il mastique son bétel ou croque des fruits. Il ne s'arrête de déguster qu'aux « bons endroits », ému soudain par le chant de la princesse qui meurt, ou mis en joie par la truculence d'un bouffon. Il va sans dire que, dans les spectacles des actuels saltimbanques, il est peu de « bons endroits », et le voyageur le plus passionné de folklore risquerait, même en mastiquant le bétel, de perdre patience à force d'attendre en vain, dans une chaleur d'été...

J'ai fréquenté cependant, avant qu'il ne soit trop tard, les baladins cambodgiens, et j'ai souvent admiré au cours de comédies lassantes de maladresse, leur faculté d'improvisation poétique, leur sens étonnant de la farce et du rythme.

De tradition, tous les rôles sont tenus par des femmes, à l'exception des emplois de bouffon. Des musiciens et des accessoiristes, faisant aussi fonction de figurants, complètent la troupe. Le directeur-propriétaire, hors les questions financières et l'organisation des tournées, ne s'occupe que d'établir les programmes, laissant le maître de la scène, la maîtresse de danse, et le chef de la musique ordonner le spectacle.

« La musique cambodgienne n'est pas écrite ; elle se transmet par tradition et cela explique la pauvreté du répertoire des chanteurs. Je crois que le nombre des mélodies populaires ne dépasse pas trois cents. La phrase est généralement carrée, c'est-à-dire comprenant deux demandes et deux réponses. Les thèmes qui ne présentent pas ce caractère sont des thèmes d'origine étrangère, siamoise ou laotienne, dont la formule a été adoptée par les Cambodgiens et modifiée suivant leur inspiration et leur fantaisie ; leur rythme est toujours franc. Le thème harmonique se confond avec le thème mélodique, il est figé dans ses modulations originaires et dans son rythme. L'artiste laisse errer ses doigts ou ses baguettes sur l'instrument, recherchant les effets selon l'originalité de son sentiment musical... Dans quelques danses du palais j'ai trouvé un semblant d'harmonisation, mais il est à remarquer que les morceaux d'ensemble constituent non une orchestration mais une polyphonie (1). » Chaque., ::

instrument, « guidé par le rythme des gongs », y brode à sa fantaisie.

Il est cependant un instrument conducteur, le Roneat ek, sorte de xylophone, incurvé en forme de pirogue, au clavier en lamelles de bambou que le musicien frappe avec deux maillets recouverts de peau d'éléphant. Deux autres xylophones plus petits accompagnent le précédent, l'un en lamelles de bois dur, l'autre en lamelles de fer au son grêle et frais. Le Kong Thom est une sorte d'énorme fer à cheval au centre duquel le musicien s'assied, frappant de deux maillets ce rond clavier composé de seize petits gongs horizontaux. J

Xylophones et gongs, sur lesquels les maillets se poursuivent sans arrêt, dominent l'orchestre de leurs notes liquides, en gouttes d'eau.

La cadence est marquée par un gros tambour allongé sur un pied de bois, frappé à la main en ses extrémités, et par une double grosse caisse, manière de tonneaux sur la peau de buffle desquels le musicien joue de deux bâtons, scandant les danses saccadées des génies, accompagnant d'une batterie rapide la sortie des personnages ou la fin du morceau.

Des instruments à vent, flageolet, grosse musette ou flûte, lient, par instants, la mélodie égrenée par les xylophones, ou exécutent un solo. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi remarquable, même au palais, que ce solo qu'exécuta un vieux musicien du roi pour accompagner la bataille de deux personnages. A leur entrée, l'orchestre s'était tu. Ils s'abordèrent en silence, mais dès que la lutte commença, mimée sur place, de plus en plus rapide, le vieux joueur de musette déroula sans reprise de souffle presque, une mélodie de charmeur de serpents qui enflait sans cesse, souple, sauvage, et s'arrêta net sur le dernier battement des longs tambourins qui martelaient la danse.

Hors la musique des théâtres, hors les joueurs de violon monocorde et les frappeurs de longs tam-tam qui précèdent les processions en dansant, il existe des orchestres campagnards que l'on appelle sitôt qu'il y a fête, soit au monastère, soit à la maison, et lors des enterrements. Ces musiciens ambulants vont en bicyclettes-remorques par les routes, à pied par les champs, portant leurs instruments, la musette, les tambours, le roneat en forme de pirogue, et le fer à cheval au seize gongs qui encadre alors son homme, des épaules aux mollets, d'un immense cerceau de cuivre.

Entendues de près dans une salle, ces musiques sont assez obsédantes, mais en plein air, l'emmêlement des notes se délie et la fluidité de la mélodie, surtout dans le calme du soir, a quelque chose d'étrange, d'irréel.

Dans les théâtres de saltimbanques il est, en plus de l'orchestre classique, un jazz aux sonorités de foire, qui se tait à l'entrée de la malheureuse Princesse, laissant le saxophone pleurer au ralenti une phrase de la Veuve joyeuse. Mais, sitôt que la Princesse chante, la musique en gouttelettes reprend, et, dans les coulisses, le monotone claquement des baguettes du chœur.

Chaque troupe a son Kru, qui soigne les malades et conjure les mauvais sorts. Comme tous les Kru il doit déjouer les maléfices des sorciers méchants qui, sur demande de quelque envieux ou jaloux, font se traîner de langueur telle actrice ou portent la guigne à la troupe. C'est à lui de faire sortir le mal et, lorsque le mauvais sort fait baisser les recettes, d'agir pour ramener le succès. Aussi bien a-t-il la garde des masques et, devant eux, brûle-t-il bâtonnets d'encens et bougies en prononçant des invocations. C'est également lui qui fera l'invocation aux Génies et initiera la débutante en la coiffant solennellement du masque de son emploi..

Les principaux personnages masqués sont : ' :Rayons, le seigneur aux dix faces, dont le masque entièrement doré, est surmonté d'un mokot, tiare pointue où s'échelonnent dix petites figures. L'actrice ne coiffe jamais ce masque sans crainte, car à l'intérieur du mokot est une amulette puissante : un Kru y a déposé, en effet, des os de femme morte en couche.

Le Yak chef des géants, au masque grimaçant, au mokot agrémenté d'une plume de coq.247 Kruth, le roi des oiseaux, au simple mokot, au bec crochu tenant la bille qui, lui

permet de se rendre invisible. Devant, le masque de Kruth, mangeur de serpents, protecteur contre les Génies méchants, les actrices font brûler en certaines occasions une bougie et des bâtonnets d'encens.

Hanuman, le singe blanc au masque blafard. Ngoh, le crépu, est un prince déguisé qui a pris l'aspect de l'homme affreux, du sauvage. Il en porte le masque négroïde et la longue canne qui donne à son possesseur une puissance prodigieuse.

Rusey, au faux visage or ou blanc, étonnant comme un masque de farce antique, est l'ermite de la forêt ; plein de sagesse et de science, il est parfois comiquement rusé ; le rôle est tenu par un bouffon. Le masque de Rusey est fort vénéré ; on lui offre bananes, carcasse de poulet, cierges, bâtons d'encens, et les actrices exposent devant lui, en formant des vœux quelque menu détail de leur costume.

Les masques couvrent entièrement la tête, derrière comme devant : ils ne servent que pour mimer ; sitôt que le bouffon (ou l'actrice) doit parler, il relève son faux visage, comme un chevalier la visière de son casque. Les masques secondaires sont de simples coiffures figurant tête de cheval, de merle, etc. . Le cheval porte n'importe quel costume, mais le bouffon marche courbé et lance des ruades qui mettent en joie l'assistance. La petite fille qui joue le merle-messager a pour ailes une écharpe qu'elle tient à bras tendus. Un vrai masque, par contre, sert à la fois pour le singe et le chien. J'ai vu ce dernier venir à temps laper l'eau d'une coupe empoisonnée qu'allait boire la princesse, mourir en trois convulsions, relever son museau rose sur le front pour continuer à souffler leurs rôles aux acteurs, et, quoique cadavre, s'agiter fort tandis qu'un bouffon, pour se distraire, lui caressait la plante des pieds avec une allumette enflammée.

Outre les masques, une troupe doit encore posséder : deux ou trois caisses de costumes plus ou moins riches, un grand bol de cuivre ou d'argent, un petit, de longues cannes de bataille, un bâton magique, le bâton noueux de l'ermite, un arc, et, s'il est possible, quelques fusils de bois, un pissoir à amorce, une poupée pour les scènes d'accouchement, etc...

Dans les tournées, le théâtre est une grange à la ville il ne vaut guère mieux, c'est une grande salle rectangulaire avec estrade et bancs en gradins. Les baladins, dans les granges, campent sur l'estrade, y mangeant, y dormant sur des nattes, dans un désordre à la fois rutilant et crasseux. De vieux rideaux, une toile de fond dont la peinture s'écaille, dissimulent ce taudis pendant la représentation.

Dans les salles, à la ville, où la scène ne sert pas de dortoir, il est quelque luxe de décors. Ces tableaux inspirés de cartes postales portent en grosses lettres la signature de l'artiste, généralement annamite. Il y a le salon, assez riche en couleurs, la rue, qui peut aussi bien être la Promenade des Anglais à Nice qu'une avenue à perspective aiguë avec autobus minuscules et gigantesques agents de police ; il y a, enfin, bien entendu, la forêt. J'ai connu des théâtres fastueux qui possédaient, en outre, le lac de Genève animé de cuirassés, le parc aux jets d'eau crachés par des lions langoureux, et, pour la forêt, le bosquet d'arbres au travers duquel on peut passer, mais dont les troncs s'enroulent vers les cintres sitôt qu'ils deviennent encombrants. La montagne est un emmêlement de tables, de chaises, recouvertes d'une toile façon roche qui, tout en haut, épouse la forme d'un fauteuil dès que le héros s'assied. Hors la montagne, les décors ne sont là que pour le faste et il n'est pas nécessaire qu'ils aient un rapport quelconque avec la scène que l'on joue. Seul un lit de repos, sorte de claie en bambou, est indispensable pour les personnages importants, qui ne sauraient s'asseoir à terre.

Le canevas des comédies improvisées est lu et commenté aux actrices et bouffons par le maître de la scène. Chaque actrice ayant un emploi défini, jeune premier, roi, princesse malheureuse, coquette intrigante ou Génie, il n'est pas besoin de répétition. Seuls les passages compliqués donnant lieu à des danses ou des apparitions doivent être réglés avec quelque précision. Les figurants n'ont qu'à suivre et les bouffons sont libres d'improviser tout ce qui leur plaira.²⁴⁰

Le spectacle est une perpétuelle opposition d'extrême simplicité, de complications, de lentes et froides récitations, de scènes turbulentes, de poésie et de réalisme. Il me souvient, vient d'une scène étonnante où l'héroïne blessée, lentement se mourait, crachant le sang. La souplesse de ses poses, la limpidité de son chant qui peu à peu se brisait, étaient exquis ; le balancement de sa tête faisait ployer son cou comme une tige tandis qu'un jus sanglant de bétel lui coulait de la bouche.

Il est des mises en scène de vieil opéra, comme le lever de la lune sur la montagne, qui demandent une longue préparation derrière le rideau. Il en est d'admirablement stylisées comme celle-ci, où la princesse qui se baigne doit attraper un poisson d'or qui évolue tenu au bout d'une ligne par l'accessoiriste ; assise sur la natte, comme si le buste seul hors de l'eau, la princesse se baigne, nage en vérité, poursuit-elle, le poisson d'or qui lui glisse entre les doigts, le saisit enfin et l'admire tandis qu'il frétille encore dans sa main.

Aux passages les plus poétiques, le bouffon indifférent, accroupi à l'avant-scène, se gratte les orteils ; mais parfois il donne son avis, caricature sans pitié la douleur de l'héroïne, et si la mort d'un personnage émeut par trop le public il fait Ré plaisantin avec le cadavre. Aux monologues interminables que débitent les actrices avec lassitude, que le public n'écoute qu'à demi, mais que l'usage exige, il fait part de ses impressions et déclare qu'il s'ennuie... Quelqu'un dans la salle lui remet alors un paquet qu'il déballe avec minutie, y trouvant des cigarettes, de l'argent, et parfois, en plus, une surprise ; une grenouille, par exemple, qui lui saute au nez, qu'il poursuit ensuite, en s'excusant, lui très humble, jusque sous le siège du roi qui déclame. Plus que jamais, il fait alors trait d'union entre la salle et la scène, indiquant par gestes au public les déplacements de la grenouille, prenant un air confus sitôt que le prince lui demande ce qu'il cherche.

La mimique des bouffons, toujours savoureuse, est parfois, remarquable. A l'intention des lecteurs doués de quelque imagination je commettrai l'imprudence de « raconter » la scène suivante. Dans je ne sais plus quelle pièce, la princesse²⁵⁰ qui n'a cessé, bien entendu, d'avoir les plus tristes aventures, s'est perdue dans la forêt. Accablée par le malheur et la fatigue, elle se couche à terre et s'endort. Parait alors le bouffon. Il avance avec des précautions de Sioux. Armé d'un arc sans flèche, il tire d'imaginaires oiseaux qui, aussitôt, s'envolent, se reposent un peu plus loin, un peu plus haut.

Il se pique au jeu, s'énerve, augmente de maladresse, et, finalement va leur jeter, après un moulinet terrible, son arc, lorsqu'il bute dans le corps étendu qu'il prend pour un ours. Il fait un bond en arrière, se met en position pour tirer, mais ne peut viser tant il tremble. « L'ours » ayant remué, il maîtrise un nouveau bond, et, tout en surveillant l'animal, recule... mais soudain s'arrête, apercevant une jambe lisse, nue, cerclée à la cheville d'un bracelet d'or. Il se rapproche, intrigué, et bientôt plus ne songe qu'à voler le bracelet sans éveiller la Princesse. Il essaye de diverses façons, chacune plus maladroitement et compliquée, mais la jeune fille chaque fois bouge, enfin s'éveille, se remet à pleurer et raconte sa triste histoire. Et cette histoire est si merveilleuse, si touchante, que le filou oublie le bijou, s'émeut et se prend à larmoyer à son tour.

C'est presque toujours en forêt que se passent les meilleures scènes, c'est pour le comédien un cadre familier. Tel ses ancêtres, le Cambodgien aime et redoute la forêt, et, de façon générale, les arbres aux génies desquels il offre des bâtonnets d'encens. Il n'a cessé de voir couper, creuser, tailler, sculpter le bois, s'il ne l'a fait lui-même ; il a passé son enfance dans les bosquets du monastère ; il a parfois vécu aux abords même de la forêt. C'est là que gîtent les animaux sauvages, que le Bouddha s'en allait méditer, que se rencontraient les géants et les princes. Il connaît aussi bien la forêt où l'on va chercher des bambous que la mystérieuse forêt des légendes, et, tout naturellement, a fini par mêler les deux.

J'assistais récemment à la représentation, par les élèves du lycée, d'une adaptation cambodgienne du Médecin malgré lui. Au contraire de la plupart des scènes où les élèves s'appliquaient trop à jouer, le monologue de Sganarelle, sa chanson, tandis qu'il fait des fagots dans la forêt, semblaient improvisés. A vrai dire la chanson l'était.²⁵¹

Le canevas des comédies est en général siamois, mais fût-il chinois ou européen, les acteurs ne tardent pas à le façonner à la Cambodgienne, à lui donner une saveur très forte de terroir en l'agrémentant de scènes de la vie courante, en y greffant, ici ou là, telle variante d'un conte populaire. Qu'il s'agisse de musique, de théâtre ou de contes, la tradition orale étant la plus forte, rien n'est fixé, et le Cambodgien varie à son gré la mélodie, l'épisode ou le dialogue des personnages. Quand mon boy me raconte une aventure de légende, il ne narre pas l'histoire, il la joue ou la fait jouer à quelques objets, les déplaçant comme l'amateur de stratégie qui explique une bataille. Ainsi, un soir qu'il épluchait des haricots, il leur fit mimer la poursuite mouvementée d'un filou qui lui avait volé sa bicyclette.

De la littérature ancienne rien n'est resté. « Écrits à la craie sur des peaux noircies, ces textes ont irrémédiablement disparu, détruits par les insectes et par le climat auxquels la pierre seule a pu résister (1). »

« Si l'on met à part les chansons populaires et quelques contes oraux, la production littéraire du Cambodge moderne reste nettement au-dessous du médiocre... (2). »

« La masse de la littérature versifiée est constituée par les romans inspirés des légendes du cycle de Rama ou tirées des Cinquante vies du Bouddha, recueil apocryphe dans lequel les bonzes Laotiens ont rassemblé une bonne partie du folklore Indochinois. Le milieu dans lequel évoluent les personnages de ces romans est en gros celui de l'épopée indienne... Dans la littérature en prose, les traductions et adaptations de textes religieux tiennent une place assez importante et assez honorable. La littérature technique est représentée par les codes. Les autres sciences, telles que l'astrologie, la divination, la médecine, la pharmacopée, la magie, le cérémonial, ont fait l'objet de petits traités très répandus..²⁵².

Les romans en prose ne diffèrent que par leur forme de ceux qui sont composés en langage métrique (1)... »

Il va sans dire que ces productions artificielles ne jouissent d'aucun succès auprès des paysans et qu'en dehors de la tradition orale, seuls quelques contes écrits, marqués de l'humour populaire, valent d'être retenus.

Sauf au théâtre, où il se complaît à de savoureuses caricatures du Chinois, du fonctionnaire de l'Administration Indigène, voire du touriste européen, l'humour du campagnard s'exerce de préférence sur lui-même. Le paysan semble n'aimer rien tant que

voir ridiculiser son étourderie,, son insouciance, sa jobardise. L'histoire de A Chak Smok l'insouciant est très populaire ; cet épisode surtout :

« Certain jour qu'il faisait chaud, A Chak Smok, le tresseur de paniers, eut le désir de travailler au frais. « Plutôt que de prendre chaud à grimper chercher des palmes, prendre chaud à les redescendre, prendre chaud à les tresser chez moi, pourquoi ne pas travailler sur l'arbre ? J'aurai mes palmes à portée de la main, et de l'air, et de l'ombre... »

Il grimpa au sommet du Tnot, s'installa à califourchon sur la tige d'une grosse palme et, aussitôt bien éventé, décida : « Pour aujourd'hui je me repose... mais on est bien pour travailler. Ici, sans me fatiguer, je ferai bien deux fois plus de paniers. Deux fois plus à vendre au marché, deux fois plus à gagner... je pourrai bientôt m'acheter un cochon. Je l'engraisserai, je le revendrai au Chinois... Pourquoi ne ferais-je pas comme le Chinois ? Avant, il était tout juste coolie et, maintenant, il a une grande maison, serviteurs, et le Me Khum le respecte... Moi aussi je serai respecté 1 et on me saluera et j'aurai des coolies ! et celui qui ne voudra pas m'écouter je lui enverrai mon pied, comme ça... » Alors il bascula et tomba dans le vide. Il ne mourut pas, parce qu'il avait eu le temps d'attraper le bout d'une palme, et qu'on entendit ses cris, et qu'on vint le tirer de là. »

Une représentation de cette adaptation du Médecin malgré lui dont je parle plus haut fut donnée dans l'intérieur du 253 pays. L'aventure du bûcheron qui devient Kru eut un gros succès, mais l'une des scènes les plus appréciées fut celle où Sganarelle vend comme remède, à un campagnard, une v gaire galette dont la préparation nécessite «de l'or, du corail des perles, et quantités d'autres choses précieuses ». Sganarelle devenait alors un frère de ce filou de Thmen Chei~, héros de nombreux contes, qui joue des tours pendables à chacun, à commencer par son père et sa mère.

Il n'est pas jusqu'aux animaux qui ne se moquent du par' san, tout au moins deux d'entre eux : lièvre et le corbeau.

Tour à tour, le lièvre prêche la doctrine du Bouddha, appelle, prend aux juges comment il faut juger, et, tel Renard le," Goupil, joue des farces à l'homme et aux plus puissants des animaux.

Le corbeau est également rusé, mais si stupidement vaniteux que, parfois, cela se retourne contre lui. Je terminerai ce chapitre en disant comment le corbeau fit perdre au python son venin, et ce qu'il s'ensuivit.

« Maintenant le python n'a plus de venin, mais dans ce temps là il en avait, à tel point qu'il pouvait empoisonner l'homme rien qu'en léchant l'empreinte de son pied sur le sol, et que l'homme était obligé de toujours traîner derrière lui une branche pour effacer la trace de ses pas.

- Or, le corbeau, ami de l'homme, n'aimait pas le python..",

- Rusé, il alla rendre visite au python et lui dit frère aîné, nous sommes dans la Roue, le Bouddha l' a dit, nous n'y pouvons rien...

- Où veux-tu en venir ? dit le python.

- Je voulais seulement te prévenir que ton venin ne vaut plus rien.

- Tu te moques de moi ? dit le python.

- Non pas, c'est l'ermite qui me l'a dit. Tu ne peux plus faire mourir ; essaye, tu verras.

- Voici une trace de pied d'enfant, je la lèche, dit le python, et demain tu verras au village s'il n'y a pas de ban. nière blanche 1

Au village à côté, l'enfant mourut aussitôt, et l'on prépara les bannières de deuil, mais, tandis qu'on allait les hisser sur le toit, on annonça le passage du roi. Il passa en grand cortège avec parasols et drapeaux.

C'est bizarre, dit le python, qui de loin ne voyait pas très bien, s'ils font une fête, c'est que personne n'est mort et, ce disant, très vexé, il s'en alla cracher son venin dans le premier étang qu'il rencontra. Aussitôt le corbeau se mit à crier pour que les génies purifient l'eau. Tous ceux de l'étang l'entendirent. Les nâgas et les vipères, qui n'avaient pas de venin, se précipitèrent pour s'en gorger, les poissons aussi, mais ils étaient trop nombreux : les premiers, trop pressés furent aplatis, ceux de derrière, ne pouvant avancer, pleurèrent tant que leur tête enfla, ce que voyant; les derniers arrivés rirent à s'en déchirer la bouche.

Et voilà pourquoi, à trop crier le corbeau s'est enroué, les nâgas et vipères ont du venin tandis que le python n'en a plus, pourquoi certains poissons sont si plats, d'autres ont si grosse tête, d'autres enfin ont la bouche si fendue. »²⁵⁵

CHAPITRE VII

Quelques remarques sur l'évolution des Khmers, en guise de conclusion.

Il est des auteurs qui reprochent aux Français de laisser les Khmers « s'abrutir dans la tradition », il en est d'autres qui déplorent les effets de l'influence européenne au Cambodge. De même qu'ils considèrent voldntiers certain parvenu comme le parfait colonial français, de même ils prétendent juger les Cambodgiens sans distinguer les paysans des citadins, et, parmi ceux-ci, confondent l'élite et l'inévitable troupe des demi-évolués.

Si l'on met à part quelques broussards, les Européens ont rarement contact avec les paysans. Ils n'en ont guère davantage avec l'élite des citadins cambodgiens. Commerçants chinois, secrétaires annamites, domestiques annamites, et, de temps à autre, une certaine catégorie d'autochtones se piquant de modernisme, tels sont les personnages qu'ont surtout connus, ces dernières années, les coloniaux' français au Cambodge. Il n'en allait pas de même autrefois,

Or, si, parmi l'élite (jusqu'à présent assez restreinte mais que de jeunes éléments semblent devoir grossir), se retrouvent, affinées, les qualités du paysan khmèr, il faut avouer que la masse des demi-évolués est, au Cambodge comme ailleurs, pour le moins décevante. Trop d'entre eux s'en tiennent à cette formule qui flatte leur paresse tout en ménageant leur orgueil

Le peuple khmer est un peuple déchu, épuisé... nous sommes une race dégénérée qui s'éteint.

Et c'est, précisément, pour s'en aller chercher parmi ces dégénérés les caractéristiques du peuple khmèr que l'étranger pressé de juger adopte si volontiers le vieux cliché « Cambodge ruine, fin de race ».

Les Cambodgiens dits évolués sont, le plus souvent, peu éveillés, assez ignards et d'une incurie parfaite. Suivant l'expression d'un jeune élève du Lycée Sisowath, les uns sont « des

Buffle affamés qui mangent le pays-», les autres « des moutons stupides qui bêlent à tort et à travers ».

Les premiers, s'ils ont parents ou protecteurs puissants, obtiennent un poste avantageux de fonctionnaire et en tirent le plus qu'ils peuvent. Lourdeaux, obtus, mais se croyant malins, ils méprisent, tantôt les Européens au nom d'une tradition mystérieuse, inaccessible, derrière laquelle ils s'abritent leur ignorance, tantôt la foule de leurs frères vanu-pieds, non évolués. L'essentiel pour ces personnages est de ne rien faire, d'avoir un titre (planton de l'Administration est déjà presque un titre de noblesse), de jouer le « fils 'd'Angkor Vat » vis-à-vis des Européens, de singer l'Européen pour épater les inférieurs hiérarchiques, et de palper des piastres en chaque occasion. Ils sont en cela fidèles à une longue tradition, et je pense que le travail de leurs ancêtres aux temps d'Angkor se borna au dur métier d'encaisseur.

Il est donc très compréhensible que le « buffle affamé » ne tienne nullement à ce qu'évolue le paysan. Il est indispensable même, en ce pays resté de mentalité féodale, que soit maintenue la crainte de l'humble pour le puissant, que le féal reste ignorant pour mieux garder conscience de son infériorité, qu'il continue à trouver aussi naturel l'entretien forcé du mandarin que l'aumône faite librement aux bonzes.

Il serait injuste, toutefois, de laisser croire que tous les ,demi-évolués ont rôle si actif. La seconde catégorie, celle des « moutons », la plus nombreuse, comprend surtout des victimes. Sans doute ambitionnent-ils la gloire des premiers, mais -ils se savent trop fatigués pour y parvenir. Les efforts de leurs ancêtres, constructeurs ou guerriers les ont, disent-ils, épuisés. De plus, ils sont trop dévots pour ne pas se garder ' d'agir, ils seraient même assez tentés de croire que le Bouddha a prêché la veulerie. Tels le moine de la chanson qui « pleurait encore », ils pleurent pour -qu'on prenne en pitié leur paresse, pour qu'on leur donne un diplôme, et, quand ils l'ont obtenu, comme on ne peut créer indéfiniment des postes inutile si ils jouent les intellectuels chômeurs. Ils sont incapables²⁵⁷de passer leur certificat d'études, mais ils réclament un second lycée, celui-là qui accueillerait tout le monde (1)...

Ils ne sauraient être ni docteur, ni professeur, ni infirmier, ni commerçant, ni employé, ni ouvrier, ni rien, si ce n'est mandarin ou planton. Ils se contentent de protester lorsque les places qu'ils laissent vacantes sont occupées fort heureusement par des émigrés annamites. Plutôt que de s'efforcer à quelque souplesse, les Cambodgiens dits évolués trouvent plus commode de déclarer : « Que voulez-vous ! nous autres khmers nous ne sommes pas faits pour certains métiers. »

Ainsi la direction de l'Enseignement au Cambodge doitelle, faute de menuisier cambodgien, commander tables et bancs de toutes les écoles (une centaine sont ouvertes chaque année) aux Chinois. Il n'est pas de tradition, en effet, qu'un individu doté de quelque fortune s'inquiète des dispositions du fils de son fermier pour la menuiserie et insiste pour que ce garçon aille faire un stage à l'école professionnelle, à Saïgon (2.Ce mépris que marque le riche aux petites gens de sa race décourage la plus modeste ambition et force la masse ignorante à juger normale - inévitable - son infériorité vis-à-vis des Chinois, et des An namites.). Il va sans dire que le citadin qui brigue un poste de secrétaire ne saurait, lui non plus, se faire menuisier, dût-il très vite devenir entrepreneur et amasser une petite fortune. Il jugerait perdre la face en débutant. Le jeune garçon de

ferme, le crieur de journaux, le modeste employé qui "parvient à « se faire lui-même » est encore inconnu au Cambodge, ou bien alors il est Chinois.

Ainsi dans ce petit pays, la veulerie d'un millier de parasites et leur hostilité à toute évolution du paysan paralyse-elle les efforts de l'élite, j'entends de quelques personnages grands ou petits dont, j'ai pu apprécier la valeur.

S'il importe de distinguer entre purs Cambodgiens et demi-évolués lorsqu'on veut juger de l'avenir du pays, je pense qu'il est raisonnable de ne pas supposer que les 1.800 Français résidant au Cambodge ont tous même valeur et même utilité. Il serait, je crois, préférable que l'étranger renonce à traiter de « parfait colonial français » ces personnages, de plus en plus nombreux depuis quelques années, au fur et à mesure des progrès du confort, qui payent de l'exil une situation plus aisée et le plaisir d'avoir un semblant d'importance (1. Je dis une situation plus aisée, car il serait faux de croire que l'on fait encore fortune à la colonie ; on y rencontre, évidemment, surtout des parvenus, mais fort peu de nouveaux riches : le bon vieux temps de 1926 est passé et « mettre de côté pour le congé » est même assez difficile pour celui qui se contente de son seul traitement.). Certes, la suffisance de ces bonshommes et les manières distinguées de leurs dames ne manquent pas

de pittoresque, et peut-être serait-il amusant de conter certaines anecdotes savoureuses, au risque d'encourir la colère de tel ou tel, mais ceci sort du cadre de notre livre ; la sus-

ceptibilité du parvenu est d'ailleurs trop vive pour que je veuille, gratuitement, la froisser. Les journaux locaux parlent volontiers d'incapacité, d'abus, de tripotages, mais, bien que se découvre inmanquablement quelque imbécile qui pro. teste, se croyant visé, il faut un peu se défier des journaux : le journaliste indochinois, influencé par le soleil, manque

parfois de mesure, qu'il accumule les scandales ou qu'il fasse l'éloge des « hardis pionniers de notre belle France ».

Moins nombreux, moins voyants que les précédents, les simples coloniaux ne sont pas tous venus attirés par le pays, mais beaucoup s'y sont laissé prendre. Fonctionnaires ou particuliers, ils ont su créer quelque chose; cela les a forcés à entrer en contact avec le pays, à observer, et parfois même à comprendre. Si l'on considère en bloc l'oeuvre qu'ils ont accomplie, on constate que, depuis Doudart de Lagrée, la méthode n'a guère changé : quelques Français ont rattaché le Cambodge à la France, quelques autres l'ont aidé à reprendre vie. On reste souvent confondu à découvrir ce que certain, à lui seul, a créé, organisé. A tel point s'est étendue, parfois, son influence, s'est maintenu son prestige alentour, que si quelque incapable - le poste ayant gagné en agréments - parvient à se faire donner la place, il lui faut bien un an avant de pouvoir gâcher les choses ; il peut même se garder d'agir, ce qui reste fait, ou s'achève tout naturellement, suffit à lui procurer, un semblant de gloire. ,

C'est ce que je dus expliquer à un Anglais qui, frappé de la médiocrité de certains de nos coloniaux, s'étonnait fort de l'oeuvre française au Cambodge. « Au fond », m'avoua-t-il, « vos éternels discours et cette manie française des décorations, c'est une façon d'occuper les inutiles qui gêneraient ceux qui travaillent... » J'essayai de lui faire comprendre qu'il n'en allait pas toujours ainsi, mais il n'en voulut pas démordre.

Il ne m'appartient pas, en terminant ce livre, de faire l'éloge ou la critique de l'oeuvre française au Cambodge. On a, suffisamment ridiculisé notre Administration, tantôt la glorifiant avec lyrisme, tantôt l'accusant de toutes les maladroites.

On sait que la période d'intense, et trop hâtif, développement qui précéda la crise, la crise ensuite, ont désorganisé quelque peu l'Union Indochinoise, créée pour donner plus de cohésion aux efforts de l'Administration, pour permettre un programme plus large où le degré d'urgence devait commander. L'accumulation de nouveaux problèmes à résoudre, l'importance accrue de la machine administrative, sa compli- cation, la quasi autonomie de la plupart des Grands Services et, depuis l'établissement du courrier avion, le souci de la Métropole de s'occuper de certaines questions de détail, ont un peu nui à la cohésion. On dit, toutefois, que depuis peu, et même dans l'Administration, on jugerait nécessaire de revenir à plus de méthode. On dit qu'un travail de réorganisation vient d'être commencé, tant à Hanoï que dans les différentes capitales de l'Union. Il sera long, et le résultat n'en sera connu que dans quelques années.

En attendant, si l'on peut déplorer qu'au Tonkin et en Annam les traditions de famille* ne sachent s'accommoder de la doctrine de Malthus, si l'on peut regretter que notre! esprit humanitaire nous ait entraîné, pour remédier à la misère -des pays du Nord, à négliger les heureux pays du Sud, on doit se féliciter que les émigrés annamites aient pu trouver au Cambodge des postes laissés vacants par les Khmers²⁶⁰

cette émigration, irritant à la fin l'orgueil des citadins cambodgiens, les pousse actuellement à vouloir se rendre capables de tenir ces postes qu'ils avaient jusqu'à présent dédaignés. Le peuple khmer ne se réveille que depuis peu : l'insouciance des paysans, l'hostilité à tous progrès de la majorité ,des citadins, ont longtemps découragé, les plus désireux de leur porter assistance. La souplesse, la rapidité de l'Annamite, sinon à assimiler, du moins à s'adapter, payaient un moindre effort d'un résultat immédiat, invitait tout homme d'action à pousser son activité en terre annamite plutôt que de l'épuiser, sans grand succès, au Cambodge. Aussi bien, maintenant qu'il semble possible d'aller de l'avant, le pays retient-il un petit groupe de gens actifs qui, autrefois, se seraient gardé de s'y attarder. Que le Cambodge ne soit plus considéré comme un pis aller provisoire pour les fonctionnaires de premier plan, ou comme un dépotoir commode pour se débarrasser des agents mauvais ou gênants, remédiera pour beaucoup au déséquilibre de l'Union Indochinoise.

Depuis deux ans, un mouvement s'est marqué. La crise en France a eu pour effet d'attirer en Indochine un nouveau contingent de fonctionnaires ou "de particuliers qui, ne viennent pas dans le vain espoir de mettre des piastres de côté. On constate même, avec étonnement, que plusieurs occupent des postes inférieurs à,leurs capacités.

Un esprit plus jeune, un peu de stabilité dans les divers postes, un budget moins étroit, une reprise d'autorité, un plan suivi... le résultat d'ensemble ne pourra être considéré que dans cinq ans, le Cambodge ayant, lui aussi maintenant, son petit plan quinquennal. Sans entrer dans le détail du programme tracé, je signalerai deux faits nouveaux : les Cambodgiens ne veulent plus être considérés comme incapables de tout effort, et l'on renonce à la politique paresseuse selon laquelle « rien ne saurait être réalisé sans dépenser beaucoup. »

S'il y a lieu de noter la nomination de S. A. R. le prince Monireth au titre de Délégué de Sa Majesté à l'Hygiène, à l'Assistance Sociale et aux Sports, il est une autre innovation qui, depuis un an, marque une étonnante évolution de l'individualiste paysan. Depuis un an, une dizaine d'écoles²⁶¹ ont été construites, ici ou là, par les villageois eux-mêmes, l'Administration n'ayant eu à fournir que les gros matériaux. Ce n'est souvent qu'une modeste case à murs de torchis et toit de chaume « mais si humble soit-elle », écrit M. le Résident Gautier, « elle procure une satisfaction immédiate, elle répond à un besoin réel, et les habitants sont presque étonnés de voir combien il leur est facile d'améliorer leur sort

dès qu'ils consentent à substituer l'action au rêve, la volonté au désir et la solidarité à l'individualisme ».

Le même principe vient d'être appliqué au creusement de vastes réservoirs d'eau destinés à remédier à l'excessive sécheresse de certaines régions.

« Dimanche 13 mars a eu lieu, en présence des autorités de la province de Kandal, l'inauguration d'une réserve d'eau creusée par les habitants de Makak... En cet ouvrage, le premier réalisé d'une série de plusieurs réservoirs du même genre dont le creusement est projeté, la contribution financière de l'Administration fut limitée à la fourniture d'outils et de buses en béton... L'achèvement de cette mare (d'une contenance de 8.000 mètres cubes), qui a exigé de la part de la population et des autorités cambodgiennes un gros effort et beaucoup de persévérance, a donné lieu à de grandes réjouissances qui commencèrent la veille de l'inauguration et se prolongèrent toute la nuit. Le 13 mars, une petite cérémonie eut lieu sur le talus de la mare... Après les prières ,récitées par plusieurs bonzes... »(La Presse Indochinoise, 15 mars 1938.)

Les Cambodgiens sont lents et, le plus souvent, préfèrent rêver à l'action plutôt que d'agir. Ils ont, cependant, ce point commun avec les Français : une insouciance qui parfois scandalise et, sitôt qu'ils s'excitent, une facilité d'improvisation qui ne surprend pas moins.

Je ne saurais, toutefois, estimer le temps qu'il faudra au Cambodge pour donner pleine mesure de sa valeur; je laisse aux nombreux sorciers résidant au pays le soin de prédire l'avenir.

FIN Vatey

BIBLIOGRAPHIE

Des livres cités en cet ouvrage ou ayant servi à son élaboration.

A.a. Aymonier (E.)

A.b Notice sur le Cambodge.

À.b. Notes sur les coutumes et croyances superstitieuses des Cambodgiens. In-Excursion et Reconnaissances, 1883, no 16.

A..c. Les Tchames et leurs religions. Paris, Leroux, 1891. Le Cambodge Paris Leroux

A.d I. Le Royaume actuel, Paris, 1900.

A..e II Les Provinces siamoises. Paris,

A..t. III Le groupe d'Angkor et l'Histoire. Paris, 1904.

B.a BAUDOIN(F.) Le Cambodge pendant et apr ès la Grande Guerre (1911-1926) Phnom-Penh. Société d'Éditions Khmèr, 1927.

B.c BERJOAN (A.) Le Siam et les accords franco-siamois. Paris, Émile Larose, 1927.

B.d BONIFACY.- Les > Génies thériomorphes du Xa de Huong Thuong. B. E. F. E. O., X, pp. 393 sqq.

B.e BoschH (Dr. F. D. K.) Notes archéologiques. B. E. F. E. O., XXXI, pp. 485 sqq.

Notes archéologiques. B. E. F. E. O., XXXII, pp. 7 sqq.

B.g. BRANDA - Ça et là. Cochinchine et Cambodge. Paris, Fischbacher, 1887.

B.h BREnioN. - Dictionnaire de bio-bibliographie générale, ancienne et moderne, de l'Indochine Française. Paris, Société d'Études Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1935.

B.l BRENIE(H.) Agriculture, Exportation agricole, forêt, caoutchou, recherches scientifique, industrie mine etc..In M.F

B.j Bulletin de l'Eeole Française d'Extrême-Orient (B. E. F. E. O.). Pour les articles généraux, chronique, bibliographie, etc., les références seront : B. j. suivi du numéro du tome et de celui de la page. Certains tomes étant paginés par fascicules, le numéro du fascicule est alors introduit entre le numéro du tome et celui de la page. .

Pour les articles spéciaux, voir aux noms d'auteurs.

C.a CABATON (Antoine) Cf. Quiroga de San Antonio.

C.« b. Carné (Louis de) Voyage en Indochine et dans l'Empire ' Chinois, Paris, E. Dentu, 1872.

C.C CHATTERJI (Bijan Raj) Indian Cultural, Influence in Cambodgia. University of Calcutta, 1928.

C. d CHOisy (Abbé de). - Journal du Voyage de Siam' tait en">' 1685 et 1686, réédition Duchartre et van Buggenhoudt, Paris, 1930.

II.COEDÈS (Georges)

Fludes cambodgiennes parues dans les Bulletins de l'École Française d'Extrême-Orient et plus particulièrement :

C.e I. La légende de la Nagi. B. E. F. E. O. XI, pp. 391 sqq.

C. f. VIII La fondation de Phnom-Pen au XVe siècle d'après la Chronique cambodgienne.

IX. Le serment des fonctionnaires de Suryavarman Ier. B. E. F. E. O, XIII, fasc 6.

C. g. XIII. -Notes sur Tcheou Takouan.B.E.F.E.O., XVIII, fasc 9.

C. h. XIX. La date du Bàyon. - XX. Les capitales de Jayavarman II.

XXI. La tradition géhéalogique des premiers rois d'Angkor d'après les inscriptions de Yaçovarman et de Rajendravarman B. E. F. E. O., XXVIII, pp. 81 sqq.

C.i XXIV Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahidharapura. B. E F. E. O., XXIX.

C.j XXV Deux inscriptions sanscrites du Fou-nan. B. E. F. E. O., XXXI, pp. 1, sqq.

C.k Le royaume de Çrivijaya B. E. F. E. O., XVIII, fasc. 6.

C. l. Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental. B. E. F. E. O., XXV, pp.sqq.

C.m Religions indiennes du Cambodge et du Lacs in M. f. 1, 257 sqq.

C.n Littérature cambodgienne. In Le, pp.180 sqq.

C. O Les inscriptions malaises de Çrivijaya. B. E. F. E. O., XXX, p. 29 sqq.

C.P Ankor-Vat, Temple ou Tombeau ? B. E. F. E. O., XXXIII, pp.'303 sqq.

C.q La date de Ta Kèv. III. Epigraphie.B. E. F. E. O., XXXIV, pp. 417 sqq.

C.r Un grand Roi du Cambodge Jayavarman VII. Phnom-Penh. Éditions de la Bibliothèque Royale, 1935.

C.S COLLARD (Paul) Cambodge et Cambodgiens. Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et, Coloniales, Paris, 1925.

C.S. COMMAILLENotes sur la décoration cambodgienne. B. E.F. E, O., XIII, fas. 3.

C.t. COOMARASWAMY (A.) Pour comprendre l'art hindou. Paris, Brossard, 1926.

D.a DAGUERCHE.S Le kilomètre 83.

- D.b DARTIGE Du FOURNET (Louis) Journal d'un Commandant de la Comète. Paris, Plon-Nourrit, 1915.
- D.c DELAPORTE (Louis) Voyage au Cambodge. Paris, De_ lagrave, 1880.
- D.d Doumer (Paul) L'Indochine française (Souvenirs). Paris, Vuibert et Nony, 1905.
- D.e DURAND (E. M.) Notes sur les Chams, VI. Les Basêh B. E. F. E. 0., VII, pp. 313 sqq.
- E.ÉTUDES ASIATIQUES publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École Française d'Extrême-Orient par ses membres et collaborateurs. 2 vol., Paris, G. van Oest. 1925.
- F.a FERRAND (G.) Relations de voyages et textes géographiques, arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIIe au XVIIIe siècles. Collection des documents historiques et géographiques relatifs à l'Indochine, Paris, 1913.
- F. b FINOT (Louis). - Les Études indochinoises, Leçon d'ouverture du cours d'histoire et de philologie indochinoises, faite au Collège de France le 16 mai 1908. B. E. F. E. 0. VIII.
- F.c Notes d'Epigraphie indochinoise. Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1916.
- F.d Inscriptions d'Ankor. B. E. F. E. 0., XXV, pp. 287 sqq.
- F.e Lokeçvara en Indochine in,E, vol. I., pp. 226 sqq.
- F.f Dharmaçalas au Cambodge. B. E. F. E. 0-XXV, pp. 417 sqq.
- F.g Nouvelles Inscriptions du Cambodge B. E. F. E. 0., XXVIII, pp. 43 sqq.
- F.i Histoire ancienne. In Le, vol. I, pp. 61 sqq-
- F.i Une inscription vishnouile d'Angkor. B. E. F. E. 0., XXXII, 1.
- G.a GARNIER (Francis)Voyage d'Exploration en Indochine, Paris, Hachette.
- G.b GERiNi Article sur «Festivals and Fasts (Siameese)», In Hasting's Encyclopedia of Religions and Ethics..
- G.c GOLOUBEW (Victor) Mélanges sur le Cambodge ancien. B. E. F. E. 0., XX IV, pp. 501 sqq.
- G.d L'âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam. B. E. F. E. 0., XXIX, pp. 1 sqq.
- G.e. Art et archéologie en Indochine In Le., vol. I, pp. 201 sqq.
- G.f GoURDON (H.) L'OEuvre sociale et civilisatrice de la France (enseignement Supérieur, Secondaire, Primaire, Technique, Assistance, etc ...) In, M. f.
- G.g GRANET (Marcel) Danses et légendes de la Chine ancienne. Paris, Alcan, 1926.

- G.h. GROSLIER (Georges) Recherches sur les Cambodgiens. Paris, Challamel, 1921.
- G.i Eaux et Lumières.
- G.j Troisièmes recherches sur les Cambodgiens. B. E. F. E. O., XXXV pp. 159 sqq.
- [HuBER \(Ed.\) Etudes indochinoises :](#)
- H.. V Le jardinier régicide qui devint roi. B. E. F. E. O., V, pp. 168 sqq.
- H.b XII L'épigraphie de la dynastie de Dông-Duong. B. E. F. E. O., XI, pp. 268, sqq.
- J. JULIEN. Lettres d'un précurseur.
- L.a LA LOUBÈRE Description du royaume de Siam.
- L.b LECLÈRE (Adhémar) La crémation et les rites funéraires au Cambodge. Hanoi, Schneider, 1907.
- L.c Fêtes civiles et religieuses. Paris, Hachette, 1916.
- L.d LÉVI (Sylvain) L'Inde et le monde. Paris, Honoré Champion, 1928.
- L.e L'Indochine. Ouvrage publié sous la direction de Sylvain Lévi, 2 vol., Paris, Soc. d'Éd., Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1931..
- M.a. MAJUMDAR (R. C.) Les Rois Sailendra de Survanadvipa. B. E. F. E. O., XXXIII, pp. 121 sqq.
- M.b MARCHAL Introduction au catalogue du Musée Louis Finot.
- M.C MASPERO (Georges) L'Empire khmèr, histoire et documents. Phnom-Penh, Imprimerie du Protectorat, 1904.
- M.d. La géographie de l'Indochine aux environs de 960. A. D. In, E, vol. 11, pp. 79 sqq.
- M.e Le royaume de Champa. Paris, Ed.G. van Oest, 1928.
- M.f. Un empire colonial français. L'Indochine, ouvrage publié sous la direction de Georges Maspero, 2 vol., Paris, Ed. G. Van Oest, 1930.
- M.g. MASPERO (Henri) Études d'histoire d'Annam! VI. La frontière de l'Annam et du Cambodge du VIIIe au XIVe siècles. B. E. F. E. O., XVIII, fasc. 3.
- M.h La Chine antique. Paris, E. de Boccard, 1927.
- M.1 MOUÏIOT (Henri) Voyage dans les Royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos. Paris, Hachette, 1872.
- M.j MouRA. Le Royaume du Cambodge. Paris, Ernest Leroux 1883.
- M.k Mus (Paul) Le Buddha paré, son origine indienne. Çakyamuni dans le Manyanisme moyen. B. E. F. E. O., XXVIII.

- M.i Etudes indiennes et indochinoises. III. Les balistes du Bâyon. B. E. F. E. O., XXIV, pp. 331 sqq.
- M.m Les Religions indochinoises. In Le, Vol 1, pp. 103 sqq.
Barabudur. Les origines du stupa et la transmigration. Essai d'archéologie religieuse comparée:
- M.n. B. E. F. E. O., XXXII, pp. 269 sqq.
- M.O. B. E. F. E. O., XXXIII, pp. 577 sqq.
- M.p B. E. F. E. O., XXXIV, pp. 175 sqq.
- M.q Cultes indiens et Indigènes au Champa. B. E. F. E. O., XXXIII, pp. 367 sqq.
- O.OLDENBERG (H.) Le Bouddha, sa Vie, sa Doctrine, sa Communauté. Traduit de l'Allemand par A. Foucher, 30 édition, Paris, Félix Alcan, 1921.
- P.a. PANNETIER (Dr.) Notes cambodgiennes. Au coeur du pays Khmèr. Paris, Payot, 1921.
- P.b Sentences et Proverbes cambodgiens. B. E. F. E. O., XV, fase. 3.
- P.C PARMENTIER (Henri) L'Art khmèr primitif.
- P.d. Complément à l'Art khmèr primitif B. E. F. E. O., XXXV, pp. 1 sqq.
- P.e L'Art d'Indravarman. B. E. F. E. O. XIX, fasc.,1.
- P. f La construction dans l'architecture khmère classique. B. E. F. E. O., XXXV, pp. 243 sqq.
- P.g PELLIOT (Paul) Mémoires sur les coutumes du Cambodge,, par Tcheou Takouan. B. E. F. E. O.,* 11, pp. 123 sqq.
- P.h. Le Fou-Nan, B. E. F. E. O., 111, pp. 248 sqq.
- P.i PRZYLUSKI (Jean) Les populations de l'Indochine française. In Le, vol., 1, pp. 45 sqq.
- P.j La Princesse à l'odeur de poisson et la Nagi dans les traditions de l'Asie Orientale. In E, vol. II, pp. 265 sqq.
- P.k. Le Bouddhisme. Paris, Rieder, 1932.
- P.1 PRZYLUSKI et -LAMOTTE (Étienne) Bouddhisme et Upanisad. B. E. F. E. O., XXXII.
- P. M PUJARNISCLE Phyloxène ou la littérature coloniale.
- Q.a QUARITCH WALES (H. G.) Siameese State Cérémonies. Their history and Fonctions. London, Bernard Quariteh Ltd., 1931.

- Q.b QUIROGA.de.SAN ANTONIO (Gabriel) Brève et Véridique Relation des Événements du Cambodge. Nouvelle édition du texte espagnol avec une traduction et des Notes, par Antoine CABATON. Paris, Ernest Leroux, 1914.
- R.a. RAPPORT sur l'exercice du Protectorat pendant la période Juin 1936-juin 1937. Phnom-Penh, Société d'Éditions Khmère, 1937.
- R.b RECUEIL des Actes du Gouvernement Cambodgien. Saïgon Portail, 1926.
- R.c REGAmEy (C.) Bibliographie analytique des travaux relatifs aux éléments aryens dans la civilisation et les langues de l'Inde. B. E. F. E. O., XXXIV, pp. 429 sqq.
- R.d RoBEQUAIN (Ch.) Le pays et les hommes. In Le, pp. 7 sqq.
- S.a. SILVESTRE '(Cne) Les Thai blancs de Phong-Tho, B. E. F. E. O. XVIII, fasc. 4.
- S.b STERN (Philippe) Le Bàyon d'Angkor et l'Evolution de l'Art khmèr primitif.
- S.c Le Temple-Montagne khmèr, le culte du linga et le Devaraja. B. E. F. E. O., XXXIV, pp. 611 sqq.
- T.a. TcHEou TA-KoUAN Cf. Pelliot.
- T.b THiouNN (S-Prah-Khan l'épée sacrée du Cambodge) trad. de S. E. Thiounn in Art et Archéologie Khmèrs.
- T.c Danses cambodgiennes.
- T.d TRiCON (A.) et BELLAN (Ch.) Chansons cambodgiennes. Saïgon, Portail, 1921.
- V.a VILLEMEREUIL (A. B. de) Explorations et Missions de Doudart de Lagrée. - Extraits de ses manuscrits. Paris, Jules Treinblay, 1883.

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE

I/ Le pays des bonzes, des génies, des bouviers. Le Mékong, mère des eaux. Les sauvages. Origine des Cambodgiens. Richesses du Royaume. Chinois et Annamites. Pêches miraculeuses. Phnom-Penh. Conseils au voyageur. Halte, la nuit, dans un monastère. (par Guy Porée)

II/ Le Cambodge inconnu. Mouh 'ot reçu par Norodom. Arrivée de Doudart de Lagrée. Influence à la cour d'un Général siamois. Traité du Protectorat. Mésaventures d'un couronnement. Intrigues et défaite du Général siamois. Départ et mort de Doudart de Lagrée. Des- astreux traité franco-siamois. Pu-Kombo ; sa fin tragique. Phnom-Penh, capitale. Pavie, télégraphiste explorateur. La convention de 1884 et l'insurrection qui s'ensuivit. Incidents au Laos. L'Inconslant et la Comète forcent les passes de la Ménam. Trêve dans la tension franco-siamoise. Création de l'Union Indo-chinoise. Réformes au

Cambodge. L'esclavage. Triste condition des témoins. Avènement de Sisowath. Le Siam rend les provinces occupées. Modernisation du Cambodge. (par Eveline Maspero) 32

III/ Le divin architecte, le roi lépreux et le précepteur qui élevait des araignées. Kern et l'indianisme. L'École Française d'Extrême-Orient, son oeuvre. Sommaire de l'histoire du Cambodge. La civilisation néolithique et la civilisation austro-asiatique. Le Poisson Divin et l'Oiseau Divin. Le brahmane et la Nagi. Données- chinoises sur le Fou-nan. Çivaisme et culte phallique. Le bouddhisme du Petit Véhicule. Les Kambujas prennent l'hégémonie ; extension de leur pouvoir. L'art khmèr primitif. Division du Tchen-la et histoire du Maharaja de Djawaga. Jayaarman II revient de Java et installe le culte du DieuRoi. Yaçovarman et les couvents. Suryavarman Ier, ses luttes. Le bouddhisme du Grand Véhicule. Suryavarman II et Angkor Vat. Les temples, centres importants. Les longues attentes de Jayavarman VII, ses guerres, son oeuvre Récits d'un voyageur chinois au ille siècle.

Incertitudes historiques. Invasions siamoises et fondation de Phnom-Penh. Prise de Lovek. Aventures de deux Européens au Cambodge. Rôle des étrangers. Chey Chetta IV et ses abdications. Déchéance du Cambodge. Invasions siamoises et annamites. Ang Duong appelle les Français au secours. (par Éveline Maspero) 72

IV/ Organisation du Palais. Les brahmanes et l'Épée Sacrée. Arme du Roi du Feu et Glaiye-des-Nuages-amoncelés-au-Ciel. Astrologues et devins. Baptême d'un prince et Tonte de la Houpe. Cérémonie du mariage. Le Sacre. Mort du roi ; fêtes des funérailles. Anniversaires. L'eau du Serment. Exorcismes de fin d'année. Les dieux portent la Sainte Tête autour du Mont Meru les humains tournent autour des tas de sable. Les premiers labours et le roi d'occasion. La retraite de Vichnou. Étude de la Fête des Eaux. (par Éveline Maspero) . . -. 133

V/ Bouddhisme ancien. Grand et Petit Véhicules. Livres sacrés. Le Bouddha, sa légende, sa doctrine. Les Bonzes. Le monastère. Inauguration d'un temple. Charlie Chaplin, gardien de porte. Ordination. Vie monotone de le Communauté. Écoles de pagodes. (par Guy Porée) ... 167

VI/ Caractère du paysan. Le génie Camion. L'origine du monde racontée par mon cuisinier. De différents usages. La maison sur pilotis, abri contre les esprits. Rites dangereux de l'accouchement. Coupe du toupet. Retraite dans l'ombre. Accordailles et noces. Rites de la mort. Incinération d'un paysan. Amulettes, sorciers, goules et revenants. Rites et travaux qu'ordonne le régime saisonnier des vents. Rites des tas de sable et du bain. Festin des ancêtres. Salutations à la lune. Courses de pirogues. Cerfs-volants musicaux. Caravanes de charrettes. Les nouvelles. Les procès, le jeu. Chants alternés. La danse, la musique. Comédiens ambulants ; le sorcier de la troupe, offrandes aux masques. Le bouffon et la grenouille. La princesse et le filou. Littérature. Histoire du tresseur de paniers. Comment le corbeau fit perdre au python son venin et ce qu'il s'en suivit. (par Guy Porée) 256

VII. Quelques remarques sur l'évolution des khmers, en guise de conclusion. (par Guy Porée) 25

BIBLIOGRAPHIE 26

CARTE DU CAMBODGE 24-25

TABLE DES GRAVURES

* Palmiers à sucre dans la rizière 16

* Bouvier. - Jeunes bonzes au monastère	17	
* Khmer dans les ruines du Bàyon. - Paysanne au marché ..		32
* Halte en forêt. - Bananier en fleurs dans un bosquet d'aréquier		33
* Au temps des Amiraux (Fresque de pagode)	48	
* Vieille au rouet. - Femme tissant une écharpe	1	19
* Sala sur le Tonlé-Sap. - Pêche à l'épervier dans les champs inondés	6	là Cuisson du riz
à la halte des charrettes	65	
* Prasat Neang Khmau (Art khmèr primitif)	80	
* Linga (Art khmer primitif). - Hanuman gardien de temple à Banteay Srey		81
* Apsaras dans une galerie d'Angkor Vat	96	
* Masque de fontaine au Neak Pean. - Fresques du Bàyon : Scène de marché		97
* Fresques du Bàyon : Charrette à boeufs - Route, coloniale no 1 :		
* Charrettes à bœufs	112	
* Stupa polygonal près d'une pagode. - Bakou sonnant de la conque		113
* Tonte de la Houppes : S. A. R. la princesse Monikessan portée en procession		128
* Fête du premier sillon : Arrivée de la « reine ». - Le « roi » trace les sillons		129
* Fête des Eaux : Rassemblement des pirogues entre deux courses		1 44
* Monastère : La pagode	145	
* Repas offert aux bonzes à l'occasion d'une fête		160
* Prédicant sur sa chaire. - École de pagode	161	
* Notre cuisinier lisant à Kim la vie du Bouddha. - Petite fille en sampot revenant de la mare	176	
* Saison sèche. Charrette à buffles. Maison cambodgienne		177
* Incinération d'un paysan	192	
* Ordination d'un jeune « conducteur au feu »	193	
* Paysans voyageant dans la brousse	208	
* Neak Ta sous un banyan. - Exorcisme de la maladie : Une corbeille et son mannequin à la croisée des chemins	209	
* Fête des Eaux . Pirogues de course prenant le départ	2 2 fi	
* Réveil des pirogues avant la mise à l'eau. - Joueurs de tam-tam.	225	

- * Théâtre de baladins : Le cheval. Garuda . 240
- * L'Ermite et la Messagère 241,
- * Vieux paysan khmer 256
- * Paysanne25

FIN Vatey